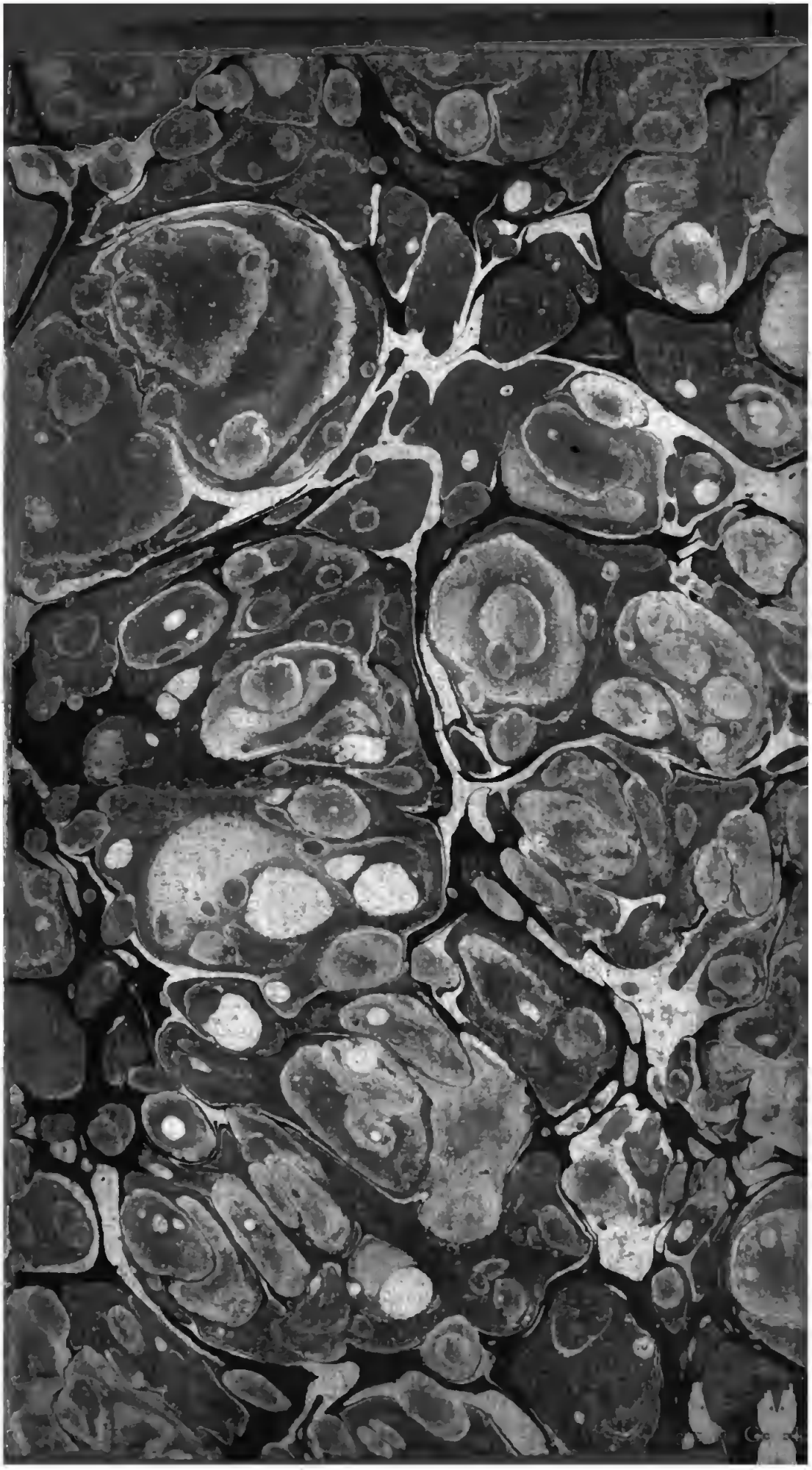
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
263/12
NAPOLI



77.1.34.

718. xvi

II Suppl. Palat. A. 263

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI
REALE

627538

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE,
OU
TABLEAU HISTORIQUE,

Présentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le tems où elles ont commencé à être connues jusqu'au moment actuel.

Par le Cit. ANQUETIL,

Membre de l'Institut national de France, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur de l'ESPRIT DE LA LIGUE, L'INTRIGUE DU CABINET, et autres ouvrages.

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME DOUZIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,
CHEZ LESGUILLIEZ, frères, rue de la Harpe, n°. 151.
AN X. — 1801.

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

ANGLETERRE.

PLUSIEURS scélérats, après avoir imbibé de sang les marches du trône, prêts à s'y asseoir, ont glissé et se sont précipités. *Cromwel* appuya un pied ferme, et s'y plaça fièrement. Mais il ne s'y montra pas d'abord. Les soixante-dix membres du parlement qui avoient suivi le procès du roi, rappellèrent ceux qui s'en étoient exclus, à condition de signer tout ce qui s'étoit fait. On nomma un conseil de trente trois personnes, chargées de préparer les affaires qui devoient être présentées à l'assemblée. Ce parlement défendit, sous peine de mort, de reconnoître pour roi *Charles Stuart;* déclara que désormais l'état seroit gouverné, en forme de république, par les représentans du peuple, siégeans dans la chambre des communes. La chambre des pairs fut cassée. Cromwel I. protecteur. 1653.

On érigea une chambre de justice, dont *Bradshaw* fut encore nommé président. Les exécutions de ce tribunal, qu'on nomma *tribunal de sang*, se bornèrent à la condamnation de six seigneurs distingués, accusés d'avoir porté les armes contre le parlement, quoiqu'ils l'eussent fait dans un tems où il n'étoit pas encore défendu d'obéir au roi.

Charles II, apprenant la mort de son père en Hollande, où il s'étoit réfugié, prit aussitôt le titre de roi. Il n'avoit que dix-huit ans. Auprès de lui s'étoient rangés des proscrits, qui lui formoient un conseil, et entretenoient des intelligences en Angleterre. A l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il résolut de rentrer dans son royaume par l'Irlande. Pendant qu'il faisoit des préparatifs, les Ecossais, croyant sans doute diminuer la honte dont ils s'étoient couverts en livrant le père, firent au fils des propositions pour lui rendre leur couronne. Elles étoient dures, cependant il les accepta.

Il acheta bien cher le trône chancelant sur lequel ils le placèrent. Les *Puritains* avoient dans ce royaume un empire absolu. Leurs ministres domi-

noient jusques dans l'armée. Le jeune *Charles* en étoit continuellement obsédé. Ils l'obligeoient d'assister à leurs prières, à leurs sermons, où ils faisoient toujours des sorties contre la tyrannie de son père, l'idolâtrie de sa mère française et catholique. Ils ne lui épargnoient pas les reproches sur ses propres défauts, la légèreté, l'indévotion, inclinations perverses, disoient ils, et pleines de malice. On lui faisoit observer les dimanches avec plus de rigueur que le sabat des juifs. Ses moindres gestes étoient remarqués. S'il lui arrivoit de sourire ou de montrer de l'ennui pendant leurs éternelles pratiques religieuses, il étoit censuré durement. Pour comble de chagrin, il n'étoit maître de rien dans le conseil, ni à l'armée. Ces imprudens ministres, se disant toujours inspirés par le Saint-Esprit, se donnoient le droit de diriger les opérations militaires. Ils forcèrent les généraux de *Charles* à des manœuvres hasardées, dont *Cromwel* sut bien profiter. Il s'étoit fait déclarer généralissime des troupes du parlement. Il harcela les Ecossais, et les força près de *Worchester* à une bataille qu'il gagna. *Charles* y fit des prodiges de va-

leur; mais tout étant désespéré, il prit un des derniers la fuite, ne sachant où il pourroit se réfugier.

On lui indiqua une maison isolée, habitée par un Français nommé *Penderel.* Dès qu'il y fut arrivé, il se fit couper les cheveux, endossa un habit de paysan, et se livra, comme un domestique, aux travaux de la campagne, couché sur la paille, nourri grossièrement comme les autres, afin de n'être pas reconnu. Sa principale occupation étoit d'aller faire des fagots dans la forêt. Elle se trouva un jour tellement battue par les troupes que *Cromwel* avoit mis sur ses traces, qu'il n'eut d'autre ressource que de monter sur un grand chêne. Il y resta vingt-quatre heures. Il voyoit passer sous ses pieds ceux qui le cherchoient, et entendoit les vœux ardens qu'ils faisoient pour le trouver. Quand la rigueur de la recherche cessa, il sortit de cet asile pour approcher de la mer. Après beaucoup d'aventures sous toute sorte de déguisemens, principalement sous l'habit de femme, que son âge lui rendoit favorable, soupçonné, reconnu et jamais trahi, en quarante jours d'inquiétudes

et d'angoisses, il arriva au bord de la mer, et s'embarqua pour la France.

Les succès de *Cromwel* donnèrent de l'ombrage au parlement. Il sut que cette compagnie formoit des projets contre lui. L'armée sous ses ordres, s'étoit rapprochée de Londres. Il trouve le moyen de la brouiller avec le parlement en lui suggérant des demandes que celui-ci ne pouvoit accorder. Il refusa comme l'avoit prévu *Cromwel*. Sans s'amuser à des propositions nouvelles et à des instances, il prend sur-le-champ son parti : va au parlement, escorté de ses principaux officiers, garnit de soldats le vestibule, l'escalier et les portes, entre dans la chambre d'un air irrité, et prend la première place.

En s'asseyant, il dit d'une voix basse à un de ses confidens : « Je suis forcé « de faire une chose qui me fait dresser « les cheveux à la tête, c'est de dis- « soudre le parlement. » Celui-ci le conjure d'y réfléchir murement, que la chose est dangereuse. « Je le sais, ré- « pond *Cromwel* ; mais voici le mo- « ment. » Sans doute, il examinoit la contenance des membres, et remarquant qu'à la vue des troupes qui les

environnoient, ils montroient plus de frayeur que d'indignation, il se lève, fait au parlement les plus vifs reproches sur son ambition, ses dépradations, ses tyrannies, en finissant, il frappe du pied; à ce signal les soldats entrent. « Fi, « fi, s'écrie-t-il, allez vous en; faites « place à de plus honnêtes gens, vous « n'êtes plus le parlement. Le seigneur « n'a plus besoin de vous. Il a choisi « d'autres instrumens pour travailler « en son nom. » *Toi*, dit il à l'un d'eux, en le saisissant à la cravatte, *tu es un débauché*, à un autre tu es un *adultère*; un troisième, il le traite d'*ivrogne*, et successivement, en les chassant à mesure qu'ils passoient devant lui, il les apostrophe des noms de *gourmands*, de *voleurs*, de *concussionnaires*. Ordonne à un soldat de prendre la masse de l'orateur, qui étoit la marque de l'autorité, ferme la porte sur les pas du dernier, et met la clef dans sa poche. Tous ces membres du parlement, un moment auparavant souverains, honteux, confus, se jettent dans la foule qui attendoit aux portes, et s'y confondent, pour n'être pas reconnus.

Dès-lors *Cromwel* auroit pu décorer

d'un titre, le pouvoir suprême dont il jouissoit réellement; mais il crut qu'il n'étoit pas encore tems, qu'il devoit auparavant se faire desirer, et il en prit un bon moyen. Dans un conseil des principaux officiers, il fit statuer qu'il seroit créé, pour l'administration de l'Etat, un parlement composé de cent quarante personnes. *Cromwel* se chargea de les choisir, et les prit entre les hommes du peuple, les plus ignorans, les plus grossiers et les plus fanatiques.

Leur première opération, fut de provoquer l'inspiration de dieu par la prière. Ils chargèrent de cette fonction dix d'entr'eux, vrais *Illuminés.* Ils appellèrent l'esprit-saint avec tant de succès, que jamais, disoient-ils, il ne s'étoit communiqué si visiblement aux hommes. Ils se donnèrent des noms, ou tirés de l'ancien testament, ou composés de phrases de l'écriture: *Zorobabel*, *Habacuk*, *Mésopotamie*, *louez Dieu*, *les os découverts*, et autres semblables. Quand on alloit leur parler d'affaires, on étoit étonné de leur langage mystique, auquel on n'entendoit rien. Les Hollandais reconnoissoient la république. Ils s'adressèrent à ce parlement

ou conseil, pour un traité d'alliance. « Vous êtes hommes charnels, répon- « dirent les conseillers, des mondains, « uniquement occupés de commerce « et d'industrie. Les saints, loin de for- « mer aucune liaison avec vous, de- « vroient vous exterminer. »

Etrangers et Régnicoles; tout le monde se récria contre un parlement si ridicule. *Cromwel* fit semblant d'être honteux de leurs absurdités. Il fit conseiller à quelques-uns de ceux qui lui étoient les plus dévoués, de dissoudre l'assemblée. Ils s'arrangèrent pour se trouver un jour assez nombreux, et avant que les autres fussent arrivés, ils allerent résigner à *Cromwel* l'autorité qu'il leur avoit donnée. Ceux qui n'avoient point été prévenus n'approuvèrent point cette démarche, et continuèrent de s'assembler. *Cromwel* leur envoya un colonel, à la tête d'une troupe de soldats. « Que faites vous ici? leur « dit-il en entrant: ils répondirent, « nous cherchons le Seigneur. Le co- « lonel répliqua: Allez le chercher « ailleurs; il y a long tems qu'il n'est plus « ici. » Ils sortirent sans résistance. Ce simulacre d'autorité détruit; l'armée, de la sienne propre, déféra à *Cromwel* la

souveraine puissance, le déclara *Protecteur de la République d'Angleterre*, lui donna le titre d'*Altesse*, et lui fit prendre avec grande solennité, possession de *Withall*, ancien palais des rois.

Par l'acte du *Protectorat*, toute la puissance civile et militaire étoit attribuée à *Cromwel*. Il y eut cependant quelques restrictions qui la bornoient. Le protecteur les souffrit; mais sans doute il espéroit trouver le moyen de n'en être pas trop gêné. On établit un conseil souverain, de vingt-un membres à vie. *Cromwel* selon le droit de sa charge les nomma. Il lui fut aussi accordé de nommer les remplaçans de ceux qui manqueroient. Tous les trois ans il devoit assembler un parlement dont la durée étoit fixée à cinq mois sans prorogation, ni cassation. Enfin, on lui accorda une armée de vingt mille hommes de pieds, et dix mille chevaux.

Muni de tous ces avantages, il gouverna despotiquement, mais avec gloire pour la nation anglaise. Son exacte et rigide équité, lui en concilia l'estime. Il la rendit victorieuse de l'Ecosse et de l'Irlande, fit respecter son pavil-

lon sur les mers et étendit son commerce. Ce protecteur se vit rechercher par toutes les puissances. Il leur dictoit lui même les conditions de son alliance. La famille royale, cachée en divers asyles, s'estimoit heureuse qu'il n'exigeât pas des princes qui la recevoient, qu'ils la chassassent de leurs états. *Charles II*, parcourant en fugitif la France, la Hollande et l'Allemagne, n'imprimoit dans ces contrées que des pas tremblans, dont il appréhendoit que les émissaires du protecteur ne découvrissent les traces. Il recommandoit à ses partisans, en Angleterre, de cacher leur attachement. Malgré leurs exhortations, ils firent des entreprises, elles échouèrent et attirèrent sur les imprudens les fléaux de la colère du protecteur, la confiscation des biens, le bannissement, la déportation, la prison et la mort.

Au faîte de la puissance, *Cromwel* délibéra s'il quitteroit le titre de protecteur, ou s'il prendroit celui de roi. Il s'en tint au premier, parce que c'etoit une puissance nouvelle à laquelle il pouvoit donner toute la force et l'étendue dont il auroit besoin ; au lieu que les droits de la royauté étoient con-

nus etavoient souvent été restreints par des loix qu'il lui seroit difficile de transgresser. Armé de cette autorité indéfinie, il fit dans toutes les administrations les changemens qui lui convinrent. Il faut avouer que ce fut presque toujours à l'avantage de sa république. Les bornes qu'on avoit prétendu mettre à ses volontés l'embarrassoient peu. Quand il ne pouvoit surmonter les oppositions, il savoit les éluder. Il convoqua jusqu'à trois parlemens. Une de ces assemblées devenoit pressante, pour obtenir une décision désagréable au protecteur. Il traînoit l'affaire en longueur. Des cinq mois de séances qu'il ne pouvoit abréger, il restoit encore cinq jours, pendant lesquels le parlement se flattoit d'emporter ce qu'il desiroit; mais *Cromwel* le dissout au moment qu'on s'y attendoit le moins, et donne pour raison que les cinq mois sont expirés, parce qu'il faut compter les mois du parlement comme ceux des troupes, qui n'ont que vingt-huit jours.

Ces subterfuges déplaisoient autant que les coups d'autorité. On en murmuroit. La tranquillité dont jouissoit l'Angleterre, étoit dangereuse pour le

protecteur. Les esprits n'étant pas occupés des objets extérieurs, se tournoient sur le gouvernement. Le mécontentement se glissoit dans l'armée. Lorsque *Cromwel* méditoit autrefois ses hardies entreprises, il avoit coutume de faire coucher auprès de lui ceux en qui il reconnoissoit la plus grande influence sur les soldats. C'étoient ordinairement des caporaux et des sergens. Après les prières et les exhortations qu'il leur faisoit, il discouroit avec eux de ses projets et des principes religieux et politiques qu'il vouloit leur inculquer. Parvenu au comble de ses vœux, il négligea ces hommes, en chassa même quelques-uns des places qu'il leur avoit données. Cette conduite les irrita tous, et il remarqua en eux assez de mécontentement pour craindre qu'ils ne l'assassinassent.

Il n'étoit point rassuré par sa famille, Il leur avoit si bien inspiré l'horreur de l'autorité absolue quand il avoit voulu l'ôter au roi, que gendres et filles trouvoient mauvais qu'il la gardât sous un autre titre, et lui reprochoient de n'avoir eu en vue, dans tout ce qu'il avoit fait, que de satisfaire son ambition. Leur censure étoit quelquefois

si amère, qu'il ne se croyoit pas en sureté au milieu d'eux. Toutes ses actions portoient l'empreinte de la terreur qui le poursuivoit. A peine osoit-il sortir du palais pour des courtes promenades. L'aspect des étrangers l'offusquoit. Il portoit toujours une cuirasse sous ses habits, et des pistolets dans ses poches. S'il alloit en voyage, il ne revenoit jamais par le même chemin. Il ne paroissoit qu'environné de garde. On ne savoit pas dans quelle chambre il couchoit. Ce n'étoit jamais trois nuits de suite dans la même. Il ne s'en fioit pas à d'autres qu'à lui-même, du soin de fermer les portes et de poser les sentinelles. Qu'on se le représente dans le fond d'un appartement reculé, prêtant l'oreille au moindre bruit, retenant son haleine pour mieux entendre, promenant autour de lui des regards inquiets, sondant les murailles, effrayé de son ombre, et qu'on envie si on l'ose, l'autorité achetée à pareil prix. Dans sa dernière maladie, il se refusa le soulagement de se plaindre. Les médecins, disoit-il, se trompoient sur son état. Il etoit sûr d'en revenir. Jusqu'au dernier soupir il commanda. Son dernier ordre fut de mettre à sa place *Richard*,

son fils. Il mourut à cinquante-neuf ans, après en avoir régné cinq comme protecteur.

Il n'y avoit que sa grande influence, qui conservât pour lors dans la nation l'ordre qu'il y avoit établi. En général on étoit fatigué de l'état précaire où on se trouvoit. On sentoit qu'il ne pouvoit durer, et on desiroit qu'il finît au plutôt. Cependant *Richard* fut nommé protecteur, avec l'applaudissement des trois royaumes, proclamé en Irlande par *Henri*, son frère, qui la gouvernoit et en Ecosse par *Monk*, soldat de fortune, estimé de *Cromwel*, qui lui en avoit donné le commandement. *Richard*, comme il y étoit tenu, convoqua un parlement; mais, sans y être obligé, il eut l'imprudence d'assembler les officiers de l'armée. Se trouvant réunis, ils raisonnèrent sur l'incapacité de *Richard* qui n'avoit jamais paru à leur tête, et demandèrent un autre général. Le protecteur fut d'ailleurs instruit qu'on se préparoit à lui faire d'autres propositions aussi peu agréables; comme il n'aimoit pas les affaires, et qu'il en craignoit les embarras et les suites, il abdiqua le protectorat. Cet homme qu'on a blamé, a vécu tranquille en Angleterre, heureux avec

une fortune médiocre, jusqu'à une extrême vieillesse.

Le parlement étoit convoqué. En attendant qu'il se mit en activité, on forma un conseil de vingt-trois personnes qu'on appella *Comité de sureté*. Il commença à agir en souverain, et ne demandoit pas mieux que de rester seul maître du gouvernement, mais le peuple demanda l'installation du parlement, et il fallut le satisfaire. C'étoient en grande partie les membres qui avoient composé le long parlement. Ils se mirent à gouverner et à donner des ordres. Le comité de sureté ne se regarda pas pour cela comme interdit, et commanda aussi de son côté.

Ce conflit fut très-favorable à *Monk*, qui avoit levé en Ecosse une armée avec laquelle il s'avançoit vers Londres. Il y trouva encore une puissance ; c'étoit celle du conseil de la cité, qui balançoit lui-même entre le parlement et le comité. On ne sait quel étoit d'abord le dessein de *Monk*, ni quand il commença à pencher pour la monarchie ; parce que jamais il n'a écrit, qu'il parloit très-peu, et que toutes ses actions étoient enveloppées de mystère. Il traitoit tantôt avec le parlement,

tantôt avec le comité, sans que l'un ni l'autre pût le pénétrer. Il ne s'ouvroit pas plus aux négociateurs que le jeune roi lui détachoit.

Cependant arrivé près de Londres, il parut embrasser de préférence les intérêts du parlement. Sur les plaintes que celui-ci fit des magistrats de la cité qui étoient réfractaires, et paroissoient vouloir rivaliser de puissance, *Monk* tomba sur la ville, brisa les herses, enleva les portes, la mit hors de défense, et le lendemain alla lui faire des excuses de ces violences, qu'il rejeta sur le parlement. Du même pas il alla faire les protestations d'un entier dévouement au parlement et au comité.

Cette conduite oblique et équivoque, donnoit de l'inquiétude à ceux des membres qui dans le long parlement avoient été les plus contraires à *Charles Ier*. Dans la crainte de voir rétablir le fils, qui ne manqueroit pas de venger les injures faites à son père, ils font proposer secrétement à *Monk* de lui procurer un pouvoir semblable à celui de *Cromwel*. Il répond qu'il ne peut les écouter que quand tout le parlement sera réuni. En conséquence, les cent cinquante-neuf que *Cromwel* avoit

exclus, sont rappellés. Ils font décider qu'on assemblera un parlement libre : libre dans ce sens, qu'on pourra nommer indifféremment ceux qui avoient porté les armes pour le roi, ou dont les pères avoient servi l'infortuné monarque.

Ces candidats se présentent en foule, et presque par-tout obtiennent la préférence. Quand ils sont assemblés le taciturne *Monk* rompt le silence et fait dire à *Charles II*, mais sans écrire, de se rapprocher de l'Angleterre. Le prince se transporte d'Allemagne en Hollande. Les esprits étoient si bien préparés, qu'une simple lettre du roi adressée aux communes, délia pour ainsi dire la langue de tous ses sujets. Elle portoit amnistie et les promesses les plus flatteuses. Le parlement la reçut avec transport. La joie passa de lui dans la ville, de la ville dans les provinces. Tout le monde voulut être et avoir été royaliste. *Charles* débarqua à Douvres, et fut reçu par *Monk* qu'il embrassa tendrement. Cette révolution fut l'affaire de sept mois. Le roi entra dans Londres, aux acclamations de tout le peuple, le 29 mai 1660. Ce jour a été appellé le jour *de la restauration*.

1660 *Charles II*, âgé de vingt-neuf ans, ayant jusques-là vécu sans occupation fixe, s'étoit fait une habitude de dissipation, qu'il porta sur le trône. Il ne prit des affaires que ce qui pouvoit l'amuser, abandonna le reste à ses ministres, et se laissa aller nonchalamment aux circonstances. Telle fut en général sa conduite, suite d'un caractère doux et insouciant. Cependant, il fut forcé au commencement de son règne, de donner une attention sérieuse à des choses importantes. Il devoit à la mémoire de son père et à lui même, la punition de ses meurtriers. Il la fit exécuter, en mêlant néanmoins à la juste rigueur quelqu'indulgence pour les moins coupables. Il auroit bien voulu retenir sous ses drapeaux, les soldats aguerris qui avoient combattu sous *Cromwel*. Mais sur la remontrance que cette armée accoutumée à la mutinerie, pourroit devenir dangereuse, il la licencia.

L'ouvrage de la constitution nationale lui demanda du tems et du travail. Après avoir rempli cette tâche, de concert avec le parlement, il le congédia. L'ouvrage de la religion le regardoit comme chef de l'église, il s'y appliqua, rétablit la prélature, le rit, les cérémonies,

cependant avec des exceptions propres à ne pas laisser fermenter la bile âcre des *Puritains*. Ces deux opérations menées à leur but avec sagesse, prouvent le bon sens de *Charles II*. Il épousa par politique *Catherine*, princesse de Portugal. Ce mariage lui procura une grosse dot en argent, et à l'Angleterre les forteresses de Tanger et de Bombai, qui lui donnèrent deux bons ports en Afrique et dans l'Inde. Il permit au duc d'Yorck son frère d'épouser *Lady Hyde* sa maîtresse, fille de *Clarendon* son ministre, qui n'avoit pas été complice des amours de sa fille. Le sage *Clarendon* ne donna qu'avec répugnance son consentement à cet hymen. Il appréhendoit qu'en le portant à un rang trop élevé, ce mariage n'excitât la jalousie. En effet elle le persécuta et lui ôta la confiance du roi. On le mêla malgré lui dans des intrigues, et il fut forcé, pour sauver sa tête, de se réfugier en France, où il mena une vie obscure.

Sous un roi pacifique et conciliant, la nation fut cependant agitée de troubles, qui firent répandre du sang; la religion y eut grande part. La lutte perpétuelle entre les catholiques et les anglicans,

appuyés des autres sectes, tenoit tous les partis en haleine. *Charles* professoit ouvertement la religion nationale; mais on lui connoissoit du penchant pour le catholicisme. On l'a même soupçonné de l'avoir exercé en secret. Cela ne l'empêchoit pas de mener une vie licencieuse, d'entretenir des maîtresses de tout étage et de toutes conditions. Une des plus distinguées lui donna un fils, qu'il nomma *duc de Montmouth.* Il étoit veuf alors. Une faction contraire à *Jacques duc d'Yorck*, son frère, prétendit s'appuyer du nom de ce jeune prince, pour exclure *Jacques* du trône; mais *Charles* déclara en plein parlement que jamais il n'avoit eu d'engagement légitime avec la mère de *Montmouth.* Ainsi il confirma le droit de son frère à la couronne et le soutint constamment.

Jacques professoit la religion catholique et la pratiquoit avec ostentation. Ce zèle trop affecté aigrit contre lui une grande partie de la nation. On en vint au point de proposer dans le parlement, de l'exclure de la couronne, et peu s'en fallut que le bil ne passât. La chaleur du roi à défendre son frère, et le soupçon qu'on avoit de son

propre catholicisme, mit souvent du froid entre lui et le parlement. Dans ces occasions on lui refusoit les sommes qu'il demandoit pour ses dépenses domestiques : ce qu'on a appellé depuis la *liste civile*, croyant qu'en le mettant à l'étroit, il se relâcheroit de la protection qu'il accordoit à l'obstination trop marquée de son frère. Mais *Charles* n'en ménageoit pas plus pour cela, et toujours prodigue et toujours indigent, il passoit sa vie dans les plaisirs, très-capable d'affaires, s'il eût voulu s'en occuper. A considérer sa facilité à changer de ministre et de conseil, le sang-froid avec lequel il souffroit les contradictions, sans jamais s'en venger que par des plaisanteries, on croiroit qu'il se regardoit comme placé plutôt pour voir que pour agir. Il joua ce rôle pendant vingt-cinq ans de règne, mourut à cinquante-cinq.

Charles Ier fut arraché du trône. *Jacques II* son fils s'en laissa glisser. En y montant il se pressa de donner à la nation les témoignages les plus éclatans de son catholicisme. Il fit célébrer la messe publiquement devant lui, s'entoura de prêtres, sur-tout de jésuites, Jacques II. 1685.

reçut un nonce du pape avec une déférence soumise, et fit conjecturer par ses discours le dessein non-seulement de rendre cette religion égale à la nationale, mais encore de la faire dominer. *Innocent XI* qui tenoit le siége pontifical, instruit de ces démarches, lui conseilla sagement de ne rien précipiter. L'ambassadeur d'Espagne lui fit observer qu'il donnoit trop de crédit aux prêtres dans sa cour. *Jacques* lui dit : « N'est-il pas d'usage en Espagne « que le roi consulte son confesseur ? « Oui, répondit l'ambassadeur, et « voilà pourquoi les affaires vont si « mal. »

Le mécontentement que cette affectation fit éclater dans le royaume persuada au jeune duc de *Monmouth* qu'il devoit profiter de la circonstance. Il revendiqua par un manifeste la couronne de son père, et leva des troupes. Mais il n'y eut que quelques hommes du peuple qui se mirent sous ses drapeaux, presqu'aucune personne de distinction ne se joignit à lui. Sa foible troupe fut bientôt dispersée. Lui-même tomba entre les mains de son oncle, et quoiqu'il implorât sa clémence au nom de son père auquel *Jacques* avoit tant d'obligation, il ne lui en fit pas moins tran-

cher la tête. Cette sévérité fut d'autant plus blâmée qu'on dit que *Charles II*, avoit exigé de son frère que si ce jeune homme dont il connoissoit l'imprudence, mais qu'il aimoit, venoit à se révolter, il s'en assureroit, mais lui accorderoit la vie.

Ce succès enhardit le monarque. La complaisance qu'il avoit trouvée dans le parlement à l'occasion de cette révolte, lui persuada qu'il pouvoit tout oser, même contre cette compagnie. Il ne craignit pas de la mécontenter, et devint d'autant plus entreprenant qu'alors il se crut plus assuré sur le trône par la naissance d'un fils. Il n'avoit que deux filles nées pendant qu'il n'étoit encore que duc d'*Yorck*, *Marie*, épouse de *Guillaume*, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et *Anne* qu'il maria au prince *George*, frère du roi de Danemarck.

Guillaume, son premier gendre, voyant la conduite impolitique de son beau père, se conduisoit très-politiquement à son égard; sans éclats qui pussent lui être reprochés, il entretenoit un commerce secret avec les mécontens, recevoit comme par politesse les disgraciés, et leur donnoit un asyle qui ne paroissoit que de pure bienveillance.

Les dispositions qu'il montroit, firent desirer de le voir à la place du père de sa femme. Le petit prince né pour ainsi dire sur le trône, étoit un obstacle; mais on fit courir le bruit que cet enfant né si à propos, étoit supposé, et que le roi ne l'avoit fait paroître que pour éloigner son gendre, dont il connoissoit la sagacité, et le frustrer du droit de son épouse. *Guillaume* se fit inviter à exercer d'avance une portion de ce droit, en venant écouter les griefs de la nation, et réparer les torts de son beau-père. On lui fait entendre, ou il se fait dire que s'il ne prend ce soin, un autre pourra bien s'en charger et qu'ainsi la couronne échappera à sa femme, et passera en des mains plus hardies.

Sur cette invitation qu'on a toujours cru mendiée, *Guillaume* part de Hollande avec une petite armée. Elle se grossit à son débarquement. Il se disoit dans son manifeste, appellé par toute la nation. En effet la plus grande partie desiroit d'être délivrée du gouvernement despotique de *Jacques*. *Guillaume* avance. Tous les grands seigneurs le joignent. Le roi ne peut pas mettre sur pied même une apparence d'armée. Tout le monde l'abandonne, jusqu'à

Anne sa fille chérie, et *George* son mari, qui gagnent le camp de leur beau frère.

Réduit à cette extrémité *Jacques* demande une entrevue à son gendre. Au lieu de se prêter à une conférence, *Guillaume* signifie à son beau-père de quitter Londres et de se rendre dans un château qu'on lui marque peu éloigné de la mer. Le dessein qu'avoit eu le gendre en indiquant ce lieu, réussit. *Jacques* s'embarque et se sauve en France. Le parlement déclare que par sa fuite il a abdiqué la couronne.

Il s'agissoit de décider quel titre en déférant la couronne à *Marie*, on donneroit à son époux. Un nombreux parti opinoit à le nommer *régent*. Ce titre auroit supposé que le sceptre n'appartenoit pas à son épouse, ou qu'elle n'étoit pas capable de le porter: il pouvoit d'ailleurs laisser des prétentions à l'enfant qu'on avoit nommé en naissant *prince de Galles*. *Guillaume*, qui ne prétendoit pas s'être exposé pour autrui, déclare nettement dans une adresse au parlement que la place de *régent* lui paroît entourée de difficultés insurmontables, et qu'il est résolu de ne la pas accepter. Il ajoute: « Je

« vous préviens aussi que quoique je « connoisse le mérite de la princesse « mon épouse, je n'accepterai même « pas la couronne sous ses ordres. « Ainsi, si vous n'avez pas d'autres « projets, ne comptez pas sur mon « secours pour rétablir la tranquillité « en Angleterre. Je m'en retournerai « chez moi, content des efforts que « j'ai faits, pour rendre la liberté au « peuple anglais ». Cette fière menace eut son effet. *Guillaume* fut proclamé roi, avec *Marie* son épouse.

Guillaume et Marie. 1689

Monté sur le trône d'une manière si impérieuse, *Guillaume* fut souvent obligé de rabattre de sa hauteur. On a dit de lui qu'il étoit roi de Hollande, et stadhouder d'Angleterre. Ces qualifications expriment le genre d'autorité qu'il exerça dans l'un et l'autre pays. En Angleterre, autorité conscrite par les formes du gouvernement, que *Guillaume* tenta envain de rendre moins génantes. L'Ecosse le reconnut comme l'Angleterre. Mais l'Irlande resta attachée à *Jacques*. Ce prince y passa aidé par la France. En modérant son zèle outré pour le catholicisme, il auroit pu réunir sous ses drapeaux l'universalité des Irlandais : mais il ne cacha

pas sa répugnance aux sectateurs des religions opposées, et les éloigna de lui. D'ailleurs il ne montra ni capacité, ni énergie dans son invasion, de tous les genres d'expéditions, celui qui demande le plus d'audace. *Guillaume* au contraire déploya ses talens de politique, déjà connus, et toute son habileté militaire. Elle lui avoit été souvent inutile: quoique général estimé, rarement il fut vainqueur. Mais en cette occasion la fortune couronna sa valeur.

Jacques retourna en France, où il vécut jusqu'en 1700, d'une pension que lui faisoit *Louis XIV*, et de quelques sommes que ses filles lui envoyoient. Quinze mille familles irlandaises le suivirent. On donne à ce prince les vertus d'un saint; mais on doit lui refuser celle du pardon des injures, s'il est vrai que ne pouvant vaincre son gendre, il ait voulu le faire assassiner, ou du moins qu'il ait connivé à plusieurs complots formés contre sa vie.

Mais toutes les conspirations ne vinrent pas des partisans de *Jacques*. La conduite cauteleuse de *Guillaume* lui fit beaucoup d'ennemis Sous lui se pratiqua ouvertement l'usage d'acheter la majorité dans le parlement. La conta-

gion se communiqua au peuple, et l'esprit mercenaire s'empara de la nation. Il étoit plus aisé à ce prince de gagner les suffrages par argent, que par ses manières. Grave, froid et brusque, il ne montra jamais aucune vivacité que sur-le-champ de bataille. Jamais roi n'a été moins accueillant ou populaire. On l'a soupçonné de plaisirs grossiers dans les fréquens voyages qu'il faisoit en Hollande. Il mourut sans enfans dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la treizième de son règne.

Anne. 1702. *Anne*, sœur de feue *Marie*, sa femme, lui succéda. Elle avoit trente-huit ans. On loue sa grande tendresse pour son mari, qui la précéda au tombeau, ainsi que six enfans qu'elle avoit eus. Son règne a été à l'extérieur glorieux pour l'Angleterre; mais troublé dans l'intérieur par les factions des *Whigts* et des *Torys*, qui réunirent toutes les autres et subsistent encore. Par les *Torys*, on entend ordinairement le parti des ministres et de la cour. Par les *Wigts*, celui du peuple et de l'opposition dans le parlement. Cependant les intérêts changent quelquefois, et il arrive que les *Whigts* sont pour le ministère et les *Torys* pour l'op-

position. Au reste, ces mouvemens ne passent guères l'enceinte de la capitale. Il est ordinaire que les provinces soient fort tranquilles, pendant que les passions fermentent à la cour et dans le parlement. Les ministres en place, ceux qui veulent y parvenir, se combattent. C'est entre les possesseurs et les prétendans une lutte perpétuelle. On remarque que les haines, les animosités, les provocations ambitieuses des grands, sont une espèce de sauve-garde pour le peuple, parce que, surveillés avec jalousie par la cabale opposée, ceux qui tiennent le timon des affaires hésitent à se permettre des actions, qui donneroient lieu à des accusations souvent capitales.

Anne se laissoit gouverner par ses favorites. La plus écoutée fut long-tems l'épouse du célèbre *Malborough*, que le crédit de sa femme maintint à la tête des armées contre la France, pour la gloire de l'Angleterre. On croit que cette reine avoit dessein de faire passer sa couronne à son jeune frère le *prince de Galles*, réfugié en France, et qu'elle étoit à la veille d'exécuter ce projet quand elle mourut. On l'a nommée la *bonne reine Anne*. Elle est la dernière

reine d'Angleterre, descendant par les mâles de la famille des *Stuart*, à jamais célèbre par ses malheurs.

George I. 1714. *George Ier.*, fils d'*Ernest-Auguste*, premier électeur d'Hanovre, fils d'une petite fille de *Jacques Ier.*, fut appellé au trône après *Anne*, par une loi de *Guillaume*, qui déféroit la couronne à la ligne protestante. *Le prince de Galles*, qu'on a appellé le prétendant, s'en exclut lui-même par la profession ouverte qu'il fit de la religion catholique. Cependant il avoit un puissant parti, qu'on nomma les *Jacobites*. Appellé par eux, il auroit été possible qu'il eût triomphé, s'il avoit eu plus d'énergie et de vigueur. Mais il se contenta de se montrer, et repartit après le premier échec, n'étant pas assez secondé par la France, et laissa ses partisans sous la haine de la justice nationale, qui ne les épargna pas.

George n'eut que cette légère inquiétude pendant son règne. L'Angleterre partagea son attention avec ses états d'Allemagne, et même ceux-ci lui tenoient plus à cœur. Avant que les Anglais eussent pris un roi sur le continent, ils n'avoient que des guerres volontaires, mais elles sont devenues comme néces-

sitées, en conséquence, de la part que leurs souverains sont obligés de prendre à ce qui arrive hors de leur île. Du reste, ils n'ont jusqu'à présent eu qu'à se louer du caractère de ces princes de la maison d'Hanovre. *George Ier.* leur chef, étoit plus familier que ne le sont ordinairement les monarques. Il connoissoit bien ses intérêts. Pendant tout le cours de sa vie, la prudence régla ses démarches. Il monta sur le trône à cinquante cinq ans, et en régna treize.

Son fils *George II*, en avoit quarante-trois. Il y eut de son tems de grands débats dans le parlement, au sujet des vrais intérêts de l'Angleterre. Les ministres dévoués au roi, souverain d'Hanovre, présentèrent les alliances étrangères et les liaisons continentales comme devant produire la sureté de la Grande-Bretagne. Le parti de l'opposition contraire aux liaisons avec le continent, se plaignoit de ce qu'elles ne servoient qu'à faire entrer l'Angleterre dans des guerres inutiles, et à l'épuiser par les subsides. A la tête des ministres, étoit *Robert Walpole*, gentilhomme, mais d'une famille médiocre, en qui on doit remarquer entr'autres qualités une heureuse insensibilité pour les reproches. Il faut

George II. 1727.

qu'il ait possédé ce talent à un degré rare, pour n'être pas ému des sarcasmes, qu'un membre du parlement, nommé *Vindham*, lui lança en face.

On disputoit vivement dans le parlement sur la question s'il étoit important de s'assembler tous les trois ans, comme l'ordonnoient d'anciennes loix, ou si on ne le convoqueroit qu'au bout de sept, comme il arrivoit quelquefois. *Vindham*, sans doute ennemi de *Walpole*, prit la parole, et pour mieux faire sentir l'inconvénient d'un parlement de sept ans, dit : « Supposons qu'un homme « qui ne seroit pas d'une grande nais- « sance, et qui n'auroit qu'une fortune « médiocre, d'ailleurs sans foi et sans « honneur, soit élevé au rang de pre- « mier ministre ; supposons que cet « homme s'enrichisse des dépouilles de « la nation, secondé par un parlement « composé de membres qui auroient « acheté leurs siéges, et qui vend- « roient leurs suffrages ; supposons « qu'on fasse dans ce parlement de « vains efforts pour rechercher la con- « duite de ce ministre, et mettre le « royaume à l'abri de ses vexations ; « supposons qu'une majorité de ses « créatures qu'il soudoyeroit tous les

« jours, le mette à couvert; suppo-
« sons qu'il domine insolemment sur
« tous ceux qui attendent des places.
« Comme il n'a aucune vertu, il la ri-
« diculisera dans les autres, et s'efforcera
« cera ou de l'empêcher de paroître
« ou de la corrompre ».

« Avec un tel ministre et un tel par-
« lement, supposons un cas, qui, j'es-
« père, n'arrivera jamais; supposons,
« dis je, que le trône soit occupé par
« un prince sans talens, ignorant et ne
« connoissant par les vrais intérêts de
« son peuple, foible, capricieux, d'une
« ambition sans bornes, et d'une ava-
« rice insatiable. J'espère que cela
« n'arrivera pas; mais il est possible
« que dans la suite la nation soit sou-
« mise à un tel roi, gouverné par un
« tel ministre, et que ce ministre soit
« soutenu par un tel parlement; les
« soins des hommes ne peuvent chan-
« ger la nature du genre humain, et
« aucun acte du parlement ne pourroit
« prévenir l'existence d'un tel roi, ou
« d'un tel ministre. Mais on peut pré-
« venir les abus d'un tel parlement,
« en bornant sa durée. » Ce discours faisoit impression. Le ministre en craignit l'effet. Le roi aima mieux casser le

parlement, que de se voir enlever par une décision le droit de le prolonger jusqu'à sept ans, s'il en étoit content.

Charles Edouard, fils du prétendant, a fait sous ce règne une excursion en Angleterre. On ne peut appeller autrement une entreprise devenue infructueuse, peut-être moins faute de moyens que pour avoir été mal conduite. Ce jeune aventurier met à la voile des côtes de France, sur une simple frégate, quelqu'argent et des armes pour deux mille hommes. Il aborde en Ecosse. Le nom de Stuart, cher aux écossais du Nord, lui produit aussitôt une armée. Elle eut des succès, et on convient que s'il eût marché droit à Londres, dont il n'étoit éloigné que de trente lieues, il auroit pu faire une révolution. Mais, mal conseillé, il s'amuse à faire proclamer son père avec des cérémonies qui font perdre du tems. Au lieu de se contenter de ses braves montagnards, et d'autres écossais, qui lui avoient déjà procuré des victoires, il attend des troupes de France qui tardent trop et ne viennent qu'en petit nombre. La valeur de ses soldats céda à la discipline des vieilles troupes anglaises. L'ar-

mée de *Charles* fut complettement battue et entièrement dispersée.

Pour lui après s'être éloigné du champ de bataille, tant que son cheval eut de forces, il gagna l'extrémité de l'Ecosse. Il se cachoit dans les cavernes et les chaumières, passoit d'une île à l'autre parmi les Hébrides, sur les petites embarcations qu'il pouvoit trouver, souvent à la vue de ceux qui le poursuivoient, animés par la récompense promise à quiconque le livreroit mort ou vif. Il marcha plusieurs jours déguisé en femme, entre les patrouilles ennemies qui le cherchoient. Plus de cinquante personnes eurent sa vie entre leurs mains. La vénération pour l'infortunée famille des *Stuart*, l'emporta sur la cupidité et sur l'appât de la récompense. Il trouva enfin un vaisseau qui le reçut couvert de haillons, pâle, défiguré, exténué par les fatigues, et l'amena en France. Il n'y trouva pas un asyle hospitalier. *Louis XV* ne crut pas sacrifier son honneur en obéissant aux Anglais, qui demandèrent impérieusement que ce jeune prince fût éloigné du royaume. Ces insulaires venoient d'avoir des succès qui les rendoient exigeans. *Géorges II* mourut, en 1760,

dans la soixante et dix-septième de son règne, au milieu des triomphes de sa nation qui le regretta quoiqu'il n'eût aucune qualité brillante.

George III. 1760. *Georges III*, son fils, qui lui a succédé, feroit croire que, pour gouverner tranquillement l'Angleterre, il faut plus de prudence que d'audace. En effet, les tempêtes politiques qui ont agité cet empire, font penser que les talens nécessaires à un roi de la Grande-Bretagne, sont ceux qu'on demanderoit à un pilote naviguant sur des mers orageuses : savoir louvoyer, céder à l'impétuosité des vents, profiter des bonaces, craindre jusqu'aux calmes, n'aborder que la sonde à la main, et sur tout se défier de son équipage.

ECOSSE.

Ecosse, partie septentrionale de l'Angleterre. Description

L'Ecosse est séparée de l'Angleterre par des montagnes et des rivières. Les Romains avoient coupé, par un fossé retranché, l'espace que ces bornes naturelles laissent entr'elles. On en trouve encore les vestiges. Elle étoit connue chez les anciens sous le nom de *Calidonie*. Les habitans des montagnes ont un caractère âpre, plus adouci dans les

plaines. Le goût des sciences et des arts règne dans les villes. De nombreux troupeaux bondissent dans les prairies, et de riches moissons couvrent les guérets. Le bois n'y manque pas, et la mer présente de trois côtés une pêche abondante. Les îles en grand nombre qui terminent l'Ecosse ressemblent, par leurs morcelures, à des débris de terre rangés par les eaux. Comme les flots s'y brisent avec violence, cette partie de l'Ecosse fournit d'excellens matelots et des hardis navigateurs. Tous les Ecossais sont endurcis à la fatigue, avantage qu'ils tirent de la température de leur pays, froid et souvent glacé.

Il seroit difficile de dire quels ont été les anciens habitans. Le pays a pu se peupler par l'Angleterre de proche en proche. Alors il se sera couvert de Gaulois, de Pictes, de Germains et des autres nations que l'ancienne *Albion* a naturalisées chez elle. Il en sera aussi venu par les anses qui découpent l'Ecosse même avant les irruptions des Danois et des Norwégiens; car les anciennes annales disent que ceux-ci y trouvèrent des géants. L'empreinte des mœurs antiques s'est conservée dans les habitans des montagnes. Habitans.

Gouvernement.

Ils étoient, comme ils sont encore, divisés par tribus, très-attachés à leurs chefs, dont ils adoptoient sans examen les prétentions, et qu'ils suivoient aveuglément à la guerre : ce qui a rendu les révoltes des seigneurs fréquentes et dangereuses. Ce n'est pas sans peine que les rois ont fait pénétrer dans ces contrées l'idée d'une obéissance due à d'autres qu'à ces chefs de tribus.

Mœurs et habitudes.

Quant aux habitudes, la modération dans le vivre et l'habillement est, chez les Ecossais, dit *Buchanan*, leur historien, une vertu de tous les tems. Leurs mets ordinaires sont le poisson et le gibier. Ils faisoient cuire celui-ci dans la peau des bêtes qu'ils avoient tuées. Quelquefois à la chasse ils se désaltèrent avec le sang de leur proie. Dans les festins, ils boivent le bouillon des viandes et du lait fermenté, gardé long-temps. Les habits bigarrés leur plaisent plus que les autres. Autrefois ils préféroient le rouge et le blanc ; maintenant ils affectionnent la couleur brune, et surtout le vert de la *Roquette*. Cette plante est chez eux d'un grand usage. Ils font leur lit de ses feuilles, non-seulement à cause de leur souplesse, mais parce qu'ils leur croient la propriété d'absor-

ber la transpiration, de donner du ton aux nerfs, et de la vigueur pour tous les exercices.

Leurs habits extérieurs sont très-larges. La plupart du tems, ce ne sont que des pièces d'étoffes sans façon dans lesquelles ils s'enveloppent. Roulés dans ces espèces de manteaux pendant leurs voyages ou à l'armée, ils dorment paisiblement, quoique chargés quelquefois de neige, et trempés par les pluies glaciales de leurs climats. Ils se complaisent dans la négligence et le désordre de leur ameublement. Si on leur présente un lit garni de matelas et de coussins, ils le relèvent, et coucheront à plate-terre, pour ne point, disent-ils, perdre l'habitude de l'austérité nationale.

Leurs armes défensives et offensives sont un casque de fer et une cotte de mailles, qui descend jusqu'aux talons. Ils se servent, pour l'attaque, du sabre, de la hache, de fléches dentelées et barbues. Ils n'ont point de tambours. Leurs trompettes sont d'os, et donnent un son aigu. En général, ils aiment beaucoup la musique. Les cordes d'une espèce de lyre commune parmi eux, sont de nerfs ou d'airain; ils les font

résonner avec l'archet, ou les pincent avec l'ongle, qu'ils laissent grandir exprès. C'est sur ces instrumens que leur luxe se déploie. Ils les ornent d'or, de pierreries, et de ce qu'ils ont de plus précieux. Ils s'accompagnent de la voix, et chantent les hauts faits de leurs héros, recueillis anciennement par leurs *Bardes*. Ces poésies destituées de grace, sont pleines de verve, et offrent souvent des images sublimes. Pêcheurs, pasteurs, chasseurs, les Ecossais sont grossiers; mais francs dans l'amitié, fidèles dans leurs mariages, religieux selon leurs lumières, et plus heureux dans leurs antres et leurs forêts, que les habitans des villes sous leurs lambris et sur le duvet, où ils s'endorment entre la perfidie et la mollesse.

Ancienne histoire.

On a des notions sur l'histoire d'Ecosse même trois cents ans avant notre ère vulgaire. Alors les habitans attaqués par des Pictes et des Germains, ne pouvant s'accorder entr'eux sur le choix d'un chef, en firent venir un d'Irlande, appellé *Fergus*. Ils le nommèrent roi, et s'engagèrent à en conserver le titre à sa postérité. Sous ces princes, les Ecossais repoussèrent les Romains, qui, loin de pouvoir les subjuguer, furent

obligés de se faire un rempart contre eux. Sept cents ans après ce premier *Fergus*, vers l'an 400 de notre ère, un autre monarque du même nom purgea son royaume du reste de ces conquérans qui s'y étoient glissés. Ces deux *Fergus*, si éloignés l'un de l'autre, passent pour les fondateurs du trône d'Ecosse, et *Kenneth*, qui régnoit vers 820, onze cents ans après la fondation, passe pour le restaurateur, parce qu'il rendit à la couronne son éclat, obscurci tant par les divisions intestines, que par les invasions des étrangers. On le compte le soixante-neuvième roi.

A *Kenneth* succédèrent six princes bons et mauvais, heureux ou troublés par des intrigues, qui ont occasionné des querelles, des vengeances, des assassinats, et autres évènemens qui se retrouvent dans toutes les histoires. Le dernier de ces rois se fit moine, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs. *Buchanan* remarque que les évêques, alors moins jaloux de richesses et d'honneurs que de science et de sainteté, n'avoient pas de siége fixe. Ils prêchoient dans tous les lieux indistinctement. Le principal but de leur mission étoit la réformation des

Malcome I. 943. Indulfe. 958. Duffe. 967. Culne. 972.

mœurs, alors dépravées. En voulant les seconder, *Malcolme I.*, soixante-seizième roi, fut assassiné, après quelques années d'un règne assez heureux. *Indulfe*, poursuivant avec trop d'ardeur les ennemis qu'il avoit vaincus, tomba mort, frappé d'une flèche. *Duffe*, fils de *Malcolme*, reprit la succession qu'*Indulfe* avoit interrompue. C'étoit un excellent prince. Il fut assassiné comme son père, pour avoir entrepris de réprimer les vexations des nobles, oppresseurs du peuple. Les états élurent *Culne*, fils d'*Indulfe*. Il vengea la mort de *Duffe;* mais après avoir bien commencé, il se laissa aller à des déréglemens qui ruinèrent sa santé, et le rendirent méprisable; son esprit en souffrit. On songea à lui ôter le diadême. La mort lui épargna ce déshonneur. Les uns disent qu'elle fut violente; d'autres occasionnée par une maladie de langueur, juste punition de ses désordres.

Kenneth I. 972. Constantin et Grime. 976. Malcome II. 993.

Le souvenir des vertus de *Duffe* fit appeller au trône *Kenneth*, son fils. Il soutint, pendant presque tout son règne, la guerre contre les Danois, qui s'étoient établis dans des cantons de l'Ecosse. Dans une bataille entre les deux

peuples, les Ecossais, culbutés par les Danois, fuyoient en désordre. Près du lieu du combat, un paysan, nommé *Hajus*, labouroit son champ, accompagné de ses deux fils, forts et courageux comme lui. A la vue de ses compatriotes, vivement poursuivis, le père prend le joug de ses bœufs; les fils s'arment de ce qu'ils trouvent sous leurs mains. Tous trois vont attendre les fuyards dans un passage étroit. Ils s'efforcent de les arrêter, les prient, les menacent, et enfin frappent les plus avancés, en criant qu'ils vont être pour les lâches pires que les Danois. Les plus timides, qui se précipitoient, restent en suspends; les plus braves, qui s'étoient laissé entraîner par la foule, se joignent aux trois laboureurs. Comme la crainte avoit grossi le danger, l'espérance fait croire le succès plus grand. Les fuyards tournent visage, fondent avec impétuosité sur ceux qui les poursuivoient, et la bataille est gagnée.

Le roi offrit au laboureur et à ses enfans des habits superbes, pour une entrée triomphale qu'il leur destinoit; mais ils refusèrent ces vains ornemens. Au milieu des seigneurs qui leur faisoient cortége, ils parurent avec leurs

habits ordinaires, plus remarquables par leur simplicité qu'ils ne l'auroient été par une riche magnificence. *Hajus* portoit sur l'épaule son joug redoutable. Pour récompense, on lui donna le champ le plus fertile de l'Ecosse, que ses descendans ont long-tems possédé. On y joignit des titres de noblesse, et pour armoiries, trois boucliers, emblêmes des trois défenseurs de la patrie. Mais le joug, l'instrument de leur victoire, et le tipe de leur honorable profession, fut oublié.

On a vu que la succession au trône n'étoit point fixée dans la ligne directe; au contraire, il paroît qu'on se plaisoit à croiser les lignes collatérales. C'étoit ordinairement le frère ou le neveu qui héritoit, au préjudice du fils. *Kenneth* se proposa de changer cet usage, et afin d'éprouver moins d'obstacles, il fit empoisonner un *Malcome*, son plus proche parent, d'un âge mûr et généralement estimé, afin que *Malcome*, son fils, en bas âge, ne trouvât pas de rival. Il se donna en même tems les mouvemens nécessaires pour faire ériger en loi l'objet de ses desirs, et y réussit. Jusques là la conduite de *Kenneth* avoit été pure et irréprochable.

L'ambition, l'amour déréglé de sa postérité, lui fit souiller, par un crime, plusieurs années de vertus. Il s'en repentit, et traîna dans les remords une vie malheureuse, qu'un assassinat termina.

Il ne réussit même pas à transmettre pacifiquement la souveraineté à *Malcome*, son fils. *Constantin*, oncle du prince, et *Grime*, fils de *Duffe*, s'emparèrent chacun d'une partie de l'Ecosse, et en laissèrent peu au fils de *Kenneth*. Parvenu à l'âge des combats, le prince fit la guerre à ses rivaux. Ses succès furent si complets, que ses compétiteurs se virent réduits à lui céder le trône et disparurent; mais leurs partisans lui dressèrent des embûches. Il tomba sous le fer des assassins et ne laissa pas d'enfans mâles.

Deux de ses filles, mariées à des grands seigneurs d'Ecosse, avoient chacune un fils. L'enfant de l'aînée, nommé *Duncan*, succéda à son grand-père. Il étoit indolent et paresseux, défauts toujours dangereux, mais principalement dans des tems de troubles. Tourmenté par des cabales, il confia le soin de ses affaires à *Maccabet*, son cousin. Celui ci les conduisit très-bien et triom-

Duncan I. 1025. Maccabet. 1030.

pha des factions. Mais avec le succès vint le desir de s'en attribuer le fruit. *Maccabet* fit donc assassiner son cousin, s'empara du trône et tâcha de se l'assurer en poursuivant ceux qui auroient pu lui disputer son usurpation.

Cependant, *Malcome* et *Donalde*, fils du massacré, échappèrent à ses recherches. Ils se sauvèrent en Angleterre. L'usurpateur montra d'abord des qualités qui auroient pu honorer un roi légitime. Il publia des loix sages, les fit observer et se piqua de justice à l'égard de tout le monde. Cette conduite estimable n'empêcha pas qu'il ne parût des mécontens. La facilité que *Maccabet* avoit trouvée à soulever les grands contre son cousin, lui fit appréhender d'éprouver le même traitement de leur part. S'il ne pouvoit leur enlever l'envie de lui nuire, il crut leur en ôter les moyens en les suivant, s'emparant de leurs châteaux, les accablant d'affronts et les avilissant aux yeux du peuple, pour les mettre hors d'état de former des partis.

Un des plus maltraités, nommé *Macduf*, après avoir long-tems souffert, se sauva en Angleterre, où il trouva le jeune *Malcome*, fils du défunt monar-

que *Duncan*. Il l'exhorta à venger la mort de son père, à reprendre la couronne dont *Maccabet* s'étoit emparé, et lui montra le chemin au trône, tracé, pour ainsi dire, par les vices qui rendoient l'usurpateur odieux. Le jeune prince avoit déjà été plusieurs fois tenté par des émissaires secrets de son oncle, qui, par l'appât du diadême, s'étoient efforcés de l'attirer en Ecosse, pour le livrer au tyran. Voulant éprouver si *Magduf* n'étoit pas aussi un de ses traîtres chargés de le faire tomber dans le piège, il lui répondit : « Ce que vous « me dites de l'usurpateur ne m'est pas « nouveau. Mais vous qui m'excitez « à courir après une couronne, me « connoissez-vous ? Je dois vous l'a- « vouer, je me sens dominé par les pas- « sions qui ont souvent perdu les rois ; « sur-tout l'amour effréné des femmes « et l'avarice. Je me cache à présent ; « mais quand l'autorité souveraine me « permettra de me livrer à mes pen- « chans, j'appréhende bien de ne « pouvoir me contenir ; et au lieu de « me procurer un avantage, comme « vous m'en flattez, vous m'aurez vé- « ritablement précipité dans l'abîme.

« Cette passion effrénée pour le sexe,

« dont vous me parlez, un mariage « avec une princesse aimable, répli- « qua *Macduf*, peut y mettre un frein. « Quand à l'avarice, la cessation du « besoin et l'abondance vous en cor- « rigeront ». Il faut tout vous dire, « reprit le prince, je ne me sens au- « cune estime pour la vertu. Comme « je juge des autres par moi même, je « je ne me fie à personne, et ne me « crois obligé de tenir aucune parole ». « O monstre! s'écrie *Macduf*, monstre « à chasser dans les déserts les plus « sauvages »! Il partoit après cette exclamation. *Malcome* le retient, et lui dit que son indignation si clairement exprimée, loin de lui déplaire, lui donne la meilleure opinion; qu'il auroit eu de la peine à accorder sa confiance à un homme qui auroit cru pouvoir se concilier avec les vices qu'il montroit; mais que sa franchise le rassuroit. Ils s'expliquèrent et furent bientôt d'accord. Les moyens de réussite que présentoit *Macduf* se réalisèrent. Quand *Malcome* se montra, le peuple, aussi las que les grands, abandonna *Maccabet* et courut avec empressement au devant du nouveau roi. Il étoit naturel qu'un tyran détesté finît

tragiquement. Sa mort fut accompagnée de circonstances qui attestent que la vengeance divine y prit part. Circonstances effrayantes et surnaturelles, plus propres, dit *Buchanan*, à figurer sur le théâtre que dans l'histoire. On l'a fait frapper de la foudre et expirer dans d'affreuses douleurs.

Malcolme, porté sur le trône avec l'applaudissement du plus grand nombre, essuya des inquiétudes de la part de quelques mécontens. Averti qu'un d'entre eux avoit formé contre sa vie une entreprise qui devoit s'exécuter dans une embuscade, le monarque prend le coupable avec lui, sous prétexte d'une promenade, et le mène dans un vallon écarté. Le tenant seul, il lui rappelle amicalement ses bienfaits, lui reproche ses funestes desseins, et mettant l'épée à la main : « Si tu en « veux à ma vie, lui dit-il, au lieu de me « poursuivre en assassin, attaques-moi « en homme de cœur, et obtiens par « ta bravoure, la couronne que tu vou- « lois m'enlever par trahison ». Le conjuré, frappé d'étonnement, se jette à ses pieds. Le monarque lui pardonne. Cet acte de générosité, devenu public, Malcolme, III. 1057.

fit rentrer les autres dans le devoir, dont ils ne s'écartèrent jamais.

Ce prince régna longuement et glorieusement, et périt par un excès de confiance. Il assiégeoit une ville que les Anglais lui avoient prise. La garnison, quoique réduite à l'extrémité, refusa de remettre les clefs à d'autres qu'au roi en personne. Il approche des murs, et il se présente sans précaution pour les recevoir. Un soldat apposté le perce de sa la lance. *Edouard*, son fils aîné, voulant venger la mort de son père, attaque les traîtres avec plus d'impé-
Duncan II. 1084. tuosité que de prudence, et reçoit aussi une blessure mortelle.

Ce double accident jette le trouble dans le royaume. Trois enfans légitimes restoient au roi, et un bâtard, nommé *Duncan*. Les trois premiers, apellés *Edgard*, *Alexandre* et *David*, furent jugés trop jeunes pour remplacer leur père. *Donalde*, leur oncle, frère de *Malcolme*, se présenta; mais le bâtard *Duncan*, signifia des prétentions avec assez de fermeté pour faire abandonner la partie par le frère de son père. Pendant leur querelle, la veuve de *Malcolme*, craignant pour ses fils, se sauva avec eux en Angleterre, *Duncan* garda quinze ou seize

mois le titre de roi. Une précaution qu'il prit pour se l'assurer, fut précisément ce qui lui fit perdre la couronne. Cette précaution consistoit à rechercher l'alliance du roi de Norwège. Il l'acheta par des conditions préjudiciables à l'honneur de son royaume. Les grands découvrirent ce honteux traité; l'indignation qu'ils en conçurent les fit renoncer à l'obéissance de *Duncan*.

Edgard. 1087. Alexandre. 1094. David. 1114.

Ils allèrent chercher *Edgard*, le fils aîné de *Malcolme*, dans son asyle. Il revint avec ses deux frères. *Duncan*, hors d'état de résister, se retira en Norwège. *Edgard* régna en paix, et mourut sans enfans. *Alexandre*, son successeur, privé aussi de postérité, laissa le trône à *David*, son dernier frère. Le règne de celui-ci fut long et avantageux à l'Ecosse. Les auteurs ne varient pas sur les louanges qu'ils donnent à la sagesse de ces trois frères, à leur prudence, à leur amour de la justice, et aux autres vertus qu'ils tenoient de *Malcolme*, leur père; mais ils ne sont pas d'accord sur ce qu'on doit penser de leur libéralité envers le clergé; les uns la louent, les autres la blâment excessivement. La censure de ces der-

niers est juste, s'il est vrai que ces princes aient poussé la générosité, jusqu'à dépouiller la maison royale de ses biens en faveur de l'église.

David eut le malheur de survivre à un fils unique, que ses belles qualités firent autant regretter de toute l'Ecosse que de son père. Quoiqu'accablé de ce coup, dans une assemblée générale convoquée à cet effet, le bon roi prit sur lui-même de consoler ses sujets affligés. Il le fit en ces termes : « Ce qui est arrivé à mon fils est le sort « commun. La vie est un gage, un prêt « qu'il faut rendre tôt ou tard. Peu « importe le moment auquel la dette « sera exigée. Quand nous voyons mou- « rir un homme de bien, pourquoi « nous affliger? Il ne nous quitte que « pour aller dans sa véritable patrie, « où nous le suivrons bientôt. Si mon « fils à fait le premier ce voyage, il a « l'avantage de voir le premier mes « vertueux frères et mes autres parens, « et de jouir dès-à-présent de leur « compagnie. Cessons donc nos plaintes « et nos regrets, de peur qu'il ne pa- « roisse en les continuant, que nous « sommes plus touchés de notre perte, « que sensibles à la félicité de mon « fils. Je vous remercie pour lui et pour

« moi de votre amitié, et je vous la « demande pour ses enfans. »

Ils étoient au nombre de trois. *Malcolme* l'aîné succéda à son père. La bonne éducation qu'il avoit reçue, et les fruits qu'elle produisit, donnèrent de grandes espérances, qui ne furent point illusoires. Cependant ses vertus civiles et religieuses lui firent un peu trop craindre la guerre; et la candeur de son caractère l'exposa à être trompé par *Henri II*, roi d'Angleterre. Ce monarque l'attira à sa cour sous des prétextes couverts d'un dehors d'amitié. Quand il le tint, il le mena malgré lui à une expédition contre la France, afin de lui faire perdre l'amitié des Français, et de le priver des secours qu'il pourroit tirer de ce royaume, quand lui-même voudroit l'attaquer, comme il le méditoit. Cette complaisance forcée de *Malcolme* lui enleva pour un tems l'affection de ses sujets, et les porta à une rebellion dont *Henri* profita, ainsi qu'il se l'étoit promis. Cependant les Ecossais ouvrirent les yeux et eurent pitié de la foiblesse de leur jeune roi. Ils montrèrent même le desir de le voir s'attacher à son trône par un mariage qui lui donneroit des héritiers. Sur

Malcolme IV. 1143.

la proposition qui lui en fut faite, le pieux *Malcolme* déclara qu'il avoit fait vœu de virginité, et qu'apparemment ce vœu n'étoit pas désagréable à Dieu, puisque dans la vigueur de la jeunesse il lui avoit accordé la grace de ne le pas enfreindre, et de lui préparer des héritiers. Il mourut célibataire à vingt-cinq ans.

Guillaume. 1157. Alexandre II. 1214.

Ces héritiers dont parloit *Malcolme* étoient ses deux frères, dont l'aîné, nommé *Guillaume*, lui succéda. Il essuya encore plus de chagrins que son frère de la part du roi d'Angleterre. Comme lui, il fut aussi traîné à une expédition contre la France. Renvoyé dans son royaume, il entreprit de se venger de cet affront, et de reprendre les cantons que l'Anglais avoit envahis. Il tomba dans une embuscade, et fut mené une seconde fois en France, où étoit *Henri*. Ce monarque mit la liberté de l'Ecossais à prix, et ne l'accorda qu'en se faisant confirmer les usurpations qu'il avoit faites. Les troubles qui survinrent en Angleterre, fournirent à son tour au roi d'Ecosse l'occasion de recouvrer ce qu'il avoit abandonné. Par ce moyen il laissa son royaume un peu restauré à *Alexandre*, son fils, qui

lui succéda. Un traité régla les droits débattus entre les deux couronnes, et procura au nouveau monarque un règne aussi tranquille qu'il pouvoit être dans un pays rempli de seigneurs turbulens.

Les mêmes agitations eurent lieu sous son fils, nommé comme lui *Alexandre*. Ceint du diadême de son père à l'âge de seize ans, il fut plus heureux parce que l'Angleterre étoit gouverné par un prince foible. On lui restitua toutes les possessions usurpées sur ses ancêtres. Ses succès contre l'étranger affermirent sa domination sur ses sujets. Son mariage avec la fille du roi d'Angleterre assoupit pour sa vie les querelles entre les deux nations. *Alexandre* eut des chagrins de la part du clergé trop ambitieux, de la part du pape et de ses avides légats, dont les foudres quoique lancées mal-à-propos l'effrayèrent assez pour qu'il leur abandonnât toutes leurs prétentions, afin d'obtenir la paix. Ce prince publia des lois très sages; il avoit divisé son royaume en quatre parties, et demeuroit trois mois dans chacune. Pendant ce tems les plus pauvres avoient le droit de s'adresser à lui. Il les écoutoit avec bonté. Les grands d'une province

Alexandre III. 1243.

l'accompagnoient avec leurs vassaux armés jusqu'à la province voisine, où il étoit reçu de même. Il vivoit au milieu de ses sujets, sans leur être à charge par aucun luxe, aussi fut-il singulièrement regretté, lorsqu'un accident funeste abrégea ses jours. Il se fendit la tête en tombant de cheval.

Interrègne. Au chagrin de perdre un si bon prince se joignit l'inquiétude de l'état où il laissoit l'Ecosse. Toute la race masculine de ses rois étoit éteinte. Il ne restoit qu'une fille au berceau, née de la fille d'*Alexandre*, morte épouse d'un roi de Norwège. Cette enfant étoit l'héritière légitime du trône. Afin d'éteindre jusqu'aux étincelles qui pouvoient allumer des querelles entre les deux royaumes, *Edouard*, roi d'Angleterre, demanda la petite princesse en mariage pour son fils, enfant comme elle. La proposition fut agréé, mais les ambassadeurs envoyés en Norwège pour ramener ce gage de paix et d'union, trouvèrent que la mort venoit de frustrer l'espérance des deux peuples. La lice alors s'ouvrit à une foule de prétendans. Les principaux étoient *Jean Bailleul* et *Robert Bruce*, tous deux descendans d'une nièce du roi

défunt, et apportant des droits qui embarrassoient les Ecossais. Les rivaux avoient chacun tant de partisans, qu'après des discussions armées qui durèrent plusieurs années, les états jugèrent à propos de remettre la décision du procès à *Edouard*, roi d'Angleterre.

Ce monarque crut l'occasion favorable d'opérer l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse en un même royaume : chose que ses prédécesseurs avoient plusieurs fois inutilement tentée, et qu'il desiroit ardemment. Il employa toutes les ruses d'une politique frauduleuse; sema la division entre les grands, renforça leurs haines, les mit aux mains les uns contre les autres, éloignant toujours la décision sous différens prétextes ; mais convaincu par la répugnance qu'il trouvoit dans les esprits, qu'il ne parviendroit jamais à son but ; au défaut du tout, il se rebattit sur une partie, et borna sa prétention à un hommage et à des droits utiles. A ces conditions il offrit secrétement la couronne à *Robert Bruce*, dont le droit paroissoit le plus douteux : persuadé que ce seigneur n'hésiteroit pas à fixer à ce prix l'incertitude de ses espérances. Mais il trouva un prince magnanime

qui lui répondit fièrement : « Le desir « de régner n'est pas en moi assez vif « pour lui sacrifier l'indépendance de « ma couronne et la liberté de mes « peuples. » *Jean Bailleul* ne fut pas si délicat. Il accepta la proposition d'*Edouard* qui le proclama roi.

Jean Bailleul, 1292. Il arriva de cette mauvaise foi d'*Edouard* qui avoit abusé de la confiance des Ecossais, ce qui arrive ordinairement des grandes injustices. Des seigneurs convoqués pour l'installation du nouveau roi, les uns refusèrent de signer la convention de *Bailleul*, les autres ne donnèrent leur nom que forcés et à regret. Le monarque lui-même, pour obtenir l'estime de son peuple, se vit obligé de renoncer à son engagement. Il envoya signifier sa rétractation au roi d'Angleterre. Cet acte de fermeté alluma la guerre, elle ne fut pas heureuse à *Bailleul*. Il tomba entre les mains d'*Edouard* qui le confina dans ses états de France. Il y traîna une vie peu honorable, pendant que quelques braves Ecossais, abandonnés de la principale noblesse, s'efforcèrent de secouer le joug d'*Edouard*, que les grands portoient avec une patience honteuse.

Le chef de ces hommes courageux, se nommoit *Guillaume Vallace*, d'une bonne famille à la vérité, mais dénuée de fortune. Ses parens l'avoient élevé dans la haine des Anglais, que la perfidie de leur roi rendoit odieux à beaucoup de patriotes. *Vallace* en rassembla un assez bon nombre des plus échauffés. Il harcela les garnisons anglaises et eut des succès qui le firent nommer vice-roi, non par les grands, qui au contraire lui portoient envie, mais par le peuple. *Edouard* dédaigna de marcher en personne contre un pareil chef. Il envoya des généraux qui n'étoient pas sans mérite, et qui cependant furent battus. En un jour ce brigand, comme il l'appelloit, gagna trois victoires.

La force devenant inutile, et cette guerre prenant un caractère inquiétant, le roi d'Angleterre eut recours à des offres, à des promesses et autres moyens de séduction. Il les fit présenter à *Vallace* par les premiers de la nation, qu'il avoit attirés à son parti; entre autres par *Robert Bruce*, fils de l'autre. *Robert*, compétiteur de *Bailleul*. *Edouard* attira ce jeune prince à sa cour après la mort de son père. Il le tenoit flottant

entre l'espérance d'obtenir le sceptre d'Ecosse, s'il se montroit docile à ses volontés, et la crainte de s'en voir privé, s'il manifestoit trop ouvertement ses desirs. Pour l'entretenir dans cet état de fluctuation qui le rendoit dépendant, les ministres anglais lui insinuoient que *Vallace* portoit ses prétentions jusqu'au trône.

Après une victoire importante que ce général remporta, *Bruce* lui demanda une conférence. Elle eut lieu à la tête de leurs troupes, un ruisseau entre deux. Le prince lui marqua son étonnement de ce que sur le frêle espoir de la faveur populaire, il se donnoit tant de mouvemens et s'exposoit à tant de dangers; « car, ajouta-t-il, quand « même vous extermineriez tous les « Anglais, ne vous flattez pas que jamais « les grands d'Ecosse consentent à vous « reconnoître pour leur souverain ». *Vallace* répondit: « Jamais je ne me « suis proposé un pareil prix de mes « travaux. Le sceptre n'est point l'objet « de mes desirs, et ne convient point « à ma fortune; mais vous voyant, vous « que le trône regarde, abandonner lâ- « chement nos concitoyens, les laisser « exposés non aux chaînes, mais à la « hache d'un ennemi cruel, j'ai pris leur

« cause en main, et tant qu'il me res-
« tera un souffle de vie, je défendrai
« leurs biens et leur liberté. Pour vous
« qui préférez la sureté d'une honteuse
« servitude aux dangers d'une honnête
« liberté, suivez la fortune, puisqu'elle
« seule mérite votre estime. Quant à
« moi je mourrai libre daus ma patrie,
« avec la gloire de l'avoir défendue
« jusqu'à l'extrémité ».

Cette espérance de l'infortuné *Wallace* ne se réalisa pas. Le roi d'Angleterre l'entoura de traîtres qui le lui livrèrent. Au lieu d'en agir généreusement avec un homme de ce mérite, *Edouard* le fit battre de verge comme un vil scélérat et décapiter dans la grande place de Londres. Afin d'attacher irrévocablement l'Ecosse à son sceptre et de la soumettre pour toujours, il travailla à effacer chez les Ecossais jusqu'à la mémoire de ce qu'ils avoient été. Il abolit les anciennes loix. On ne jugea plus que par celles d'Angleterre. Il substitua aux rites écossais la liturgie anglaise. Diplomes, traités, actes les plus respectables furent tirés des archives et détruits. L'usurpateur ne laissa pas subsister un monument, pas même une pierre qui pût rappeller des traits capables de ressusciter dans

les cœurs l'ancienne magnanimité.

Le tyran crut avoir étouffé par là toute semence de révolte, d'autant plus qu'il avoit fait transporter en Angleterre les principales familles que l'on gardoit à vue. *Robert Bruce*, et les autres seigneurs, les plus suspects, étoient retenus à la cour, afin d'être veillé de plus près. Ces précautions n'empêchèrent pas que la plupart fatigués de l'esslavage qu'on appesantissoit sur leurs têtes, ne se concertassent pour se soustraire à la tyrannie. Ils profitèrent d'un jour d'hiver que la neige couvroit la terre, firent ferrer leurs chevaux à rebours, afin que leurs traces trompassent ceux qui voudroient les poursuivre, et arrivèrent sans accident en Ecosse, où s'étoit secrètement formé un parti disposé à les recevoir.

Robert Bruce. 1309.

Robert Bruce fut proclamé roi; mais s'il avoit beaucoup de partisans, il avoit aussi une faction contraire, qui jointe aux Anglais, le réduisit à des extrémités cruelles. Non-seulement ses premiers efforts furent sans succès, mais tous les malheurs semblèrent se réunir contre lui. Il eut la douleur de voir ses troupes dispersées, ses amis

massacrés. Lui-même contraint de fuir de retraite en retraite; tantôt seul, tantôt suivi d'un unique compagnon, il couroit des forêts dans les cavernes; jamais en sureté que quand il pouvoit passer pour ce qu'il n'étoit pas. Son diadême plus propre à désigner sa tête aux assassins qu'à lui attirer respect et protection, fut teint du sang de quatre de ses frères et de beaucoup de personnes de sa famille, hommes, femmes et enfans, victimes de la cruauté des Anglais.

Enfin il trouva un asyle sous le toit agreste d'un vieux gentilhomme. Il y resta quelques mois. Comme on n'entendoit plus parler de lui, on le crut mort. Les Anglais commencèrent à l'oublier et à se conduire avec la fierté et l'insolence compagnes trop ordinaires de la sécurité. Profitant de leur négligence, *Robert* reparoît et s'introduit par surprise dans une citadelle importante. Ce coup d'éclat réveille ses partisans. Ils accourent en foule auprès de lui. Bientôt, il se trouve à la tête d'une troupe de braves, résolus de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Les détachemens que les Anglais envoyèrent contre lui,

furent battus. Alors ils se déterminèrent à entrer en Ecosse avec une armée qu'ils rendirent formidable autant par le nombre que par l'espérance donnée aux soldats, de leur partager le bien des vaincus. *Robert* en opposa une moins considérable, mais enflammée de l'ardeur qu'inspire la nécessité de défendre ses foyers et de sauver ce qu'on a de plus cher.

Lorsque les Anglais entrèrent en Ecosse, *Robert* étoit attaqué d'une maladie que l'on crut quelque tems mortelle. Sa convalescence étoit à peine commencée quand les deux armées se trouvèrent en présence. Loin de fuir le combat, le monarque, sans se laisser intimider par ces nombreux bataillons, montre à ses troupes un front serein et un air assuré. Il se fait mettre à cheval. Deux soldats le soutenoient. Il marche à la tête. Animés par ce spectacle, les Ecossais fondent avec impétuosité sur l'ennemi et remportent une victoire complette.

De ce moment, sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de félicités. Il faut avouer qu'il les mérita, et que si la fortune lui demeura fidèle, ce fut par sa prudence et sa bonne conduite

qu'il sut fixer son inconstance. Buchanan qui ne passera pas pour panégyriste des rois, en fait ce portrait : « *Robert Bruce* s'est rendu célèbre « par tous les genres de vertus. Il seroit « difficile de trouver depuis les tems « héroïques, un prince qui lui ressemblât. Courageux à la guerre, il étoit « un modèle de modération et de justice dans la paix. Quoique ses succès « inespérés, après que la fortune rassasiée de ses malheurs, se fût lassée « de le persécuter, le rendent un « prince étonnant, il est encore plus « admirable dans l'adversité que dans « la prospérité. Quel courage n'a-t-il « pas fallu pour n'être pas ébranlé par « tant de maux qui tomboient sur lui « à la-fois? Sa femme, chargée de chaînes, ses quatre frères, princes pleins « de vaillance, cruellement massacrés, presque tous ses amis affligés « en même-tems de toute espèce de « calamités, ceux qui avoient pu échapper à la mort, bannis et dépouillés de « leurs biens, lui-même privé, non-« seulement d'un riche patrimoine, « mais de son royaume, par le monarque le plus puissant et le plus habile de son siècle. Cependant, as-

« siégé en même-tems par cette foule « de maux au milieu des ombres de « la mort qu'une maladie dangereuse « faisoit voltiger autour de sa tête, il « ne désespéra pas de recouvrer sa « couronne. Jamais il ne dit, jamais il « ne fit rien indigne d'un roi. Comme « *Marc-Brutus* et le dernier *Caton*, il « ne porta pas sur lui-même des mains « homicides. Comme Marius, il ne se « laissa pas dominer par la colère, ni « n'exerça contre ses ennemis une « cruelle vengeance. Au contraire, « après avoir reconquis son royaume, « il se conduisit avec ceux qui lui « avoient fait le plus de mal, non en « ennemi réconcilié, mais en roi. » Jusqu'à la fin, même dans les angoisses d'une maladie douloureuse qui le conduisit au tombeau, le bonheur de ses peuples étoit son unique occupation. *Robert* laissoit ce royaume qui lui avoit tant coûté, à un fils de huit ans, sujet de réflexions inquiétantes. Il les calma comme il put, en nommant un tuteur si bien choisi, qu'après sa mort, les états le confirmèrent. Ils statuèrent de plus selon sa volonté, que si ce fils venoit à décéder sans enfans, la couronne

passeroit à *Robert Stuart*, fils de sa fille.

Selon le vœu de son père, *David Bruce* fut couronné avec la permission du pape. On la demanda afin de donner plus d'authenticité à la cérémonie. Cette précaution n'empêcha pas que le droit du jeune monarque ne fût contesté et attaqué tant par les Anglais, qui entretenoient chez eux des *Baillieuls*, prêts à opposer aux *Bruces*, que par des Ecossais mécontens, ou entraînés par le desir de tirer avantage des troubles. Les fidèles sujets de *David*, persuadés que la présence d'un enfant pouvoit leur être plus nuisible qu'utile, l'envoyèrent en France avec sa mère. Débarrassés de ce soin, ils se battirent avec courage contre les Anglais et leurs infidèles compatriotes. David II. 1329.

De tems en tems ils envoyoient visiter leur jeune roi, pour connoître par eux-mêmes quelles espérances ils pouvoient en concevoir. Quand ils le crurent en état, sinon de les seconder, du moins de donner par sa présence, de la prépondérance à leur parti, ils le rappellèrent. Il combattit à leur tête avec succès; mais dans une bataille décisive, son armée fut entièrement dé-

truite par *Philippine*, reine d'Angleterre, pendant que le roi faisoit la guerre en France. *Edouard*, heureux en femme, heureux en fils, vit dans ses chaînes *Jean*, roi de France, amené par *Edouard*, surnommé le *prince noir*, son fils, et *David*, roi d'Ecosse, prisonnier de son épouse. Des raisons politiques abrégèrent la captivité de *David*. Il retourna libre dans son royaume, et gouverna sagement, mais durement. Les circonstances exigeoient de la sévérité. L'humeur remuante des grands ne put être domptée que par l'extinction de plusieurs familles. *David* mourut à quarante sept ans, plus craint qu'aimé, avec la réputation d'un prince habile, dont la fortune avoit souvent trahi la capacité.

Robert II. 1370. *David* ne laissa pas d'enfans. Selon les dispositions de *Robert* Ier. son père, le sceptre passa à *Robert*, fils de sa sœur. Par lui la famille des *Stuart* monta sur le trône d'Ecosse. Ce prince étoit ami de la paix. Mais ses sujets ne lui permirent pas toujours de suivre son inclination. C'étoit le tems de la *chevalerie*. Les nobles se seroient crus déshonorés, en jouissant de la tranquille indolence de leurs châteaux. Ils se pro-

voquoient les uns les autres. L'amour de la gloire étoit le motif principal de leurs combats; mais le pillage étoit le véritable aiguillon des vassaux qu'ils entraînoient à leur suite. Anglais et Ecossais pendant tout ce règne, se provoquèrent avec des succès variés. Les loix de la chevalerie étoient sévèrement observées entre gentilshommes. Quiconque n'auroit pas rempli fidèlement les conditions du cartel, quiconque rendu libre sur sa parole, ne seroit pas venu à jour dit se remettre entre les mains du vainqueur, auroit été méprisé et banni à jamais. La chevalerie entretenoit ainsi la nation dans un état de guerre perpétuelle.

Stuart souffroit cette manie qu'il ne pouvoit empêcher ; mais tâchoit d'y mettre un frein par des trèves qu'il menageoit entre les rivaux les plus ardens. Les soins qu'il se donnoit, maintinrent quelque police dans son royaume, malgré les obstacles qu'opposoit la folie du tems. Ce monarque est célèbre par sa constance dans ses résolutions, et sa fidélité à sa parole. L'alliance des Français déjà ancienne, mais confirmée par son prédécesseur, qui avoit été élevé chez eux, lui servit

à bannir presqu'entièrement les Anglais d'Ecosse. Mais si le courage de ces alliés lui fut utile, leur caractère turbulent et le prix exagéré qu'ils mettoient à leur service, lui causèrent de grands embarras.

Robert III. 1390. Son fils portoit le nom de *Jean*. Les états lui firent prendre celui de *Robert*, apparemment par estime pour les rois de ce nom, qui les avoient gouvernés. Il avoit les inclinations pacifiques de son père. Aussi abandonna-t-il les soins militaires à son frère nommé comme lui *Robert*, et lui donna même le titre de *gouverneur* du royaume. On croit que le gouverneur, vu le caractère de son frère, avoit déjà conçu le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine. Cette confiance excessive lui fournit les moyens de l'exécuter. Une autre imprudence du roi hâta et facilita la réussite des projets de son frère.

Il paroît que le monarque foible et indolent ne savoit pas prendre, même dans sa famille, l'autorité qui convient à un père et à un roi. Tout le monde se plaignoit des désordres de *David* son fils aîné. Tant que la reine, femme de mérite, avoit vécu, le jeune prince, contenu par ses avis et sa fermeté, s'é-

toit renfermé dans certaines bornes. Après sa mort il lâcha la bride à toutes ses passions. Séductions, violences, meurtres, rien ne lui coûtoit, pour s'emparer des femmes et des filles qui lui convenoient. Le roi excédé de plaintes qui lui revenoient de tous côtés, et n'ayant pas la force d'y mettre ordre par lui-même, écrivit à son frère d'arrêter son fils, et de le retenir auprès de lui, jusqu'à ce qu'il pût compter sur quelque changement.

Le *gouverneur* ravi d'avoir un si beau prétexte de faire disparoître son neveu, au lieu de travailler à le réformer, l'enferme dans une citadelle avec l'affreuse résolution de le faire mourir de faim. Le supplice du malheureux jeune homme traîne en longueur par la compassion d'une jeune personne, fille du geolier, et celle d'une femme qui étoit nourrice. La première le sustenta quelque tems avec des galettes minces qu'elle cachoit sous son chapeau, en allant visiter le prisonnier. La seconde lui faisoit sucer son lait avec une sarbacane, à travers une fente de muraille. Toutes deux furent découvertes et punies de mort. L'infortuné prince, privé de ces se-

cours, mourut après s'être rongé les bras de rage et de désespoir.

Le roi sut la mort de son fils aîné. A la vérité on lui en cacha les lamentables circonstances; mais il en apprit assez pour ne pas douter que ce ne fût le crime de son frère. Craignant le même sort pour *Jacques* son cadet, il le fit partir pour la France. Une tempête le jeta sur les côtes d'Angleterre; quoique l'Anglais n'eût point alors de guerres avec l'Ecosse, il n'en retint pas moins le prince comme prisonnier. Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, le triste père tomba sans connoisance entre les bras de ceux qui l'environnoient. Ce premier accident fut suivi d'une maladie de langueur, pendant laquelle il repoussoit toute nourriture. Le marasme dont il étoit attaqué, le rendit hideux, et lui donnoit la figure d'un cadavre avant sa mort: spectacle d'autant plus touchant, qu'il avoit été le plus bel homme de son royaume: il étoit aussi un des plus honnêtes; mais roi plus que médiocre.

Jacques Ier. 1424. Les états confirmèrent au gouverneur l'autorité dont il jouissoit. On conçoit qu'il ne se pressa pas de rede-

mander son neveu. D'un autre côté les Anglais le gardèrent volontiers comme un garant de la paix dont ils avoient besoin, parce qu'ils étoient en pleine guerre avec la France. Par cette raison, pendant l'administration du gouverneur, il n'y eut que des hostilités passagères et peu importantes entre les deux nations anglaise et écossaise. Le roi d'Angleterre se piqua même de donner une bonne éducation à son jeune prisonnier. Il lui fit faire ses premières armes sous ses yeux, contre la France, et le traitoit à sa cour avec beaucoup de distinction.

A la mort du gouverneur, qui régna quinze ans, sous le nom de son neveu, les états reconnurent *Morduce*, son fils. Il ne se trouva ni les qualités d'un administrateur, ni même celles d'un père de famille; son incapacité et ses défauts dégoûtèrent les seigneurs écossais, et les déterminèrent à demander leur roi. Ils trouvèrent les Anglais disposés à le rendre d'autant plus volontiers, qu'ils croyoient avoir inspiré au jeune monarque, par leur éducation, des dispositions favorables à leur nation. Afin de se l'attacher par des liens encore plus forts, ils lui donnèrent en

mariage une belle anglaise qu'il aimoit.

Jacques revint en Ecosse après dix-huit ans d'absence, accompagné de son épouse. Ce jeune couple fut reçu et couronné au milieu des transports d'alégresse du peuple, ivre de joie de se voir un roi légitime. Cette grande satisfaction dura peu. Dans tout ce que les Anglais avoient fait pour le roi d'Ecosse, en se donnant des airs de générosité, ils n'avoient pas oublié leurs intérêts. Le monarque fut contraint de s'engager à payer une grosse somme, tant pour sa pension que pour sa rançon de prisonnier. Voulant remplir son obligation, il demanda des contributions à ses peuples. Les impôts consentis, furent levés avec dureté. Il s'en suivit des émeutes. Les révoltés trouvèrent des grands qui les appuyèrent. *Jacques* se saisit des chefs. Leur sang coula sur les échafauds. Aux actes de justice sévère, on lui reproche d'avoir ajouté des circonstances barbares. Par exemple, il envoya à sa propre tante, la tête sanglante de son mari et de ses fils. Il prétendoit par-là, non seulement la punir d'avoir soufflé la rebellion à ses proches, mais il espéroit de plus, que dans le premier transport de sa

fureur, cette femme hautaine laisseroit échapper des paroles qui donneroient des lumières plus étendues sur la conjuration. Il fut trompé. Elle se contint, et dit seulement avec une tranquillité affectée : « S'ils sont coupables, le roi « a fait justice. »

Au reste, les excès que se permettoient les chefs de bande, conspirateurs et autres, demandoient peut-être et autorisoient des excès de rigueur. Un de ces hommes féroces, impatienté des plaintes d'une veuve qu'il avoit dépouillée de ses biens, irrité des menaces qu'elle faisoit continuellement d'aller se plaindre au roi, lui fit attacher avec des clous, du fer sous la plante des pieds, comme à un cheval; afin, dit-il, qu'elle fût moins blessée des aspérités du chemin. Quand elle fut guérie, elle porta ses plaintes au roi. Il fit amener le mauvais plaisant, et ferré de même, il le fit promener trois jours dans les rues de la capitale.

Le monarque employa aussi contre ces brigands, un moyen déjà mis en œuvre avec succès, par son père, c'étoit de se défaire des uns par les autres. Comme ils se réunissoient par familles, et pilloient de concert, le

partage du butin excitoit souvent entr'eux des querelles qui aboutissoient à des animosités sanglantes. *Robert* envoya dans leurs cantonnemens des négociateurs, Mais au lieu de les réconcilier, ils étoient chargés d'attiser leurs haines par des motifs de point d'honneur. On les échauffa si bien, qu'ils regardèrent comme une proposition très-digne de leur courage, celle qui leur fut faite de se rassembler le plus grand nombre qu'ils pourroient, et de vuider leurs querelles, en champs clos, dans un combat à outrance. La rixe s'ouvrit sous les yeux du roi et de sa cour. Ils lui donnèrent au nombre de trois cents de chaque côté, le spectacle d'une bataille que l'acharnement fit dégénérer en une espèce de boucherie. Les blessés et renversés n'obtenoient aucune grace. Il n'en resta vivants qu'un d'une part et deux de l'autre. *Jacques*, fils de *Robert*, se servit de cette ruse de son père, avec pareil succès, et ce massacre, pour ainsi dire juridique, apporta quelque tems le calme dans les cantons que ces guerriers infectoient.

Robert travailla à adoucir les mœurs de ses sujets, en inspirant l'amour des

sciences. Il tâcha de leur persuader par son exemple, que ce goût n'étoit pas incompatible avec les exercices militaires, la seule occupation dont les Ecossais se fissent gloire alors. Il réforma les poids, les mesures, et la monnoie. Par-là il donna quelqu'activité au commerce. L'émulation des études qu'il fit refleurir chez le clergé, et dans les monastères, fut très-utile à la religion. *Robert* sobre et modeste s'opposa au luxe, aux repas trop somptueux prolongés dans la nuit, dont on s'étoit fait une mode. Il empêcha aussi beaucoup de désordres; mais il ne ramena pas ses sujets à l'antique modération.

Ces réformes, quoique très-sages, excitèrent des murmures. Un de ses parens qui, depuis long-tems, cherchoit l'occasion d'usurper le trône, la crut arrivée dans ce moment de mécontentement. Il prit si bien ses mesures, qu'à la tête d'une troupe de conjurés, il put attaquer le roi désarmé dans l'appartement de la reine. Cette princesse se jeta au-devant des coups qu'on portoit à son époux, et en reçut plusieurs; mais malgré ses efforts, le roi fut percé de vingt-huit blessures, dont plusieurs

étoient mortelles. Il expira sous le poignard.

Les conjurés, qui croyoient le roi haï, furent étonnés de l'indignation qui éclata de toutes parts. On oublia les défauts du monarque, pour ne plus songer qu'à ses grandes qualités et à ses vertus. Ses sujets regrettèrent véritablement ce prince, misérablement massacré à l'âge de quarante quatre ans, lorsque la police établie dans son royaume, ses soins et ses travaux pour y parvenir commençoient à lui promettre un avenir tranquille. Les assassins furent tous punis du dernier supplice. Celui du chef dura trois jours, avec ces rafinemens de cruauté, qu'on tolèreroit en frémissant, s'ils devenoient un frein pour le crime.

Jacques II. 1497. *Jacques*, son fils, touchoit à peine sept ans. On partagea pendant sa minorité l'autorité entre deux personnages des plus illustres familles. *Alexandre*, auquel on confia la guerre, avec le titre de *vice-roi*, et à *Guillaume*, déjà *chancelier*, la police. Celui-ci fut chargé de plus de l'éducation du roi et de la garde de sa personne. La reine, comptée pour rien dans ces arrangemens, en fut très-piquée. Elle s'insinua auprès du chan-

celier par des manières engageantes ; et lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui enleva son fils, de l'aveu du vice-roi. Honteux d'être dupe d'une femme, le vieux ministre lui déroba son pupille à son tour : contre l'attente de ceux qui avoient intérêt à les tenir brouillés, les deux chefs du gouvernement se réconcilièrent. Leur administration mena le roi jusqu'au moment où il put prendre lui même le gouvernail en main. La reine, sa mère, les laissa maîtres de son fils et du royaume. Elle s'étoit remariée par goût à un jeune seigneur qui fixoit exclusivement ses attentions.

On peut juger de la manière d'administrer la justice par les deux faits suivans, l'un du tuteur, l'autre de son élève : Il y avoit un jeune seigneur très-riche et très-accrédité, dont les manières hautaines marquoient beaucoup d'ambition. Elles étoient, comme il n'arrive que trop ordinairement, mêlées d'actions licencieuses, qui donnèrent au ministre prétexte de l'appeller à la cour. Il vint avec l'assurance de son âge. Le roi le reçut bien, l'admit à sa table ; mais pendant que l'imprudent se délectoit d'un accueil si flatteur, le chancelier le fit arracher des côtés du

monarque, transporter en prison, et décapiter sans forme de procès. Comme la jeunesse est portée à la compassion, *Jacques* laissa échapper quelques larmes sur le sort de l'infortuné. Le chancelier le reprit aigrement de sa pitié, lui remontrant que quand il s'agissoit d'un homme qui pouvoit devenir dangereux, l'humanité devoit faire place à la politique. *Jacques* ne se souvint que trop de cette leçon dans une circonstance à-peu-près pareille. Il pressoit un seigneur puissant de se désister d'une alliance formée avec d'autres, pour soutenir quelques prérogatives. Le confédéré s'en défendoit, en disant que l'honneur ne lui permettoit pas de rompre un traité confirmé par son serment. « Vous ne le voulez pas, répond le mo-« narque irrité! Eh bien! je le romprai « moi-même »! Aussi prompt que la parole, il lui enfonce son poignard dans la poitrine, et l'étend mort à ses pieds.

On donne d'ailleurs à *Jacques II* de la noblesse dans les sentimens, beaucoup de courage contre les ennemis opiniâtres, et de la clémence pour les vaincus. Il se peut que les guerres continuelles qui occupèrent son règne, et des principes durs, inculqués par l'édu-

cation du chancelier, aient exacerbé son caractère. Il mourut à vingt-neuf ans d'un coup de feu devant une place qu'il assiégeoit. Au moment de cet accident, la reine, son épouse, arrivoit au camp. Sans se déconcerter, elle assemble les chefs de l'armée, leur présente son fils qui n'avoit que sept ans, et le fait proclamer. La mort du roi fut cachée à la garnison ennemie, qui, mieux instruite, auroit peut-être continuée à se défendre. Croyant se rendre au défunt, elle remit les clefs au monarque enfant.

Sa mère garda la tutelle jusqu'à l'assemblée des états. Ceux-ci remirent la régence à un conseil composé de seigneurs de toutes les factions, qui étoient écloses depuis la mort du roi. L'éducation du jeune monarque *Jacques*, de ses deux frères, *Alexandre* et *Jean*, et de ses deux sœurs, fut laissée à la reine. Chose étonnante! la concorde régna entre les membres d'un conseil si bizarrement composé. A quelques troubles près, bientôt réprimés, l'Ecosse jouit six ans d'une tranquillité parfaite. Quand le roi atteignit sa treizieme année, des flatteurs lui persuadèrent qu'il étoit d'âge à gouverner par lui-même,

Jacques III. 1460.

et l'engagèrent à faire beaucoup de choses, non-seulement à l'insçu, mais contre le gré des régens. Ils l'arrachèrent à la surveillance des tuteurs, qui, n'étant pas les plus forts, se retirèrent. Une faction dominante les remplaça. Elle fit promouvoir par les états, composés de ses partisans, le duc d'*Athol*, son chef, à la dignité de *vice-roi*, avec une pleine puissance, jusqu'à ce que *Jacques* eût atteint sa vingt-unième année.

Mais les mêmes artifices qui avoient livré le jeune monarque à une faction, le mirent entre les mains d'une autre. Le duc d'*Athol* s'étoit emparé de *Jacques* par l'adulation et une complaisance entière à ses volontés. Quand il se vit maître de l'esprit du prince, il cessa de le flatter dans ses vices et ses passions. La faction rivale persuada au roi que ne pas lui céder en tout, c'étoit vouloir l'asservir. Elle lui rendit odieux ce pédagogue. Non-seulement il retira sa faveur au duc d'*Athol*, son beau-frère, mais encore il lui retira, par le divorce, sa femme, dont il avoit deux enfans, *Jacques* et *Grécine*, et la maria à un *Hamilthon*, dont elle eut aussi deux enfans, *Jacques* et *Marguerite*,

et lui-même épousa une fille du roi de Danemarck.

Jacques, gâté par la flatterie, souffroit avec peine les contradictions, plus impatiemment encore la censure, ce qui lui donnoit de l'aversion pour les grands seigneurs que leur naissance et leur rang autorisoient quelquefois à lui dire leur avis. Il les écarta par ses manières dures. Ils s'éloignèrent, piqués de sa conduite. Alors la cour devint comme un marché, une foire où se vendoient publiquement les emplois et les dignités civiles et ecclésiastiques. Entre les personnages dangereux que le roi approcha de sa personne, il admit des devins, de prétendues sorcières, en qui il avoit grande confiance. Elles lui prédirent qu'il seroit assassiné par ses sujets. Cette menace, à laquelle il ajouta foi, le rendit soupçonneux et cruel. Il s'entoura de gens du plus bas étage, comme ceux dont il avoit le moins à craindre. Un maçon devint son ministre, un chanteur anglais son favori préféré, comblé de richesses et décoré de ses ordres.

De pareils choix excitèrent de violens murmures. *Jean*, frère du roi, fut mis en prison, et on lui coupa les

veines pour avoir parlé trop librement. *Alexandre*, son autre frère, enfermé dans la citadelle d'Edimbourg, n'auroit peut-être pas évité un sort pareil, s'il n'eût trouvé moyen de se sauver. Il y a dans son évasion une circonstance qui lui fait honneur. Son valet-de-chambre, envoyé devant par son maître, pour essayer la corde par laquelle il devoit descendre, la trouva trop courte et se cassa la cuisse en tombant. Le prince parvenu en bas, de crainte que le valet trouvé à terre ne fût puni de sa fidélité, le prit sur ses épaules et le porta un assez long espace de chemin, jusqu'au vaisseau qui les reçut.

Tant de violences lassèrent la patience des grands. Une guerre contre l'Angleterre fournit l'occasion de se réunir en corps d'états. Les indignes courtisans qui tenoient le roi comme captif, paroissoient craindre vivement l'issue de de cette assemblée. Ce n'étoit pas sans raison; car se trouvant en force, les seigneurs saisirent ces favoris et les livrèrent au peuple. Celui-ci irrité de l'altération des monnoies, de la cherté des vivres et des autres calamités dont il étoit accablé, fit prompte justice de ceux qu'il en croyoit les auteurs. Il

massacra les uns, pendit les autres, et les mit tous en fuite. Les grands relâchèrent le roi, sous la promesse qu'il leur fit de changer de conduite; mais il ne leur tint pas plus parole qu'à son frère *Alexandre*. Ce prince secouru des Anglais, chez lesquels il s'étoit sauvé, secondé de plusieurs écossais, dont ses malheurs lui avoient concilié l'amitié, se trouvoit en état de détrôner son frère, s'il eût voulu; mais il n'usa pas de ses forces et lui laissa généreusement la couronne. Pour reconnoissance, *Jacques* lui fit faire son procès et le contraignit de fuir une seconde fois en Angleterre. Il passa delà en France où il mourut, laissant deux fils, *Alexandre* et *Jean*.

Le roi perdit sa femme, qui, selon l'opinion publique, contribuoit à le retenir encore dans quelques bornes. Débarrassé de ce frein, il s'abandonna de nouveau aux flatteurs et aux devins. Pour lui rendre la noblesse odieuse, ils lui prédisoient toujours des entreprises funestes de sa part. Ses terreurs recommencèrent donc, et avec elles, ses cruautés. Elles lui firent prendre la résolution de se délivrer en une seule fois de toutes ses craintes, par un mas-

sacre général. Il avoit imaginé un prétexte pour appeller les principaux nobles auprès de lui dans la citadelle d'Edimbourg, qu'il habitoit. Son dessein étoit de les y faire tous assassiner. Il communiqua son projet à un d'entre eux, qu'il croyoit lui être dévoué. Mais se défiant d'un prince de ce caractère, et craignant d'être enveloppé dans le massacre, le confident révéla le secret aux autres.

Avertis du piége, il leur fut aisé de l'éviter. Non contens de se tenir sur la défensive, ils se présentèrent en état d'attaquer, et afin de donner plus de considération à leur cause, ils enlevèrent le fils du roi et se mirent en campagne sous ses drapeaux. Le père ne se voyant pas le plus fort, fit des propositions. Les grands déclarèrent nettement qu'ils n'en écouteroient aucune, que le monarque n'abdiquât la couronne et ne la remît à son fils. Point de milieu. On en vint donc aux mains. *Jacques* périt dans la bataille; les uns disent par le fer des conjurés; les autres par la main d'assassins de son propre parti. Il n'avoit que trente-cinq ans, et en régna vingt-huit.

Jacques IV. 1483. Dans l'armée qui le vainquit, il fut

déclaré tyran. Les chefs de l'insurrection eurent le crédit de faire décider dans des états assemblés, sous leur influence, que ceux qui avoient levé l'étendard contre lui, avoient bien mérité de la patrie, et que jamais ils ne seroient recherchés pour cette action. La décision ne plut pas à toute la noblesse. De la diversité de sentimens naquirent des rixes, qui troublèrent la jeunesse de *Jacques IV*. Arrivé au trône à l'âge de quinze ans, il montra beaucoup de prudence. Sans approuver la révolte contre son père, il parut oublier qu'il y avoit des coupables. Quand à lui même, il ne se crut jamais entièrement innocent d'avoir favorisé les rebelles, ne fût-ce que de son nom. Il s'engagea, par une espèce de vœu, à faire, quand il pourroit, le pélerinage de Jérusalem, en expiation de sa faute, et pour preuve qu'il ne l'oublioit pas, il porta, tant qu'il vécut, sur sa peau une chaîne de fer, qu'il allongeoit chaque année d'un anneau.

La belle prestance de *Jacques IV* ce qui n'est pas dans un prince un avantage à mépriser, déterminoit d'abord les cœurs en sa faveur; son esprit vif et gai les attachoit. Tout lui réus-

sissoit. On a dit de lui que la fortune paroissoit être à ses ordres. Il la maîtrisoit par ses belles qualités; accessible, juste, sévère contre les méchans, mais ennemi des suplices: si sûr de la pureté de ses intentions, qu'il écoutoit sans s'émouvoir, et les censures des malveillans et les remontrances mêmes amères de ses amis. On ne lui reproche que des manières trop populaires et une familiarité qui faisoit tort à sa dignité.

La seule faute importante qu'il ait commise, a été cruellement punie. Il faisoit la guerre aux anglais, comme il étoit d'usage entre les deux peuples. Très-inférieur par le nombre des soldats, il crut pouvoir suppléer par la bravoure de sa noblesse, dont presque toute son armée étoit composée. Se trouvant en présence de l'ennemi malgré les conseils et les prières de ses chefs les plus expérimentés, il se décida à une bataille. Ce fut peut-être la honte de son obstination et le remords qu'il en ressentit qui causa sa mort. Le courage, comme on le lui avoit prédit, fut contraint de céder au nombre. Voyant son armée en désordre, il s'enfonça avec impétuosité dans les bataillons ennemis

et disparut. Comme on ne trouva pas son corps, les écossais, qui l'aimoient, s'obstinèrent long-tems à croire qu'il n'étoit pas mort, que peut-être étoit-il allé acquitter son vœu à Jérusalem, et qu'on le reverroit un jour. Quand il mourut, ses grandes dépenses, plus fastueuses qu'utiles, venoient de l'engager à mettre des impôts extraordinaires, et peut-être mourut-il à propos pour sa gloire. Il n'avoit que quarante ans, et laissa de *Marguerite*, son épouse, sœur de *Henri VII*, roi d'Angleterre, deux fils, dont le plus âgé n'avoit que deux ans.

Par un testament fait avant que d'entrer en campagne, il avoit nommé la reine régente, tant qu'elle ne se marieroit pas. Quoique ce fût contre la coutume du royaume, la dernière bataille avoit détruit tant de nobles, que cette dernière disposition ne rencontra pas de contradicteurs. On laissa la reine en possession de l'autorité; mais l'année n'étoit point révolue, qu'elle se remaria. Elle auroit desiré, malgré cela, conserver la régence. Cependant elle ne fit que de foibles efforts, et vit, sans chagrin apparent, la tutelle passer entre les mains du grand oncle de ses en- Jacques V. 1513.

fans, qu'on nomma *vice-roi*. Il appella à la cour un bâtard de *Jacques IV*, plus âgé que ses enfans légitimes. Ce prince a été connu sous le nom de *comte de Murrai*; et célèbre dans les troubles qui ont agité le royaume.

L'indifférence de la reine pour la régence ne dura pas. Des conseillers intéressés lui persuadèrent qu'elle n'auroit pas dû abjurer si facilement l'autorité, et l'exhortèrent à la reprendre. Elle s'apprêta à suivre ce conseil. Mais le vice-roi averti à tems, se saisit du jeune monarque, qu'on avoit laissé à la garde de sa mère, et fit reconduire honnêtement cette princesse en Angleterre, auprès d'*Henri VII*, son frère. Mais la régence, objet continuel de jalousie, étoit convoitée par tous les princes du sang, qui étoient en grand nombre, et s'en croyoient également dignes; de sorte que la minorité de *Jacques V*, peut être regardée comme un conflit perpétuel entre parens, une querelle de famille à laquelle les peuples étoient forcés de prendre part, quoique l'issue leur fût assez indifférente.

Tous ces parens ne s'épargnoient pas. Pendant cette minorité, et même lorsque l'âge du roi lui permit de prendre

de l'autorité, l'Ecosse fut, comme un échaffaud, dégoûtant du sang de la principale noblesse. Les portes des villes, les gibets des campagnes chargés des têtes des proscrits, présentoient un spectacle d'horreur. Tel arrachoit en gémissant la tête de son frère, de son ami, du clou où elle étoit accrochée, et y attachoit avec rage celle de son ennemi, qui entraîné devant le pal funeste, voyoit enlever celle que la sienne alloit remplacer. Il n'est point étonnant que *Jacques V*, élevé au milieu de ces alternatives sanglantes, ait contracté le caractère sombre et mélancolique qu'on lui a reproché.

Il ne songea qu'à vingt-six ans à se marier, non qu'il se fût jusqu'alors passé de femme. Ceux qui l'approchoient pendant sa puberté, afin de le tenir plus surement dans leur dépendance, ne réprimoient pas ses desirs, et sont même accusés de les avoir excités. *Jacques* se seroit volontiers accommodé de cette vie, si le bien de son royaume n'avoit exigé qu'il se donnât des héritiers légitimes. *Henri VIII*, son oncle, lui proposoit une de ses filles. Il étoit possible que ce mariage réunît sous sa main les deux sceptres

d'Angleterre et d'Ecosse, parce que la postérité d'*Henri VIII*, malgré tous ses mariages, menaçoit ruine. Ces convenances ne prévalurent point sur la crainte de se donner un maître dans un beau père, tel qu'*Henri VIII*, son oncle. Il refusa sa cousine, et épousa *Magdeleine*, fille de *François Ier*. En allant la chercher lui-même en France, il remarqua *Marie*, fille du duc *de Guise*, veuve du duc de *Longueville*, d'une beauté frappante. Il se la destina intérieurement pour femme, si *Magdeleine* dont la santé étoit chancelante venoit à lui manquer. En effet elle mourut au bout de deux mois, et le roi d'Ecosse épousa *Marie*.

Elle étoit nièce du fameux cardinal de *Lorraine*, d'une famille qui se piquoit d'un attachement exclusif à la religion catholique. Quoiqu'elle reçût depuis quelque tems des atteintes en Ecosse, elle y étoit toujours dominante. *Jacques* avoit été élevé dans son sein, et s'y montroit très-attaché. C'étoit une des raisons qui l'avoient éloigné du mariage d'Angleterre, dont le roi avoit fait divorce avec ses anciens principes.

Il est probable, que les exhortations et les largesses du clergé écossais, cou-

tribuèrent à faire préférer le mariage de la princesse *Lorraine*. *Henri VIII* en fut très-piqué. Sous d'autres prétextes il déclara la guerre à son neveu. *Jacques* accepta le défi, et se présenta hardiment sur la frontière à la tête de trente mille hommes. Les Anglais ne s'attendant pas à un pareil effort, firent retraite. Le roi d'Ecosse s'apprêta à les poursuivre; mais quel fut son étonnement quand la noblesse refusa de lui obéir. Elle étoit jalouse de la faveur que le monarque accordoit au clergé, ou plutôt avide des biens de l'église. Le plus grand nombre des nobles avoit déjà embrassé les opinions des sectaires. Ils regardoient les richesses ecclésiastiques comme une proie que le changement de religion leur assureroit, ainsi que cela étoit arrivé en Angleterre.

Leur défection, non-seulement empêcha *Jacques* de profiter de ses premiers succès, mais encore lui attira des revers. Comme il étoit sensible, fier et opiniâtre, le chagrin s'empara de lui. La mélancolie causa une fièvre qui fit désespérer de sa vie. Pendant qu'il luttoit contre la mort, on lui annonça que sa femme venoit d'accoucher. « D'un fils, « demanda-t-il avec empressement, ou

« d'une fille ? d'une fille, répondit-on.
« D'une fille ! reprit-il tristement, et
« ajouta, en se laissant retomber sur
« son lit : la couronne vient d'une
« femme, elle s'en retournera par une
« femme. Bien des calamités son réser-
« vées à ce pauvre royaume. *Henri* se
« l'appropriera, soit par les armes,
« soit par un mariage. »

Il ne survécut que quelques jours à cette prédiction. *Jacques* mourut à vingt-neuf ans. Il ne se sentit de la royauté que les peines, et n'en connut ni l'éclat, ni le plaisir, s'il y en a. Dès sa jeunesse, il vécut errant ou dans des forteresses fermées de murailles comme des prisons, ou dans les palais dégradés, souvent dépouillés du nécessaire par les pillards des différentes factions. La fureur des guerres civiles avoit fait prendre aux hommes un air atroce. Il sembloit que tous ceux qui approchoient le prince, ne l'abordoient que pour exiger de lui des vengeances. A sa cour, ces nobles hautains divisés en factions, se mesuroient des yeux en sa présence, et faisoient, par leur contenance menaçante, craindre des éclats funestes. Tels étoient les courtisans qui environnè-

rent le berceau de l'infortunée *Marie Stuart.*

Sitôt qu'elle put se passer des soins maternels les plus nécessaires, la reine *Marie* l'envoya en France, pour y être élevée à la cour d'*Henri II*, avec *François*, l'aîné des enfans du monarque *Français*, qui lui étoit destiné pour époux. Parce que nous avons dit des minorités précédentes, on peut juger des troubles qui agitèrent celle de *Marie Stuart.* La régence fut disputée entre les concurrens comme un privilège du sang, ou un apanage de famille. Légitimes et bâtards y prétendoient également. La reine s'appuyoit tantôt des uns, tantôt des autres. A la fin, lasse d'être le jouet et le prétexte des factions, elle abandonna le gouvernail à qui voulut s'en saisir. Aux tempêtes soulevées par l'ambition et la jalousie, se joignoient les bourasques excitées par le fanatisme religieux. Le catholicisme luttoit contre la réforme avec un désavantage déjà marqué, et le vaisseau de l'état battu par ces orages, étoit sans cesse à la veille de se briser. Marie Stuart. 1542.

Telle étoit la situation du royaume, quand *Marie Stuart* en vint prendre le gouvernement après la mort de

François II, qui la laissa veuve à dix-huit ans. Elle quitta la France avec des pressentimens douloureux, présage de ses malheurs. Cette jeune reine venoit ornée de deux couronnes avec de justes prétentions sur une troisième. *Elisabeth* qui portoit celle-ci, avoit vu avec dépit sa cousine prendre le titre de reine d'Angleterre, à la mort d'*Henri VIII*. Elle ne lui pardonna jamais cette ostentation de ses droits, et se proposa de ne rien négliger pour l'empêcher de les faire valoir. Les dissentions religieuses qui divisoient l'Ecosse, servirent utilement sa vengeance. Elle gagna l'affection des protestans, et leur rendit suspecte leur souveraine. Née du sang des Guises, nièce du cardinal de Lorraine, fléau des anti-catholiques, il n'étoit pas difficile de la rendre un sujet d'alarme pour eux.

Ces nouveaux évangélistes, comme il arrive dans la ferveur des réformes, affectoient une sombre austérité, dont la jeune reine naturellement gaie et élevée dans une cour idolâtre des plaisirs, ne pouvoit s'accommoder. Elle rioit et s'indignoit tour-à tour de ces manières sévères. Mais cette gravité plaisoit au peuple, pendant que le ca-

ractère folâtre de la reine et sa légéreté quoiqu'innocente, présentée sous un jour défavorable, devenoient un motif de scandale. De là naquit une aversion décidée entre la souveraine et ses sujets. Pour faire tomber les bruits que le célibat d'une princesse de cet âge et de ce caractère commençoit à accréditer, son conseil l'engagea à se marier. Elle épousa *Darnley*, son cousin. *Elisabeth*, qui s'étoit arrogé le droit de se mêler de toutes les affaires d'Ecosse, montra du mécontentement de ce mariage. Par le peu de justice de ses plaintes, on juge qu'elle n'avoit d'autre intention que de se conserver un prétexte de brouillerie avec sa cousine. Elle ne lui pardonnoit pas d'avoir un parti puissant en Angleterre. Ce parti travailloit à la faire déclarer héritière présomptive de la couronne, et malgré ses intrigues et la mauvaise volonté d'*Elisabeth*, il auroit réussi, si *Marie Stuart* ne se fût décréditée auprès de ses partisans, par une conduite, qui d'imprudente devint criminelle.

Son jeune époux, après lui avoir plu assez pour partager avec lui l'autorité, et lui faire donner le titre de roi, montra des défauts, qui du mépris firent

passer la reine à l'aversion. Comme il est difficile qu'on se donne des torts, *Darnley* se persuade que le changement de la reine vient moins des défauts qu'elle lui reproche, que de l'inclination qu'elle a prise pour un autre. Ses soupçons se tournèrent sur *David Rizzio*, musicien italien. A la vérité *Marie* l'honoroit d'une confiance imprudente; mais quoique jeune, il étoit d'une figure désagréable, qui prêtoit peu à l'inculpation d'une passion criminelle. Cependant le dépit de voir les affaires les plus importantes entre les mains d'un pareil aventurier, fit trouver au roi, parmi les grands seigneurs, des complices de la vengeance qu'il méditoit contre son épouse.

Marie étoit enceinte de six mois. Sans égard pour son état, les conjurés entrent en furieux dans la salle où *Rizzio* mangeoit avec la reine et plusieurs autres convives. Le roi se montroit à leur tête. Il saisit son épouse et la retient, pendant que les autres plongeoient leurs poignards dans le corps de ce malheureux. Une action si atroce fut blâmée dans le public, malgré les préventions dont on étoit imbu contre *Marie*. L'époux ne trouva rien de mieux

à faire que de tâcher de se réconcilier avec elle. Il rejeta la faute sur les complices qu'il lui abandonna. Elle les punit, et la bonne intelligence parut s'établir entre les deux époux.

Un prince, dont la reine accoucha, paroissoit devoir cimenter cette union; mais lorsqu'on les croyoit le mieux ensemble, que la reine donnoit elle même ses soins à son mari malade, qu'elle l'avoit fait transporter dans une maison isolée, pour l'éloigner du bruit de la cour, au milieu de la nuit un bruit épouvantable allarme toute la ville d'Edimbourg. On apprend que la maison qu'habitoit le roi, a sauté. Son corps se trouve dans un champ peu éloigné, sans contusion, ni aucune marque de mort violente. Personne ne douta que ce ne fût le crime du comte de *Botvel*, seigneur Ecossais, qui avoit remplacé *Rizzio* dans la confiance de *Marie* et dans le maniement des affaires. Beaucoup plus âgé qu'elle, retenue dans les liens du mariage, il seroit difficile de décider quel genre d'inclination elle eut pour lui : non-seulement elle ne voulut pas le trouver coupable, mais elle promit au contraire des récompenses à ceux qui révèleroient les au-

teurs des placards dans lesquels il étoit accusé du meurtre du roi, et n'en proposa pas à ceux qui découvriroient les meurtriers.

C'étoit déjà trop que cette espèce de connivence. *Marie* combla la mesure des soupçons, en continuant de vivre avec *Botvel* dans une intimité scandaleuse. On apprit enfin que ne se croyant pas en sureté avec elle dans une cour sans défense, il l'avoit enlevée et conduite dans la citadelle de *Dumbar*. Plusieurs seigneurs trouvèrent moyen de faire parvenir jusqu'à elle l'offre d'armer pour la tirer de sa captivité. Elle répondit qu'à la vérité on avoit employé la violence pour la conduire dans cette forteresse, mais que, depuis qu'elle y étoit, on la traitoit si bien, qu'elle vouloit y rester. Le complément de cette résolution fut que *Botvel* fit divorce avec sa femme, et que la reine l'épousa.

Ce mariage éleva un cri d'indignation dans tout le royaume. Plusieurs seigneurs se liguèrent pour laver dans le sang de *Botvel* la honte de leur souveraine. Il échappa à leur poursuite, et se sauva en Danemarck, où il vécut dix ans, et mourut dans des accès de

frénésie. La reine tomba entre les mains des confédérés. Ils la mirent au milieu de leur armée. On portoit devant elle un étendard, sur lequel étoit représenté son époux, comme il avoit été trouvé dans le jardin. Quand elle vouloit en détourner les yeux, on la forçoit de le regarder. Après cette marche insultante, ils l'enfermèrent dans une forteresse, et la forcèrent d'abdiquer la couronne, et de la résigner à son fils, qui n'avoit que deux ans.

En signant cet acte, elle le mouilla de ses larmes; ce n'étoit pas un bon indice de ses dispositions à l'exécuter. Aussi n'hésita-t-elle pas à revenir contre, sitôt qu'il lui fut possible. Comme les circonstances changent les inclinations, elle trouva des partisans parmi ceux mêmes qui lui avoient été le plus contraires. Par leur secours, elle leva une armée. Le comte de *Murrai*, son oncle, avoit été nommé régent. Il étoit bâtard. Cependant on ne doute pas que ne voyant entre le trône et lui qu'un enfant de trois ans et une femme déshonorée, il n'ait aspiré à la couronne. Il attaqua sa nièce, défit ses troupes. La déroute fut complette, et l'infortunée *Marie*, dans l'alternative de s'abandonner à

son oncle ou de se livrer à *Elisabeth*, préféra l'asile de l'Angleterre.

Cette résolution fut le comble de l'imprudence, s'il est vrai que pendant les jours heureux de son règne en Ecosse, lorsque sa cousine se mêloit de lui donner des avis, elle lui avoit répondu par la lettre ironique que quelques auteurs ont rapportée. Elle lui disoit sur les licences de sa vie privée, sur son affectation de vertu, et même sur des imperfections corporelles des choses que les femmes ne pardonnent pas. Ajoutez que *Marie* avoit en agrémens réels tout ce qu'*Elisabeth* n'avoit qu'en prétentions; que les droits de l'une à la couronne d'Angleterre étoient claires par sa naissance, ceux de l'autre susceptibles de contestation par sa bâtardise. Que de motifs de haine et de jalousie! Ils expliquent la conduite de l'Anglaise à l'égard de sa cousine.

La politique d'*Elisabeth* ne lui permit pas de montrer d'abord sa mauvaise volonté contre *Marie*. Elle ordonna qu'on la reçût dans ses états avec tous les égards dus à son rang; mais quand la réfugiée demanda à sa protectrice la permission d'aller la visiter, la délicatesse de l'Anglaise répugna d'accorder

cette faveur à sa parente, avant qu'elle se fût justifiée du meurtre de son mari. La reine d'Ecosse se tira mal des conférences établies pour éclaircir ce fait. Ses avocats, au lieu de répondre directement aux accusations, comme ils s'y étoient engagés, se voyant pressés, éludèrent en disant qu'étant reine indépendante, elle ne devoit reconnoître aucun tribunal : évasion qui fournit à *Elisabeth* un prétexte pour renfermer sa cousine.

Cette détention illégale choqua la fierté écossaise. Des Anglais eux mêmes furent irrités de voir ainsi traiter celle qui auroit dû être assise sur leur trône, ou qui du moins en étoit l'héritière présomptive. Il se forma des confédérations pour la délivrer. La prisonnière se prêta aux unes, eut simplement connoissance des autres, et ne l'acquit même quelquefois que parce qu'on lui en apprit en l'accusant. Chaque découverte servoit à *Elisabeth* de nouveaux prétextes pour resserrer les liens de sa cousine. Elle la transféroit d'une prison à l'autre, pendant qu'elle faisoit couler sur les échafauds le sang des complices vrais ou prétendus, afin que la punition du crime en assurât aux yeux du

peuple la réalité et la complicité de sa parente.

Il fut un tems que *Marie Stuart* écrivoit à sa cousine, et sollicitoit sa pitié par des lettres touchantes. Mais voyant ses prières payées de réponses pédantesques et hautaines, elle renonça aux supplications, et se résigna à son sort. *Elisabeth* aussi se lassa de donner aux deux nations le spectacle d'une reine accusée, non convaincue, et cependant toujours retenue dans les fers, moins pour le mal qu'elle faisoit, que pour celui qu'elle pouvoit faire. Enfin, après dix-neuf ans de captivité, il se présenta une conjuration, dans laquelle tous les griefs se réunissoient : tentatives pour soulever le royaume d'Angleterre, séduction de plusieurs grands seigneurs, intelligence avec les princes étrangers, sur-tout avec le roi d'Espagne et le pape, ennemis déclarés d'*Elisabeth*, et attentat à la vie même de cette princesse.

On produisit beaucoup de lettres à l'appui de cette accusation, et quelques témoignages. *Marie Stuart*, pour tout ce qui regardoit la conspiration contre la tranquillité du royaume, répondit froidement qu'elle n'avoit pu empêcher

ceux qui avoient pour elle de la bonne volonté, de lui en donner des preuves, en tâchant de la tirer de la captivité, et qu'elle même se croyoit autorisée, par le droit naturel, à chercher tous les moyens possibles de recouvrer sa liberté. Quant au projet contre la vie d'*Elisabeth*, elle le nia formellement, soutint que les lettres qu'on lui présentoit à ce sujet comme d'elle, étoient fausses; que les témoignages qu'on objectoit ou étoient supposés, ou avoient été arrachés aux témoins, par la crainte de la torture. Elle demanda qu'ils lui fussent confrontés, persuadée qu'ils n'auroient pas le front de persister dans leurs dépositions en sa présence.

On lui répondit que la loi sur les crimes de haute trahison, ne permettoit pas d'accorder cette demande. Ainsi regardée comme convaincue, elle fut condamnée à perdre la tête. *Elisabeth* signa la sentence en pleurant. *Marie Stuart* subit la mort avec courage; elle dit et on peut croire qu'elle le pensoit, que c'étoit un bienfait qui la délivroit de toutes ses misères. Elle vécut quarante-cinq ans, et si l'on retranche le tems de son enfance, et celui qu'elle passa en France, elle fut

plus de la moitié de sa vie malheureuse. Nulle princesse ne l'a surpassée en grâces et en délicatesse, et ne l'a égalée en imprudence. Elle fut punie pour un crime qu'elle n'avoit pas commis. Ainsi la providence lui réservoit, après dix-neuf ans de souffrance, ce châtiment, sinon du meurtre, du moins de son indifférence pour l'exécrable attentat exécuté contre son mari. Cette leçon de la justice souveraine fut donnée aux rois en 1587.

Jacques VI. 1567. On doit commencer le règne de *Jacques VI*, du moment où sa mère abdiqua, et lui résigna la couronne, lorsqu'il n'avoit pas encore deux ans. Les Etats le nommèrent régent, et lui donnèrent pour tuteur, le comte de *Murrai*, oncle bâtard de sa mère. Dans les différentes catastrophes de sa nièce, il affecta contre elle la rigueur d'un censeur sévère; mais il montra beaucoup d'égards pour son petit neveu. Ses démarches obliques, et sur-tout sa connivence à laisser *Marie Stuart* en prison, pendant qu'avec un peu de fermeté, il auroit pu l'en tirer, ont fait croire qu'il n'étoit pas fâché de tenir cet obstacle éloigné, sûr de faire disparoître, quand il voudroit, celui

qu'un foible enfant lui opposoit. Au milieu de ses projets, s'il les eût, *Murrai* fut assassiné, pour une querelle particulière. *Jacques*, sorti de ses mains, passa sa minorité dans celles de plusieurs autres, qui se disputèrent et s'enlevèrent alternativement la régence.

Devenu majeur, il n'en devint pas plus indépendant. Les prétentions des familles, celles du clergé puritain, les intrigues d'*Elisabeth*, l'autorité qu'elle s'étoit arrogée, dans tous les genres d'administrations, le maintenoient dans une servitude perpétuelle, de sorte qu'à peine osa-t-il se plaindre de l'assassinat juridique de sa mère. La reine d'Angleterre lui répondit par une lettre hautaine et pédante, qui contenoit bien moins d'excuses, que de conseils de se mieux comporter qu'elle. La crainte d'offenser une princesse despotique, qui tenoit sa fortune dans ses mains, qui pouvoit lui conférer la couronne d'Angleterre, ou l'en priver, lui fit supporter cet affront, d'autant plus patiemment, qu'après quelques murmures, que la première nouvelle de ce meurtre éleva chez les Ecossais, le roi les trouva peu disposés à seconder

par les effets, les efforts de son ressentiment.

Il attendit donc avec déférence, aux volontés d'*Elisabeth*, que la mort de cette princesse le rendit souverain, tant chez lui, qu'en Angleterre. Il obtint cette couronne, sans difficultés, du chef de sa grand'mère *Marguerite*, fille aînée d'*Henri VII*. Cet évènement eut lieu en 1603. Il mit sous son sceptre les deux royaumes qui, depuis ce prince, n'en ont plus fait qu'un. l'Ecosse a trouvé dans cettte réunion le double avantage d'être délivrée des guerres qu'elle avoit à soutenir perpétuellement contre l'Angleterre, et des guerres civiles que les seigneurs trop puissans pour être contenus par leur roi, ne cessoient d'exciter dans son sein, au grand détriment des peuples.

Quant aux princes de la maison de *Stuart*, leur sort est un phénomène si singulier dans l'histoire, qu'il ne sera pas hors de propos d'en rassembler, comme dans un tableau, les principales circonstances. On empruntera le pinceau d'un auteur habile dans les rapprochemens.

Voltaire. Siècle de Louis XIV. « Le premier des rois d'Ecosse, du « nom de *Jacques*, de la maison de

« *Stuart*, après avoir été dix-huit ans « prisonnier en Angleterre, mourut, « assassiné par la main de ses sujets. « *Jacques II* périt à vingt neuf ans, « dans une bataille contre les Anglais. « *Jacques III*, mis en prison par son « peuple, fut tué par les révoltés, dans « une bataille. *Jacques IV* disparut « dans un combat qu'il perdit. *Marie* « *Stuart*, sa petite fille, après avoir « languie dix-huit ans en prison, eut « la tête tranchée en Angleterre. *Char-* « *les I*, petit-fils de *Marie*, vendu par « les Ecossais, et jugé à mort par les « Anglais, périt sur un échafaud. *Jac-* « *ques*, son fils, deuxième d'Angle- « terre, et septième d'Ecosse, fut « chassé de ses royaumes. Pour comble « de malheur, on contesta à ce fils « jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta « de remonter sur le trône de ses pè- « res, que pour faire périr ses amis, « par des bourreaux, et nous avons « vu le prince *Charles Edouard*, réu- « nissant envain les vertus de ses pè- « res, et le courage de Jean Sobieski, « son aïeul maternel, exécuter les ex- « ploits et essuyer les malheurs les plus « incroyables. Si quelque chose justifie « ceux qui croient une fatalité à la-

« quelle rien ne peut se soustraire, « c'est cette suite continuelle de mal- « heurs, qui a persécuté la maison de « *Stuart*, pendant plus de quatre cents « années. »

IRLANDE.

Irlande, le long de l'Angleterre et de l'Ecosse.

L'île d'Irlande présente la figure d'un œuf, sauf ses irrégularités. Celles-ci donnent ouverture à une multitude d'excellens havres. On lui reconnoît la moitié de la grandeur de l'Angleterre. La terre est très-fertile, abonde en toute sorte de productions. Les pâturages font sa principale richesse. Elle ne manque point de minéraux. Le fer et le plomb s'y trouvent facilement. Il y a de grands lacs, de belles rivières, des sources thermales et pétrifiantes, les montagnes peu élevées sont assez boisées. On trouve des loups, mais point de bêtes venimeuses. Elles meurent même subitement, dit-on, quand on y en apporte.

Description

Habitans et mœurs.

Les Irlandais sont grands et robustes. Leurs antiquaires les font descendre des Espagnols, qui abordèrent dans cette île mille ans avant Jésus-Christ, sous leur chef nommé *Milésius*, d'où

ils ont été appelés *Milésiens*. Ils avouent cependant qu'ils y trouvèrent déjà d'autres habitans, même des géans, très-idolâtres. Outre le soleil, la lune et les autres astres, ils adoroient les ustensiles de ménage et de labourage, sans doute en mémoire de ceux qui les avoient inventés. A ce culte a succédé la religion des *druides*, qui apparemment leur est venue des Gaulois transplantés chez eux. Comme les Ecossais, ils ont eu des *bardes* dont les poésies se chantoient. Leurs mariages se faisoient en public avec des cérémonies propres à inspirer du respect pour cette union. La musique étoit en honneur. Ils s'en disputoient le prix dans les fêtes publiques. Là aussi la supériorité dans les exercices militaires obtenoit des couronnes. Ils prétendent avoir eu des annales sept cents ans avant Jésus-Christ, que des hommes recommandables par leurs vertus étoient entretenus par la nation pour les rédiger, et que leurs ouvrages se soumettoient à l'examen de l'assemblée générale. Aussi leurs écrivains nous présentent-ils avant notre ère commune une suite de soixante seize rois, qu'ils citent par noms et par surnoms, dont ils débrouillent les généalo-

gies, mais bien embarrassés pour trouver quelques faits qui méritent place dans l'histoire.

Gouvernement. Vers l'an 70, lorsque la tribu *Milésiene* dominoit encore, il s'éleva une guerre civile entre les nobles et les plébéiens. Les premiers se disoient issus des chefs et soldats espagnols qui avoient fait la conquête. Ils tenoient sous un joug de fer comme vassaux et esclaves, le reste de la nation, composée d'artisans, d'ouvriers, descendans des premiers habitans, ou d'autres races mécaniques, qui successivement s'étoient établies en Irlande. Comme cette peuplade l'emportoit par le nombre, elle vainquit les *Milésiens*, et chassa le roi avec ses nobles; mais cet assemblage ne put jamais s'accorder sur le gouvernement qu'ils choisiroient. Après plusieurs années de troubles, les plébéiens rappellèrent les descendans des nobles, et l'héritier de leur roi qu'ils remirent sur le trône.

Industrie. On trouve dans le testament d'un roi du second siècle, une énumération de legs, qui font connoître les arts d'utilité et de luxe, qui étoient alors cultivés en Irlande. Il laisse à ses enfans, entre lesquels il avoit partagé son

royaume, des navires de charge, des boucliers relevés en bosse dans leurs étuis garnis de broderies d'or et d'argent, des épées à poignées d'or d'un travail exquis, des chariots avec leurs attelages, des coupes d'or, des tonnes de bois d'yf, cinquante chevaux pies, avec leurs brides et leurs mords d'airain, des tables à jouer d'un bois précieux, des damiers et leurs échecs, des trictrates; le tout ciselé, frangé, doré; cinquante billes d'airain, avec les masses et les queues de même matière et des tables à jouer, à l'usage des athlètes, apparemment espèce de billards auxquels étoient destinés ces lourds instrumens; des surtouts d'étoffes de différentes couleurs, principalement saffranés, des drapeaux militaires éclatans d'or, des chaudières de cuivre, des chevaux de plaisir en grand nombre, tous enharnachés, et cent vaches tachetées de blanc, avec leurs veaux, couplées deux à deux, sous leur joug d'airain. On omet les ustensiles de ménage et d'agriculture, vraies richesses, mais communes à tous les tems et à tous les pays.

Si les rois Irlandais n'avoient partagé entre leurs enfans que leurs trésors,

leur monarchie auroit formé une unité redoutable; mais ils séparèrent leurs provinces pour en faire des apanages à leurs fils. Peut-être établirent-ils d'abord quelque subordination entre ces princes, et une dépendance à l'égard de l'aîné, ou de celui qui possédoit la principale partie. On croiroit même apercevoir que long-tems l'Irlande se gouverna comme l'Allemagne. Le monarque, qui tenoit la capitale, étoit comme l'empereur; les autres, comme les électeurs. Il y avoit des assemblées générales, dans lesquelles se rapportoient les affaires communes. Autant vaudroit il entreprendre de débrouiller le cahos, que de vouloir suivre ces princes dans leurs filiations. Ce seroit aussi se jeter dans des répétitions continuelles, que de rapporter les guerres qu'ils se faisoient, et qui ne sont, la plupart du tems, que des incursions et des brigandages. Les autres faits de ces règnes ne présentent pas beaucoup plus d'importance.

Religion. Le christianisme pénétra en Irlande dès le commencement du second siècle. On le peint assez florissant pour qu'il y ait pullulé un grand nombre de saints qui se sont répandus dans l'An-

gleterre et jusqu'en France. Il y a peu de royaumes où les monastères aient été plus fréquens et mieux peuplés; mais le fort du monarchisme se trouve vers le milieu du cinquième siècle, du tems de la prédication du célèbre *St-Patrice*, apôtre des Irlandais. On peut juger du zèle du peuple, par ce qui arriva à *Aongus*, un de leurs rois. Ce prince se faisoit baptiser par un évêque. Le prélat pendant l'exhortation, s'appuyant sur son bâton pastoral, garni d'une pointe de fer, perça le pied du roi. Le Néophite resta immobile sans donner aucun signe de douleur. « Pourquoi ne vous êtes vous pas « plaint, dit le Pontife étonné, quand « il s'aperçut de sa distraction. Je « croyois, répondit le roi, que cela « faisoit partie de la cérémonie ».

Au milieu du neuvième siècle, les Danois firent en Irlande une irruption qui les rendit maîtres d'une partie du pays. *Turgesius*, leur chef, afin d'assurer sa conquête, mit dans chaque province un roi, dans chaque territoire un capitaine, dans chaque monastère un abbé, dans chaque village un sergent, et dans les principales maisons un soldat, tous Danois. *Malachie*, un

des princes de ces cantons subjugués, se trouva soumis comme les autres à cette honteuse servitude, heureux cependant de ce que l'étranger le laissoit jouir de son château, où il l'honoroit quelquefois de sa présence. Dans une de ces visites *Turgesius* aperçut *Melcha*, fille de *Malachie*. Il en devint amoureux, et il signifia clairement au père le désir de l'avoir en sa possession au nombre de ses concubines. L'Irlandais qui ne se seroit peut-être pas refusé à un mariage légitime, eut horreur de sa proposition; mais dissimulant, il demande seulement au tyran qu'il soit permis à sa fille de prendre quinze jeunes demoiselles de sa nation pour compagnes. Cet arrangement ne pouvoit que convenir à *Turgesius* qui avoit quinze capitaines à pourvoir comme lui-même. La condition est accordée. *Malachie* travestit en filles quinze jeunes gens imberbes qu'il arme de poignards. Introduits auprès des Danois, ils égorgent chacun le leur, se réunissent auprès de *Melcha*, la délivrent des pressans efforts de l'infâme *Turgesius*. Lui-même est saisi, promené avec ignominie dans les principaux lieux de sa tyrannie, et préci-

pité dans un lac. Les Danois furent massacrés de tous côtés. *Malachie* dont la prudence avoit opéré cette révolution, monta sur le trône. Sa famille s'y soutint jusqu'à un second *Malachie*, au commencement du onzième siècle.

Les Danois alimentoient toujours la guerre par les recrues qu'ils envoyoient en Irlande. Ce *Malachie II* destitué de talens militaires, ne parut pas aux Irlandais, propre à les gouverner dans un tems où il falloit avoir toujours les armes à la main contre les étrangers. On lui fit entendre qu'il devoit se contenter de son petit royaume paternel, sans prétendre conserver la principale couronne qui lui donnoit une espèce de droit sur les autres rois. Il consentit à ce qu'il auroit peut-être inutilement voulu empêcher. On lui nomma pacifiquement un successeur nommé *Brien*. Le nouveau roi tint une assemblée générale pour donner une sanction aux loix sages qu'il publia. Il rétablit les écoles publiques anciennes, en fonda de nouvelles, fit élever des forteresses, construisit des ponts et des chaussées, s'appliqua à faire fleurir le commerce; et afin d'écarter des familles la confusion causée par l'identité des noms, il

ordonna que les pères, enfans et parens, fussent distingués par des surnoms.

Pendant qu'il donnoit ses soins à ces institutions utiles, l'imprudence d'un de ses fils fit former contre lui une ligue de plusieurs autres rois. Ce jeune homme avoit insulté un d'entre eux dans la cour même de son père. Peut-être *Brien* n'eut-il pas la fermeté de faire faire satisfaction de l'injure. Les autres monarques prirent fait et cause pour l'offensé. On en vint aux armes. *Malachie* le détrôné leva des troupes comme les autres; il avança jusqu'au champ de bataille; mais pendant l'action, il resta tranquille, n'inclinant ni pour l'un ni pour l'autre parti. Cette neutralité n'étoit pas indifférente. Elle fut utile aux confédérés qui gagnèrent la victoire. *Brien* survécut peu à la honte de sa défaite, et la ligue des rois irlandais, reconciliée avec *Malachie* par son inaction, le remit sur le trône principal, dont on l'avoit fait descendre. Il porta cette couronne avec la réputation d'un bon prince, jusqu'à sa mort en 1022. Depuis lui il n'y a pas eu en Irlande de monarque vraiment dominant sur les autres. Ceux mêmes

qui ont porté le diadême en quelques contrées sont connus sous un mot irlandais, qui signifie *roi avec opposition.*

Cependant cette coutume n'a pas été si générale qu'on ne reconnoisse qu'à la fin du douzième siècle, il y a encore eu un roi à-peu-près dominant, qui se nommoit *Noderik o-Connor.* Pendant son règne, *Derforguill*, fille du roi de Midie, fut engagée par son père à donner la main à *Roinrke*, roi de Besny; mais elle réserva son cœur à *Dermod*, fils du roi de Lagénie. Quand son amant fut devenu roi lui même par la mort de son père, elle profita de l'absence de son mari, et se fit enlever par *Dermod* qui la mena en Lagénie. *Roinrke* s'adressa à *Roderik*, pour lui aider à tirer vengeance de cet affront. Celui-ci assembla les autres rois. Tous ensemble ils tombèrent sur le ravisseur. *Derforguill* fut prise et confinée dans un couvent, et *Dermod*, privé de son royaume, chercha un asile chez les Anglais.

Depuis long-tems ces ambitieux voisins méditoient la conquête de l'Irlande. Ils y avoient déjà des établissemens. *Dermod* offrit à *Henri II*, qui régnoit

alors, de lui faire hommage de ses états, s'il vouloit l'aider à les recouvrer. L'Anglais accepta la proposition. Il envoya des troupes en Irlande; mais dès en entrant, il fit bien voir qu'il ne se contenteroit pas du vasselage d'un seul prince. Deux bulles du pape qu'il fit proclamer, lui enjoignoient de réformer les mœurs des Irlandais et d'y soutenir la religion chrétienne. Elle y étoit plus florissante qu'en Angleterre; ainsi ces bulles ne pouvoient être qu'un prétexte et un moyen d'envahissement. *Henri* en tira le plus grand avantage.

Les rois irlandais, sous *Roderik*, se réunirent contre *Dermod* et contre lui. Il les divisa par des propositions insidieuses. Ceux qui se soumettoient à l'hommage, traités favorablement, voyoient jouir leurs états de la tranquillité, pendant que ceux de leurs voisins étoient dévastés par le fer et par la flamme. Quand il les avoit ainsi fatigués, le roi d'Angleterre leur offroit la sauve-garde de sa protection. Ils l'achetoient par l'hommage. *Roderik* se trouva quelques tems seul à soutenir l'indépendance de la couronne; mais enfin il plia comme les autres. Par sa soumission, *Henri* se vit,

en 1172, seigneur suzérain de l'Irlande. Cependant, ce n'est qu'à la longue et à mesure que les familles royales se sont éteintes, que les Anglais ont joui d'une autorité sans bornes, mais non sans réclamation.

Ces monarques ont mis en œuvre tous les moyens pour courber sous le joug ces têtes altières et impatientes. Au défaut de rois, ils leur ont donné des *princes*, des *ducs*, des *grands justiciers*, et par la suite un *vice-roi* et un *parlement*, comme ils en ont encore. Ils ont employé jusqu'à la persécution et l'anarchie. Refuser la justice à l'offensé, sauver le coupable, a été le système de quelques ministres anglais. L'un d'eux, repris par son roi, de ce qu'il n'avoit pas puni un exécrable assassinat, lui répondit : « Laissez les re-« belles s'égorger ; tant qu'ils se bat-« tront, ils ne vous feront pas la guer-« re : c'est autant de gagné pour votre « trésor ». Si on mesuroit le sang qu'a fait verser *Elisabeth*, celui qui a coulé sous la hache de *Cromwel*, les flots qu'ont répandus, et les catholiques martyrs de leur religion et les partisans de la maison de *Stuart*, toujours prêts à s'armer pour cette infortunée fa-

mille, on seroit étonné qu'il en soit encore resté dans les veines, et que la nation irlandaise n'ait pas été tarie dans sa source; mais malgré l'identité de souverain, malgré les intérêts commerciaux et civils communs aux deux peuples, il est resté entre eux une haine nationale expressive dans les termes et souvent jusques dans le regard.

AMÉRIQUE.

L'Amérique entre les cercles polaires Arctique, Antarctique, les mers du Nord et du Sud.

En 1492, *Cristophe Colomb*, Génois, au service de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, roi et reine de Castille et d'Arragon, découvrit l'hémisphère occidentale du globe qu'on nomma *Indes occidentales*, parce qu'on le croyoit faisant partie de la région d'Asie connue sous le nom général d'*Indes*. *Amérie Vespuce*, Florentin, visita après *Colomb* ces contrées; mais en donna le premier une relation publique. Comme elle portoit son nom, on s'accoutuma à dire la *relation*, *le voyage*, *les terres d'Amérie*, et enfin tout le pays par abréviation *Amérique*, nom qui est resté. On l'a aussi appellé, et on l'appelle encore le *nouveau monde*. Ce nom lui convient, parce qu'en effet

presque tout ce qu'on y voit est nouveau pour le voyageur des trois autres parties. Les habitans sont imberbes, les quadrupèdes de même espèce que les notres, de moindre taille. Ceux que nous y transportons dégénèrent. Les animaux féroces, le lion même y sont moins courageux. Au contraire, les insectes et les reptiles venimeux y parviennent à une grosseur étonnante.

Depuis le *condor*, le plus grand, le plus fort, le plus hardi des oiseaux, jusqu'à l'*oiseau mouche* le plus petit, tous brillent par une riche variété de couleurs. Les coquillages même peints par la nature jettent un éclat qu'on ne se lasse pas d'admirer. Cette vaste étendue renferme tous les climats. Ses montagnes sont les plus hautes du monde; et ses fleuves les plus grands, navigables en les remontant, jusqu'à plusieurs centaines de lieues. Enfin la nature semble avoir pris plaisir à enfouir ses trésors dans le centre de ce vaste continent, les mines d'or et d'argent, les pierres précieuses, et à répandre sur sa surface, le sucre, le cacao, la cochenille, l'indigo, le tabac, les plantes salutaires, et les fruits les plus délicieux.

Il est plus que vraisemblable que les anciens ont eu connoissance de l'autre monde, du moins est-il certain qu'ils en ont soupçonné l'existence. *Colomb* s'en convainquit par la force de son génie, par les notions qu'il ramassa, et ses profondes réflexions sur la figure ronde que la terre devoit avoir; mais il eut beaucoup de peine à persuader les autres, et ce ne fut qu'après bien des contradictions qu'il obtint de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, les secours nécessaires pour les découvertes qu'il méditoit. Il éprouva dans sa navigation tous les désagrémens et les dangers auxquels on doit s'attendre, quand on va pour ainsi dire à l'aveugle, et qu'on traîne avec soi des hommes auxquels on ne peut inspirer de la confiance que par des espérances vagues. Ses équipages alternativement indociles et soumis étoient pour lui un objet perpétuel d'inquiétudes. Une erreur de route les déconcertoit, la vue d'une terre ranimoit leur courage. C'est au milieu de ces agitations qu'il aborda la première île des *Lucayes*. Il l'appella *San Salvador*, nom qui marquoit qu'il la regardoit comme un *sauveur*, dont il avoit grand besoin. Il s'y rafraîchit, visita

quelques îles adjacentes, bâtit un fort dans une d'elles qu'il appella *Hispaniola*, et après y avoir mis garnison, il retourna en Espagne avec de l'or et les naturels du pays, témoins irrécusables de l'existence de ce nouveau monde, et des avantages qu'on en pourroit tirer.

Ces espérances flattèrent la cour. On donna à *Colomb* le titre d'amiral, et une escadre dont la force marquoit la confiance qui commençoit à naître. Mais en arrivant à la colonie en 1493, il la trouva détruite. Les Espagnols s'étoient si mal comportés avec les Indiens, que ceux-ci coururent sur eux, et les accablèrent par le nombre. *Colomb* sut ces détails par un *cacique* ou roi dont il avoit gagné l'amitié dans son premier voyage. Il rétablit le fort, y mit une garnison plus nombreuse, sous le commandement de *Barthélemy* son frère, et après avoir reconnu plusieurs îles, et s'être assuré par des conjectures fondées qu'au delà se trouvoit un continent, il retourna en Espagne porter de nouvelles espérances, mais on le fit languir jusqu'en 1498. Quand il arriva de nouveau à *Hispaniola*, il trouva la colonie en mauvais état. La division s'y étoit mise. On avoit

forcé *Barthélemy* de faire la guerre aux habitans. *Colomb* réconcilia les Espagnols entre eux et avec les naturels. Il jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma *San Domingo*, parce que la première pierre fut posée le dimanche. Toute l'île a pris ensuite ce nom. Après avoir tout pacifié, ou du moins se l'être persuadé, *Colomb* se prépara à la découverte du continent, l'objet principal de ses desirs.

Pendant les cinq ans qu'on l'avoit retenu en Espagne, occupé à solliciter les moyens de continuer son entreprise, d'autres navigateurs tentés par ses succès, s'étoient engagés dans la même carrière. *Alonzo d'Ojéda* fut expédié par le commerce de Séville. Il étoit accompagné de *Jean de Cosa Biscayen*, et d'*Amér*ic *Vespuce Florentin*, tous instruits dans la cosmographie: le dernier avoit navigué avec *Colomb*. Sous la direction de ces deux hommes, *Ojéda* découvrit le continent en 1499. Ils y descendirent, mais *Colomb* l'avoit déjà cotoyé. *Alonzo Nugno* un de ses officiers commença à y commercer sur un vaisseau particulier pour son compte et celui d'un associé en 1500. La même année, *Pinson* aussi un de ses officiers,

passa la ligne et découvrit le *Brésil*. Les Portugais prétendent y avoir abordé dans le même tems sous *Alvarez Cabral*.

Colomb, pendant que les autres profitoient de ses lumières pour leurs découvertes, n'osoit abandonner Saint-Dominque, où l'insubordination des principaux Espagnols, ceux qu'il avoit le plus obligés, lui faisoit souffrir des mortifications sans nombre. Il en fit passer ses plaintes en Espagne. Ses présens à la cour lui avoient fait plus d'envieux que d'amis. Ceux qui n'en avoient pas reçu, lui savoient mauvais gré de son oubli ou de sa négligence, ceux qu'il avoit gratifié, croyoient ne l'avoir pas été assez. On publioit qu'il avoit déjà amassé des richesses immenses, que lui et ses frères fraudoient les droits du roi, et se comportoient en tyrans à l'égard des Espagnols de la colonie. Ces prétentions généralement répandues firent envoyer pour commissaire à Saint-Domingue *François Bobadilla* avec des ordres sévères.

Arrivé à Saint-Domingue, *Bobadilla* déploye l'autorité de gouverneur-général, dont la cour l'avoit revêtu. Il se fait remettre les armes, les provi-

sions et les munitions des magasins royaux, écoute avec partialité les plaintes contre l'amiral, saisit ses effets, et sans vouloir entendre sa justification, le charge de fers, ainsi que ses deux frères, et le fait partir pour l'Espagne. *Alonzo de Valépo*, commandant du vaisseau, n'imita pas le procédé barbare du gouverneur-général. Il traita ses prisonniers avec beaucoup de douceur, et offrit à *Colomb* de lui ôter ses chaînes. « Non, répliqua-t-il avec une « généreuse indignation, je porte ces « fers par l'ordre du roi et de la reine; « j'obéiraiàce commandement comme « à tous ceux que j'ai reçu d'eux. Leur « volonté m'a dépouillé de ma liberté, « leur volontéseule peut me la rendre.»

Le roi et la reine instruits de son arrivée, furent courroucés de la manière dont il avoit été traité; ils ordonnèrent qu'on le mît sur-le-champ en liberté, l'admirent en leur présence, l'écouterent avec bonté, le consolèrent, et sur la demande qu'il faisoit, malgré son grand âge, qu'on lui confiât encore une expédition, ils lui promirent qu'il seroit satisfait, sitôt qu'un nouveau commissaire qu'on envoyoit à Saint-Do-

mingue auroit rendu compte de l'état des choses.

Le rapport se trouvant tout à l'avantage de l'amiral, on lui donna une escadre. Revenu à Saint-Domingue en 1582, il eut la consolation de voir embarquer et ramener en Espagne *Bobadilla*, et ses autres ennemis. Il se mit ensuite à parcourir et à reconnoître les côtes du continent. Il y jeta les fondemens d'un fort qu'il abandonna à la vérité; mais cet essai assure à *Colomb* l'honneur de la priorité de la découverte, et sa supériorité sur les autres navigateurs qui n'ont fait que l'imiter. Il n'y a point de traverses que l'amiral n'essuyât dans ce dernier voyage. Ses vaisseaux échouèrent sur la côte de la Jamaïque, ses équipages se révoltèrent; il se vit à la veille d'être condamné à finir ses jours au milieu des sauvages. Sa prudence, sa valeur, sa fermeté le firent triompher de toutes ces difficultés. De retour à Saint Domingue, il ne trouva qu'indifférence dans les colons qui lui devoient leur existence; quand il voulut se plaindre à *Ferdinand*, ce monarque écouta très-froidement les plaintes d'un vieillard dont les services pouvoient être utiles sans lui.

Dégouté de l'ingratitude des hommes, il se retira à Valladolid; il y mourut en 1506. Après sa mort on lui rendit tous les honneurs qu'on lui avoit refusé pendant sa vie.

La première chose que remarquèrent les navigateurs, sur-tout *Christophe Colomb*, c'est que les habitans de leurs découvertes étoient des nations toutes neuves, qui n'avoient pas la moindre idée des objets présentés à leur vue. Ils croyoient les vaisseaux des monstres marins, les cavaliers des centaures qui ne faisoient qu'un avec leur cheval. Ils regardoient avec la dernière surprise les Espagnols, leur barbe, leurs armes, leurs habits. Véritables enfans, ils recevoient avec transport les modiques présens qu'on leur offroit, des grains de verre, des grelots, des petits miroirs, pour cela ils donnoient leurs pendans d'oreilles, leurs bagues d'or, des perles, des pierreries s'ils en avoient. Ils suivoient jusques dans la mer les généreux dispensateurs de ces bagatelles, et se mettoient à la nage pour en avoir encore; mais quand afin de se débarrasser de leur importunité ou par d'autres motifs, on tiroit un coup de fusil, ils fuyoient effrayés comme une bande

d'oiseaux. L'épouvante étoit à son comble au bruit du canon, ils se jetoient à terre, et si quelqu'un frappé de la balle se traînoit ensanglanté, ou tomboit immobile, ils regardoient comme des dieux ces êtres puissans qui manioient la foudre et envoyoient la mort.

Leurs mœurs et leurs habitudes furent aussi matière d'observations. *Colomb* trouva dans Hispaniola ou Saint-Domingue, un gouvernement établi. Il y avoit un roi, ou cacique, fort respecté de ses sujets. Ils étoient blancs, polis, d'une taille moyenne, mais fortement constitués, les narines larges, le front uni et élevé. *Colomb* eut lieu de croire que le cacique, qu'il vit le premier, en avoit d'autres sous sa dépendance. Selon le rapport qu'il fit à *Ferdinand* et à *Isabelle*, ils avoient des habitations de pierre ou de bois peints, des images nommées *Cémis*, qu'ils regardoient comme des dieux tutélaires, auxquels ils faisoient des sacrifices. Le roi étoit grand pontife. Lorsqu'il mouroit on faisoit sécher son cadavre au feu, pour le préserver de la corruption. Dans la caverne où on le mettoit, on enterroit avec lui ses armes, ses vivres et la plus chérie de ses femmes. Toutes se dis-

putoient cet honneur. Ils étrangloient les malades qu'ils ne pouvoient pas guérir.

Lorsqu'un médecin soignoit un cacique, il étoit obligé de suivre lui-même le régime qu'il prescrivoit au malade. Quand celui-ci mouroit, les pareus l'interrogoient sur la cause de sa mort. On prétend que moyennant certaines formules de conjuration, le mort répondoit. Si c'étoit à la charge du médecin, on le mutiloit et on le tuoit. Mauvais pays pour les médecins, où il leur falloit vivre en malades, et où les morts parloient. En général, on trouva partout les sauvages de ces îles et des côtes, excellens nageurs, habiles à manier la rame. Leurs canots ordinairement sont creusés dans un grand arbre, et tout d'une pièce. Leurs femmes filent et tissent le coton. Tous ont des massues, des sabres de bois, qui meurtrissent, brisent les os, et font quelquefois des blessures plus dangereuses que le tranchant. Ils sont très-adroits à se servir de l'arc, tirent avec une extrême justesse. La cruelle habitude d'empoisonner les flèches est fort commune. Ils prétendent savoir si bien graduer leur poison, qu'ils font mourir au bout d'un ou de

plusieurs jours, selon leur volonté.

L'Amérique est partagée en deux grands continens qui se tiennent par une langue de terre fort étroite qu'on nomme l'*Isme de Panama* ou de *Darien*. Cette langue sépare la mer du sud de celle du nord. *Colomb* et ses imitateurs abordèrent le continent par celle-ci. Après avoir parcouru les côtes ; ils s'enfoncèrent dans les terres, attirés par l'appât de l'or, qu'ils trouvoient plus commun à mesure qu'ils avançoient. Ces aventuriers fouilloient, pour ainsi dire, le pays en plusieurs bandes. Ils se quittoient, se rejoignoient, se supplantoient dans leurs établissemens respectifs. Le motif de leurs désunions étoit toujours l'attrait et le partage de l'or. Dans une de ces querelles scandaleuses qui se passoit devant les Indiens étonnés de ces divisions, un jeune cacique s'adressant à *Balboa*, un des chefs de ces aventuriers, lui dit : « L'or est quelque « chose de trop peu important pour « qu'il puisse diviser les chrétiens. Si « cependant vous y attachez tant de « prix, je vous montrerai une pro- « vince où vous en trouverez tant que « vous voudrez ; il n'y a d'ici que six « jours de marche, jusqu'à l'Océan

« du sud. Là, les habitans ont des vais-
« seaux presqu'aussi gros que les vôtres.
« Ils boivent et mangent dans l'or. »

Une mer où l'on pouvoit ouvrir un nouveau commerce ; des gens qui *buvoient et mangeoient dans l'or*, quels motifs d'émulation pour *Balboa* ! Il inspire de nouveau à ses compagnons l'ardeur que quelques échecs avoient ralentie. Ils se mettent en marche à ravers des difficultés de mille espèces ; montagnes à gravir, froid glacial sur les sommets, chaleur étouffante dans les plaines, rivières et torrens à traverser ; incertitude de la route et des dispositions de tant de nations inconnues, rien ne les rebute ; dociles aux ordres de leur chef, qui montra dans cette entreprise la plus grande prudence et la plus grande fermeté, ils arrivent enfin sur le rivage de la mer du sud. *Balboa* y plante une croix et en prend possession au nom de *Ferdinand*, roi d'Espagne. Pendant que le gros de la troupe se reposoit de ses fatigues, il détache son lieutenant, *François Pizarre*, pour visiter la côte et les pays voisins ; mais auparavant il entra dans un canot, qu'il trouva sur le bord, et prit ses compagnons à témoin qu'il étoit le

premier européen qui eût vogué sur la mer du Sud.

On doit, en effet, le regarder comme le fondateur de la colonie du *Darien*, dont les malheurs même ont été utiles aux progrès des découvertes. Elle fut d'abord florissante. Sur la réputation *de ces gens, qui mangeoient et buvoient dans l'or*, les Espagnols y accoururent. La brigue fit ôter le commandement à *Balboa*. Le gouverneur qu'on y envoya d'Espagne, jaloux de son mérite, après plusieurs vexations, lui fit trancher la tête. Il s'en falloit que les richesses dont on s'étoit flatté y abondassent. La plupart de colons se dispersèrent pour en chercher; quelques-uns portèrent à *Vélasquez*, gouverneur de l'île de cuba, des conjectures sur un pays, dont ils n'avoient fait que parcourir les côtes, en regagnant la mer du Nord; mais ils dirent en avoir assez vu, pour pouvoir assurer qu'il étoit habité par un peuple civilisé très-riche en or, avec lequel il seroit possible de faire un commerce avantageux.

Vélasquez brûloit du désir de se rendre indépendant de l'amiral *Diégo*, fils de *Colomb*, gouverneur général,

qui, en cette qualité, dominoit le gouverneur de Cuba. Il se flatta qu'en formant un établissement dans la terre-ferme, il seroit de droit affranchi de la sujétion au commandant des îles : c'est pourquoi il favorisa les courses sur le continent. Quand par les rapports qui lui revinrent, il se fut assuré que l'entreprise étoit praticable, il chercha un homme en qui il desiroit de la prudence et de l'intrépidité, mais sur-tout une grande soumission à ses ordres, et de la disposition à la reconnoissance pour son bienfaiteur. *Vélasquez* crut avoir trouvé ces qualités dans *Ferdinand Cortez*. Il le nomma. En peu de jours, le nouveau commandant eut fait ses préparatifs et partit.

MEXIQUE

Ferdinand Cortez étoit né à Médellin, petite ville de l'Estramadure. Son père le destina à la jurisprudence et tourna son éducation de ce côté. Mais le goût du fils l'appelloit aux armes. Prêt à partir pour en aller faire l'apprentissage en Italie, sous le célèbre *Gonzalve* de Cordoue, une chûte, en voulant monter par une fenêtre

chez sa maîtresse, lui fit manquer l'embarquement, Quand il fut gueri, il prit parti pour *Hispaniola*, où beaucoup de jeune gentilshommes comme lui, alloient chercher fortune. Il n'avoit que dix neuf ans, étoit d'une belle taille, d'une figure agréable, d'un aimable caractère, avoit beaucoup d'esprit, et de discrétion. Ces qualités le firent généralement estimer dans la colonie. *Vélasquez*, nommé gouverneur de Cuba, le prit pour son secrétaire; il plut à une dame de distinction, qui en voulut faire son époux. *Vélasquez* s'y opposa, et fit même mettre son secrétaire en prison, mais il consentit à la fin au mariage, combla *Cortez* de bienfaits, le fit *alcade* ou grand-juge de St.-Jago, place dans laquelle ses premières études lui servirent. Il la remplissoit avec l'applaudissement universel, lorsqu'il fut nommé commandant de l'expédition sur le continent, à l'âge de trente-trois ans, en novembre 1518.

Il ne fut pas plutôt parti, que *Velasquez* se repentit de son choix. Les jaloux de *Cortez* firent entendre au gouverneur, que jamais son secrétaire ne lui pardonneroit sa prison, que c'é-

toit un ambitieux, un caractère indépendant; que même il avoit déjà laissé échapper des paroles qui marquoient ses projets d'insubordination. Sur ces soupçons, *Vélasquez* envoye deux fois ordre de l'arrêter : d'abord dans l'île de la Trinité, ensuite à la Havanne, où il rasssembloit ses troupes; et deux fois *Cortez* échappa à la mauvaise volonté de *Vélasquez*, par l'estime et l'affection de l'armée qui prit hautement son parti. Ses forces, lorsqu'il en fit la revue dans l'île de Cozumel, où il avoit marqué son rendez-vous, consistoient en cinq cent huit soldats, cent neuf, tant matelots qu'ouvriers, et seize cavaliers; en tout six cent trente-trois hommes.

C'est avec cette troupe plus digne du nom d'escorte que d'armée, que *Cortez* s'avança contre un empire puissant, chef de plusieurs autres, où il reconnut par les premiers renseignemens qui lui vinrent, que régnoient les arts, la politesse, un gouvernement réglé, et qui pouvoit mettre sur pied des armées innombrables. Ce seroit prêter à *Cortez* des idées gigantesques, que de dire qu'il eut d'abord dessein de renverser cet empire, ou de s'en emparer. Se

trouvant à la tête d'une troupe aguerrie et déterminée, autant entraînée par l'ardeur de la gloire que par l'appât des richesses, sûr de l'estime de ses soldats, de leur amitié et de leur confiance, vraisemblablement il résolut de s'abandonner à la fortune, sans borner ses faveurs par trop de circonspection, et sans en abuser par trop d'audace. C'est ce mélange de prudence et de hardiesse, qui est surtout remarquable dans le caractère de ce grand homme.

La première occasion importante qu'il eut de se mesurer avec les Indiens, fut dans l'île de Tabasco. Il se trouva en tête une armée de plus de quarante mille hommes. Il auroit pu négliger cette île si bien défendue, et passer sur le continent ; mais il fit remarquer à ses soldats que les succès ne pouvoient être que le fruit de la réputation ; que sans doute les habitans de Terre-ferme observoient avec inquiétude ce qui arriveroit chez les insulaires ; que si les Espagnols les évitoient, se seroit un encouragement aux premiers de défendre leurs côtes avec opiniâtreté, au lieu que s'ils abordoient aux cris de la victoire, encore fumans

de carnage, la terreur qui les précéderoit, pourroit leur ouvrir un chemin facile à des conquêtes brillantes et utiles. Sur ce raisonnement, la bataille est résolue. Les Indiens se précipitèrent avec l'assurance qu'inspire le grand nombre. Il y eut des endroits où le poids seul de la masse pouvoit écraser les Espagnols qui se trouvoient hors d'état de charger leurs armes et de faire usage de leurs épées; mais l'artillerie, placée avantageusement, l'irruption subite des chevaux dans ces bataillons de gens nuds, étonnés de cette diversion, y eurent bientôt mis le désordre.

Le carnage fut horrible, tout ce qui résista fut massacré; mais après la victoire *Cortez* traita humainement les prisonniers. Il fit porter au cacique des paroles de paix; elles furent reçues avec plaisir; on se fit des présens réciproques; le cacique envoya entre autres au général vingt femmes esclaves, habiles à faire le pain de blé d'inde, ce qui fut très utile à l'armée. Il s'en trouva une entre elles qui s'attacha aux Espagnols; elle apprit aisément leur langue, et les servit beaucoup en qualité d'interprête. Au baptême qu'elle

reçut, on lui donna le nom de *Marina*. Dans les intentions que *Cortez* manifestoit, comme but de son entreprise, il mettoit toujours en avant la propagation de la foi chrétienne. Afin d'entretenir ou de faire naître ce desir dans ses soldats, il étoit très-exact à en remplir tous les devoirs. Il le faisoit avec éclat; l'office divin se célébroit pompeusement dans le camp; volontiers il y admettoit les Indiens, pour les frapper par la majesté des cérémonies, et jeter en eux, s'il pouvoit, des germes de conversion.

Ce qu'il avoit prévu en combattant les Tabascans arriva. Au lieu de troupes disposées à le repousser du continent, il ne trouva que des négociateurs glacés par l'effroi. *Pilpatoé* et *Teutilé*, le premier gouverneur, le second commandant-général de la province où il abordoit, lui envoyèrent demander à quel dessein sa flotte s'approchoit de la côte, et lui offrit, de la part de *Montezuma*, empereur du Mexique, les secours nécessaires à la continuation de son voyage; mais ils ne firent aucun mouvement pour l'empêcher de débarquer. Il mit donc tranquillement à terre, se fortifia, dit qu'il ne venoit qu'avec des vues pa-

cifiques, et demanda une conférence aux gouverneurs. Ils parurent avec une suite très-brillante. *Cortez* les reçut entouré de ses officiers et de ses soldats. Après les premières politesses, il leur fit dire, par son interprète, qu'avant de leur exposer le motif de son voyage, il vouloit remplir les devoirs de sa religion, et recommander au dieu des dieux le succès de son entreprise. On plaça les seigneurs dans la chapelle; ils regardoient avidement et admiroient.

Après ce préliminaire vint le repas, qui fut assaisonné de tous les agrémens qu'on put imaginer. Quand il fut question de la réponse, *Cortez* prit un air sérieux et un ton ferme, et dit : « Je « suis venu au nom de *Dom Carlos* « *d'Autriche*, monarque de l'Est, pour « traiter avec le grand empereur *Mon-* « *tézuma*, sur des affaires qui intéres- « sent essentiellement, non-seulement « sa personne et son empire, mais en- « core le bien-être de ses sujets. Pour « remplir les ordres de mon maître, il « faut absolument que je sois admis en « la présence de l'empereur; j'espère « que dans cette audience on aura « pour moi les égards et le respect dus « à la grandeur du roi mon maître ».

A ces paroles, les gouverneurs changèrent de couleur, et parurent fort tristes. Ils demandèrent que le présent destiné pour le général fût apporté avant que de faire leur réponse; sans doute ils espéroient que sa grandeur et sa beauté leur mériteroit une réplique plus satisfaisante. Celle qu'ils firent, ne pouvoit être plus adroite. Ils dirent qu'ils avoient ordre de traiter avec toutes sortes d'égards les étrangers qui paroissoient sur les côtes; que c'étoit avec plaisir qu'ils se conformoient pour lui à cette volonté de leur souverain; mais qu'ils l'exhortoient, après s'être rafraîchi, à continuer son voyage. « Nous ne vous dissimulerons pas, « ajoutèrent-ils, qu'étant très-difficile « de parler à l'empereur, nous espé- « rons que vous nous saurez gré de « notre franchise. Nous ne voulons pas « vous tromper, et nous vous avertis- « sons avant que vous ayiez perdu du « tems, et que vous ayiez vu par expé- « rience la difficulté de votre dessein ».

« Les souverains, répliqua *Cortez*, « ne refusent jamais audience aux am- « bassadeurs des autres princes, et « leurs ministres ne peuvent, sans un « ordre exprès, s'opposer à un ordre

« raisonnable. Votre devoir est d'aver-
« tir *Montézuma* de mon arrivée ». Il leur dit d'envoyer un courier, qu'il attendroit sa réponse. « Mais j'insiste,
« ajouta-t-il, pour que vous informiez
« l'empereur que je suis déterminé à
« être admis en sa présence, et que je
« ne quitterai point le pays chargé de la
« honte d'un refus ». On remarqua que, pendant l'audience, des artistes peignoient les vaisseaux, le camp, les habits, les armes, les chevaux. Pour animer leurs tableaux, *Cortez* fit déployer les voiles, rangea les soldats en bataille, monta à cheval avec ses officiers, fit feu de la mousqueterie et du canon, et donna le spectacle d'un combat feint, qui étonna beaucoup les gouverneurs; les peintres sur-tout se trouvèrent dans le plus grand embarras. Comment représenter tant de choses nouvelles? On observa que, pour suppléer à l'expression, ils mettoient certains caractères sous les figures; et après avoir peint le feu sortant des canons, pour faire comprendre l'effet de l'explosion, ils peignirent les objets environnans comme tremblans. Ces tableaux, l'écriture des Mexicains, portés à la cour de *Montézuma*, inspirèrent plus

de désirs d'éloigner ces étrangers, que de les recevoir.

En attendant la réponse, les gouverneurs fournirent aux Espagnols, avec abondance et générosité, des vivres et toutes sortes de rafraîchissemens. Elle vint, cette réponse, accompagnée d'un présent magnifique, pour tâcher de la faire écouter favorablement. Quand les gouverneurs l'eurent étalé aux yeux des Espagnols, surpris de la richesse, ils dirent au général qu'ils le prioient d'accepter ces bagatelles, comme une preuve de l'amitié que leur empereur vouloit conserver pour le roison maître; mais qu'il ne jugeoit pas convenable, ni même possible dans la circonstance, de lui accorder la grâce de venir à *Mexico*. Ils alléguèrent les difficultés des chemins, les dangers de la part des nations sauvages, et toutes les autres raisons qu'ils purent imaginer. *Cortez* les écouta froidement, et leur dit: « Mon « intention n'est pas de manquer de « respect à *Montézuma*; je desirerois « même pouvoir lui obéir; mais il ne « m'est pas possible de partir sans dés- « honorer mon maître. Votre empe- « reur ne doit pas trouver mauvais que « je persiste dans ma demande avec

« toute la fermeté que mérite la répu-
« tation d'une couronne honorée et
« respectée par les grands souverains
« du monde ». Comme il s'échauffoit sur cet article, de peur qu'il n'en vînt à un éclat, le gouverneur promit d'envoyer encore un courier. Quand il se fut retiré, les Espagnols se mirent à examiner plus en détail le présent de l'empereur. Ils admirèrent non-seulement les chef-d'œuvres de l'art, mais encore plus la matière, l'or, l'argent, les perles, les pierreries de toute espèce, et en quantité surprenante. « Que de
« richesses! s'écrioient-ils tous de con-
« cert, que de trésors doit renfermer
« une capitale qui fournit tant de mer-
« veilles! que de butin on pourroit y
« faire »!

Pendant qu'ils s'extasioient d'admiration, et qu'ils pétilloient de desirs, que *Cortez* n'avoit garde de réprimer, *Montézuma* déliberoit tristement sur l'embarras où le mettoit l'obstination de cet étranger. Ce prince n'étoit pas aimé. Quoique de la famille royale, il avoit obtenu l'empire par ruse. Cette circonstance l'avoit obligé d'user de sévérité. Il y avoit des mécontens dans sa cour et dans les provinces. Une guerre

ne l'embarrassoit pas : depuis qu'il étoit monté sur le trône, il l'avoit presque toujours faite avec succès; mais la faire contre des hommes chargés de fer et rendus invulnérables, contre des monstres moitié hommes et moitié chevaux, contre des tonnerres qui vomissoient la mort; cette entreprise lui paroissoit téméraire et très-hasardeuse; cependant, après avoir tout pesé, il envoya un dernier présent à *Cortez*, avec ordre de sortir de ses états.

Le général répondit à *Teutile*, qui lui insinuoit ce commandement : « Un « des principaux objets de mon ambassade est d'établir ici la religion « chrétienne, d'extirper l'idolâtrie, « et d'étendre la vraie foi, comme la « seule voie du bonheur éternel. Venu « d'un pays si éloigné, pour des affaires qui intéressent ma religion et « ma conscience, je ne puis me dispenser de continuer mes efforts, « pour obtenir une audience. » Le Mexicain, à ces mots, tressaillit de colère, et dit d'un ton fier et emporté : « Jusqu'à présent le grand *Montézuma* vous a traité avec douceur, et « a exercé à votre égard toutes les loix « sacrées de l'hospitalité. Si vous le

« forcez à employer sa puissance, vous « vous repentirez de votre opiniâtreté. » Sans prendre congé, il se retira. *Cortez* en le regardant aller, dit d'un ton moqueur à ses soldats: *Ils menacent; ils ont peur.* Dès ce moment, les vivres et autres douceurs, cessèrent d'arriver dans le camp.

Cette privation y causa des murmures. Un officier, nommé *Ordaz*, protégé de *Velasquez*, que ce gouverneur même avoit voulu substituer à *Cortez*, fomenta le mécontentement. Il blâmoit l'inflexibilité du général, et disoit qu'il auroit été bien convenable de s'accommoder avec *Montézuma*, et d'en tirer une bonne composition. Qu'il étoit hors de toutes les règles du bon sens et de la prudence, d'aller une petite troupe, comme ils étoient, affronter un grand empire; que si l'on ne vouloit pas renoncer à l'entreprise, le plus sage étoit de retourner à Cuba, pour revenir avec des forces plus proportionnées. Il s'offrit à en faire la proposition au général. Les mécontens l'en chargèrent volontiers. Il s'acquitta de la commission avec une liberté, et même une grossièreté capable de choquer, assurant qu'il exprimoit le sentiment de

toute l'armée. *Cortez* l'écoute sans s'émouvoir, et sans répliquer un mot, il ordonne que l'armée soit prête le jour suivant, à se rembarquer pour Cuba.

Quand cette résolution fut divulguée, les aventuriers se voyant à la veille d'être frustrés de leurs espérances, se mutinèrent. Ils étoient en grand nombre, pauvres gentilshommes réunis sous les drapeaux, pour chercher fortune. Les émissaires que *Cortez* lacha parmi eux pendant la nuit, aigrirent leur mécontentement. Ils décidèrent de ne point partir, et que si le général n'avoit pas le courage d'exécuter les plans qu'il avoit formés, ils en nommeroient un autre. Dès le matin, ils viennent en grand tumulte, signifier cette résolution. *Cortez* paroît fort surpris; il dit qu'il n'a pris ce parti, que parce qu'on lui a assuré que c'étoit le vœu de toute l'armée; qu'on l'a trompé; qu'il les voit avec grand plaisir, pleins de ce desir de gloire qui doit animer tout Espagnol; que cette certitude va lui faire reprendre son premier plan, avec une ardeur nouvelle, et qu'il est bien assuré de les conduire par le chemin de la victoire, à la fortune, que leur valeur mé-

rite. Cette déclaration fut reçue avec des acclamations et des cris de joie.

Heureusement dans le même tems arrivèrent des ambassadeurs du cacique de *Zempoalla*, ennemi déclaré de *Montézuma*, dont ce cacique refusoit de reconnoître la souveraineté. Ils dirent qu'ils venoient admirer les braves dont les exploits chez les *Tobascans* avoient répandu la réputation dans tout le pays ; mais le principal but étoit d'attirer *Cortez* dans une ligue que le cacique vouloit former contre l'empereur. Si l'Espagnol avoit été tourmenté de quelques doutes sur la réussite de son entreprise, la connoissance des divisions dont il acquit la certitude, dut lui persuader la possibilité du succès; mais avant que d'aller plus loin, il crut d'une bonne politique, d'entourer son autorité de formes imposantes, et de lui concilier par là une force inexpugnable à tous les efforts de la malveillance.

Pendant les délais des réponses de *Montézuma*, il s'étoit occupé du soin d'assurer un abri à ses vaisseaux, et de fonder une colonie, précaution nécessaire en cas de revers. On lui reproche d'avoir mal choisi son emplacement;

mais il étoit dans ce lieu : combien n'auroit-il pas fallu prendre de peines pour se transporter ailleurs? Il nomma la ville *Véra-Cruz*, parce qu'il y aborda le *vendredi saint*. Quand elle eut pris consistance, il y établit un conseil composé d'alcades, de régidors, de procureurs et de tous les officiers nécessaires auxquels il fit faire serment de rendre la justice avec impartialité. Après l'installation, *Cortez* s'avance avec une contenance respectueuse, propre à relever l'autorité du tribunal, représente aux magistrats la nécessité de nommer un général, qu'il avoue l'illégalité de son autorité, parce que *Vélasquez* a révoquée sa commission, que c'est à eux à y pourvoir, puisqu'ils représentent le roi. « Dès ce moment, « ajoute-t-il, je vous résigne toute « l'autorité dont je suis en possession; « je vous remets le titre en vertu du- « quel je l'ai exercée, afin que vous « nommiez celui que vous croirez « le plus digne. Quant à moi, sans me « faire aucune violence, je prendrai « une lance de la même main qui te- « noit le bâton de commandement, « et j'agirai avec autant de joie comme « soldat, que j'ai pu le faire dans le

« poste important de général; car si « dans le métier des armes c'est en « obéissant qu'on apprend à com- « mander, il se trouve beaucoup d'oc- « casions où il faut avoir commandé, « pour sentir la nécessité d'obéir. » Il pose sa commission sur la table, remet aux alcades son bâton de commandement et se retire.

On ne fut pas long-tems à le rappeller. Tous les membres lui étoient dévoués, d'une commune voix on l'élit et on lui expédie une commission au nom du roi. On communique ensuite l'acte d'élection aux soldats pour savoir si elle leur est agréable. Tous y acquiescèrent. Les partisans de *Vélasquez* n'osèrent se montrer publiquement. Ils se contentèrent de l'accuser en secret de fourberie. Le terme est dur, mais on ne peut disconvenir que ce ne fut l'action d'un adroit politique. Il cessa dès-lors d'user de dissimulation et de ménagemens pour les murmurateurs, comme il faisoit auparavant. *Ordaz*, *Pedro Escudero*, un jeune *Velasquez* furent mis en prison. Il les relâcha ensuite à la recommandation de leurs amis. Par ce seul acte de sévérité, *Cortez* prévint toute révolte ulté-

rieure, et par sa clémence il gagna le cœur des mutins qui ne l'abandonnèrent jamais, et se montrèrent les plus braves de l'armée, et ses amis les plus fidèles.

Ce qui reste à dire n'est plus pour ainsi dire que l'histoire de deux hommes. *Cortez* et *Montézuma*; celui-ci souverain d'un empire vaste, opulent, où tous les arts se cultivent, gouverné par des loix fixes, défendu par des armées nombreuses, qui pouvoit voir périr des cent mille hommes sans que ses forces en fussent altérées: *Cortez* chef de cinq ou six cents aventuriers, qui ne pouvoit pas perdre un seul homme de sa petite troupe, sans que ce fût une plaie sensible, un coup mortel pour tout le corps; entouré de trahison, perpétuellement à la veille d'être écrasé par des nations barbares, dont la bienveillance apparente arrachée par la crainte, devoit toujours lui être suspecte.

Et qu'avoient ces deux hommes à démêler ensemble? Rien, ou du moins si peu de chose, que l'un étoit obligé de prendre pour prétexte de son aggression, le desir de voir l'autre, et que celui-ci ne s'en défendoit que par

le foible échappatoire, si on peut se servir de ce terme, de n'être point curieux de cette visite. Mais s'ils eussent osé prononcer leurs vrais motifs, *Cortez* auroit dit : J'ai entendu parler de vos richesses ; vous m'avez prouvé par des présens splendides, qu'elles sont encore au-dessus de leur réputation ; je commande des aventuriers qui n'ont rien à perdre non plus que moi : nous voulons du moins partager ces trésors, si nous ne les prenons pas tout entiers. Il auroit pu ajouter l'amour de la gloire, l'envie de faire connoître la supériorité des Espagnols, dans des contrées si éloignées, et d'y établir leur religion. *Montézuma* auroit répondu : Je me trouve dans le plus grand embarras; votre arrivée a remué tous les esprits, elle a rappellé d'anciennes prophéties qui alarment tous mes peuples et moi-même; je crois voir en vous les conquérans qui, selon une ancienne prédiction, crue par mon peuple, doivent venir de l'Est, et détruire l'empire du Mexique. Je ne puis abandonner ma religion. Les ministres en sont puissans ; si vous ne vous contentez pas des richesses que je vous ai envoyées, je serai forcé de me defen-

dre, avec la triste perspective, peut-être de le faire envain. Telle étoit la disposition d'esprit des deux rivaux, lorsque *Cortez*, par sa nouvelle nomination au généralat et le dévouement de ses troupes, se trouva maître de ses opérations.

Il arrive et se trouve au milieu de provinces moins fidèles que tremblantes sous le joug de l'empereur du Mexique. Elle se plaignent des impôts énormes dont on les écrase, que *Montézuma* fait enlever leurs femmes et leurs filles pour ses plaisirs, et leurs jeunes gens pour être immolés à ses Dieux. *Cortez* se trouvant dans une de ces villes mécontentes, voit arriver six de ces exacteurs, portés dans de superbes litières, sur les épaules des Indiens; ils étoient richement vétus, chargés de bijoux d'or et de pierre précieuses, accompagnés d'un grand nombre d'officiers et de domestiques qui rafraîchissoient l'air autour d'eux avec des éventails de plumes. Du haut de cette espèce de trône, ils jetoient un regard dédaigneux sur la multitude servile dont ils alloient dévorer la substance. Tous les habitans tremblent. *Cortez* leur inspire du courage, promet de les sou-

tenir. Ils arrêtent les six commissaires. Toujours extrême, le peuple vouloit les faire périr d'une mort ignominieuse. Le général espagnol les prend sous sa sauve-garde, en délivre deux en grand secret, et leur dit en les renvoyant à *Montézuma* : « Assurez l'em-
« pereur que je ne négligerai rien pour
« délivrer les autres, et pour convain-
« cre les révoltés de la faute qu'ils ont
« commise, en refusant d'obéir aux
« ordres sacrés de leur maître ; quant
« à moi, je ne desire que la paix, et
« de pouvoir donner des preuves de
« mon respect à l'empereur, à ses mi-
« nistres et à ses officiers ». Après cette protestation hypocrite, il engage le peuple à faire des avances de soumission. Il fait promettre par les quatre prisonniers, qu'ils s'abstiendroient du moins de prendre des victimes pour les sacrifices. Les commissaires sauvés deviennent auprès du trône les intercesseurs du peuple. Tout s'arrange par l'adresse de *Cortez*, et tout le monde lui a obligation.

C'étoit son grand talent, que cet art de conciliation. Il l'employoit toujours très-utilement, non-seulement pour des particuliers, mais pour des nations en-

tières. Après les avoir trouvé ennemies, ou les avoir mises lui même aux mains, il les réconcilioit, et se faisoit des amis fidèles des deux peuples. Quand il en trouvoit susceptibles de magnanimité ou d'enthousiasme, il étoit sûr de les gagner par des procédés francs et généreux, eussent-ils été auparavant pleins de préventions contre lui. Tels furent les peuples de Tlascala. Cette fière république, toujours en guerre avec *Montézuma*, qui faisoit de vains efforts pour l'assujétir, quoique charmée de voir l'Espagnol marcher contre son ennemi, ne put remarquer, sans être choquée, que le général, en demandant le passage sur son territoire, s'apprêtoit à le forcer, si on ne le lui accordoit pas. Les Tlascalans lui opposèrent de fortes armées; vaincus dans trois batailles consécutives, et plus encore par la modération du vainqueur, après leurs défaites, ils devinrent ses amis inviolables, et lui montrèrent un zèle et un attachement qui lui fut très-utile, et ne se démentit jamais. Dans ces batailles, quelque soit la supériorité des armes, on voit avec étonnement, que contre des milliers de morts du côté des Indiens, c'est beaucoup quand

les Espagnols perdent un ou deux hommes, ou qu'ils en ont dix ou douze blessés. Où tomboient donc toutes les flèches? Dans la première affaire contre les Tlascalans, il y eut un cheval de tué. Sa tête fut portée en triomphe. Le trophée servit d'encouragement à hasarder de nouveaux combats, d'autant plus que la mort d'un soldat leur apprit aussi que les Espagnols n'étoient ni invulnérables ni immortels, comme l'opinion s'en étoit répandue.

Cortez reçut sur la frontière, en quittant Tlascala, une nouvelle ambassade de *Montézuma*, encore chargée d'or et de pierreries, qui lui dit en termes ménagés : « prenez et retirez-vous. » Il prit et avança. Comme on se douta qu'il pourroit en agir ainsi, les ambassadeurs avoient ordre de lui dire, que si cependant il étoit déterminé à venir à Mexico, l'empereur étoit disposé à le recevoir. Il y avoit deux routes, l'une plus longue, mais belle et facile, l'autre plus courte, mais traversée de rivières, hérissée de rochers, et très-propre à dresser des embuscades. Les Mexicains avoient embarrassé l'entrée de la première, afin d'en éloigner *Cortez*; au contraire ils avoient nétoyé l'entrée de

la seconde, qui aboutissoit à des gorges affreuses, où étoient cachées des troupes, dont *Cortez* ne se seroit certainement pas débarrassé. Il fut averti du piége. En arrivant à l'entrée des deux chemins, il demanda aux ambassadeurs, lequel il falloit prendre. Ils répondirent que s'étoit celui qu'on avoit applani, pour moins fatiguer ses troupes. L'adroit général leur dit: « Vous connoissez « bien peu mes Espagnols; ils marche- « ront dans ce chemin que vous avez « fermé, précisément parce qu'il est « le plus difficile; c'est toujours où est « le danger, qu'ils courent de préfé- « rence. » Les ambassadeurs étonnés, partent bien convaincus qu'il est inspiré par quelque divinité, et vont porter à *Montézuma*, la nouvelle de sa prochaine arrivée.

Ce prince avoit augmenté tous les sacrifices, redoublé les conjurations, consulté tous les devins. Se réglant sur les succès des Espagnols, dont ils étoient témoins, ils répondirent que le démon leur avoit apparu, et les avoit assuré que rien ne pourroit résister aux Espagnols, parce que les dieux avoient abandonné les Mexicains. « Hé bien, « s'écria l'infortuné monarque, que

« ferons-nous, si nos dieux nous aban-
« donnent? que ces étrangers viennent!
« que les cieux tombent sur nous! il ne
« nous serviroit pas plus de nous cou-
« vrir la tête que de fuir. »

Ce que peut le découragement sur un esprit frappé! *Montézuma* n'étoit ni craintif, ni facile à déconcerter. Il avoit donné plus d'une fois, à la tête de ses armées, des preuves d'une valeur froide ou ardente, selon les occasions. Son conseil admiroit souvent sa pénétration et sa prudence. Il se trouvoit dans sa capitale au milieu d'un peuple accoutumé à obéir; rien de si aisé que d'en défendre l'entrée à une poignée d'étrangers. La ville située entre deux lacs, ne pouvoit être abordée que par des chaussées étroites. Celle par laquelle les Espagnols devoient arriver, avoit deux lieues de long, coupée par des ouvertures qui donnoient communication d'un lac à l'autre. Il étoit facile pendant qu'on arrêteroit ces étrangers, par les coupures, de les percer de flèches lancées des canots voguans, sur les lacs. Si malgré cela ils avançoient, ils rencontroient au bout de la chaussée, une double porte bien fermée et terrassée. Si cependant ils pénétroient dans

la ville, ils la trouvoient toute traversée de canaux. En renflant les eaux du lac, par des écluses, on pouvoit les monder. Les pierres lancées des toits, les meubles par les fenêtres, suffisoient pour les écraser, et on ne conçoit pas si on eût voulut faire la moindre résistance, comment il seroit arrivé un seul Espagnol au palais. Mais il paroît que *Montézuma* avoit pris le parti de tout souffrir, de tâcher de les gagner par la douceur, les égards, les complaisances, sauf à voir ensuite, comment il s'en débarrasseroit. Si *Cortez* ne sut pas cette résolution, on ne sauroit trop admirer son intrépidité, pour ne pas dire sa témérité.

Elle lui réussit. L'empereur vint au-devant des Espagnols, avec l'affabilité d'un ami. Il prit toutes les précautions nécessaires pour leur sureté, les logea dans un quartier à part, aisé à fortifier, ou se trouvoit un palais pour *Cortez* et ses officiers. Il leur fut permis d'aller par tout et à toute heure, et défense aux habitans de rien faire qui put leur déplaire. Dès ce moment *Montézuma* montra à *Cortez* une confiance qui dut le toucher. Il descendit, pour ainsi dire, du trône, sur lequel il se tenoit toujours

fièrement assis ; en présence de ses sujets, et à leur grand étonnement, il s'abaissa jusqu'à l'égalité, avec le chef des étrangers.

Dans la première conversation, il s'ouvrit familièrement sur ses opinions, tant à leur égard, qu'à l'égard de lui-même ; et sur ce qui devoit terminer l'espèce de drame qu'ils jouoient ensemble. Il leur fit d'abord connoître qu'il ne croyoit pas les Espagnols plus immortels que les Indiens, et qu'il savoit bien que le tonnerre dont ils se servoient n'étoit qu'une découverte faite par les sciences. « Il en est de même, « ajouta-t-il, de ce qu'on a dit de moi, « que j'étois immortel, et égal aux « dieux ; que la fortune m'accabloit « de ses faveurs ; que les murailles et « les couvertures de mon palais étoient « d'or ; qu'enfin la terre s'affaisoit sous « le poids de mes trésors. On vous a « dit aussi que j'étois cruel, tyran, « oppresseur, fier, incapable de par- « donner : tout cela est faux. Ceci, en « découvrant la cicatrice d'une bles- « sure reçue au bras, prouve que je « suis mortel. Mes richesses à la vérité « sont grandes ; mais la renommée et « la flatterie les ont exagérées. Il en

« est de même de mes défauts; sus-
« pendez votre jugement : vous verrez
« si la cruauté et l'oppression qu'on
« me reproche, n'est pas souvent une
« mesure de gouvernement nécessaire.
« Quant à vous, on m'a dit que vous
« étiez méchans, vindicatifs, avides,
« orgueilleux, esclaves de vos passions;
« mais je crois que vous êtes de la
« même espèce que les autres hommes,
« quoique vous soyez distingués par
« quelques différences, qui viennent
« seulement de celle du climat. Vous
« êtes polis et affables; vous êtes cou-
« rageux et religieux; vous bravez les
« difficultés comme de vrais soldats.
« Votre générosité, que j'ai moi-même
« éprouvée, me prouve que vous n'êtes
« point sordides; en un mot, vous êtes
« hommes comme nous; mais vous avez
« des qualités supérieures. » Il s'expli-
qua aussi sur les chevaux, dont on lui avoit fait un éloge exagérée, par la frayeur. « Je pense, dit-il, que c'est
« une espèce de cerf docile, qui a le
« degré d'intelligence auquel les bêtes
« peuvent atteindre. »

Venant aussi au but du voyage de *Cortez* et à ce qui devoit le terminer, il parla en ces termes : « Vous n'igno-

« rez pas que le grand prince auquel « vous obéissez, descend de notre an- « cien *Quezalcoal*, seigneur des sept « cavernes des Navatlaques, et légi- « time souverain de ces sept nations « qui ont fondé l'empire du Mexique. « par une ancienne tradition que nous « regardons comme infaillible, nous « savons qu'il partit de ce pays pour « aller soumettre les régions de l'Est, « promettant que ses descendans vien- « droient dans la suite nous donner « des lois et réformer notre gouver- « nement. Toutes vos actions s'accor- « dent avec cette prophétie, et le « prince de l'Est, qui vous envoie, ma- « nifeste par vos exploits, la grandeur « de son illustre aïeul. Ainsi je me suis « déterminé à me soumettre à l[illegible] « j'ai voulu vous en avertir, afi[illegible] « vous me disiez franchement si vous « avez quelqu'autre chose à me pres- « crire ».

C'étoit mettre *Cortez* au pied du but; mais sans doute il ne savoit pas bien lui-même où il vouloit arriver. Il répondit très adroitement à chaque article. Le compliment de l'empereur sur le caractère des Espagnols, il le paya par d'autres, en avouant que les

armes à feu, regardées par les Indiens comme le tonnerre, étoient une invention de l'art; il prouva même par-là, la supériorité de l'esprit de ses compatriotes. « Quand aux chevaux, ce n'est « pas, dit-il, une espèce de cerf, mais « un animal d'une nature plus généreuse, qui aime la guerre, qui devient alors furieux et ambitieux de « la gloire, pour la partager avec son maître ». Il fit ensuite un usage politique de la tradition absurde dont l'empereur paroissoit si convaincu, appuya peu sur l'hommage; mais parla de la religion absurde et cruelle des Mexicains, et dit que la destruction de cette impiété et l'établissement de la religion chrétienne dont il fit un court exposé, étoit le principal objet de la commission que le roi lui avoit donnée. Il finit par offrir une alliance inaltérable avec son monarque.

Montézuma répondit: « J'accepte « avec beaucoup de reconnoissance « l'amitié que vous me proposez de la « part du descendant du grand *Que-* « *zalcoal*; mais tous les deux sont « bons. Les vôtres sont bien dans votre « pays, et les nôtres dans le mien. « laissons-les jouir de ce qui leur ap-

« partient, sans les troubler. Reposez-
« vous actuellement, dit-il en regar-
« dant avec bonté tous les Espagnols ;
« vous êtes dans votre propre maison,
« et vous y serez servis avec tous les
« égards qui sont dûs à votre valeur,
« et au grand prince votre maître ».

Cortez se voyoit à Mexico, parvenu, à ce qu'on croiroit au but de ses desirs; néanmoins, on peut penser qu'il étoit embarrassé de son personnage. Que faire avec un monarque hospitalier, prévenant, généreux ? le détrôner, le rançonner, piller le peuple ? Mais lui ni eux, ne donnoient matière à la moindre plainte. *Cortez* étoit réduit à aller visiter l'empereur dans son palais, le recevoir dans le sien, faire avec ses officiers le simple rôle de courtisan ou assister à des fêtes, dont *Montézuma* ne les laissoit pas manquer. Pendant qu'ils vivoient dans cette inaction, des lettres de la *Véra-Cruz* apprirent à *Cortez* que la colonie avoit été ataquée par *Qualpopoca*, général mexicain, et qu'elle avoit perdu huit hommes. Cette hardiesse étonna le général espagnol. Il prit des informations ; on l'assura qu'une tête avoit été envoyée à l'empereur ; qu'il l'avoit examinée avec

un air de satisfaction. Cette tête, à la description qu'on en faisoit, parut être celle d'un des huit qui avoient disparu dans l'affaire de la *Véra Cruz*. L'empereur étoit donc d'accord avec *Qualpopoca*? donc celui-ci n'avoit agi que par ses ordres? A chaque instant l'on pouvoit être attaqué; que faire en pareil circonstance? Ce fut la matière d'un conseil secret entre le général et ses officiers.

Il faut disoit l'un, nous retirer secrétement; l'autre vouloit qu'on demandât un passe-port, afin d'emporter toutes ses richesses, un troisième qu'on restât jusqu'à l'occasion sûre de se retirer; mais en attendant, garder le plus grand secret sur la nouvelle de la *Véra-Cruz*. « Ce n'est point tout cela, dit « *Cortez*, nous retirer secrètement, « le pourrions-nous, investis comme « nous sommes? Demander un passe-« port, nous qui nous sommes ouvert « le chemin les armes à la main jusqu'à « la capitale; que penseroient les In-« diens de cette foiblesse, et ne fon-« droient-ils pas de tous côtés sur nous, « tant au départ que dans la route? Il « faut rester ici, c'est mon avis, non pas « en pailliant et dissimulant, mais en

« faisant quelque grande action qui « étonne les Mexicains, et nous rende « l'estime et la vénération que ce der- « nier évènement nous a fait perdre. « Le seul moyen qui se présente à mon « esprit, c'est de nous assurer de la « persomne de l'empereur, et de l'a- « mener prisonnier dans notre quar- « tier. » Le conseil resta pétrifié à cette proposition. Une poignée d'hommes arrêter un puissant monarque, le faire prisonnier au milieu de sa cour et de sa capitale. Quel projet? quelle résolution? Cependant quand on y eut murement réfléchi, il ne parut plus si effrayant. On chargea *Cortez* de l'exécution.

Il entre chez l'empereur comme à l'ordinaire, avec ses capitaines. Trente soldats d'élite se promenoient par pelotons. Il aborde l'empereur, se plaint à lui de la trahison de *Qualpopoca*. Le prince change de couleur. « Ce n'est « pas, dit le général, que je crois que « votre majesté trempe dans cet affreux « complot; mais il est essentiel que « vous me donniez une preuve de votre « innocence, pour effacer l'impres- « sion qu'une pareille calomnie ne « manqueroit pas de faire; et cette « preuve, c'est de venir volontaire-

« ment, sans bruit, sans scandale, « habiter notre quartier, et d'y de- « meurer jusqu'à ce qu'il soit parfai- « tement démontré que vous n'avez « aucune part à cette horrible perfidie.» La foudre tombant en éclat, n'auroit pas plus étonné le monarque. Il eut peine à écouter jusqu'au bout ce que *Cortez* ajouta pour adoucir et justifier cette mesure. « Non, dit l'empereur, « les princes de mon rang ne sont pas « accoutumés à se rendre d'eux mêmes « prisonniers. Si j'avois la foiblesse d'y « consentir et d'oublier ce que je me « dois à moi-même, mes sujets ne « souffriroient pas qu'on fît un pareil « affront à leur souverain. Vos sujets! « répartit *Cortez*, pourvu que vous « vouliez bien ne pas forcer les Espa- « gnols à ne pas oublier le respect « qu'ils vous doivent, nous nous em- « barrassons peu des obstacles qu'ils « pourroient nous susciter. »

L'empereur proposa tous les expédiens qu'il crut devoir satisfaire les Espagnols; de livrer *Qualpopoca* et ses officiers, pour être punis, de donner ses propres fils en ôtage et garans de sa parole. *Cortez* restoit inflexible. La dispute s'échauffoit. Les officiers espagnols

commencèrent à craindre que le retard leur devînt funeste. *Vélasquez de Léon*, jeune homme brave et impétueux, s'approche. « A quoi bon tant « de paroles, dit-il, qu'il se laisse con- « duire, ou je lui perce le cœur. » L'interprête *Marina* étoit présente. *Montézuma* lui demande avec inquiétude ce que vient de dire ce jeune emporté. Elle étoit instruite. Elle lui répond comme de confiance, qu'elle sait les intentions des Espagnols, qu'elle connoît leur caractère, que s'il va avec eux, il sera traité avec tout le respect dû à un grand prince, mais que s'il résiste, les suites lui seront funestes. Cette confidence adroite le détermine. Il ordonne qu'on prépare ses équipages, appelle ses ministres, et déclare qu'il va passer quelques jours au quartier des Espagnols. « Annoncez, dit-il, que « c'est volontairement, pour l'intérêt « de ma couronne et l'avantage de « mon empire. « Il se met au milieu des Espagnols. La douleur et le chagrin se peignent sur tous les visages; on vit des particuliers répandre des larmes, d'autres jeter les hauts cris, mais personne faire le moindre effort pour délivrer son prince. Il disoit d'un air de gaîté, qu'il alloit se divertir avec ses

amis les étrangers. La foule étoit accourue à l'entrée du quartier, il la fait disperser par ses gardes; et publier que quiconque occasionnera du trouble, sera sur le-champ puni de mort. Qu'on cherche un autre trait semblable dans l'histoire.

Cependant il n'est pas encore tems de finir d'être étonné. Arrive l'infortuné *Qualpopoca*. On lui fait son procès. Il est condamné à être brûlé vif. Au moment du supplice, *Cortez* entre dans l'appartement de l'empereur, suivi d'un soldat qui portoit des chaînes, s'approche du monarque d'un air sévère. « Vous êtes accusé, lui dit-il, « d'être le premier auteur du crime, « vous expierez votre faute par une « mortification personnelle. » Sans attendre de réponse, il ordonne qu'on lui mette des fers, et sort. Ses courtisans plus consternés que lui, restent saisis d'horreur, et tombent à ses pieds, les baignent de leurs larmes, et soutenant ses fers, ils s'efforcent avec une tendresse respectueuse, d'en rendre le poids plus léger. Pour lui, après le premier moment de surprise, il reprend sa magnanimité ordinaire, et se propose de mourir en héros. L'exé-

cution étoit faite. Cortez rentre. « Les « traîtres sont punis, dit il, votre ma- « jesté est justifiée par sa complai- « sance, et est libre. » Il lui ôte lui-même ses fers, et se jète à ses genoux. L'empereur l'embrasse. On trouva que la joie qu'il montra nuisoit à l'honneur qui lui revenoit de la fermeté qu'il avoit fait paroître. *Cortez* lui proposa de retourner dans son palais, puisque la cause de sa détention n'existoit plus. La réponse lui avoit été auparavant suggérée par *Marina*, plus dévouée à l'Espagnol qu'au Mexicain; elle sut qu'il aimoit mieux rester au quartier, parce que sa réputation souffriroit, si l'on savoit qu'il avoit été prisonnier.

Soit résignation, soit dissimulation, il parut s'accoutumer à sa prison et s'y plaire. Les Espagnols mirent tant d'adresse dans leur conduite, qu'ils lui persuadoient, ainsi qu'à ses sujets qu'il jouissoit d'une entière liberté. Rien n'étoit changé dans son train de vie. Les ministres venoient tenir conseil comme à l'ordinaire; les courtisans avoient le même accès. Les ordres, les grâces émanoient toujours de lui. Il sortoit, se promenoit dans la ville alloit au temple, tantôt seul, tantôt accompagné de

Cortez, qui cependant avoit eu soin de se faire promettre qu'il reviendroit fidèlement au quartier; mais on auroit dit qu'il y étoit ramené par l'inclination, tant il prenoit plaisir en la compagnie, et à la conversation de ses geoliers. L'adroit *Cortez* profitoit habilement de sa confiance. Il obtint que quelques un de ses officiers allassent visiter les mines. *Montézuma* fit faire et donna au général une carte de son royaume, ne lui cacha rien sur ses revenus, ses forces, sa police, le gourvenement, et tout ce qui pouvoit lui être utile de savoir.

Par forme de curiosité ou d'amusement, *Cortez* alloit toujours à son but. Il avoit compris combien il lui auroit été difficile de pénétrer dans la ville, si pendant qu'un corps de troupes l'auroit arrêté sur la chaussée, les Indiens l'avoient attaqués en flanc de dessus le lac dans des canots. Il lui étoit donc important de s'en rendre le maître. Il profite d'une course de canots qui se faisoit sous ses yeux. En rendant justice à la vîtesse de ces petits bâtimens, l'Espagnol dit que les siens, s'il en avoit, l'emporteroient *sans rames*. *Sans rames*! Cette espèce de défi parut bien

étonnant à *Montézuma*. Il voulut en voir l'expérience. A l'exemple d'autres conquérans, hazardeux comme lui, *Cortez*, du consentement de ses soldats, auxquels il ne vouloit point laisser d'autres ressources que la victoire, avoit fait dépecer ses vaisseaux ; mais on avoit conservé les voies, les cordages, et autres agrets. Il demanda permission de les faire venir.

En attendant, on abbat les bois, on les façonne. *Montézuma* ordonne à ses sujets d'aider les Espagnols afin de jouir plutôt de cette joûte si inégale de bâtimens *sans rames*, contre d'autres pleins de rameurs. Les agrets arrivent. Enfin deux brigantins bien équipés paroissent majestueusement sur le lac. Que pouvoient faire ces lourdes masses auprès de leurs légers canots, se disoient les Indiens ! Ils doublent cependant les rameurs. Le signal se donne, les voiles se déploient, un vent frais les enfle. Ce sont les aîles de ces grands oiseaux, ils volent avec une célérité que ne peuvent égaler tous les efforts des rameurs. Le peuple crie au prodige. Les plus intelligens regardent ces vaisseaux comme une superbe invention qui atteste le génie des Espa-

gnols, et en conçoivent pour eux encore plus d'estime.

Une démarche hazardée pensa en un moment priver *Cortez* des fruits de son habileté. Il avoit obtenu de *Montézuma* qu'on ne serviroit plus de chair humaine sur sa table; mais il entreprit de faire cesser les sacrifices. Ce dessein fit trembler l'empereur. Il avertit le général des suites fâcheuses qu'il pouvoit avoir. En effet, les prêtres très-puissans, murmuroient, le peuple commençoit à s'agiter. *Cortez* réprima son zèle assez à propos, pour qu'il n'éclatât point de révolte, mais les préventions qui restèrent, donnèrent beaucoup de partisans à *Guatimozin*, neveu de l'empereur, qui entreprit de délivrer son oncle des mains des étrangers. Il auroit peut-être réussi, si *Montézuma* lui-même ne se fût opposé à ses efforts. Le jeune prince qui étoit cacique d'une ville importante, appellé à la cour, fut déposé. L'investiture de ses états fut donnée à un autre. On eut grand soin de faire observer à ce successeur, que c'étoit à la recommandation de *Cortez* qu'il devoit son élévation.

Cependant cette entreprise du ne-

veu fit faire à l'oncle de sérieuses réflexions. Au fond, il ne pouvoit la désaprouver, et il ne doutoit pas que celle ci manquée ne fût bientôt suivie de plusieurs autres. C'étoit donc des révoltes renaissantes qu'il se préparoit en restant à la merci des étrangers. D'ailleurs quel étoit enfin leur dessein? Pourquoi restoient ils? Que lui demandoient-ils encore? Il résolut de faire cesser cette honteuse comédie d'un monarque prisonnier entre les mains de l'ambassadeur d'un prince étranger, et encore obligé de paroître content. Il apella *Cortez*, lui dit qu'il étoit résolu de se déclarer publiquement vassal du roi d'Espagne, comme successeur de *Quézalcoal*, et en cette qualité seigneur propriétaire du Mexique; qu'il assembleroit les caciques et la noblesse de l'empire, pour être témoins de cette déclaration; que cette reconnoissance seroit appuyée d'une contribution volontaire de chaque cacique, laquelle attesteroit leur consentement; qu'en son particulier il avoit ramassé une quantité de joyaux et de pierreries d'une valeur inestimable, pour remplir cette obligation.

Les caciques et les grands furent con-

voqués. *Montézuma* parut dans l'assemblée avec un air de majesté qu'il avoit oublié depuis long-tems. Il donna à la vassalité qu'il s'imposoit, et dont il chargeoit son empire, un motif qui en diminuoit la honte. Ce n'étoit qu'une restitution qu'on faisoit au grand *Quezalcoal*, en la personne de ses descendans ; c'étoit un acte juste, religieux, les dieux eux-mêmes le lui avoient ordonné. Il y eut quelques murmures dans l'assemblée, un mouvement de trépidation. *Cortez* crut devoir prendre la parole, et assurer que l'intention du roi d'Espagne n'étoit point d'ôter la couronne à l'empereur, ni de faire aucun changement dans le gouvernement, mais seulement de réclamer son droit de succession, en cas d'évènement. Le serment fut prêté à cette condition. On en dressa un acte qu'on fut remis à *Cortez*, avec le présent ou tribut de l'empereur, et ceux des caciques d'un prix inestimable.

Savoir si *Cortez* s'attendoit à la résolution qui termina cette assemblée ? *Montézuma*, quand les présens furent acceptés, prit un air de fermeté, et dit aux Espagnols : « A présent vous « pouvez vous préparer à partir : vous

« n'avez plus rien qui vous arrête ici. « L'objet de votre ambassade est rem- « pli. Les Mexicains prennent om- « brage d'un si long séjour. Ils vous « soupçonnent de nourrir des projets, « plus dangereux que ceux que vous « avez annoncés, et mon autorité ne « seroit pas long-tems capable de vous « mettre à l'abri de leur ressentiment, « si leurs soupçons se réalisoient. Les « dieux, ajouta-t-il adroitement, sont « irrités de voir que je favorise leurs « ennemis. Ils m'ont refusé la pluie, « Ils menacent de détruire mes mois- « sons, et d'anéantir mon peuple par « la peste. Demandez-moi tout ce que « vous voulez, je vous l'accorderai, « parce que je vous aime; mais allez « vous en. Les dieux et mon peuple « exigent ce sacrifice ».

Cortez étonné, dit-on, de la résolution avec laquelle le monarque lui donnoit son congé, fut d'abord tenté de lui répondre sur le même ton, mais il se retint. « Oui, répondit-il, j'ai rem- « pli le but de ma mission, et je vais « avec toute la diligence possible, me « préparer à retourner en Espagne. « Je venois même vous demander la « permission de construire des vais-

« seaux pour ramener mes soldats, « parce que ceux dans lesquels je suis « venu, sont détruits, et ne peuvent « être réparés pour un si long voya- « ge ». Charmé de ne point essuyer un refus, qu'il craignoit, *Montézuma* réplique qu'ils peuvent prendre leur tems, que son dessein n'est pas de les presser; en même tems il donne les ordres pour abattre promptement les bois, et faire les diligences nécessaires.

De son côté *Cortez*, avec l'extérieur de beaucoup d'empressement, donne à son constructeur l'ordre de mettre le plus de lenteur qu'il pourroit. On ne conçoit pas trop quel pouvoit être l'avantage de ce retard. Peut être le général ne le voyoit-il pas lui même. Sans doute il comptoit se conduire selon les évènemens. Pendant qu'il vivoit dans l'attente, on lui mande de la *Vera-Cruz*, qu'on voit dix-huit voiles au loin. « A présent, lui dit *Montézuma* qui fut « instruit de l'apparition de la flotte, « vous n'avez plus besoin de prépara- « tifs, voilà des vaisseaux qui arrivent « sur mes côtes, vous pouvez vous y « embarquer ». La seconde lettre de la *Vera-Cruz* annonce que ces vaisseaux sont montés par huit cents Es-

pagnols que *Velasquez*, gouverneur de Cuba envoye pour ôter à *Cortez* le commandement. La troisième apprend qu'il y a eu une action sous les murs de la *Vera-Cruz*, dont les nouveaux débarqués vouloient s'emparer; et on lui envoie huit prisonniers faits en cette occasion.

Qu'on juge de la perplexité ou se trouvoit *Cortez*. Il falloit cacher ses inquiétudes, dissimuler, et avec les Mexicains et avec les Espagnols. Il dit à *Montézuma*. « C'est un second ambassadeur du roi d'Espagne qui vient « pour donner du poids aux négociations. Il est suivi d'une armée selon « l'usage; mais je me propose de le « déterminer à s'en retourner; et je « partirai moi-même pour cela. En « vérité, disoit-il à ses troupes, je dois « des remercimens à *Velasquez*, pour « m'avoir envoyé si à propos un renfort si considérable, parce que je ne « doute pas de faire autant de compagnons de ceux qui sont venus pour « nous combattre ». Quand on lui annonce l'arrivée des prisonniers, il sort au-devant d'eux, fait ôter leurs fers, les embrasse avec beaucoup d'amitié, sur-tout le licencié *Guérara*,

le plus distingué d'entre eux ; dit qu'il sait très-mauvais gré au commandant de la *Vera-Cruz*, d'avoir ainsi traité un homme de sa qualité et de son mérite ; qu'il l'en reprimandera. Qu'au reste il est charmé que l'expédition ait été confiée à *Narvaez*, son ancien et intime ami ; qu'il espère le trouver bien disposé, et qu'ils s'accommoderont aisément. Il eut soin que les prisonniers fussent bien accueillis par les soldats, et leur fit part des présens de *Montézuma*. Tous ceux qui les abordoient, ne les entretenoient que des succès de *Cortez*, de sa capacité, du grand crédit qu'il avoit auprès des Mexicains, et de ses tendres attentions pour les Espagnols.

Quand les prisonniers furent ainsi endoctrinés, sans qu'on montrât en avoir intention, le général crut ne pouvoir employer de meilleurs négociateurs qu'eux-mêmes auprés de *Narvaez* et sur-tout *Guérara*. Mais *Narvaez* étoit un esprit altier et opiniâtre. Il s'imaginoit que *Cortez* ne pourroit jamais résister aux troupes qu'il amenoit, plus du double de celle de l'ancien général. Il ne voulut entendre à aucune négociation. *Cortez* lui envoya

aussi inutilement *Olmedo* son aumônier, homme de grand mérite; il fut très-mal reçu, et *Guérara* mis en prison, parce qu'à ses propositions, il ajoutoit l'éloge de *Cortez*, qui blessoit les oreilles de son jaloux rival.

Tout en négociant; le général ne négligoit pas de prendre ses suretés. Il sentit l'imprudence qu'il y auroit à attendre *Narvaez* dans la capitale, et de rendre les Mexicains spectateurs d'un combat entre les Espagnols. Il alla trouver l'empereur, et lui dit qu'il étoit à craindre que le nouvel ambassadeur espagnol n'elevât des troubles, qu'il pourroit y avoir du mal entendu, parce que venant comme lieutenant d'un gouverneur éloigné, il ignoroit les dernières instructions de la cour d'Espagne, et croyoit que l'ambassade de *Cortez* faisoit partie de sa commission. « Il suffira, ajouta-t-il, que je lui « montre mes patentes, et je vais avec « une partie de mes troupes, les lui « porter moi-même, dans la crainte « que cette armée mal disciplinée, ne « fasse de la peine à vos sujets, et ne « cause du chagrin à votre majesté ».

Cette partie des troupes étoit presque toute son armée. Il ne laissa que

quatre-vingts hommes auprès de *Montézuma*, sous le commandement d'*Alvarado* officier très-aimé de ce prince. Il eut l'attention de demander pour le renforcer deux milles hommes de *Tlascala*, soldats Indiens à la vérité, mais fiers d'être appellés au secours des Espagnols, et d'être pour ainsi dire adoptés par eux : Pendant la marche, les instances auprès de *Narvaez* recommencèrent, et toujours inutiles. Ce général étoit dans un état de fureur continuel, et contre les envoyés de *Cortez*, qu'il traitoit d'espions et de corrupteurs, et contre ses soldats qui se laissoient séduire, et contre ses officiers qui prenoient ouvertement le parti de *Cortez*. *Aylon*, membre du conseil suprême de Saint-Domingue, qui s'étoit joint à l'expédition, pour être médiateur, alla jusqu'à défendre à *Narvaez*, sous peine de la vie, d'avancer contre *Cortez*. *Narvaez* n'en devint que plus furieux, et fit mettre le médiateur aux fers. *Cortez* lui dépêcha *Velasquez de Léon*, proche parent du gouverneur de Cuba. Il ne fut pas mieux reçu que les autres. Cependant cette conduite impétueuse et irréfléchie lui faisoit grand tort dans

son armée. De plus il avoit affaire à un général expérimenté et infatigable qui doubla ses marches, le surprit au moyen d'un orage, le battit complettement, et le fit prisonnier. Disposés comme ils l'étoient, les soldats vaincus n'eurent pas besoin d'être vivement sollicités pour s'incorporer aux vainqueurs. Par cet événement qui devoit le perdre, *Cortez* se trouva en possession d'une flotte de onze vaisseaux et sept brigantins, d'une armée composée de mille hommes d'infanterie et de cent de cavalerie, sans comprendre la garnison de *Véra Cruz*.

Cette expédition fut l'ouvrage de peu de jours; mais ils avoient suffi pour opérer des changemens dans Mexico, malgré *Montézuma*, qui étoit constamment resté selon sa promesse, dans le quartier des Espagnols. Les indiens voulant apparemment profiter du petit nombre de ces étrangers pour délivrer leur empereur, avoient pris les armes et livré plusieurs assauts. D'autres prétendent que cette émeute fut provoquée par un pillage que les Espagnols exercèrent sur les Méxicains, qu'ils surprirent parés de leurs joyaux précieux, un jour de fête. Quelque fût le motif,

la rixe avoit été sérieuse. Un des brigantins du lac étoit brûlé, les ponts brisés, les rues désertes. Il régnoit un silence qui ne fut interrompu que par les complimens de *Montézuma*, qui alla jusqu'à l'entrée de la ville féliciter le vainqueur. Fier des forces qu'il ramenoit, le général oublia ses égards ordinaires. On dit qu'il tourna le dos à l'empereur, quoique ce prince ne fût aucunement coupable de ce qui s'étoit passé, qu'il eût exposé sa personne pour défendre ses hôtes, et que ce ne fût que l'ombre de l'autorité royale, qui résidoit encore en lui, qui eût empêché les indiens de sacrifier les espagnols à leur fureur.

Ils auroient pu, rassemblés et animés comme ils étoient, empêcher *Cortez* de rentrer; mais ils méditoient, un grand coup: c'était de laisser les Espagnols se réunir, afin de les détruire tous ensemble. On prétend qu'en blâmant *Alvarado*, de ce qu'il n'avoit pas su maintenir la paix entre les Indiens et lui, *Cortez*, n'étoit cependant pas mécontent du soulèvement, parce qu'il lui fournissoit l'occasion si désirée d'employer les armes à l'appui de ses finesses, pour parvenir a un évènement décisif. Bien-

tôt il en survint un auquel il ne s'attendoit pas. Les Mexicains avoient pris secrétement leurs mesures. Ils fondirent avec fureur sur le quartier des Espagnols. Repoussés plusieurs fois, ils revenoient à la charge et toujours avec une fureur qui tenoit du désespoir. *Montézuma* veut interposer sa médiation et son autorité. Il paroît à une fenêtre. Une pierre, ou dirigée ou lancée au hasard, lui fracasse la tête. Il mourut deux jours après.

Si les Espagnols n'avoient point été respectés quand ce prince vivoit, ils furent encore moins ménagés, quand ils eurent perdu cette sauve-garde : les Indiens les harcelèrent jour et nuit. A force d'être battus, ils apprirent à mettre plus de sagesse dans leurs attaques. Les Espagnols investis de tous côtés, se voient prêts à mourir de faim. Il fallut abandonner cette belle conquête : bijous, richesses, trésors, devenus un poids dangereux, rendoient la retraite pénible et périlleuse. Des multitudes d'Indiens se jettoient au devant des Espagnols. A mesure qu'ils périssoient ou par le fer, ou précipités dans le lac, ils s'en présentoit d'autres. Jamais *Cortez* ne s'étoit trouvé dans un

péril si pressant. Plusieurs fois il se vit dans la nécessité de remplir les devoirs de soldat et de capitaine, et il s'en acquitta avec une bravoure, qui relevoit encore le courage de ses troupes.

La dernière épreuve l'attendoit quand il fut sorti des chaussées, dans les vallées d'*Ostumba*, où toutes les forces du Mexique s'étoient rassemblées pour l'envelopper. En voyant cette multitude, *Cortez* s'écria : « Compagnons ! « c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. « Point de crainte, Dieu combattra « pour nous ». Comme la victoire balançoit, il se met à la tête de sa cavalerie, fond au grand galop sur le centre de l'ennemi, s'ouvre le chemin jusqu'à l'étendard royal, dont le sort, suivant l'opinion des Mexicains, devoit décider de celui de l'armée. Il pénètre jusqu'au capitaine qui le portoit, le renverse d'un coup de lance et enlève l'étendard. Les Indiens perdent aussitôt courage, jettent leurs armes, et s'abandonnent à la fuite. Le carnage fut horrible. De deux cent mille hommes il en resta plus de vingt mille sur-le-champ de bataille. Les Espagnols n'étoient que six cents cinquante et n'en perdirent pas seize.

Après la bataille, ils entrèrent sur les terres de Tlascala, où ils se reposèrent de leurs fatigues. Lorsqu'ils arrivèrent, la république armoit pour envoyer à leur secours. Fidèles à leur alliance, les Tlascalans avoient refusé celle de *Quilavaca*, successeur de *Montézuma*, parce qu'il mettoit pour condition qu'ils abandonneroient les Espagnols. Il n'y a point d'honneurs qu'ils ne rendissent à *Cortez*. Ce général étant tombé malade dans leur ville, ils se montrèrent aussi sensibles que ses soldats au danger qui le menaçoit, et aussi réjouis de sa convalescence.

Forcé de quitter Mexico, *Cortez* n'y avoit pas renoncé ; mais les circonstances l'obligèrent de changer son plan de guerre. Il n'avoit plus dans les mains le foible *Montézuma*, que la crainte des troubles, l'espérance de se tirer de sa détresse sans effusion de sang, plioit à tous les ménagemens, que l'Espagnol trouvoit bon de lui inspirer. Le malheureux empereur fut puni de ses tergiversations par ses propres sujets. *Cortez*, qui certainement ne l'auroit pas épargné, si sa mort lui eût été utile, prit pour prétexte de l'entreprise qu'il méditoit, l'obligation de venger

son ami, le vassal de son maître. Il s'occupa dans le repos, de Tlascala, des préparatifs du siége. Il jugea que pour n'être pas détruit, quoique vainqueur, à force de petites pertes, à une multitude, il falloit opposer une multitude.

Le gouvernement tyrannique de *Montézuma*, l'orgueil des Mexicains qui, courbés eux-mêmes sous le joug, se faisoient un plaisir de l'imposer aux autres, avoient aigri contre eux la plus grande partie de leurs voisins. *Cortez* rassemble toutes ces haines, leur donne une vie, une ame commune. Toutes ces nations s'empressent de lui fournir leur contingent contre cette ville superbe. Ces troupes ne coûtoient rien pour l'habit, dont la nature seule faisoit les frais chez les Indiens, ni pour la nourriture que chaque soldat portoit avec lui. On fait monter à cent mille hommes, l'armée qu'il mena contre Mexico. Les Tlascalans étoient les meilleurs, mais les autres n'étoient pas sans mérite. Il les avoit plus ou moins aguerris, selon leur disposition à la discipline. Les dangers qu'il avoit éprouvés en revenant par les chaussées du lac, lui donnèrent l'idée de s'ouvrir le che-

min par le lac même. Il fit dans ce dessein construire des pirogues ou grands canots supérieurs à ceux des Mexicains, et trente brigantins pour les seconder. La flotte de *Narvaez* lui fournit les agrès.

Ces préparatifs étoient nécessaires contre l'ennemi qu'il se proposoit de combattre. A *Quilavaca*, qui ne fit que paroître sur le trône, avoit succédé *Guatimozin*, ce même cacique, neveu de *Montézuma*, que *Cortez* fit priver de sa dignité, pour avoir entrepris de tirer son oncle de prison. Quoique jeune, il étoit déjà célèbre par son mérite militaire. On lui connoissoit d'ailleurs beaucoup de vertus, sans mélange de vices, compagnons ordinaires du pouvoir absolu. Porté dans des circonstances si critiques sur ce trône ébranlé, il crut devoir l'affermir par l'affection du peuple, que ses prédécesseurs avoient trop négligée. Il diminua les impôts, rendit lui-même la justice. Les grands, dispensés des hommages serviles qu'ils rendoient à leur maître, et admis à sa familiarité, n'étoient plus tentés de se dédommager de leurs humiliations sur les petits. *Guatimozin* encourageoit les soldats par les honneurs

et les récompenses, et employoit tout son tems aux affaires de l'empire.

Au système de *Cortez* de soulever contre le Mexique les nations voisines, il opposa celui d'armer ses tributaires et alliés, afin de tenir l'ennemi à distance de sa capitale. Mais ces auxiliaires furent toujours battus. Ils ne purent empêcher *Cortez* d'avancer. Il s'empara de toutes les villes qui entouroient le lac, auxquelles aboutissoient les chaussées; se rendit maître des chaussées elles-mêmes, et commença à dominer sur cette petite mer par ses grands canots et brigantins. Ainsi *Mexico*, où tous les hommes étoient devenus soldats et toutes les femmes guerrières, qui, par-là, contenoit plus de trois cent mille combattans, se trouva bloqué par huit cent soixante-dix hommes, qui n'avoient que dix-huit canons. Quant aux Indiens, ils servirent plus à garder les villes et les chaussées qu'à combattre.

Le détail de ce siége donne la plus grande idée de l'habileté de *Cortez*, de son esprit de ressources, de son sang-froid dans le péril, et de la valeur de ses troupes. Il fait aussi estimer le courage et l'intrépidité des Indiens, leur patience dans les travaux et dans les hor-

reurs de la famine, enfin leur tendre attachement à leur souverain. La défense la plus opiniâtre ne put empêcher *Cortez* de pénétrer jusqu'au centre de la ville. Pendant les attaques, il s'étoit fait des propositions de paix. L'empereur ne s'en éloignoit pas; mais elles furent rendues inutiles par le zèle des prêtres des idoles. Ils voyoient dans un accord le renversement presque sûr de leur religion et de leur autorité : c'en étoit assez pour les rendre contraires à tout accommodement. Ils inspirèrent leur obstination au peuple et au conseil même. L'empereur céda à la pluralité des suffrages et aux assurances que donnèrent ces pontifes, que leurs Dieux appaisés par le sacrifice de quelques Espagnols faits prisonniers alloient redevenir favorables, et que la victoire s'attacheroit désormais aux drapeaux des Indiens. Cependant, peu confians à ces belles promesses, les courtisans et les ministres de l'empereur le pressoient de se mettre en sureté; mais il répondit que jamais il n'abandonneroit son peuple.

Néanmoins, lorsque les Espagnols se furent rendus maîtres d'une partie de la ville, qu'ils étoient déjà dans la grande

place, *Guatimozin* prit le parti de s'évader, dans le dessein de se mettre à la tête d'une armée au-dehors, et de revenir défendre ou conquérir sa capitale. Pour lui donner moyen d'exécuter ce projet, et pour couvrir sa retraite, les Mexicains composent une grande flotte de tous les canots qui leur restoient, et vont attaquer les Espagnols. Au plus fort du combat, un capitaine, nommé *Sandoval*, s'apperçoit que dix pirogues s'étoient détachées du gros de la flotte et fuyoient à force de rames. Il se met avec son brigantin à la poursuite, les atteint, saute dans la principale. L'empereur se découvre et se rend prisonnier, sans marquer de chagrins ni d'inquiétude, que pour l'impératrice, son épouse, qui l'accompagnoit.

A un signal du prince captif, les rames cessent de se mouvoir dans toute la flotte, les armes tombent des mains des combattans, et plusieurs les jettent dans le lac en signe de soumission. Les nobles qui étoient pris dans les autres barques, demandoient d'une manière touchante d'être menés auprès de l'empereur pour mourir à ses pieds. La consternation fut égale dans la ville.

Tout se soumit. En un instant *Cortez* put se regarder comme empereur du Mexique. *Guatimozin* lui fut présenté. Il aborda son vainqueur avec noblesse et un air plus ferme que ne paroissoit devoir comporter son infortune.

Il s'assit devant *Cortez*, qui se tenoit debout; puis se levant tout-à-coup, il porte la main sur la garde de l'épée du général, et lui dit : « Pourquoi hésitez-« vous à prendre ma vie? Des prison-« niers de mon rang occasionnent tou-« jours des inquiétudes au vainqueur. « Puisque je n'ai pas été assez heureux « pour sacrifier ma vie en défendant « mon peuple, donnez-moi la satisfac-« tion de mourir de votre main. » Heureux ce prince, si son desir eût été sur-le-champ accompli! *Cortez* calme son émotion, lui promet un traitement favorable, et lui laisse même entrevoir la possibilité d'être rétabli sur son trône.

Après les premiers soins pour assurer sa conquête, le général songea à s'emparer des trésors de l'empire. Il parut bien alors que leur possession avoit toujours été son principal but. Lecteurs, qui estimez *Cortez*, détournez les yeux d'une action qui le déshonore. Il de-

mande à l'empereur où sont ces trésors, qu'on disoit avoir été enfouis par *Montézuma*. Il n'est pas certain qu'il y en eût un amas caché, ni que *Guatimozin* connût le lieu du dépôt. Cependant l'opinion en étoit généralement répandue. *Cortez*, persuadé, outre l'empereur, interroge son principal ministre. Comme il n'avouoit rien, il le fait mettre à la torture, sous les yeux de son maître. Le malheureux regardoit tristement le monarque, et sembloit lui jurer une fidélité et un attachement inviolable. Il expira dans le supplice.

L'aveu qu'on n'avoit pu obtenir du sujet, on espéra le tirer de l'empereur. L'avare général fit essayer sur lui les tourmens. L'impératrice étoit présente, jeune princesse d'une figure charmante, dont on admiroit les grâces, l'affabilité et l'air de douceur. Les larmes et les sanglots que lui arrachoient ce spectacle, amollirent le cœur des bourreaux eux-mêmes. Disons, pour affoiblir l'indignation contre *Cortez*, que les larmes lui tombèrent aussi des yeux, et qu'il fit éloigner les instrumens du supplice. L'empereur avoit souffert sans sourciller l'affreux tourment d'être étendu

sur un gril rouge. Un de ses courtisans, appliqué à la même torture, jetoit de grands cris. *Guatimozin* le regardant fermement, lui dit: « Et moi suis-je sur des roses ». *Cortez* traîna ce prince à sa suite dans différentes expéditions militaires. L'infortuné fit des efforts pour se retirer de sa captivité. Une de ces tentatives fut traitée par *Cortez* de trahison. Il le fit pendre.

Après avoir fait nétoyer la ville, converti les temples en églises, établi des magistrats et mis tout l'ordre possible, le général vola à de nouvelles conquêtes. Dans diverses courses, non-seulement il soumit tout ce qui composoit l'empire du Mexique, mais ses exploits lui attachèrent encore d'autres tributaires et d'autres alliés. On ne peut guères douter avec la réputation dont il jouissoit, qu'il n'eût pu ceindre son front du diadême impérial, en gagnant les Indiens par des grâces et en faisant part des dignités et de l'autorité aux principaux espagnols; mais il se fit toujours un devoir de dépendre de la couronne de Castille. *Charles Quint*, qui la portoit alors, lui donna le titre de *capitaine-général et de gouverneur de la Nouvelle Espagne*; mais au moment

qu'il s'y attendoit le moins, il vit arriver d'Europe des trésoriers, des inspecteurs, des contrôleurs, une foule d'officiers et de juges destinés à remplacer ceux qu'il avoit nommés lui-même.

Pendant une des expéditions lointaines de *Cortez*, sur un bruit de sa mort, repandu par hasard ou à dessein, ces officiers vendirent tous ses biens, et s'en partagèrent le prix, comme s'ils eussent été ses héritiers. Il les punit à son retour et leur fit rendre ce qu'ils avoient pris. Les plaintes qu'il fit passer en espagne sur leur insubordination, les récriminations des accusés, fournirent le prétexte de nommer un vice-roi, qui ne fut pas *Cortez*. On ne lui laissa que le commandement des troupes. *Mendoza* ne voulut pas d'égal. *Cortez* ne pouvoit souffrir de supérieur. Il retourna en Espagne, où il avoit déjà fait un voyage pour obtenir justice. Toujours reçu avec beaucoup d'égards et de distinction, il reconnut cependant qu'on n'étoit pas disposé à lui rendre une autorité dont on craignoit qu'il n'abusât. Il fit ce qu'il put pour éloigner ces soupçons, suivit l'empereur en bon courtisan dans son ex-

pédition d'Alger, s'y distingua à son ordinaire, eut un cheval tué sous lui, dans une bataille livrée en Afrique, et y perdit deux émeraudes, inestimables dépouilles de l'Amérique. Trop convaincu que ses complaisances ne lui feroient pas rendre la puissance et le rang qu'il méritoit, *Cortez* se retira dans un village, près de Séville, et y mourut en 1555, âgé de soixante-trois ans.

Quoiqu'il eût tout lieu de se complaire dans le souvenir de ses glorieux exploits, ne peut-on pas croire que le calme de sa retraite, a été quelquefois troublé par le regret d'avoir travaillé pour un maître ingrat, par les reproches de sa conscience au sujet de tant de malheureux Indiens immolés à sa cupidité et à son ambition, et par l'ombre de l'infortuné *Guatimozin* ?

Les Mexicains n'ont que des traditions orales sur leur origine. Ils ne la font pas remonter plus haut que ce qu'est pour nous le commencement du dixième siècle. Sept tribus partirent l'une après l'autre, de sept cavernes, dont ils ne fixent pas la position. Elles chassèrent devant elles des sauvages nuds, vivans de fruits et de racines, la plu-

part géans, et très-cruels, qui peuploient les plaines et les repoussèrent dans les montagnes, où leurs descendans vivent encore. Ces tribus arrivées sur les bords du lac, y bâtirent des villes. La dernière des sept tribus vomies par les cavernes, est celle des Mexicains. Elle erra quatre-vingts ans avant que de trouver à se fixer. Son dieu *Vitzliputzli*, lui avoit promis un pays abondant en nourriture, en or, en argent, en pierreries, et qu'elle régneroit sur toutes les autres.

Comptant sur la vérité de cette prophétie, ce peuple se mit en marche, avec l'image de son dieu, enfermée dans une caisse portée sur les épaules des prêtres. La caisse consultée par ces ministres de la divinité, régloit les mouvemens de la multitude, indiquoit le chemin qu'il falloit prendre. Le peuple n'osoit asseoir ni lever le camp sans leur aveu. Quand il désobéissoit, il étoit frappé et puni par une main invisible. Partout où les prêtres s'arrêtoient, ils dressoient un autel au milieu du camp. On y plaçoit l'idole. Elle y rendoit des oracles, que les prêtres interprétoient. Pendant ce long pélerinage, ils rédi-

gèrent le culte religieux, et tous les réglemens d'une société civile.

Quand les Mexicains arrivèrent au lac, les bords étoient pris par les autres tribus. Elles cédèrent, par grâce, une petite île à charge de tribut. Ils y bâtirent une ville qu'ils apellèrent de leur nom *Mexico*, placèrent au milieu leur idole, et lui élevèrent un temple. La cité fut insensiblement agrandie, par d'autres petites îles adjacentes, qu'ils joignirent par des chaussées. Ainsi se forma cette ville, traversée par des canaux sans nombre, aussi singulière que magnifique.

La nation resserrée dans un petit espace, et se multipliant, fut obligée d'envoyer des colonies au dehors, de là naquirent des guerres, pour soutenir leurs émigrans, contre ceux qui les repoussoient. Il y eut aussi des divisions dans la ville. Ces differentes causes déterminèrent à abjurer le gouvernement sacerdotal, et à se mettre sous un roi. Comme les chefs et les riches prétendoient tous à l'être, pour ne point faire de jalousie, on convint de le prendre dans une nation voisine. Ce fut un vieillard qu'on chargea de l'installer. En le plaçant sur le trône,

il lui fit un discours touchant et instructif sur les devoirs de la royauté ; et cet usage, qui n'étoit pas une simple formule, a toujours duré.

Ce premier roi ne fut pas conquérant. Il se contenta de défendre les Mexicains, contre les riverains envieux de leur prospérité. Pendant quarante ans de règne, il s'appliqua à embellir la ville et à perfectionner les loix. Ce bon prince laissa une nombreuse famille, et ne voulut pas y choisir un successeur, « persuadé, « disoit il ; que donner un souverain « à une nation, c'est la priver de sa « liberté naturelle ». Les Mexicains reconnoissans élevèrent sur le trône un de ses fils. Ce prince eut l'adroite politique d'épouser la fille d'un roi voisin, le plus implacable et le plus dangereux ennemi des Mexicains, dans l'espérance d'apporter par cette alliance, la paix à ses sujets, ce qui arriva.

Le troisième roi fut aussi pacifique. Le quatrième, guerrier et conquérant, soumit les nations voisines. Il fit voir à la sienne des inconvéniens dans l'élection populaire, jusqu'alors en vigueur et persuada aux Mexicains de céder le

droit de choisir le souverain, à six électeurs seulement, savoir, deux rois voisins tributaires, et quatre princes du sang. Son successeur, nommé *Montézuma Ier.*, étendit la coutume barbare de sacrifier les prisonniers faits sur l'ennemi. Elle existoit déjà; car on voit qu'à la fondation de Mexico, ils immolèrent le fils d'une magicienne, qui leur avoit montré l'emplacement, et dès lors ils étoient dans l'usage de frotter leur idole de sang humain. Ce cinquième roi tint une cour magnifique, s'appliqua au gouvernement, établit des tribunaux de justice, et des censeurs chargés de surveiller les mœurs de ses sujets. Il fit aussi élever, en l'honneur de son dieu *Vitzliputzli*, un temple qui a fait l'admiration des Espagnols.

Le huitième roi, nommé *Antzal*, est célèbre par sa clémence, ses charités et son humanité. Il renonça à la gloire des conquêtes, recherchée par ses prédécesseurs. Ce monarque employa ses trésors à agrandir et embellir sa capitale, à faire fleurir l'industrie, et à rendre ses peuples heureux. Placés sur deux lacs, l'un salé,

l'autre bourbeux et saumâtre, réduits à l'eau de puits, imprégnée de ces mauvaises qualités, les Méxicains étoient obligés d'aller chercher des eaux potables au delà des lacs. *Montezuma* rapprocha, pour ainsi dire, des sources qui se trouvoient éloignées. Il perça des montagnes, exhaussa des vallées, cacha des aqueducs dans les flancs des chaussées, et fit voir aux habitans étonnés, des rivières entières d'eaux salubres, coulant dans leur ville. Il fut le prédécesseur de *Montézuma II*, neuvième et dernier empereur du Mexique, si on ne veut pas compter *Guatimozin*, qui ne ceignit qu'un diadême sanglant, et passa du trône à la potence, à la honte éternelle des conquérans Espagnols.

L'année des Mexicains étoit composée comme la nôtre, de mois et de semaines. A la fin il se trouvoit quatre jours surnuméraires, qui devoient être employés uniquement à se réjouir. Tous les travaux cessoient, le commerce étoit interrompu, les cours de justice suspendues, la religion même paroissoit oubliée; on ne pensoit qu'au plaisir. Le commencement de l'année étoit fixé au premier jour du printems;

il auroit peut-être mieux été placé en automne, la saison de la récolte et des fruits, parce que commencer à jouir, c'est commencer à vivre.

Les Mexicains avoient une tradition, qu'au bout de chaque cinquante-deuxième année de leur ère, le monde étoit en danger d'être détruit. Le soir du dernier jour de la cinquante unième année, ils disoient adieu au soleil en pleurant et sanglottant, s'embrassoient comme ne devant plus se revoir, et se renfermoient tristement dans leurs maisons, jusqu'au lendemain, qu'étonnés de se retrouver en vie et rien de changé autour d'eux, ils entroient dans des transports de joie, chantoient des hymnes et se félicitoient de ce qu'un nouveau période avoit commencé, et de ce qu'ils pouvoient vivre sans crainte encore cinquante-deux années.

La religion et les rites mexicains, entre beaucoup de pratiques louables, présentoient des cruautés, des absurdités, des indécences bien étonnantes chez un peuple civilisé. Ils reconnoissoient un dieu créateur, conservateur et bienfaiteur. Pour exprimer ce grand maître de toutes choses, la langue

Mexicaine n'avoit point de termes. Ces peuples marquoient qu'ils croyoient à l'existence de cette divinité, en levant les yeux au ciel avec une grande vénération. Quoiqu'ils accordassent la toute puissance à ce dieu, ils ne concevoient pas qu'il pût être par-tout; mais ils croyoient que pour gouverner l'univers, il avoit sous lui des divinités subalternes, chargées de ce soin. Après ce dieu suprême et ses adjoints, ils honoroient particulièrement le soleil, la lune, l'étoile du matin et la mer. L'idole de *Vitzliputzli* étoit le plus grand dieu visible, chargé de la prospérité de l'empire; après lui venoit *Tescatilputza*, qui présidoit aux expiations. Il portoit des dards à la main, pour signifier qu'il punissoit les méchans. Son trône étoit incrusté de crânes et d'ossemens humains, emblême de son autorité sur la famine et sur la peste.

Dans quelques endroits ils avoient une idole vivante. C'étoit un prisonnier. Ils lui donnoient le nom du dieu auquel il devoit être sacrifié. Pendant un an il étoit adoré, orné de joyaux précieux, nourri des plus délicieuses offrandes. On lui faisoit donner sa bénédiction

aux enfans et aux malades, et au bout du terme on le sacrifioit. Plonger le couteau sacré dans le cœur de la victime, l'arracher des entrailles palpitantes, l'offrir fumant à l'idole, en exprimer le sang sur elle, c'étoit le privilège honorable du grand-prêtre, ou de celui qui le remplaçoit. Le collège des prêtres avoit la plus grande influence dans les affaires politiques, parce qu'ils dirigeoient la conscience des peuples et des souverains. Ils achetoient cette considération par une vie austère, mêlée de privations. L'office des prêtres de *Vitziliputzli* étoit héréditaire dans quelques familles. Dans les temples des autres dieux, on parvenoit au sacerdoce par élection, ou bien on y étoit destiné par son éducation dès l'enfance.

Le mariage avoit un rit public. Le Prêtre interrogeoit les futurs sur leur inclination, leur faisoit une exhortation, nouoit un coin du voile de la femme avec le vêtement de l'homme. Serrés par cet emblême d'union, ils visitoient, suivis du prêtre, le feu domestique, l'adoroient prosternés, comme devant être le témoin de leur bonheur, et s'asseyoient pour recevoir une portion égale

de nourriture. Il y avoit des dépôts publics, pour recevoir et conserver les stipulations. Le divorce dépendoit de la volonté des deux époux. Il leur étoit défendu sous peine de mort, de se rejoindre, quand ils s'étoient quittés. Pour peu qu'on conservât de tendresse pour une personne qu'on avoit aimée, l'impossibilité où on se mettoit de rallumer jamais ce feu une fois éteint, empêchoit de se laisser aller à l'impétuosité de la colère, ou aux erreurs du caprice. Quand cela arrivoit, les garçons suivoient le père, et les filles la mère. La mauvaise conduite de la femme imprimoit une honte au mari.

Le nouveau né étoit porté au temple avec beaucoup de solennité, et placé sur l'autel. Le prêtre faisoit un discours sur les misères de la vie. Il tiroit des goutes de sang des parties secrètes de l'enfant et le plongeoit dans l'eau en prononçant quelques paroles. On mettoit dans la main du mâle une épée, ou un ustensile mécanique, selon la profession du père; mais il n'y avoit pas de distinctions pour les filles. Toutes, de quelque rang qu'elles fussent, recevoient une quenouille et un fuseau.

A certaines époques les prêtres fai-

soient d'une espèce de pâtes, des petites figures humaines, qu'on appelloit le *dieu de pénitence* : ils en distribuoient des morceaux, qui étoient reçus et mangés avec beaucoup de vénération. Les sacrifices humains étoient portés à un excès incroyable. Pourra-t-on se persuader que dans un seul jour les autels aient été arrosés du sang de vingt mille victimes? Les funérailles d'un roi présentoient un spectacle terrible. Toute sa maison étoit obligée de mourir avec lui, sous peine d'ingratitude. Or, l'ingratitude étoit au Mexique le plus grand des crimes. Chez les grands la femme s'enterroit avec son époux. Ils élevoient de magnifiques mausolées, et mettoient dans les tombeaux de l'or, de l'argent, des bijoux et des provisions pour l'autre monde, preuve qu'ils avoient du moins une idée de l'immortalité de l'ame.

L'empereur n'étoit couronné qu'après quelqu'exploit militaire. Le grand prêtre l'oignoit d'une espèce de baume, composé de beaucoup de drogues souveraines contre les sortiléges et les maladies, l'arrosoit d'eau sacrée, et le pontife lui mettoit sur les épaules un manteau peint de têtes et d'ossemens de

morts, pour le faire souvenir qu'il devoit mourir un jour. Il juroit de maintenir la religion et les loix de ses ancêtres, de conserver au peuple ses droits et ses priviléges. Il promettoit que le soleil luiroit tous les jours, que les pluies tomberoient lorsqu'elles seroient nécessaires, qu'on n'éprouveroit sous son règne ni peste, ni famine, ni inondation. Cela vouloit dire qu'il se conduiroit de manière à n'attirer jamais ces vengeances célestes sur ses sujets innocens.

Les honneurs rendus au roi étoient une espèce d'adoration. Entre le grand nombre de ses concubines, il y en avoit deux favorites auxquelles il donnoit le nom de reines. Ses revenus étoient immenses. Chacun lui devoit le tiers de son bien ou de son industrie. Les levées s'en faisoient avec rigueur. Les soldats étoient favorisés par dessus les autres sujets. Ils portoient des marques d'honneur et de distinctions militaires. Il y avoit un ordre de chevalerie auquel les grands seuls étoient admis, mais après s'en être rendus dignes par des actions éclatantes. C'étoit un ruban rouge, qui nouoit leurs cheveux. Il en pendoit des glands, dont on augmentoit le nombre

à chaque évènement qui le méritoit. Moyen sûr de tenir toujours l'émulation en haleine.

La justice étoit sommaire. Comme ils ne savoient pas écrire, les procès étoient courts, les châtimens sévères, afin d'épouvanter. Le conseil du prince surveilloit attentivement les magistrats. Il y avoit tous les moyens de procurer l'éducation des enfans: des écoles publiques pour les Plébéiens, des colléges ou séminaires pour les jeunes gentilshommes. Les maîtres étoient fort respectés. On les appelloit quelquefois au ministère, comme possédant plus de lumières que les autres.

Les élèves dans les premières classes étoient instruits des règles du calandrier. On leur apprenoit des chansons faites en l'honneur des grands hommes, et les cantiques aux dieux. La seconde étoit destinée à la morale. Les maîtres y étudioient le caractère des enfans. Ils leur inculquoient la nécessité d'être dociles, humbles et modestes, et de se bien conduire. Ce n'étoit qu'après leur avoir formé l'esprit et le cœur, qu'on les faisoit passer à la troisième classe, où on les appliquoit aux exercices du corps, la course, la lutte, la

natation. On les exerçoit à manier l'épée, tirer la flèche, franchir au saut des espaces, faire de grandes courses, porter des fardeaux, souffrir la faim, la soif, et s'aguérir contre toutes les rigueurs des saisons.

Les jeunes nobles formés à ces exercices étoient envoyés à l'armée s'essayer pendant une campagne. On leur faisoit porter leur bagage, comme aux soldats, tant pour les endurcir, que pour mortifier leur vanité, les accoutumer à la subordination et à l'obéissance. Cette campagne finie, il leur étoit libre de se retirer et de prendre un autre état pour lequel ils se sentoient plus de goût. Malgré ces belles institutions, l'empire du Mexique a été renversé en quatre ans, et est maintenant gouverné par un vice-roi espagnol.

Ce pays est le vrai trésor des Espagnols. On l'appelle *la nouvelle Espagne* et leur *coffre-fort.* Ils y trouvent laine, coton, sucre, soie, cochenille, chocolat, plumes, miel, baume, bois de teinture, sel, suif, tabac, gingembre, plantes odorantes et médécinales, ambre, perles, pierres précieuses, or et argent.

La nouvelle Espagne est habitée actuellement par un peuple mixte, composé d'Indiens, d'Espagnols, d'autres européens et même de nègres. Les descendans des Espagnols purs sont nommés *créoles*; ceux d'une conjonction espagnole et américaine, *métis*; à la seconde génération; *tiercerons*, à la troisième; à la quatrième *quarteterons*. Les descendans des européens et des nègres, *mulâtres*; la dernière classe est celle des nègres mêlés aux Indiens. Les vrais Mexicains sont grands, beaux, bienfaits, actifs, souples et alertes. Ils ont le teint olivâtre, les yeux grands, vifs, étincelans, le visage rond et les traits réguliers. Les femmes participent à tous ces avantages avec la proportion d'être les mieux partagées des qualités agréables. Les deux sexes sont curieux de leur chevelure. Ils aiment à la laisser flotter au gré des vents, et ne laissent croître aucun autre poil sur leur corps.

Dans un si grand pays, il faut s'attendre à des bizarreries. Il y a des peuples qui regardent un nez plat comme un grand agrément. Ils ne négligent rien pour renfoncer celui de leurs enfans. D'autres leur pressent la tête, pour

faire prendre à leur front, une forme pyramidale. Comme leurs ancêtres, ils sont encore curieux de se défigurer par des peintures sur le visage. L'usage s'en perd sur le corps à mesure qu'on s'habitue aux habits.

Nulle part, les vêtemens ne sont aussi variés. Ils retiennent généralement hommes et femmes, le goût des bagues, des bijoux et des joyaux. C'est chez les Indiens qui ont conservé la liberté dans les montagnes, qu'il faut chercher le caractère primitif des Mexicains, leur génie et la véritable empreinte de la nature. On les y trouve braves, généreux et humains. Leurs mœurs sont pures. Ils s'occupent de la pêche, de la chasse, de l'agriculture. Ils ne sèment, ils ne plantent que les choses nécessaires à la vie. Toujours tourmentés et affligés par le souvenir de ce qu'ils ont été, il semble qu'ils dédaignent les agrémens pour s'en tenir à ce qui est purement nécessaire.

Le Mexique est partagé par les Espagnols en trois *Audiences* ou tribunaux, sous l'autorité d'un vice-roi qui demeure à *Mexico*. Cette ville est la plus régulière de l'univers. Toutes les rues sont droites et si bien percées que

rien n'y borne la vue. Elle n'a ni remparts, ni murailles, le lac lui en tient lieu. Cinq belles chaussées y conduisent. Chacune part d'une ville bâtie sur le bord du lac. Il est de plus entouré de villages qui, du centre de la ville, offrent une perspective charmante. Le lac, lui-même, couvert en tout tems de canots et de gondoles, est un vrai tableau mouvant. Rien ne manque à l'utilité et à la décoration de cette capitale, vastes hôpitaux, superbes palais, magnifiques églises. Le spectacle des boutiques, richement garnies, présente une espèce de foire continuelle.

PÉROU.

Pérou, dans l'Amérique méridionale sur la mer du Sud.

Si jamais la fortune s'est joué des desseins des hommes, ou plutôt si jamais la providence a fait éclater sa justice vengeresse, et s'est en quelque façon justifiée des crimes qu'elle avoit permis, c'est dans les catastrophes des premiers conquérans du Pérou. Livrés à l'ambition, à tous les excès des passions, altérés de sang et d'or, ils sont tombés sous le fer non pas des Indiens, mais des Espagnols leurs compagnons de

rapine et de cruauté, et se sont punis les uns les autres.

On doit se rappeller que *Balboa*, fondateur de la colonie du *Darien*, en tournant vers l'orient, pour aller faire les découvertes qui lui coûtèrent la vie, abandonna à *François Pizare*, officier sous lui, la recherche du pays *où l'on buvoit et mangeoit dans l'or*, du côté de l'occident. Avec ces espérances, il lui légua la certitude des peines, des fatigues et des dangers inséparables d'une pareille entreprise. *Pizare* ne s'effraya pas. Il sonda le terrein par de petits voyages sur la côte, et quand il vit qu'on pouvoit risquer d'y poser le pied avec quelqu'apparence d'aller plus loin, il s'associa deux compagnons de fortune, *Ferdinand de Lucques*, ecclésiastique, déjà propriétaire de l'île de *Tabago*, qui fournit la plus grande partie des fonds, et *Almagro* qui, par sa bonne conduite, s'étoit déjà acquis une grande réputation entre les aventuriers. Quant à *Pizarre*, il avoit servi pendant les guerres de St. Domingue et de Cuba, et commandé en chef dans plusieurs expéditions importantes. Ces trois hommes convinrent de ne se point abandonner et de

ne se laisser décourager par aucune difficulté, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert et conquis le Pérou.

Ils équipèrent, en 1525, deux petits vaisseaux, sur lesquels ils mirent quatre-vingts hommes et quatre chevaux. *Almagro* et *Pizare* prirent chacun la moitié de la troupe, et se séparèrent, afin de découvrir plus de pays à-la-fois. Ils ne s'éloignoient pas beaucoup. Le besoin de se secourir les réunissoit de tems en tems. Mais déja éclatoit entr'eux la jalousie du commandement, qui a été le vice dominant des conquérans du Pérou. Quant à *Ferdinand de Lucquet*, il n'en est désormais guères plus question qu'on ne parle ordinairement dans les entreprises de génie, et de fatigue, des riches capitalistes, qui y mettent leur argent à intérêt.

En trois ans de course, *Pizare* et *Almagro* ne firent aucun établissement, mais ils réussirent à s'assurer que le succès de leurs projets étoit possible. Comme leurs fonds étoient presqu'épuisés, *Pizare* prit le parti d'aller présenter son plan à la cour d'Espagne, pour en obtenir des secours. Il y fut bien reçu; mais il n'en rapporta que le titre de *Marquis* et celui de *Capitaine* et *Gouverneur gé-*

néral de tous les pays que les Espagnols soumettroient dans ces contrees. Il ramena quelques aventuriers et ses quatre frères aussi braves et aussi entreprenans que lui. Pendant ce tems *Almagro* recrutoit à Panama. Il fut très piqué de ce que *Pizare* s'étoit fait attribuer toute l'autorité. Celui-ci l'appaisa en le nommant son lieutenant. Ils partirent en 1530, sur trois vaisseaux, qui portoient deux cents hommes, et environ soixante chevaux. C'étoit là toute l'armée.

Almagro resta à sa flotte; *Pizare* s'avança dans les terres. La première opération de ses soldats, aventuriers ramassés, dont à la vérité il n'étoit pas tout-à-fait maître, fut le pillage d'une petite ville, où ils avoient été bien reçus. Le *Cacique* se cacha. On le découvrit et on l'amena au commandant qui s'efforça envain de lui persuader que les Espagnols n'avoient pas violé, à son égard, les loix de l'hospitalité. En cette occasion, les soldats mirent en pièces des émeraudes, dont ils ne connoissoient pas le prix: le tout par simple amusement et pour éprouver la dureté. *Pizare* envoya des échantillons du butin à *Almagro* qui partit

avec cet appât, pour aller recruter à Panama, et aux environs. La petite armée avoit grand besoin d'augmentation. *Pizare* s'étoit instruit dans ses courses, et savoit qu'elle résistance l'attendoit.

L'empire du Pérou étoit déchiré par une guerre civile, qui empêcha deux princes rivaux, prétendans au trône, de s'occuper d'une poignée d'étrangers arrivés sur leurs côtes. Cette guerre étoit entre *Huascar* et *Atahualapa*. Le premier, fils légitime du défunt empereur, et déjà possesseur de la couronne; le second bâtard, et qui y aspiroit. Trois victoires décidèrent en faveur d'*Atahualapa*. *Huascar* fut fait prisonnier. Ces avantages donnèrent au vainqueur le loisir de tourner son attention sur les étrangers. Ce prince n'en fut pas d'abord fort alarmé. Ils n'étoient que deux cents; que pouvoit un pareil nombre? cependant cette poignée d'hommes avoit déjà défait une grande armée que des caciques tributaires lui avoient opposée.

On se souvient que *Cortez* dut en partie ses succès à l'opinion répandue chez les Mexicains que *Quézaleva*, fondateur de leur empire, en étoit

parti pour aller soumettre des régions à l'Est, et que ses successeurs devoient renvoyer au Mexique des guerriers chargés de lui donner des loix, et de réformer son gouvernement; que *Cortez* étoit cet envoyé du prince de l'Est, qu'il seroit par conséquent inutile de vouloir lui résister. Par une singularité bien remarquable, une opinion presque semblable régnoit au Pérou : savoir, que les Espagnols reconnus par leurs armes maîtres du tonnerre, étoient frères des Péruviens, descendans comme eux du soleil, que *Pizare*, leur chef, étoit plus particulièrement issu de cet astre, *Inca*, lui-même, fils du suprême *Virachoca*, et par là, proche parent de l'*Inca Atahualapa*, que les violences exercées par les Espagnols étoient des châtimens commandés par le grand *Virachoca*, qu'il falloit se soumettre à leur autorité et courber la tête sous le sceptre de *Pacachamac*, c'est-à-dire de l'empereur souverain, dont *Pizare* se disoit l'envoyé.

On ne sait si *Pizare* étoit instruit de ce préjugé, qui lui étoit si favorable, lors de la première ambassade qu'il envoya à *Atahualapa*. Ce commandant de soixante-dix hommes, fit dire au

général de cent mille soldats: « Je suis « le sujet du plus grand monarque du « monde. Il m'a envoyé pour vous re- « tirer vous et votre peuple de la pra- « tique d'une religion impie et abomi- « nable. J'espère que vous me rece- « vrez avec bonté. En ce cas vous pou- « vez compter sur ma fidélité à vous « servir; si au contraire vous cherchez « à me nuire, si vous préférez la guerre « à la paix, vous verrez bientôt que les « Espagnols sont aussi terribles à leurs « ennemis, qu'utiles à leurs alliés. »

La réponse de l'*Inca* fut soumise et dans les principes de sa prévention. *Ferdinand Soto*, jeune officier, d'une figure agréable, accompagna l'envoyé qui portoit à l'empereur cette espèce de défi du général. En le voyant, *Atohualapa* s'écria: « Voilà la vraie figure, « le port et l'habit de notre dieu *Vira-* « *choca*, exactement décrite par l'*Inca* « *Virachoca*, notre ancêtre. » Il dit ensuite que persuadé que tout ce qui devoit arriver étoit ordonné d'avance par le grand *Virachoca*, quoiqu'averti des victoires des Espagnols, il n'avoit pris aucune mesure contre eux, qu'il se soumettroit à tout ce qu'ils exige- roient de lui, qu'il réclamoit seulement

leur clémence pour ses sujets, ses femmes et ses amis.

Ce langage paroît bien étrange de la part d'un homme qui avoit au moment même cent mille combattans sous ses ordres. Ils étoient placés en échelons rétrogrades vers le centre de son royaume. Cette disposition donnoit de la vraisemblance à l'opinion, que ce prince n'avoit laissé engager si avant les Espagnols dans ses états, que pour les envelopper et les détruire. Aussi les auteurs conviennent-ils qu'il faut ajouter peu de foi à ces discours réciproques et ils en donnent une bonne raison, c'est que Péruviens et Espagnols n'avoient que de mauvais interprètes et ne s'entendoient, encore difficilement, que pour les besoins ordinaires de la vie.

On peut mettre dans le rang des choses, au moins hasardées, le discours prétendu du moine *Vincent Valverde*. Si ce discours est vrai, ce moine étoit un enthousiaste bien étonnant. On le fait sortir des rangs au moment que les deux armées se mesuroient des yeux. Il avance vers l'empereur, étonné de son capuchon et de son froc, si différent de l'habit guerrier : il lui parle de l'empereur *Charles Quint*, du Pape, de Dieu

le père, du fils, du Saint-Esprit, de la Divinité et de la vie de Jésus-Christ. « Et qui apprend toutes ces choses, dit « *Atahualapa*? Ce livre, répond *Valverde*, en lui présentant l'évangile. » L'empereur le prend, le porte à son oreille; n'entend rien: il le jette à terre. On raconte de lui ces paroles: « Vous « croyez que *J. C.* est Dieu? Il est mort. « Pour moi, j'adore le soleil et la lune « qui sont immortels. Je ne dois de « tribut à aucun prince. Je ne veux « être vassal que des dieux. Je ne dois « rien au pape. Je ne connois point le « droit qu'il prétend avoir de disposer « de mon royaume. Quant à ma reli- « gion, ce seroit une folie et une im- « piété d'abjurer la doctrine que je « tiens de mes ancêtres, jusqu'à ce que « vous m'ayez démontré la fausseté de « la mienne et la vérité de la vôtre. »

Ces blasphêmes font fuir le moine. Il rentre dans les rang. La charge sonne. *Pizare* convaincu que tout dépend du sort de l'*Inca*, fond à la tête de quinze cuirassiers sur les troupes qui environnoient la litière de ce Prince. Il y eut autant de résistance que pouvoient en faire des corps nuds, contre des corps de fer. Un soldat nommé *Michel* péné-

tre le premier. Les autres suivent, renversent les porteurs et font l'empereur prisonnier. Ce malheur n'est pas plutôt répandu daus l'armée qu'elle se rompt et se disperse. Les Espagnols n'ont plus que la peine de tuer et se trouvent en un instant les seuls êtres vivans sur le champ de bataille.

Le butin fut immense, parce que les Péruviens comptant sur leur grand nombre, étoient venus à cette journée parés comme pour une fête. L'empereur offrit pour sa rançon, ce que l'appartement où on l'avoit renfermé pouvoit contenir d'or jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. On l'accepta, et on prit de lui des ordres pour aller dans tous les temples de l'empire ramasser cette somme. Ces courses pour lesquelles les Espagnols ne se fièrent point à d'autres, leur donnèrent lieu de connoître le pays. *Atahualapa* apprit dans sa prison qu'*Huascar* son frère, qu'il tenoit dans ses chaînes, avoit fait des offres à *Pizare* pour être délivré. Il envoya ordre de le faire mourir, ce qui fut exécuté; mais lui-même ne tarda pas à éprouver le même sort.

Quoique l'or arrivât par monceaux,

les Espagnols n'en trouvoient jamais assez. Les vainqueurs ne purent se dispenser d'en faire quelque part à *Almagro*, quoiqu'il n'arrivât qu'après la victoire. Il amenoit cent cinquante hommes et cinquante chevaux. Il y eut entre les anciens et les nouveaux soldats, des querelles pour le partage. Les chefs eurent aussi des discussions assez vives. Cependant l'intérêt commun les porta à s'accomoder. Ils convinrent aussi que pour garantir leurs soldats des maux inséparables de l'oisiveté; savoir la débauche et sur-tout la passion effrenée du jeu, auquel ils se livroient avec fureur, il convenoit de continuer au plutôt leurs conquêtes; mais l'empereur étoit un obstacle. Puisqu'on avoit sa rançon, il falloit lui rendre la liberté; et alors, quel droit restoit-il sur l'empire? Le malheureux demandoit avec ardeur l'exécution des promesses. Il offroit de se soumettre au joug le plus pesant, de ne jamais rien faire de contraire aux intérêts des Espagnols, de se reconnoître vassal de *Charles-Quint*, de payer un tribut annuel, de recevoir le baptême aussitôt. Vains efforts! sa mort étoit nécessaire.

Pizare et *Almagro* établissent un

tribunal, dont ils étoient les premiers juges. On produit contre l'inca six chefs d'accusation. Que n'étant que bâtard, il s'est emparé de la couronne; qu'il a fait mourir *Huascar*, son frère et son souverain; qu'il a donné les ordres pour son supplice étant prisonnier, qu'il a autorisé et commandé des sacrifices humains; qu'il a suscisté des guerres injustes, causes de la mort de beaucoups d'hommes; qu'enfin, depuis même que les Espagnols sont au Pérou, il a levé des taxes sans leur aveu, dissipé le trésor public, qui étoit leur propriété, et s'est efforcé de faire révolter les Indiens. *Atahualapa* se défendit très-bien. Après avoir prouvé l'incompétence des juges au sujet de la mort de son frère, des guerres et des impôts, il nia la conspiration des Indiens, dont on l'accusoit, et prit le ciel et la terre à témoin de la fidélité avec laquelle il avoit rempli ses engagemens. Il n'en fut pas moins condamné à être brûlé vif; et par grâce, parce qu'il voulut bien se soumettre au baptême, on l'étrangla auparavant. Sa mort ne fut pas plutôt sue, que les Péruviens proclamèrent *Manco-Capac*, frère d'*Huascar*.

La renommée, qui exagère tout, publia en Europe, avec ses cent bouches, qu'à Quito ; à Cusco, à Lima, qui étoient les principales villes du Chili et du Pérou, l'or se ramassoit comme le sable, que les palais en régorgeoient, que les murs des temples, qui n'en étoient pas bâtis, en étoient couverts. Cette opinion attira beaucoup d'aventuriers. Les uns vouloient faire la guerre pour leur propre compte, d'autres se joignirent aux premiers conquérans, ou leur vendirent très-cher les troupes qu'ils amenoient, que *Pizare* et *Almagro* incorporèrent. Ces deux hommes étoient toujours les chefs de l'entreprise, mais toujours jaloux et rivaux. Sous leurs ordres, des détachemens espagnols lancés de tous côtés, rançonnoient les villes et pilloient les provinces.

Touché de la misère des peuples, *Manco-Capac* conçoit le dessein d'aller trouver lui-même les Espagnols, et de leur demander la paix, à quelque condition que ce soit. « S'ils sont vraiment « les enfans du Soleil, dit-il à son con- « seil, comme le furent nos ancêtres, « dont la vérité étoit le premier prin- « cipe, leurs actions répondront à leurs

« paroles. Ils tiendront celles qu'ils « m'auront données. Je ne puis me « persuader qu'ils veuillent me priver « de mon légitime héritage. J'irai les « trouver avec l'appareil de la paix. Au « lieu d'armes, portons leur des pré- « sens. Ils serviront à nous gagner l'af- « fection de ces hommes avides, ou à « appaiser le courroux des dieux irrités. « Si, après la démarche que je veux « faire, les Espagnols ne me rendent « pas l'empire, nous pourrons con- « clure que la prophétie de l'*Inca*, « mon père, est accomplie, que notre « empire est passé aux étrangers, que « notre gouvernement politique est « anéanti, notre religion abolie. Si le « grand *Pacachamac* le veut ainsi, « qu'avons-nous à faire, que de nous « soumettre ? »

Le conseil acquiesça au desir du bon empereur. *Manco-Capac* alla trouver *Pizare*, qui fit avec lui un traité de circonstance ; c'est-à-dire que *Pizare* accorda des conditions avantageuses, parce qu'il apprit que plusieurs généraux indiens avoient des troupes, dont il pourroit être accablé ; mais quand il les eut désarmé par cette négociation, il reprit son premier plan de conduite,

qui consistoit à établir des forteresses, à prendre des villes, à former des colonies d'Européens, pour s'emparer insensiblement de l'empire. Le monarque fut donc obligé, malgré sa répugnance, de recourir aux armes. Le sort toujours contraire, lui fit prendre une résolution définitive. Il assembla ses sujets. Dans un discours plein d'une tendresse paternelle, il les remercia du zèle qu'ils avoient montré, leur dit qu'il ne vouloit pas soutenir son rang aux dépends de leur sang et de leur bonheur.

« La prophétie de l'*Inca*, mon père, « est accomplie, ajoute-t-il. Une nation « étrangère m'a précipité de mon trône, « a aboli nos loix, et prophané notre « religion. Si j'en avois été bien con- « vaincu avant que de prendre les « armes, je me serois soumis au décret « du ciel; car il faut avouer que sous « tous les rapports, excepté quant à la « justice, la description faite dans la « prophétie, convient aux Espagnols. « Ils portent dans leurs mains le tonnerre « des dieux, et par là ils prouvent que le « tout-puissant les protège. Avec une « poignée d'hommes ils détruissent des « armées innombrables, ils vivent sans

« alimens. Ils portent dans les combats « une vigueur toujours nouvelle. Il faut « conclure de-là que la main de *Paca-* « *chamac* les soutient, et que pendant « qu'il leur donne des forces, il répand « la crainte et l'abattement dans nos « esprits.

« Soumettons-nous donc : c'est le « seul moyen d'éviter des calamités « plus grandes encore. Quant à moi, je « me retirerai dans les montagnes des « Andes. Ma plus grande consolation « sera d'apprendre que vous jouissez « sous vos nouveaux maîtres de la tran- « quillité et du bonheur. Dans ma triste » solitude, je m'occuperai de votre fé- « licité. Je vous conjure de vous sou- « mettre aux Espagnols, de leur obéir « autant que vous pourrez, afin de les « engager à vous bien traiter, et j'at- « tends de vous un soupir et une larme, « lorsque vous vous rappellerez le « prince infortuné, qui toujours aima « et chérit son peuple. » Ce discours prouve de nouveau l'opinion généralement répandue chez les Péruviens, que le moment de la destruction de leur empire étoit arrivé. On peut le regarder aussi comme une imprécation de ce bon prince contre les tyrans qui alloient op-

primer son peuple. S'il fit dans sa solitude des vœux pour la destruction de ces tyrans, il fut exaucé.

Le premier qui éprouva les effets de l'espèce de malédiction prononcée contre les conquérans, fut *Almagro*. Il avoit toujours été tantôt en querelle ouverte, tantôt en mésintelligence sourde avec les *Pizare*. *Ferdinand* et *Gonzalez Pizare*, frères du marquis, se trouvant assiégés dans Cusco par les Indiens, *Almagro* accourt comme pour les secourir; mais on prétend que son véritable dessein étoit de déposséder les *Pizare* et de prendre la ville pour lui-même. On ajoute qu'il offrit à *Manco Capac*, qui étoit à la tête de l'armée assiégeante, de faire avec lui alliance contre les *Pizare*, et de l'aider à se soutenir sur le trône, quand ce prince lui auroit remis *Cusco*. L'empereur répondit : « J'ai pris les armes pour « recouvrer mes droits, et rendre la « liberté à mon peuple, et non pour « protéger les vils desseins d'un usur- « pateur contre un autre. » Son conseil lui représenta en vain qu'en suscitant la discorde entre les Espagnols, il les affoibliroit, et que c'étoit le plus sûr moyen de rétablir son autorité. Constant dans

ses principes de bonne foi, que les politiques ne connoissent guères, il répliqua : « L'honneur défend la dissimula-« tion à un *Inca*. J'aime mieux perdre « mon empire et passer le reste de ma « vie dans l'exil et dans l'obscurité, que « de maintenir ma dignité par la four-« berie et la trahison. » Il arriva de cette résolution que les Indiens rebutés et découragés par les avantages continuels des assiégés sur eux, se retirérent, et *Manco-Capac*, comme on l'a vu, abdiqua.

Almagro prit dans les opérations du siége, la place des Péruviens. Il joignit l'adresse à la force, gagna les soldats des *Pizare*, fut reçu dans la ville, et fit ses rivaux prisonniers. Il battit aussi un détachement que le marquis envoyoit au secours de ses frères, et mit dans ses chaînes *Alvarado*, leur capitaine. Fier de ses succès, il refusa d'abord des propositions assez justes que le marquis lui fit; il consentit cependant ensuite de suspendre les hostilités, à condition d'envoyer l'un et l'autre dans le même vaisseau des députés en Espagne, pour faire régler leurs prétentions. La principale étoit la possession de la capitale, que chacun disoit être de son

département. Par ce traité, *Ferdinand Pizare* fut mis en liberté. *Gonzalez* s'étoit sauvé.

Quand celui-ci sut son frère hors de danger, au lieu d'attendre l'effet de la députation envoyée en Espagne, il revint contre *Almagro* avec de nouvelles troupes. Au lieu d'aller au-devant de *Ferdinand*, et de l'attaquer pendant que ses troupes n'étoient pas encore toutes réunies, ce qui auroit été, à *Almagro*, facile et avantageux, il se tint seulement sur la défensive, pour ne point paroître vouloir prévenir le jugement qui devoit être prononcé en Espagne. Ces délais donnèrent à *Ferdinand* le tems d'augmenter son armée. Quand la bataille devint inévitable, *Almagro* le trouva beaucoup plus fort qu'il ne s'y attendoit. De plus il étoit malade, et ses soldats fatigués d'une longue route. *Orgonnez* et *Pédro de Lerma*, ses deux principaux officiers, quoiqu'habiles, exécutèrent mal ses ordres. Ils se lancèrent imprudemment dans le principal bataillon ennemi. Une blessure fit tomber *Orgonnez*, et commença la déroute. Envain *Almagro*, porté sur un brancard, voulut s'opposer à la fuite; il fut entraîné. Les troupes

de *Pizare* entrèrent dans Cusco en le poursuivant, et il y fut fait prisonnier.

Ferdinand, le tenant entre ses mains, crut devoir couper sans pitié toutes les têtes de cette hydre de division, sans cesse renaissantes. Il ne fit grâce à personne. *Orgonnez Lerma*, des vieux soldats, du commencement de l'expédition contre le Pérou, ceux qu'on crut amis confidens d'*Almagro*, ou simplement portés pour lui, furent massacrés. Quand au chef, *Ferdinand* jugea à propos de lui faire son procès en règle. Il fut accusé de s'être emparé de *Cusco* par force, ce qui avoit causé l'effusion de sang espagnol; d'avoir voulu se ligner secrètement avec *Manco-Capac*; d'avoir empiété sur la juridiction de *Pizare*, et livré deux batailles à ses compatriotes.

Pour ces forfaits, le vieux général fut condamné à la mort. Il appella à l'empereur, implora de la manière la plus touchante la clémence de *Ferdinand*, lui remontra que le tenant son prisonnier, il lui avoit sauvé la vie; qu'il étoit le premier associé de *Pizare*, dans l'expédition du Pérou, et cause de ses succès; qu'il étoit vieux et infirme; qu'on le laissât jouir tranquil-

lement comme un particulier, de ce reste de la vie qu'il avoit passée dans une suite de travaux, de peines et de malheurs. *Ferdinand* fut inflexible. Il avoit ordre du marquis, son frère, de se défaire d'*Almagro*, comme le seul obstacle à son ambition, le seul qui put l'empêcher de commander sans concurrent dans le Pérou. *Almagro* fut étranglé dans sa prison, et décapité ensuite publiquement sur un échafaud. Ainsi périt à l'âge de soixante-quinze ans, un des deux premiers conquérans du Pérou, par l'ordre de son collègue. *Almagro* étoit bon et humain. Les Indiens le regrettèrent comme le seul rempart qui leur restoit contre la tyrannie des *Pizares*.

Ceux-ci eurent beau promener la hache de la vengeance sur les têtes de tous les partisans d'*Almagro*, qu'ils purent découvrir, il en resta beaucoup qui jurèrent une haine implacable aux bourreaux de leur ami. Le marquis *Pizare* crut le meurtre de son rival une action assez éclatante pour avoir besoin d'être justifiée en Espagne. Il y envoya son frère *Ferdinand*, l'exécuteur de cette atrocité. On croit qu'il s'y rendit coupable d'un nouveau crime, en fai-

sant empoisonner *Jago* d'*Alvarado*, tuteur du fils d'*Almagro*, qui étoit parti de son côté, pour plaider la cause de son pupille. Ce jeune homme étoit tenu en prison par le marquis, qui avoit confisqué ses biens. Malgré les riches présens que *Ferdinand* répandit, il fut lui-même confiné dans la tour de *Médina del Campo*, où il resta vingt-trois ans.

Il est assez difficile d'asseoir une opinion sur la conduite du marquis *Pizare*, à l'égard de la faction d'*Almagro*, qui étoit nombreuse et puissante. Les uns disent qu'il tenta tous les moyens de douceur pour la dissoudre, qu'il offrit aux principaux chefs des sommes considérables, les emplois les plus lucratifs, les places les plus honorables, s'ils vouloient lui faire le sacrifice de leur haine, et que ce ne fut qu'après qu'il eut inutilement fait briller ces espérances, qu'il résolut de les détruire. D'autres assurent que sans faire préluder ces moyens de douceur, il se déclara tout d'un coup ennemi irréconciliable de tous ceux qu'il soupçonnoit de penchant pour son rival, et qu'il prit toutes les mesures propres à les réduire à la misère la plus profonde.

Quelqu'ait été d'abord sa marche, il est certain que ses vexations à leur égard furent portées à la fin au dernier degré. On nota comme rebelles ou suspects de rebellion tous ceux qui avoient servi sous *Almagro*. On publia un édit qui défendoit sous les peines les plus sévères de les recevoir ou de leur donner aucun secours. Non content de rendre ainsi leur condition déplorable, le marquis prit toutes sortes de mesures pour les empêcher d'aller porter leurs plaintes en Espagne. La nécessité, quelquefois mère du désespoir, leur mit le poignard à la main contre leur persécuteur. Malgré ses précautions, ils le surprirent dans *Lima*, qu'il avoit fondée, le siége de sa prospérité et de sa gloire. Les conjurés l'attaquèrent dans son palais. Il se défendit vigoureusement, tua de sa main quatre des assaillans, en blessa plusieurs autres; mais tomba enfin sous le fer des meurtriers, à l'âge de soixante et un an.

Pizare étoit affable, généreux, avant que la fortune l'eût rendu orgueilleux et avide. Il y a deux taches dans sa vie, la mort d'*Atahualapa* et celle d'*Almagro*. La couronne d'Espagne lui doit ses principaux établissemens dans l'A-

mérique méridionale. Il y bâtit les villes les plus florissantes, où il les reconstruisit à la manière d'Europe. Il s'appliqua sans relâche à fonder des colonies, à enrichir le Pérou des fruits de l'industrie et des manufactures d'Europe. On doit lui reprocher d'avoir introduit la servitude personnelle, qui a rendu les Indiens si malheureux. Il distribua aux colons espagnols les terres des Indigènes et les fit esclaves sur leur propres biens, obligés de travailler au profit de leurs nouveaux maîtres, soumis à des châtimens rigoureux et avilissans, s'ils osoient désobéir ou se plaindre de leur sort. Quand *Pizare* demanda la confirmation de cette loi oppressive, *Charles-Quint* répondit : « Je « veux m'informer particulièrement « des usages du pays, et savoir si la « demande est conforme à la justice. » Ceux qui gouvernent ignorent qu'en fait de loix tyranniques, différer de les abattre sitôt qu'on en a connoissance, c'est les confirmer.

C'est ce que vouloit persuader à *Charles Quint*, le célèbre *Barthélemi de las casas*, évêque de *Chappa*, l'avocat, l'ami, le protecteur des Indiens, tyrannisés par les Espagnols. Il n'y a point

d'efforts qu'il n'ait fait pour mettre des bornes à la capacité et à la tyrannie des conquérants, et pour rendre moins cruelle l'oppression sans laquelle les nouveaux possessesseurs des biens de ses malheureux les faisoient gémir. On le vit plaider leur cause à la cour, devant les tribunaux, dans les conférences de vive voix, par écrit, solliciter, presser, importuner, passer d'Amérique en Espagne, d'Espagne en Amérique, sans se lasser des fatigues, se rebuter des mauvais succès, se laisser intimider par le nombre et la puissance des ennemis que son zèle lui attiroit. Sa persévérance fut quelquefois couronnée : il arracha à force d'instances des loix favorables aux opprimés; mais il eut souvent encore plus de peine à les faire exécuter qu'à les obtenir. Il mourut à quatre-vingt-douze ans, emportant la douleur de laisser à ses chers Indiens moins d'espérances que de craintes.

Après la mort du marquis *Pizare*, les conjurés firent la même faute qu'il avoit faite après la mort d'*Almagro*. Non-seulement ils s'emparèrent de l'autorité et des richesses, mais ils voulurent contraindre tout le monde à ap-

prouver leur action et les mesures prises en conséquence. Ceux qui ne se prêtèrent pas à leurs vues, furent maltraités, dépouillés, exilés, et plusieurs perdirent la vie. Dans ces entrefaites arriva *Vaca de Castro* envoyé ou comme gouverneur, si *Pizare* étoit mort, ou comme commissaire pour prendre connoissance des différens entre le *marquis* et *Almagro*; et des circonstances du meurtre du dernier. Son apparition étonna les partisans du jeune *Almagro*, qui avoient nommé le fils de leur ami gouverneur à la place de *Pizare*. Mais déjà la discorde étoit entre eux. Ils se dressoient des embûches. *Almagro* ne se sauva qu'avec peine d'une entreprise contre sa vie, par un *Alvarado*, qui avoit été son chaud partisan. Celui-ci fut pris dans son propre piège, et subit le sort qu'il destinoit à son ami.

Cette mésintelligence donna de grands avantages à *Castro*. Quand *Almagro* eut communication de ses pouvoirs, il se réduisit à demander le gouvernement de *Cusco*, qu'il prétendoit avoir appartenu à son père. Ce qu'il donnoit comme une modération, n'étoit pas regardé comme telle par l'envoyé d'Espagne; mais cette demande étoit

appuyée d'une armée. *Castro* mit la chose en négociation, différa la réponse définitive, s'approcha du jeune imprudent et lui débaucha ses troupes. Dans une action où *Almagro* montra une bravoure et une habileté digne de son père, il se trouva trahi. Il auroit pu se sauver, comme fit l'Inca *Manco capac*, qui, enfin, étoit descendu de ses montagnes, pour profiter de la division des Espagnols; mais il voulut aller à *Cusco* enlever ses trésors. Les magistrats qu'il avoit mis en place, ames vénales, amis perfides, dans l'espérance de mériter la faveur du vainqueur, l'arrêtèrent et le livrèrent à *Castro*. A vingt ans, *Almagro* s'étoit déjà distingué à la guerre et dans le conseil. Ces qualités qui le rendoient redoutable furent peut-être son plus grand crime. *Castro*, sans balancer, lui fit trancher la tête.

Gonzales Pizarre arrivoit d'une expédition malheureuse qui avoit duré deux ans. Quoiqu'il vînt réduit au plus triste état, avec un foible reste des troupes qui l'avoient accompagné, son nom seul et les partisans de sa famille pouvoient donner beaucoup d'embarras au gouverneur. *Castro* alla le trouver. Moitié force, moitié persuasion,

il l'engagea à se retirer dans ses terres, sans distinction, ni autorité. Alors le gouverneur put vaquer aux occupations bienfaisantes qui illustrent son administration. Il s'appliqua à bannir les désordres, à réformer les abus, à faire des établissemens utiles, dont les Indiens et les Espagnols sentirent également l'avantage.

Pour la police, la justice, la distribution des terres, la répartition des impôts, il rapprocha autant qu'il put son gouvernement de celui des *Incas*, dont il s'informoit soigneusement. A sa diligence, des écoles s'élevèrent dans les villes. Les Indiens y étoient appellés sans violence, pour y recevoir des leçons de morale et s'instruire dans le christianisme. La plupart des *Caciques* rentrèrent dans leurs biens. Il leur accorda même une espèce de juridiction utile à leurs anciens sujets. *Castro* pourvut à la sureté et à la commodité des routes, arrêta la licence des soldats, les disposa par des encouragemens au mariage et au travail, et osa rechercher la conduite des officiers du roi qui avoient amassé des fortunes prodigieuses par la rapine et l'oppression.

On dit osa; car il falloit de la hardiesse pour attaquer ces concussionnaires. Ce fut l'appui qu'ils donnèrent aux mécontens, comme il s'en trouve toujours, qui détermina la cour d'Espagne à envoyer un vice-roi. Il se nommoit *Mines Vela*. Il vint plein de préjugés contre le gouverneur qu'il trouvoit avoir été trop modéré dans ses réformes. Ce que *Castro* avoit encore toléré d'usages peu favorables aux Péruviens, le vice-roi les regarda comme des usurpations vexatoires qu'il falloit tout d'un coup détruire. Telle étoit la servitude personnelle des Indiens, et d'autres coutumes aussi lucratives pour les conquérans, que pénibles et ruineuses pour le peuple conquis.

Il arriva de-là que ces mêmes officiers et magistrats qui avoient appuyé les plaintes contre *Castro*, tous intéressés à soutenir la servitude des Indiens, qui leur étoit très-avantageuse, devinrent ennemis mortels du vice-roi. En vain l'ex-gouverneur lui remontra qu'il couroit des risques en se rendant odieux aux Espagnols, que les réformes devoient se faire peu-à-peu, de manière qu'on s'accoutumât à les suivre, sans les apercevoir. *Vela* prit ces représen-

tations pour des murmures, qui annonçoient des dispositions à la révolte. Il fit arrêter *Castro*, le mit prisonnier sur un vaisseau et l'envoya en Espagne.

Gonzalez Pizare, que *Castro* avoit contenu par sa prudence, apprenant dans sa retraite la conduite peu mesurée du vice-roi, offrit, sous main, aux mécontens, de les soutenir contre lui. Quoiqu'il n'ignorât pas l'orage qui se formoit, cet homme opiniâtre n'en suivit qu'avec plus d'ardeur le dessein de faire observer son réglement, dont l'affranchissement des Indiens faisoit la partie la plus essentielle. Les magistrats s'élevèrent contre. *Pizare*, qui fomentoit le mécontentement, arma puissamment pour se faire craindre. *Manco-Capac*, attentif à profiter de ces divisions, fit offrir son secours au vice-roi. Il ne le refusa pas. Cette alliance donna lieu à *Pizare* de publier qu'il combattoit pour l'Espagne contre ses ennemis naturels. *Manco Capac* fut tué par accident. *Véla*, privé de cette ressource, abandonné de presque tous les Espagnols, irrités de sa conduite, qu'ils jugeoient condamnable, parce qu'elle nuisoit à leur cupidité, poussé par *Gonzalez* jusqu'aux extré-

mités du Pérou, fut tué dans une bataille.

Il n'y a point de doute que si *Pizare* eût voulu alors profiter de ses avantages, il pouvoit se mettre la couronne sur la tête. Le plus grand nombre des Espagnols ou s'étoient ouvertement déclaré contre le vice-roi, ou avoient fait avorter ses opérations, en le faisant manquer d'argent, en traversant ses levées et en favorisant, au contraire, les projets de *Pizare*. Ils avoient donc tous à craindre d'être punis, et étoient, par conséquent, très-intéressés à se mettre à couvert sous l'autorité qu'ils lui conféreroient, et par conséquent, à lui en donner une très-grande. Cependant ils s'en tinrent à le gratifier de celle de *gouverneur-général*, et il s'en contenta.

1546. *Gonzalez* en étoit décoré, lorsqu'il arriva un homme sans éclat, sans prétentions, nommé *Pierre Gasca*, simple licencié, revêtu du titre modeste de *président du conseil*, ni guerrier, ni opiniâtre dans ses résolutions, comme il s'annonçoit lui-même : « Je suis, « disoit-il, chargé d'un ordre de l'em- « pereur pour *Gonzalez*. S'il refuse « d'obéir, je m'en retourne sur-le-

« champ en Espagne ; parce que je « n'ai ni l'intention, ni le talent de le « forcer à l'obéissance par les armes. »

Il envoya à *Pizare* une lettre du roi d'Espagne, dans laquelle le monarque le plaignoit d'avoir été contraint de s'opposer à la rigoureuse inflexibilité du vice-roi, qu'on étoit bien persuadé qu'il ne l'avoit fait que par amour du bien publie, et on le prioit d'aider le président de ses conseils et de son crédit. *Gasca* accompagna cette lettre d'une en son nom, toute confite pour ainsi dire, dans le miel et dans le sucre. Il y avoit cependant à la fin une pointe d'amertume. « Vous n'avez jamais vu, « disoit-il, *Charles Quint*, ni sa cour, « ni ses armées, et vous pourriez avoir « une fausse idée de sa puissance ; mais « sachez que le grand-turc, qui mar- « choit contre lui à la tête de trois « cent mille hommes, avancé jusqu'à « la vue du camp impérial, saisi de « frayeur, s'est retiré précipitamment, « sans oser livrer bataille ».

Ces mots fixèrent l'attention de *Gonzalez Pizare*. Il y vit une menace implicite, qui lui rendoit suspecte la douceur de *Gasca*. De Cusco où il étoit, il envoya ordre à Lima de préparer un

vaisseau, d'y embarquer le président et de le faire repasser en Espagne. Mais l'adroit licencié avoit si bien travaillé, en peu de tems, que la flotte étoit déjà gagnée, et le gouverneur ne s'en doutoit pas. Il voulut faire sortir de Cusco l'agent de *Gasca*, qui avoit apporté ses lettres, parce qu'il découvrit que sous main il relevoit l'espérance des partisans du défunt vice-roi, qu'on appelloit royalistes. Mais les magistrats auxquels le président avoit promis pardon et récompenses, lui étoient déjà dévoués, et protégèrent son agent. *Pizare* ne vit d'autre parti à prendre que de quitter lui-même la ville et de se mettre à la tête de ses troupes.

L'humble licencié, « qui n'avoit, « disoit-il, ni l'intention, ni le talent « de le forcer par les armes », se mit à sa poursuite. Il ne savoit pas se battre, mais il savoit diriger ceux qui se battoient. Cependant, dans une première rencontre, le sort des armes fut contraire à l'armée royaliste. *Gasca* ne voulut pas essayer un second combat, mais il se campa devant *Pizare*, et en peu de jours, il débaucha si bien son armée, que la voyant passer toute entière sous les drapeaux du président,

Gonzalez prit le parti désespéré de se présenter lui-même aux postes avancés et de rendre son épée.

Presque tous les officiers furent pris, entr'autres *Carjaval*, un des principaux, qui ne s'étoit jamais fié aux manières bénignes du président, et qui avoit prédit tout ce qui arrivoit. Ils furent tous condamnés à la mort comme traîtres au roi et à la patrie. Arrivés au lieu de l'exécution, *Pizare* parla ainsi à la foule du peuple qui l'entouroit. « Messieurs, vous n'ignorez pas « les services que ma famille a ren- « dus. Nous sommes mes frères et moi « les conquérans du Pérou. Plusieurs « d'entre vous ne possèdent de biens « que ceux que le marquis et moi leur « avons donné. Plusieurs m'ont des « obligations pécuniaires, et autres « que je ne veux pas spécifier. Quant « à moi, je meurs pauvre et dénué de « tout. Les habits que je porte ne sont « même pas à moi, ils appartiennent « à l'exécuteur. Ils sont le prix du ser- « vice sanglant qu'il va me rendre. » Il demanda les prières de l'assemblée, plaça sa tête sur le billot. D'un seul coup elle fut séparée du corps. Le grand embarras de *Gasca* fut ensuite

de récompenser ceux qui l'avoient servi. Personne n'étoit content. Le président mit l'ordre qu'il put dans les affaires, demanda un successeur et partit sans appareil et sans éclat, comme il étoit venu.

Il vint un vice-roi, nommé *Mendosa*, qui mourut de maladie peu de tems après son arrivée. Tout tomba alors dans la confusion. Le Pérou se vit soumis à un gouvernement, ou plutôt à une anarchie militaire. Les soldats se donnèrent des chefs qu'ils massacrèrent les uns après les autres, et il faut remarquer que ces chefs étoient presque tous les premiers conquérans. La soldatesque s'empare des mines du Potosi, pille la caisse royale, nomme des juges et les destitue à son gré. On compte entre ceux qui figurèrent sur le trône et sur l'échaffaud, *Nonajosa*, aspirant à la puissance des *Pizare*, *Sébastien de Castilla*, mis presque malgré lui à sa place par ses assassins et égorgé par eux en expiation de leur crime contre *Nonajosa*, *Basco Gondinez*, vengeur de l'un et de l'autre, condamné par les magistrats, qui l'avoient appellé à leur secours contre les révoltés, enfin *Giron*, habile général, qui soutint

long-tems sa rebellion; mais qui enfin puni par le glaive de la justice, subit le sort des autres. Dans le cours de ses expéditions il lui arriva de prendre les cloches et d'en fondre des canons. Le pieux historien *Garcilasso* remarque qu'il ne put se servir de cette artillerie. « Dieu ne voulant pas permettre que « ce métal sacré servît à la destruc- « tion du genre humain. »

Dom Francisco de Tolède, marquis de *Canetta*, succéda à *Mendosa* en qualité de vice-roi. Il eut un gouvernement ferme qui fut heureux étant secondé par les circonstances. Tout le monde étoit las des troubles et disposé à l'obéissance. Quelques mesures sévères qu'il prit en arrivant, contribuérent à ramener plus promptement la paix en déconcertant les intrigans. Le vice-roi posta des gardes dans toutes les routes qui conduisoient aux grandes villes, avec ordre d'interroger les voyageurs et de visiter leurs papiers. Les Espagnols étoient obligés d'avoir des passeports pour aller d'une ville et d'une province à l'autre : ainsi le vagabondage fut détruit. On défendit le port d'armes. Les canons, mousquets, munitions de guerre, furent renfer- 1557.

més dans les magasins et les arsenaux. Ils ne pouvoient en être tirés sans permission du vice-roi. Il prit en un mot toutes les précautions possibles, pour éteindre jusqu'à la moindre étincelle de révolte et empêcher qu'il ne s'en rallumât de nouvelles.

L'Inca *Manco-Capac*, avoit laissé dans les Andes un petit-fils nommé *Sayri-Capac*, regardé par les Péruviens, comme leur légitime souverain. Le vice-roi, afin d'assurer la paix de toutes manières, entreprit de le tirer de ses montagnes, de l'engager à accepter une pension et à venir vivre parmi les Espagnols. *Tolède* eut beaucoup de peine à l'obtenir. Le jour qu'on remit au prince l'acte de ce traité, il prit un coin du tapis de velours garni d'une frange, qui couvroit la table et dit : « cette table et cette « frange m'appartenoient il n'y a pas « long-temps. Aujourd'hui les Espa- « gnols veulent que je me contente « d'un fil ». La comparaison étoit juste et exprimoit bien la valeur des dédommagemens. *Sayri-Capac* ne vécut pas long-tems. On crut que le vice-roi l'avoit fait empoisonner pour ne plus payer sa pension. Avoir pu être soup-

connu de l'action et du motif, est un déshonneur pour *Francisco de Tolède*; mais ce qui arriva ensuite comble l'infamie.

Il y avoit dans les montagnes un autre frère de *Sayri-Capac*, nommé *Tupac-Amaru*. Le vice-roi tâcha de l'attirer aussi. Ce qu'on disoit de la mort du premier n'étoit pas encourageant pour le second. Il refusa de quitter son asile. *Tolède* entreprit de le forcer. Le prince n'opposa point d'autre défense que de se retirer plus loin, dans l'intérieur des Andes. Cependant, comme il étoit poursuivi, faisant réflexion qu'il ne pouvoit ni résister ni se cacher long tems, il se rendit volontairement, persuadé que le vice-roi auroit pitié d'un prince nud, à demi mort de faim; mais le barbare ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il lui fit faire son procès. On l'accusa d'avoir pillé des marchands qui passoient dans ses déserts, et d'avoir ourdi une ligue avec ses caciques, pour renverser le gouvernement espagnol. Il se justifia victorieusement, appella à l'empereur et au grand *Pacha Camac* de la sentence du vice-roi.

« C'est donc là, disoit cet infortuné, « le prix auquel les Espagnols me

« payent mon empire ? C'est donc là « les récompenses de la confiance que « j'ai eu en eux. Si j'avois été coupable, « me serois-je remis entre leurs mains? « C'est moi qu'on offense, et c'est moi « qu'on punit par le supplice d'une « mort ignominieuse. Les dieux ne « laisseront pas ce crime impuni. Les « remords au moins déchireront le « cœur du tyran ». Les Indiens étoient dans une espèce de délire de désespoir. Les Espagnols eux-mêmes demandoient sa grâce, et supplioient le vice-roi de ne pas souiller son administration par un pareil meurtre. Il demeura inflexible. Pendant qu'on conduisoit le prince à l'échafaud, un homme le précédoit en criant que c'étoit un traître et un rebelle. *Tabac* demanda ce que disoit cet homme. Quand on le lui eut expliqué, il s'écria dans une espèce de frénésie : « Qu'on publie dans tout le « monde que je suis faussement ac- « cusé, et que je meurs parce que « c'est la volonté du tyran ». Il tendit « le col à l'exécuteur, qui lui abattit la tête d'un seul coup. Aussitôt l'air retentit des cris lamentables des Indiens, et des gémissemens des Espagnols.

Ainsi s'éteignit la famille impériale. Ainsi finirent les troubles du Pérou. *Tolède* fut rappellé, et sévèrement reprimandé par le roi d'Espagne. Il voulut se justifier: il prétendoit même devoir être récompensé, pour avoir disoit-il, délivré sa nation de toute inquiétude en exterminant les restes de la maison impériale. Le roi lui ordonna de se retirer. « Je vous avois choisi, « lui dit il, pour aider les malheureux « Indiens dans leur infortune, et non « pas pour être le bourreau des rois». Il le fit renfermer dans une maison, où il mourut de remords et de chagrin. Il falloit que le crime fût bien atroce, pour que *Philippe II* le jugeât tel.

« Le Pérou n'étoit autrefois qu'une « forêt et un vaste désert; les habitans « des espèces de brutes, sans religion « ni gouvernement. Privés de tous les « arts nécessaires à la société, ils ne « savoient ni semer, ni moissonner, « ni bâtir, ni filer, ni fabriquer des « étoffes. Ils habitoient par couples les » antres des rochers et des montagnes, « se nourrissoient d'herbes, de racines, « de la chasse et de la chair humaine. « Ils n'étoient vêtus que de feuilles d'é- « corces d'arbres ou de peaux de bêtes.

« En un mot ils étoient entièrement « sauvages, et n'avoient aucune femme « en propre. Elles étoient communes ; « et à la manière des bêtes ils satisfai- « soient leurs desirs avec le premier « objet qu'ils rencontroient. » Tel est le portrait que l'historien *Garcilasso de la Vega* fait des ancêtres de sa femme, qui étoit de la race des *Incas*. Il continue : « Le Soleil, notre père, « eut compassion de leur misère, il en- « voya en terre un de ses fils et une de « ses filles, pour instruire notre peuple « de sa divinité, de la manière de lui « rendre leurs hommages, et afin de « leur donner eux-mêmes des loix et « des préceptes pour se conduire « comme des êtres doués de raison. »

Après ce premier miracle en viennent d'autres, comme il arrive toujours à la naissance des nations. Ces deux enfans, frères et époux parcourent le monde, instruisant chacun de leur côté et se réunissent à Cusco, qui devient la capitale de leur empire. Quand le soleil, leur père, les y établit, il leur dit : « Vous « avez appris à ces barbares à habiter « des maisons, à vivre en société, à « semer la terre, à planter des arbres, « à cultiver les plantes, à nourrir les

« troupeaux et à s'en servir comme des « personnes civilisées qui doivent faire « usage de leur raison et de leurs fa- « cultés. Maintenant votre devoir est « de faire régner la justice, la piété, « la clémence et la douceur : acquittez « vous-en envers vos sujets, comme des « parens envers des enfans chéris. Sui- « vez l'exemple du soleil votre père, « qui fait du bien à l'univers, lui fournit « la lumière et la chaleur, fait germer « les graines, croître les arbres, mul- « tiplier les troupeaux, rafraîchir les « terres par la rosée, qu'il élève et laisse « retomber, et fait chaque jour son « cours, visite toutes les parties du « monde, afin de découvrir ce qui peut « être défectueux et y remédier. »

Le bon *Inca*, père de la femme de *Garcilasso*, qui racontoit toutes ces choses à son gendre, s'extasie ensuite sur les bienfaits que ses ancêtres, les descendans du soleil, au nombre de treize empereurs, n'ont cessé de répandre sur les Péruviens et les nations qui les environnoient. Jamais, ajoute-t il, ces princes ne prirent les armes que pour l'avantage des peuples. Il les subjuguoient cependant, les attachoient à leur royaume et s'en sont fait un grand

empire. Mais, ajoute le très-persuadé *Garcilasso*, c'étoit uniquement pour les civiliser, les policer, leur inculquer des principes de religion et de morale, et les faire jouir du bonheur que goûtoient leurs sujets. Malheureusement cette félicité, ces heureuses conversions ont été achetées par beaucoup de sang et par le ravage de tous les fléaux qu'amène la guerre chez les peuples vaincus.

Il seroit plus juste de laisser chacun être heureux à sa manière. C'est ce que firent sentir à *Yuparqui* les habitans d'un pays qu'il vouloit instruire. « Nous « sommes, répondirent-ils, parfaite- « ment contens de nos dieux. Ils ont « accordé à nos ancêtres la jouissance « de la liberté et de l'indépendance. « Nous n'avons aucun sujet de les « changer pour un fantôme de religion, « dont l'*Inca* se sert, pour surprendre « la simplicité de ses voisins, et usurper « sur eux une autorité tyrannique. » D'autres nations placées dans un climat brûlant, auquel ce même prince vouloit persuader le culte du soleil, lui déclarèrent qu'ils ne vouloient reconnoître ni le soleil pour leur dieu, ni lui pour leur roi. « La mer, lui dirent-ils,

« est la seule divinité qui nous con-
« vient, parce que ses eaux nous rafraî-
« chissent et nous fournissent du poisson
« pour notre nourriture. Nous vou-
« drions être plus éloignés du soleil,
« dont les rayons ne servent qu'à nous
« faire souffrir. » Ils eurent beau dire, il les subjugua et les convertit les uns et les autres.

Il faut avouer, autant qu'on peut juger par le peu de connoissance qui en reste, que le paganisme ne présente aucune religion aussi sage, aussi pure, aussi exempte de fanatisme que la religion des Péruviens. Sa morale étoit douce et insinuante. On ne voit pas qu'elle ait eu aucune pratique génante. Son culte étoit adressé au soleil. Des jeunes vierges élevées dans les temples en étoient les principales prêtresses, en rendoient les rites agréables. Tout respiroit la gaieté dans les fêtes : chants, danses, parures élégantes, offrandes de fleurs et d'encens dans de superbes édifices, revêtus d'or, et éclatans de pierreries.

Les Péruviens qui ne se servoient pour écriture que de bandelettes colorées, nommées *Quipos*, n'ont pu nous laisser des descriptions étendues de ces augustes solennités. Nous avons obliga-

tion du peu que nous en savons à la mémoire du bon *Inca*, beau-père de *Garcilasso*. Il ne pouvoit se les rappeller, non plus que la gloire de ses ancêtres, sans éprouver un chagrin cuisant. « Je retiens mes pleurs, dit-il, en « finissant. Mais si mes yeux ne versent « pas des larmes, mon cœur n'en est « pas moins attendri par la douleur « que lui causent les calamités de notre « empire, et les malheurs de nos *In-* « *cas.* » Donnons aussi des regrets à une nation si puissante, qui ne lève plus qu'une tête humiliée, entre les décombres de sa grandeur.

Ces deux grands royaumes, le Mexique et le Pérou, sont à la vérité les deux plus beaux fleurons de la couronne américaine du roi d'Espagne; mais ne la composent pas toute entière. Outre beaucoup d'îles, s'il ne possède pas en totalité la Californie, le nouveau Mexique, la Floride et l'ancien Mexique même, appellé aussi la nouvelle Espagne, il lui appartient de grandes parties de ces immenses contrées soumises à son empire. L'opinion générale que les possessions espagnoles en Amérique ne sont point belles, est vraie et fausse. Le territoire est aussi varié que les cli-

mats. Dans quelques-uns on ne voit que de vastes plaines, des champs fertiles, de gras pâturages, et des prairies arrosées de clairs ruisseaux. D'autres au contraire, n'offrent à la vue que des déserts arides, des lacs bourbeux, des montagnes raboteuses et escarpées, d'immenses forêts, aussi anciennes que le monde; en un mot, la nature la plus grossière et la plus sauvage.

Ici on est brûlé par le soleil, là on est glacé par le froid. Les cantons mêmes les plus favorisés sont exposés à des fléaux, qui devroient en éloigner le genre humain. Tels sont les fréquens tremblemens de terre, qui affligent le Pérou et le Chili, deux provinces limitrophes. Divers signes les annoncent. On entend circuler un bruit sourd dans les concavités de la terre. L'air frémit et semble vibrer. Les chiens poussent des hurlemens lugubres. Les mules et les chevaux demeurent immobiles, les jambes écartées. Les oiseaux volent par élancemens. On les voit se heurter contre les murs, s'écraser contre les rocs ou les arbres, comme si un vertige les avoit saisis. Alors les hommes remplis d'effroi cherchent leur salut dans la fuite, quelquefois en vain. La cau-

pagne comme la ville, leur sert de tombeau.

CALIFORNIE.

La Californie est une grande péninsule, qui, au Nord, tient au continent par une terre peu connue et par le nouveau Mexique. Du reste, elle est entourée de la mer pacifique, qui forme entre elle et le nouveau Mexique, un golfe qu'on appelle le lac de Californie, ou la mer Vermeille. Il y a dans le lac beaucoup d'îles, où les Jésuites avoient de belles habitations. C'est d'eux qu'on a appris le peu qu'on sait de l'intérieur de la Californie, que les habitans ne sont pas absolument sauvages, qu'ils ont des principes de morale, que dans leurs opinions il s'en mêle qui les rapprochent du christianisme, telles qu'une notion vague de la trinité et de l'incarnation; ce qui les rend disposés à embrasser la religion chrétienne. On ne voit cependant pas qu'elle y ait fait de grands progrès, d'où on peut conjecturer que ces missionnaires se sont flattés, à l'exemple des gens ardens, qui voyent toujours existant ce qu'ils souhaitent.

La langue est la même dans la Californie, entre les sauvages et les civilisés. Ils ne connoissent ni l'écriture, ni ses supplémens, tels qu'étoient les peintures du Mexique, et les quipos du Pérou. Les Californiens sont bien faits. On n'en voit point de difformes. Ils ont le défaut général des Indiens, l'insensibilité, l'indolence et la paresse; point d'idée de vice et de vertu. Tout ce qui leur est bon, leur paroît permis. Point de tributs; mais beaucoup de magiciens sacrés, ce qui équivaut à des impôts. Ils n'ont point de chef général. Chaque canton a le sien, qui indique où il faut aller pêcher, arracher les racines, cueillir les fruits. En cas de besoin, il se met à leur tête pour la guerre. Ce chef est élu à la pluralité des voix. On leur connoît des espèces de nobles, nommés *Rencherias*, auxquels ils accordent quelqu'honneur, mais point d'autorité. Les *Rencherias* sont tous unis de parenté.

Les demeures des Californiens sont si petites, qu'ils ne peuvent s'y étendre. Ceux qui rafinent en commodités, les couvrent de roseaux. Les autres les laissent découvertes. Ils sont nuds, à moins, qu'on ne prenne pour habits,

les figures qu'ils gravent sur la peau. Les femmes se cachent un peu moins mal que les hommes. Les cérémonies de leur culte sont si ridicules, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Elles consistent en danses, jusqu'à tomber de lassitude, des cris de forcenés qu'ils prennent pour des concerts, la fumée de tabac qu'on se soufle au nez, des idoles difformes, grimacières, monstrueuses, comme celles du Mexique. Il paroît que les Espagnols ne gardent ce pays, que pour que d'autres nations ne le possèdent pas.

NOUVEAU MEXIQUE.

Le nouveau Mexique est entre la Louisiane, le lac de Californie et l'ancien Mexique. Le terroir est fertile, riche en mines et en bois de charpente. Les rivières sont nombreuses ; mais il n'y en a que deux de navigables. Les naturels sont affables, généreux, pacifiques. Il faut prendre garde de les irriter, parce qu'ils ont du courage, et qu'ils manient la lance, et se servent de l'arc avec beaucoup de dextérité. Ils sont vêtus, bâtissent des maisons de pierre, et cultivent leurs champs.

Chaque tribu a son souverain. Ne faisant pas un corps de nation, ils ont été plus aisés à subjuguer. Les Espagnols ne les ont pas trouvés éloignés d'embrasser la religion chrétienne. Tout ce qu'ils craignoient c'est qu'elle ne servît de prétexte pour les dépouiller de leur liberté. Ils en sont fort jaloux: quand les Espagnols ont voulu lui porter atteinte, ils ont éprouvé leur fureur. Du reste, ils laissent les côtes aux étrangers, qui ont bâti la ville de Santa-Fé, le centre de leurs établissemens. Comme le pays est sain et agréable, l'Espagne y laisse passer tous les ans un certain nombre de familles pauvres. Conduite prudente. Outre que c'est une ressource pour les indigens d'Europe, c'est un moyen d'y répandre, sans violence, les arts, les principes religieux, et les avantages du gouvernement, et de la vie sociale.

FLORIDE.

La Floride se trouve entre le golfe du Mexique, les montagnes des Apalaches, la Louisiane, et la grande rivière de Mississipi. Elle est ainsi nommée, ou parce qu'on l'a découverte

le jour de *Pâque fleuri*, ou parce que l'œil y est ordinairement réjoui par la variété des fleurs, et l'odorat flatté de leur parfum. Ces avantages annoncent ceux d'une germination abondante, et d'une grande fécondité. Dans ce beau pays, habitent des hommes et des femmes qui ne le déparent pas. Les premiers, robustes, bien proportionnés, un peu olivâtres, hardis et constans dans leurs entreprises. Les femmes embarrassent à décider ce qu'on doit le plus admirer, en elles, de la beauté, du courage, ou de la fidélité conjugale. La nudité n'est chez elles ni vaine ni honteuse. Les Espagnols accusent les Floridiens de tromper dans le commerce; mais s'ils trompent, leurs accusateurs prennent bien leur revanche.

Les Floridiens adorent le soleil et la lune, comme suprêmes divinités, et beaucoup d'autres subalternes dont ils se font des idoles. Ils ne veulent point de la religion chrétienne, non par répugnance pour elle; mais parce qu'ils la voient professée par des hommes cruels et avares. Leurs peuplades sont partagées en tribus, qui ont des chefs nommés *Paraouski*. Eux seuls jouissent du droit d'épouser deux femmes. Les

sorciers, les médecins, les prêtres ont un grand empire. Ceux-ci affectent un air grave, sont couverts de grands manteaux de peaux, silencieux et astreints à une vie austère. Les Espagnols tiennent la Floride en sujétion par deux forts garnis d'artillerie et assez bien gardés.

AUTRES ETATS ESPAGNOLS.

La nouvelle Castille, la nouvelle Grenade, la nouvelle Andalousie, beaucoup d'autres pays auxquels les conquérans, en leur imposant ces noms, font, pour ainsi dire, porter la livrée espagnole, dans une étendue immense de l'Amérique méridionale. On n'en connoît pas le centre. Les seuls Jésuites y ont pénétré, « et disent « les auteurs, ont gagné plus d'empire « sur les naturels par leur politique, « sans verser de sang, que la cour « d'Espagne après le massacre de plu- « sieurs milliers ». Non-seulement ce centre renferme dans ses forêts ceux qui les habitent, mais encore un grand nombre d'Indiens qui s'y sont réfugiés pour se soustraire aux vexations des Européens. On peut y trouver d'an-

ciens Péruviens qui y ont porté leurs rites et leurs mœurs. Les pères sortoient des palais ; eux ils sortent des cavernes au moment où l'astre brillant du jour commence à éclairer le monde, ou que ses rayons s'échappent à travers les ombrages touffus de leurs forêts. Ils le saluent par des chants, l'adorent et lui offrent de l'encens. Ils vivent en frères, donnent de fréquens regrets à leur état passé, respectent la vieillesse, se félicitent à la naissance, se réjouissent au mariage, pleurent aux funérailles. Rien d'exagéré chez eux. Tout y est simple comme la nature.

La nouvelle Castille est comme le lien des autres possessions espagnoles méridionales hors du Pérou. L'air en général n'y est ni sain, ni agréable. Il y règne une chaleur étouffante et une humidité funeste; mais elle abonde en or. Aux yeux des conquérans cela compense tout. Il s'en faut que les naturels soient entièrement soumis. Ils ne le seront peut-être jamais, parce qu'ils ont du courage et de la constance, et que quand ils sont pressés, ils se retirent dans des lieux dont la nature a fait des forteresses inexpugnables. Les ports de la nouvelle Castille sont sur la mer du nord; mais elle a l'avan-

tage de communiquer par le Darien avec la mer du sud. Toutes ces côtes nord et sud ont des villes espagnoles; il suffira d'indiquer les principales.

Porto Bello est très-mal-saine. Les animaux qu'on y transporte maigrissent malgré la nourriture. C'est le rendez vous des galions. On y apporte de *Panama* le trésor qui doit les charger. Cette dernière, bien fortifiée, est la résidence d'un gouverneur. *Carthagène*, centre d'un grand commerce, a de bonnes fortifications, et beaucoup d'habitans riches. Les galions y touchent. *Sainte-Marthe*, située sur Rio-Grande, est déchue de son opulence, depuis que les Galions n'entrent plus dans cette rivière. *Hacha*, *Venezuela*, *Maracaïbo*, *Comana*, cités de l'intérieur et beaucoup d'autres qu'on ne nomme pas, ne doivent être réputées villes que relativement aux bourgades de ce pays et à quelques fortifications qui les entourent. Il y en a où on ne compte que cent maisons.

Quito est peut-être la ville la plus élevée du monde, où on respire le meilleur air. On y envoye les malades pour recouvrer la santé. A cet avantage se

joint la fécondité. On y jouit d'un printems perpétuel, où, ce qui le vaut bien, d'un automne sans interruption. A côté du bouton qui se gonfle, brille la fleur qui s'épanouit, auprès languit celle qui se fane et fait place au fruit. Dans la même plaine, le blé commence à lever, plus avant il montre son épi; il jaunit plus loin et appelle le moissonneur. *Cusco*, l'ancienne capitale du Pérou n'a pas dégénérée de sa splendeur. *Lima*, la nouvelle et son émule, non moins magnifique, l'emporte par son commerce que le voisinage de la mer rend actif et fructueux. Le vice-roi y demeure. Les environs sont délicieux. Au contraire, rien de si triste qe l'aspect du *Potosi*, montagne aride, stérile, raboteuse. On n'y trouve ni fruits, ni herbes, ni plantes. Mais son sein renferme les mines d'argent les plus riches de l'univers et qu'on juge inépuisables; le présent le plus funeste que la nature ait fait aux malheureux Indiens, que des maîtres avides forcent de fouiller ces mines, pour en faire leur profit.

PARAGUAY.

Au milieu des possessions Espagnoles et Portugaises, se trouve le *Paraguay*, pays immense, qui étoit couvert de forêts, et que la culture a rendu fertile. Dans ces bois, aussi anciens que le monde, erroient avec les tigres, les lions et les ours, et vivoient en bêtes brutes, des familles qui ne se rencontroient que pour se détruire. Les jésuites pénétrèrent dans leurs repaires. A force de soins et de peines, à travers les dangers de toute espèce, ils réunirent environ cinquante familles, auxquelles ils firent goûter les vertus sociales avec la religion. Les membres de ces familles, devenus des espèces de missionnaires, en appellèrent d'autres au nouveau genre de vie, dont ils vantoient les douceurs et les avantages; de sorte que l'on comptoit dans l'état florissant de cette mission, plus de quarante mille familles sous la domination de ces pères.

On leur a reproché cette domination exclusive. On leur a fait un grief de ce qu'ils n'avoient fait connoître aux Indiens d'autre autorité que la leur, de

ce qu'ils les tenoient sequestrés des Espagnols et des Portugais avec la même inquiétude qu'un jaloux garde sa femme, et un avare son trésor, de ce qu'ils ont armé leurs disciples, leur ont appris les évolutions militaires, à faire la poudre, à fondre les canons, à se mettre dans un état de défense respectable. A cela ils répondoient en montrant leurs prosélites laborieux, bons pères, époux fidèles, enfans dociles, réglés dans leurs mœurs, égaux en richesses, sans luxe ni pauvreté, secourus dans leurs maladies, gais, contens et heureux, sur tout singulièrement attachés à leur prêtre, qu'ils nomment *père* par excellence, chef civil, ecclésiastique et militaire.

On appelle les villages *doctrines*. Tout s'y fait, dit un historien qui n'est pas jésuite, comme dans une même famille. On cultive les champs en commun. Le produit est mis dans des magasins et distribué selon les besoins. Tous les matins et les soirs les enfans sont appellés par le son de la cloche à la prière. Il n'est permis à personne de manquer la messe. Cette assiduité fait connoître les malades et les infirmes, que le *père* va visiter, et auxquels il

porte des secours et des douceurs. Sa maison qui est vaste, parce que les conseils et les assemblées s'y tiennent, est toujours ouverte à ceux qui veulent le consulter. Les mariages se célébrent les dimanches, afin de leur donner plus d'éclat. Le *père* rappelle dans son exhortation, ce qui s'est passé pendant la semaine; loue, blâme, inflige même des pénitences, réconcilie publiquement ceux que quelques vivacités avoient aliénés. Ainsi la paix règne avec la pureté des mœurs et une charité vraiment fraternelle.

Quand même il se seroit glissé quelques défauts dans cette belle institution, elle n'en seroit pas moins admirable et digne de l'estime et de l'éloge de tous ceux qui en ont connoissance. Il se peut faire que les jésuites, une fois consolidés, ayent affecté une espèce de royalisme, que sous la bannière de la croix, leurs disciples soient devenus de véritables sujets, que les pères aient converti au profit de l'ordre l'excédent des besoins dont ils ne rendoient pas compte: qu'ils aient eu dessein en formant ces peuplades aux armes, de les prémunir contre les entreprises des couronnes espagnoles et portuguaises,

qu'ils pouvoient croire n'être pas sans prétentions sur ses contrées florissantes. Mais il est certain que les jésuites faisoient exactement payer le tribut imposé aux *doctrines*, ou plutôt qu'ils le payoient eux-mêmes, puisqu'ils tenoient les deniers. Ce n'est donc pas pour faire rentrer ce tribut, que les Espagnols et les Portugais se sont accordés à enlever les jésuites de ces contrées; mais peut-être voyant augmenter les richesses, ils auront voulu augmenter la redevance, et auront craint la résistance des peuples sous de pareils guides.

Quant au soin de ne laisser pénétrer ni portugais ni espagnols dans les *doctrines*, on peut approuver le motif des jésuites; savoir qu'ils appréhendoient que les mauvais discours et les mauvais exemples de ces chrétiens, peu exacts, ne corrompissent leurs prosélytes et ne leur enlevassent cette simplicité de foi et de mœurs qui faisoit leur bonheur. Etoient-ils heureux sous leurs conducteurs? Le sont-ils également depuis qu'on les en a privés? Quand même cette question se décideroit à l'avantage des couronnes, il resteroit toujours aux jésuites la gloire

d'une institution unique dans son genre et pleine d'humanité. On observera que les jésuites ne permettoient pas à leurs Indiens de fouiller les mines d'or et d'argent que le Paraguay renferme. Il faut applaudir à cette précaution, si elle a eu pour motif de soustraire leurs élèves à la cupidité des Européens.

BRÉSIL.

Le Brésil, qui confine au Paraguay, est la seule possession portugaise en Amérique; mais elle en vaut plusieurs autres par sa fertilité, ses richesses et son étendue. Quand les Portugais y arrivèrent, les naturels étoient divisées et en guerre ouverte, ce qui facilita le succès des étrangers. On dit que les Brésiliens étoient antropophages; mais cette horreur n'est pas bien prouvée. On aime à ne la jamais croire, que quand il est impossible d'en douter. L'auteur qui rapporte cette atrocité, dit aussi qu'il y a des possédés qui causent avec le diable; qu'il les a vus et entendus; que ces peuples n'ont point de gouvernement; cependant il leur reconnoît des rois, des généraux et des caciques; point de police, néanmoins des loix;

entre autres, celle du *Talion*; point de religion, avec des prêtres, et de croyance des récompenses et des châtimens après la mort; point d'idée que l'ame survive; et ils mettent dans les tombeaux des provisions pour le voyage. Ces contradictions portent à croire ou que les Brésiliens sont mal connus, ou qu'on attribue au général des opinions particulières à quelques cantons.

Ces peuples sont d'une bonne taille, ont les traits beaux, les cheveux longs et noirs, le teint cuivré. Posés à la même latitude que les nègres, de l'autre côté de l'océan atlantique, ils diffèrent entièrement de couleur, de figure et de mœurs. Les Brésiliens sont infatigables à la course. Ils marchent jour et nuit sans s'arrêter, pour surprendre l'ennemi à deux et trois cents lieux de distance. C'est toujours un sujet d'étonnement, qu'on puisse se haïr de si loin. Ce pays donne aux Portugais le bois de teinture, l'ivoire, l'ambre, la résine, les baumes, l'indigo, le tabac, le jaspe, l'or, les diamans, les beaux coquillages, le cristal, les émeraudes, le sucre en grande abondance. Les frians n'oublieront pas les confitures,

qui sont délicieuses, ni les dames les plumes, qui sont les plus belles du monde.

Dans un lieu entouré de forêts et de montagnes inaccessibles, existe une république, appellée St-*Paul*, du nom de la ville, qui en est le centre. Elle est composée d'espagnols, portugais, créoles, nègres, la plupart notés pour leurs crimes, et fuyant le châtiment. Après avoir vécu long-tems sans ordre et sans loix, ils ont senti la nécessité de se donner un gouvernement. Il est purement démocratique. Ils se disent indépendans du Portugal. Cependant ils paient un léger tribut. Ils ne sont guères que quatre mille. La capitale est propre et bien bâtie. Ces républicains ne laissent point entrer chez eux, et ne souffrent point qu'on en sorte. On ne sait ce qui s'y passe que par des nègres qui s'en échappent quelquefois. On veut nous persuader qu'a portée du Brésil, existe une république des *Amazones*, dont la grande rivière qui le borne a pris son nom. On a parlé de ces guerrières en Asie et en Afrique; on en parle aussi en Amérique, et on n'en trouve pas plus dans une partie du monde que dans l'autre.

GUYANE.

Les Hollandais ont eu des vues sur le Brésil. Repoussés par les Portugais, ils se sont établis à côté dans la *Guyane*. A force de travail ils ont rendu habitable ce terrein bas et marécageux. Le plus difficile a été de percer des avenues à travers les bois, pour ouvrir le passage aux courans d'air. Leur capitale est *Surinam*, d'où dépendent quelques îles rendues fécondes par l'industrie.

Les Français ont aussi posé le pied en *Guyane*, ils ont placé le chef-lieu de leur établissement dans la *Cayenne*, île formée à l'embouchure de la rivière de ce nom. Elle a environ douze lieues de tour et plusieurs villages bien peuplés. On s'y est adonné à la culture du café et des cannes de sucre, qui a réussi. Français et Hollandais ont la perspective d'un établissement immense en ferme, quand ils voudront s'enfoncer dans les forêts. En s'avançant de part et d'autre les colons de la *Guyane* et les habitans du Paraguay pourroient par la suite se donner la main.

POSSESSIONS FRANÇAISES ET ANGLAISES.

Les possessions françaises et anglaises en Amérique ont si souvent passé d'une main dans l'autre, qu'il convient de les comprendre sous une dénomination commune.

Elle s'étendent le long de la côte depuis un peu en déça du Mississipi, jusqu'un peu au-delà du fleuve Saint-Laurent. Dans cet espace se trouvent la Virginie, la nouvelle Ecosse, la nouvelle Angleterre, le Canada et plusieurs grandes îles. En s'enfonçant dans les terres, ces possessions sont plus ou bornées par les nations sauvages, qui s'éloignent ou se rapprochent, selon qu'elles se sentent fortes ou foibles.

A la différence des barbares dont on a déjà parlé, ce n'est point ordinairement l'appât du gain, le desir du pillage qui attirent ces hordes de barbares sur les établissemens Européens; c'est presque toujours la vengeance, une espèce de rage contre ces peuples nouveaux, qu'ils regardent comme les usurpateurs de leurs anciens domaines. Cette espèce de rage est fortifiée et ac-

crue, et est devenue un motif et un moyen de destruction par la conduite impolitique des Anglais et des Français, qui, dans leurs querelles ont cherché à s'appuyer les uns contre les autres, de l'alliance de ces sauvages, leur ont fourni des armes, leur en ont appris l'usage, et se sont quelquefois mis à la tête des expéditions sanglantes, dont ils savoient que la fin seroit le massacre des prisonniers, après des tourmens qui font frémir la nature.

Une différence essentielle entre les entreprises sur ces côtes septentrionales et les éruptions européennes sur les territoires mexicains et péruviens, est que celles-ci avoient pour but principal, la recherche de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et de toutes les richesses du luxe; au lieu qu'entre les aventuriers appellés sur les bords sauvages par le desir de tenter fortune, il s'en trouva beaucoup qui ne cherchoient qu'une ressource contre le besoin, un asyle contre les troubles qui agitoient leur patrie; ces motifs les disposoient à devenir cultivateurs, et rendirent en peu de tems ces colonies florissantes.

VIRGINIE.

La première partie de ce vaste rivage, occupé par les Anglais, fut nommée Virginie, pour flatter la reine *Elisabeth*, qui à force de se montrer jalouse de la réputation de virginité, a réussi à rendre la sienne douteuse. Ils abordèrent en 1611. Les habitans leur marquèrent beaucoup de surprise, mais aucune intention hostile. On les trouva couverts, de la ceinture en bas, de peaux de bêtes, armés de flèches, de bâtons pointus durcis au feu, un bouclier au bras, et couverts d'une espèce de cuirasse d'osier. Ils reconnoissent un roi et des castes nobles. Les deux sexes se peignoient le visage et le corps, s'ornoient de colliers, de coquillages, de perles, de pattes d'oiseaux selon la fantaisie et les moyens. Hommes et femmes avoient la taille belle, les traits réguliers, un peu bruns. Les femmes plus couvertes que les hommes, les filles plus parées que les femmes, plus soigneuses de leur chevelure, qu'elles tressoient agréablement. Les femmes les coupoient sur le devant et les remplaçoient par une espèce de chapelet

en forme de couronne. Les vieillards et les prêtres étoient vêtus de peaux plus fines. Ils avoient grande attention à laisser traîner la queue de l'animal, comme un ornement de distinction.

Outre les prêtres, dont on ne connoît pas bien les fonctions, ils avoient des jongleurs ou devins, qui jouissoient auprès d'eux d'un grand crédit. Tous, hommes et femmes, portoient sur le dos des caractères gravés, qui indiquoient le tems et le lieu de leur naissance, leur tribu, à quel prince ils appartenoient, leurs dignités. Quatre flèches marquoient la souveraineté. On n'a pu savoir la signification des autres caractères, qui étoient fort variés. Ils ne connoissoient point le fer et y suppléoient par des cailloux qu'ils rendoient tranchans et des coquilles qu'ils aiguisoient.

A voir la simplicité de leurs outils, on ne pouvoit considérer sans admiration les ouvrages qu'ils faisoient. Ils abattoient les plus gros arbres. Le feu servoit à les creuser, pour en faire des canots. Ils l'employoient avec beaucoup d'adresse et savoient si bien le ménager, qu'ils faisoient rôtir leur viande sur des grils de bois, sans les endom-

mager. Ils avoient aussi de la poterie, façonnée sans tour avec élégance par la main des femmes. Leurs ragouts, où ils mêloient aux viandes des racines et du poisson, auroient paru bons à des Européens, qui n'auroient pas été accoutumés au sel et aux épices. Ils étoient habiles et adroits pêcheurs à la ligne, à la flèche, au panier. Chacun rafinoit sur les engins des autres. Il y avoit à cet égard une émulation qui produisoit beaucoup de variété. En général les Virginiens étoient sobres, et par cette raison vivoient long-tems.

Ce qu'ils pratiquoient au moment de la découverte ils le font encore. Leur grand plaisir est de se rassembler, hommes et femmes, autour d'un grand feu, de hurler des chansons, de faire un bruit épouvantable en agitant des calebasses pleines de petits cailloux. Ces fêtes ont lieu principalement au retour d'une expédition heureuse. Ils en célèbrent aussi une dont on ignore l'origine. Au tems indiqué tous y accourent de fort loin, les hommes renferment le cercle des femmes. Celles-ci ont au milieu d'elles les trois plus belles filles entrelacées dans l'attitude que les anciens ont donnée aux grâces. Elles battent

avec le pied la mesure qui règle la danse générale. Ces assemblées ne finissent point sans repas.

Leurs maisons consistent en piquets fichés en terre et couverts de nattes. Derrière sont les jardins, le tout ordinairement entouré d'une palissade. Ces assemblages forment des hameaux, des villages quelquefois assez considérables pour mériter le nom de villes. Au milieu il y a toujours une cabane plus grande et couverte de nattes plus fines qui sert de temple. L'idée qu'il ont de la divinité ne s'élève pas au de-là de leurs idoles. Elles sont de bois, si hideuses, qu'on croiroit qu'ils les font exprès pour en avoir peur. On ne voit de fonctions bien marquées aux prêtres, que dans les funérailles. Ils gardent les morts et prient continuellement pour eux. Leurs demeures sont les sépulcres. Ils consistent en un échafaudage de neuf ou dix pieds de haut, sur lequel sont couchés les cadavres déchargés de la chair et si bien recouverts de la peau, qu'on a peine à reconnoître qu'ils aient été disséqués. Les prêtres habitent le dessous. La principale culture est le tabac et le maïs. Leurs champs sont séparés. La polygamie n'est point en

usage et le lien du mariage est sacré.

On s'est un peu étendu sur les mœurs de ces sauvages, parce que ce sont à-peu-près celles de toutes ces nations septentrionales. On aura soin de marquer les différences à mesure qu'elles se rencontreront. Il faut de même regarder comme commun à tous les établissemens anglais, ce qu'on va dire de la Virginie, sauf aussi les différences qu'y mettent des circonstances particulières.

Les Anglais arrivés ainsi qu'on l'a dit, dans ces pays lointains, non comme les aventuriers espagnols, qui alloient chercher les pays où on mangeoit et buvoit dans l'or, pour enlever ce métal et venir jouir de leur opulence en Europe: les Anglais, au contraire, fuyant les troubles des guerres civiles sous *Charles I*, quittoient leur patrie, pour n'y plus retourner, dans le dessein de s'en faire une nouvelle et de s'y fixer pour toujours. L'agriculture nourricière fut leur première occupation, d'où ils acquirent le nom de *Planteurs* qui est resté et qui indique les premiers propriétaires de ces colonies. Les sauvages repoussés insensiblement par ces nouveaux hôtes, leur cédèrent la place,

non sans défendre quelquefois leurs anciennes propriétés. Ne trouvant pas de secours pour leurs travaux aratoires dans les habitans qui fuyoient, les colons firent venir des nègres. Moyennant ces bras subsidiaires, ils tirèrent de leur culture un superflu, qu'ils firent passer dans la mère patrie, avec laquelle les liaisons de parenté et d'amitié leur conservèrent des correspondances. Ainsi s'établit un commerce lucratif, moins brillant, mais plus sûr que celui de l'or, parce que la subsistance passe avant le luxe.

Ces colons se firent d'abord des lois entr'eux; mais la dissidence des sentimens, les troubles qu'ils avoient fuis vinrent les chercher jusques dans leur asyle. Les uns restèrent attachés à l'autorité royale, quoiqu'elle parût abattue avec la tête de *Charles I^r^*; les autres se déclarèrent pour la république, et *Cromwel* son protecteur. Des discussions jointes aux attaques des naturels, qui en étoient instruits et qui en profitèrent, firent souvent péricliter la colonie. On se battoit avec fureur. Les sauvages ne faisoient point de quartier : les Anglais non plus, ne firent point de grace. Quoique plus forts par

le genre des armes et l'habileté militaire, ils perdoient beaucoup par le ravage de leurs champs, leur plus précieuse richesse. Ils recherchèrent donc avec empressement des trèves, dont la principale condition étoit toujours que les sauvages s'eloigneroient. Ainsi la guerre même engendroit des avantages.

Quand cette colonie fut devenue importante, le roi d'Angleterre y nomma un gouverneur. C'étoit une place lucrative. Elle fut sollicitée par les premiers seigneurs, qui trouvèrent moyen d'avoir le gain sans peine. Ils restoient à la cour, et envoyoient un lieutenant. Les colons se plaignirent. On leur répondit qu'ils ne connoissoient pas leur intérêt, et qu'il étoit beaucoup plus avantageux pour eux, d'avoir auprès du roi et de ses ministres, un protecteur permanent, que s'il résidoit au milieu d'eux; d'autant plus que pour les besoins du moment, le lieutenant le suppléoit. Il fallut trouver ces raisons bonnes. Mais on remarque que presque dès l'origine, il y a toujours eu en Virginie, un fond de mécontentement contre l'Angleterre, et un germe de division entre la mère et la fille.

NOUVELLE ANGLETERRE.

La nouvelle Angleterre, plus au nord que la Virginie a été fréquentée par les Anglais avant elle. Retracer les progrès de son établissement, son agrandissement, ses empiétemens sur les sauvages, les vicissitudes de son gouvernement, ce seroit répéter ce qui vient d'être dit de la Virginie. On remarquera seulement que les dissentions religieuses y ont été plus vives, plus animées que chez les Virginiens. Les *Puritains* s'y retirèrent en grand nombre, après la mort de *Cromwel*. Avec leurs idées de plus grande perfection, ils apportèrent l'intolérance. La division se mit entr'eux mêmes. L'efficacité de la grace, la force des mérites, matière toujours rebattue, point de doctrine toujours inconciliable échauffa les esprits, sur-tout les cerveaux des femmes. Elles entraînèrent leurs maris. On assembla un synode. Ceux qui ne furent pas contens de sa décision, se retirèrent dans *Rhode-Island*, qu'ils peuplèrent, cultivèrent, où ils bâtirent et établirent un commerce considérable. Ainsi une

des plus belles parties des colonies anglaises, doit son état florissant aux dissentions religieuses.

Que les Anglais, qui blâment à juste titre, les rigueurs de l'inquisition, fassent attention à ce qui s'est passé dans la nouvelle Angleterre, à l'égard des *Quakers* et des *Sorciers*; et ils conviendront que les erreurs cruelles et sanguinaires, sont de tous les tems, et de toutes les nations. On ne voit point qu'il y ait eu de raisons politiques, pour proscrire les quakers de la nouvelle Angleterre, comme seroient des intérêts de commerce, la crainte d'être traversé par des négocians plus industrieux, ou d'autres motifs semblables. Il paroît que ce fut une véritable *haine théologique*. On leur fit souffrir une persécution sanglante. On en verra les formes dans la loi publiée à ce sujet. 1556.

Elle porte : « Tout Quaker qui, pour « la première fois paroîtra dans la nou- « velle Angleterre, après en avoir été « banni, sera condamné, si c'est un « homme, à avoir une oreille coupée, « et à être envoyé à la maison de cor- « rection, pour y être appliqué à des « travaux rudes et pénibles, jusqu'à ce « qu'il trouve moyen de s'embarquer à

« ses frais. Pour la seconde fois, on lui « coupera l'autre oreille ; et il sera « pareillement renfermé. Si c'est une « femme, elle sera cruellement fouet- « tée, et envoyée à la maison de cor- « rection. Pour la troisième fois, « hommes et femmes auront la langue « percée avec un fer chaud, et seront « toujours renfermés, jusqu'à ce qu'ils « soient embarqués à leur frais. »

Il n'est point étonnant que des fanatiques, et on peut appeller ainsi tous les persécuteurs, que des fanatiques, aient été en même tems crédules ; mais on a de la peine à se persuader que les mêmes fanatiques aient cru de bonne foi aux sorciers. Parmi ces persécuteurs on trouve un gouverneur, des ministres puritains, des magistrats. Sous leurs yeux on employoit les tourmens, pour arracher à des femmes l'aveu qu'elles en avoient ensorcelé d'autres. On fit pendre plusieurs personnes sur la déposition des *esprits*. Un juge qui avoit présidé à ces condamnations, las de ces sentences sanguinaires, n'en voulant plus prononcer, fut accusé lui-même comme complice et forcé de fuir. Des dénonciateurs assurèrent que son frère avoit traversé l'air

sur son chien, pour aller au sabat. Il étoit condamné. Ce fut avec la plus grande peine qu'il évita la mort, mais son chien la souffrit. On passeroit sous silence ces traits de démence barbare, s'il n'étoit pas important que les hommes trouvent dans l'histoire des exemples qui leur inspirent l'horreur de la persécution. Ils sauront donc qu'il y eut environ deux cents personnes accusées, cent cinquante emprisonnées, vingt-huit condamnées à mort, et vingt exécutées.

MARILAND, etc.

Le *Mariland*, voisin de la Virginie, a toujours été assez tranquille. La colonie de *New-Yorck*, où se trouve *Long-Island*, et beaucoup d'autres îles, a donné des embarras à la mère patrie pour son gouvernement. Il fallut changer et renouveller ses chartes. Le *New-Jersey* a été dans son origine une retraite pour tous les dissidens mêmes catholiques et quakers. Elle possède la fameuse ville de *Boston*. Enfin, la *Nouvelle-Ecosse*, ou l'*Acadie*, a passé des Français aux Anglais, qui la possèdent maintenant. Par elle ils se sont avancés

dans le *Canada*. Il n'est pas étonnant que cette belle province exposée à leurs invasions, sans autre secours que ceux qui lui venoient de France, soit tombée entre les mains des Anglais qui réparoient facilement leurs pertes, et pourvoyoient abondamment aux besoins de leurs armées, par la ressource si prochaine de leurs colonies.

TERRE-NEUVE.

L'île de *Terre-Neuve*, qui commande pour ainsi dire le fleuve St.-Laurent, après avoir été disputée, entre les Français et les Anglais, appartient à la fin, à ceux-ci. Ce fleuve entre dans la mer par une embouchure de trente lieues, entrecoupée de plusieurs autres îles, qui ont été aussi un objet de desir, pour les deux nations européennes. Les forteresses que les Français y avoient établies, entr'autres celles de *Louisbourg*, sont tombées successivement entre les mains des Anglais. Terre-Neuve est plus avantageuse par sa position, que par ses productions. Elle a environ trois cents lieues de tour, est couverte de forêts. Il y fait extrêmement chaud en été, et un froid

insupportable en hiver. Les naturels sont petits, mais nerveux. La largeur extraordinaire de leur visage étonne à la première vue. On ne leur voit point de barbe. Ils sont fins, rusés et traîtres, et ne songent pas à restituer ce qu'ils ont volé. Ceci n'est point particulier aux habitans de Terre-Neuve.

Le *Grand Banc*, qu'on peut appeller l'*Empire de la Morue*, est peu éloigné de l'île. Il peut avoir trois cents lieues de long, sur cent de large. C'est une montagne sous l'eau. Les cimes en sont inégales. La quantité de morues qu'on y pêche est incroyable. Lorsque le poisson approche de cette espèce de rendez-vous, l'air se charge d'un brouillard froid si épais, qu'à peine le soleil peut-il le pénétrer, pendant que l'île de Terre-Neuve, qui est auprès, jouit d'un ciel pur et serein : phénomène qui embarrasse les naturalistes. Les Anglais, les Français, les Hollandais, ont part à cette pêche, bienfait de la providence, qu'ils tachent quelquefois de s'interdire.

CANADA.

Le *Canada* a été appellé la *Nouvelle-France ;* mais ce n'est plus la France qui le possède. Ici se voit un autre état de choses. Ce ne sont point des *Planteurs* qui ont formé la colonie. Les Français, en remontant le fleuve Saint-Laurent, ont trouvé des sauvages couverts de fourrures, qu'ils échangeoient volontiers contre les merceries des aventuriers. Ceux-ci, en avançant toujours vers l'intérieur des terres, d'où on leur apportoit ces précieuses fourrures, ont eu soin d'établir des lieux de repos et de refuge, d'où ils partoient pour aller plus loin, et où ils se retiroient quand ils étoient poursuivis. C'est à cette précaution que les villes de Québec et de Montréal, sur le grand fleuve et d'autres sur de moindres rivières, doivent leur origine.

L'activité propre aux français ne leur a pas permis d'attendre toujours dans ces villes les produits de la chasse des sauvages. Ils ont pris plaisir à partager les fatigues et les dangers des chasseurs. Des courses dans lesquelles ils s'engageoient leur ont fait faire des décou-

vertes fort éloignées. Il ne leur a pas non plus été possible de se mêler aux naturels dans leurs exercices, sans prendre aussi part à leurs guerres. Les armes à feu faisoient singulièrement desirer par les Canadiens, l'alliance des étrangers. Les nations qui pouvoient avoir quelques arquebusiers dans leurs rangs, se croyoient sûres de la victoire.

Algonquins, *Iroquois*, *Hurons*, *Natches*, *Esquimaux*, *Illinois*. Tels sont les noms des principaux peuples connus, habitant de ces vastes contrées couvertes de forêts, coupées par de fréquentes rivières et inondées de grands lacs. Ils sont tous, comme il convient à des chasseurs, diligens, agiles, et infatigables. Ils ont l'oreille fine, la vue perçante, et l'odorat, dit-on, si sûr, qu'en portant au nez l'herbe qui a été foulée, ils diront de quelle nation est celui qui a passé. Ces avantages leur sont d'une grande utilité dans les guerres qu'ils se font les uns contre les autres; guerres toutes de surprise, dont le but principal est de faire des prisonniers. La conduite qu'ils tiennent avec eux présente des contrariétés inconciliables. Il les caressent et les tourmentent, les adoptent

et les tuent. Le récit nous en a été transmis par un témoin oculaire.

Un chef Iroquois est pris par des Hurons. Ceux-ci conviennent dans leur assemblée de le présenter à un ancien chef de la nation, pour remplacer un neveu qu'il avoit perdu à la guerre, ou pour en disposer à sa volonté. Dans le premier moment de sa captivité l'Iroquois avoit été frappé, blessé, brûlé, mutilé de deux doigts. Le chef Huron le voyant en cet état, lui dit: « Neveu! « vous ne sauriez vous imaginer la joie « que j'ai ressentie, quand j'ai su que « vous vouliez bien remplacer celui « que j'ai perdu. J'ai déjà préparé une « nate pour vous dans ma cabanne, et « ce seroit une grande satisfaction « pour moi, d'y passer en paix avec « vous le reste de mes jours; mais « l'état dans lequel je vous vois, me « force à changer de résolution. Les « maux que vous souffrez doivent « vous rendre la vie insuportable, et « je crois vous rendre service en abré- « geant sa durée. Prenez courage mon « cher neveu. Préparez-vous à nous « faire voir que vous êtes un homme, « et que vous savez supporter toutes « sortes de tourmens ». Après cette

harangue on revêt le prisonnier des plus beaux habits, on lui sert des mets les plus délicats. La sœur de celui qu'il remplace lui prodigue ses soins. Une jenne et belle fille lui est donnée pour compagne. Il est promené pompeusement dans les villages. Quand on le ramène, le vieux oncle lui met sa propre pipe à la bouche, et essuie, avec une bonté paternelle, la sueur qui humecte son visage.

Le jour de la dernière cérémonie étant arrivé, l'oncle donne un grand repas. Le neveu en fait les honneurs, se lève à la fin et dit à l'assemblée: « frères, je suis prêt à mourir. Divertissez-vous autour de moi. Soyez persuadés que je ne crains ni la mort, « ni les tourmens que vous pourrez me « faire endurer. » Il entonne une chanson. Tous les guerriers l'accompagnent et le mènent à la *cabane de sang*. Il y recommence sa chanson de mort. On l'attache à un poteau. Les jeunes gens chargés du supplice l'environnent. Un chef les exhorte à se bien conduire, à ménager les tourmens pour les rendre plus longs et plus cruels. On fait devant lui la destination de ses membres: un bras à tel village, un pied à tel autre,

la tête à un troisième. Il écoute froidement. L'exécution commence. Des feux sont allumés autour de lui. On lui applique des fers rouges dans les endroits les plus sensibles. On le déchire, on le taillade. Il souffre sans se plaindre, sans donner signe de douleur, parlant des affaires de sa nation, comme il auroit fait chez lui au milieu de sa famille.

Ces barbaries, commencées le soir, se prolongent toute la nuit. Il est important que le soleil éclaire sa mort. Sitôt qu'il paroît, on lui donne le coup mortel. Les membres sont coupés pour être envoyés à leur destination, et le tronc jeté dans une chaudière pour en faire un repas. C'est un point d'honneur chez toutes ces nations, une espèce de religion de faire parade de cette insensibilité inconcevable, du mépris dédaigneux, non seulement de la mort, mais encore des tourmens les plus affreux.

Le gain n'est rien pour ces sauvages au prix de la gloire. Un gouverneur français proposoit à un chef huron, une rançon pour des prisonniers iroquois, que ceux-ci avoient faits; il répondit fièrement : « Je suis guerrier et non « marchand. Je n'ai pas quitté ma ca- « bane pour trafiquer, mais pour com-

« battre. Si vous avez envie de ces pri-
« sonniers, prenez-les. Je sais le lieu où
« je puis en faire d'autres ou mourir. »
Cette alternative est fondée sur ce que, quand ils sont sortis de leur village pour une expédition, il ne leur est pas permis, sous peine de passer pour lâches, d'y rentrer sans amener des prisonniers.

Ces peuples donnent à leurs traités toute la solennité dont ils sont capables. On décrit ainsi la cérémonie d'une paix jurée entre les Algonquins, les Hurons, les Iroquois et d'autres nations en présence d'un gouverneur français qui en étoit médiateur. Il y avoit au milieu de l'assemblée un espace circonscrit avec une corde, espace destiné à l'action des orateurs. Les députés des nations étoient assis et gardoient un silence respectueux. L'orateur iroquois entre dans le cercle, chargé d'autant de colliers qu'il y avoit d'articles dans le traité. Il adresse en ces termes la parole au gouverneur, auquel, par honneur et par une espèce d'adoption, il donnoit le nom d'un grand homme de sa nation : *Ouonthio* « ouvre l'oreille à ma voix. Tous les « Iroquois parlent par ma bouche. « Mon cœur ne nourrit pas de mau-

« vais sentimens. Mes intentions sont « pures. Nous voulons oublier nos chan- « sons de guerre, pour ne chanter que « des chansons d'alégresse. ». Après ce début sublime dans sa simplicité, il entonne une chanson que le chœur de ses compatriotes continue. Pendant ce tems, l'orateur se promène vivement dans le cercle, s'arrête subitement, regarde fixement le soleil, frappe du pied, se tord les bras et fait différentes contorsions, apparemment relatives aux sentimens qu'exprimoit la chanson.

Entre les prisonniers que les Iroquois rendoient, se trouvoit un Français. L'orateur prend un collier, le met au cou du gouverneur, et lui dit: « Mon « père, ce collier rend la liberté à ton « sujet! » Il lui fait ensuite un reproche amical de ce qu'en renvoyant chez eux des prisonniers iroquois, il n'avoit pas assez pourvu à leur sureté et de ce qu'ils ont couru des risques dans le chemin. « Pour moi, dit-il, ce n'est pas « ainsi que j'ai traité celui que je te « rends. Je lui ai dit: Neveu, viens avec « moi, je veux te ramener dans ta fa- « mille au péril même de ma vie. » Les autres colliers avoient été placés sur la corde qui formoit l'enceinte, comme

emblèmes, chacun d'un des articles du traité. L'un indiquoit la liberté de la pêche et de la chasse, l'autre prescrivoit les précautions à prendre pour se visiter sans danger. Un troisième annonçoit les fêtes qu'on célébreroit en rejouissance de l'alliance. D'autres annonçoient la volonté de rendre réciproquement tous les prisonniers, le desir de les voir arriver, la réception amicale qu'on leur feroit. Quelquefois les articles n'étoient pas exprimés par des paroles, mais par des gestes très-expressifs.

La principale occupation des sauvages du Canada et la chasse. Il y a des animaux qu'ils poursuivent pour se nourrir de la chair, d'autres pour les peaux et les fourrures, quelquefois pour ces deux avantages. *L'élan*, espèce de cerf, beaucoup plus gros que les nôtres, fournit une nourriture saine et délicate. Sa peau est forte, chaude et légère. Il revient sur le chasseur qui l'a blessé. Cet animal, un des plus vifs que l'on connoisse, a pour ennemi le *carcajou*, le plus lent des quadrupèdes, qui en fait sa proie. Il le guette de dessus les arbres dans les forêts, tombe sur lui comme une masse, se crampone sur son dos, et quelqu'effort que fasse

l'élan, le carcajou le dévore. Les cerfs ordinaires et les bufles sont communs. Les fourrures de loups, des martes, des hermines, des rats de bois, des rats musqués, de l'écureuil, du putois, sont estimées. Le dernier, quand il est poursuivi, lâche une eau qui infecte l'air à un quart de lieue à la ronde.

L'animal le plus curieux de cette partie du monde est le castor. Il est de la taille d'un fort chien, quadrupède par devant, presque poisson par derrière. On lui connoît un penchant décidé pour la société, des inclinations pacifiques, des appétits modérés, l'horreur pour la chair et le sang, l'art de construire des ouvrages, dont la beauté, la grandeur, la solidité supposent un instinct rival de l'intelligence. Les castors se rassemblent à la fin de juillet, quelquefois au nombre de trois cents, pour construire leur habitation d'hiver. S'ils trouvent des eaux plates, comme celle d'un étang qui conserve toujours son même niveau, ils s'établissent sur le bord. S'ils ne trouvent que des eaux courantes, ils construisent une chaussée, et soutiennent l'eau à la même hauteur, par le moyen des déchargeoirs qu'ils y pratiquent et forment un étang.

On a vu de ces chaussées de cent pieds de long, sur dix à douze pieds d'épaisseur à la base.

Après cet ouvrage public, auquel toute la société concourt, les castors se divisent par compagnie, pour édifier les habitations particulières. Ce sont des maisonnettes bâties sur pilotis au bord de l'étang, quelquefois de deux ou trois étages, depuis cinq jusqu'à huit pieds de hauteur. Elles ont deux sorties, l'une sur la terre, pour aller chercher les branches d'arbre, dont l'écorce est leur nourriture, l'autre dans le lac, pour s'y jeter à la moindre alarme. Il y a aussi au-dessus de l'eau une fenêtre, qui sert à éclairer l'intérieur. Le tout bien enduit, impénétrable à l'eau et de la plus grande propreté. Les instrumens du castor pour abattre de très-gros arbres, les ébranler, les rendre utiles à leur destination, sont deux dents très-dures, propres à trancher ou à user en sciant. De forts ongles aux pattes qui sont faites en forme de mains et servent à diriger ces arbres pour les faire tomber sur l'eau. Sa queue plate, ovale, couverte d'écailles, longue d'un pied, épaisse d'un pouce, large de cinq ou six, est son auge pour voiturer sur l'eau le mor-

tier qu'il a délayé, et son seul outil pour le battre et le consolider. Elle lui sert aussi de gouvernail. Il nage avec vigueur à l'aide des membranes qui garnissent ses pattes de derrière. Il se fait de l'eau un point d'appui suffisant pour retenir contre le courant de l'eau, les arbres qu'il y jette destinés à ses constructions. Les castors quittes de leurs travaux à la fin de septembre, passent l'hiver en famille et se multiplient. Les mâles abandonnent les femelles au printems. Ils viennent de tems en tems à la cabane voir ce qui s'y passe; mais ils n'y séjournent plus. Ce sont eux qui font et placent à portée des provisions de bois pour l'hiver. Les mères demeurent occupées à alaiter et élever leurs petits. Quand ils deviennent forts, elles mènent la famille prendre l'air, la régalent de poisson, d'écrevisses et d'écorces fraîches. La société se rassemble en automne, s'ils n'ont que de légères réparations à faire à leur établissement; si au contraire une inondation, ou quelqu'accident à considérablement endommagé la digue et les cabanes, ils se réunissent plutôt.

Lorsque les sauvages n'avoient besoin de peaux de castor que pour leur usage,

ils se contentoient de ceux qu'ils trouvoient en chassant dans les bois; mais depuis que ces peaux sont devenues un objet de commerce et de luxe, ils attaquent la société entière, rompent les digues pour approcher plus aisément des cabanes, et détruisent les peuplades. Ces colonies pacifiques se sont retirées plus au Nord, pour se mettre à l'abri de ces violences; mais les chasseurs les y poursuivent. Déjà l'espèce devient rare, et il est à craindre qu'elle ne manque bientôt absolument.

Les Français et les Anglais se sont fait pendant cent cinquante ans une guerre funeste dans le Canada. Ils ont eu le malheur d'y trouver deux nations aussi ennemies, les *Hurons* et les *Iroquois*, sans compter d'autres peuples moins nombreux qu'ils ont mis aux mains. Ainsi ils ont multiplié les massacres.

L'importance de la colonie du Canada date de 1668. La cour de France, qui l'avoit jusqu'alors négligée, s'occupa du soin de la faire fleurir. On y envoya des gentilshommes peu fortunés, auxquels on donna des terres, qu'on décora du titre de seigneuries; de sorte qu'avec une industrie même

médiocre, ils parvinrent à pouvoir vivre en hommes de qualité. Des soldats devinrent planteurs et colons. Les officiers furent de grands tenanciers. Dans ce premier moment, l'ardeur française donna une face nouvelle à la colonie. On y prit par émulation l'habitude de l'industrie et du travail; mais cette activité ne fut pas de longue durée. Dès que les Français purent subsister honorablement, ils ne travaillèrent plus. Dès-lors les colonies anglaises acquirent une supériorité décidée.

Un Français nous a laissé cette comparaison des deux colonies : « Dans la « nouvelle Angleterre et autres pos- « sessions anglaises, on remarque une « opulence dont les possesseurs ne « font point usage. Dans la nouvelle « France, on aperçoit une pauvreté « réelle, cachée sous un air d'aisance. « le planteur anglais amasse des ri- « chesses, en s'interdisant toute dé- « pense inutile. Le Français canadien « jouit amplement de tout ce qu'il a « acquis, et fait quelquefois parade de « ce qu'il n'a pas. Le premier travaille « pour sa postérité; le second ne songe « pas à la sienne. Il l'abandonne à la « la détresse où il s'est trouvé lui-

« même, et lui laisse le soin de s'en « tirer comme elle pourra ». Il est à « souhaiter que du mélange de la parcimonie anglaise et de l'insouciance française, il se forme au Canada un caractère national, également éloigné des deux excès. Le Canada a été cédé à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763. Il avoit coûté à la France, en neuf ans de guerre, cent vingt-deux millions cinq cent quatre-vingt-dix mille livres.

LOUISIANE.

Si les Français pouvoient se figurer les peines qu'ont essuyées leurs ancêtres, combien il a coûté de sang pour acquérir quelques coins de terre dans la Louisianne et pour s'y maintenir, ils se féliciteroient du parti qu'à pris la cour de France, d'abandonner cette désastreuse colonie. Depuis 1560, qu'ils s'y sont introduits, ils ne l'ont pas possédé un jour sans être aux prises avec les plus cruels des sauvages, avec les Espagnols et les Anglais, jaloux de cette possession. Il en a été de même d'une partie de la Floride, acquise avec non moins de peine et de sang, que

les Français ont pareillement abandonnée : la Floride aux Anglais, la Louisiane aux Espagnols.

Le dessein des Français en se fortifiant dans ces colonies, étoit de prendre à revers les possessions anglaises et de les enclaver entre les grands lacs qui sont derrière, et les deux fleuves de Mississipi et de Saint-Laurent. Par la Louisianne et la Floride, ils pouvoient aussi se procurer une espèce de domination sur le golfe du Mexique ; et limitrophes des Anglais et des Espagnols, tenir la balance entre eux. Ces motifs politiques, bons pour l'Amérique, ont cédé à d'autres plus prépondérans en Europe. Les Français ont cédé ces deux colonies, lorsque par leur bravoure et à force de patience, ils avoient subjugué les anciens habitans. Nous ajouterons, éloge ou blâme, qu'ils les avoient presque tous détruits ; entre autres les *Natchés*, les plus barbares de tous. Par leurs mœurs, on peut juger de celles des autres nations.

Il y a apparence que les peuples de ce vaste pays, qu'on croit tenir au nord de l'Asie, si non par des terres contigues, du moins par des îles, ont la même origine. Leurs langues, quoique différentes, se rapprochent. Leurs cou-

tumes ne varient que dans des choses peu importantes. Même cruauté à l'égard des prisonniers. Tous les tourmentent et les mangent. Ils sont, en général, bien faits. Les femmes accouchent facilement. Elles ne se mettent au lit qu'après être allées elles mêmes laver leurs enfans à la rivière, dont il faut souvent casser la glace. L'oreiller sur lequel est placée la tête de l'enfant dans le berceau, n'est pas plus élevé que le matelas. Ainsi la tête posant toute entière, reste plate et ne s'arrondit point. En l'attachant, de peur qu'il ne tombe, on lui laisse toujours le ventre et la poitrine libres. Ils naissent blancs. Leurs fréquentes onctions, où il entre beaucoup de rouge, les rendent cuivrés. Ils regardent ces onctions comme nécessaires, pour se rendre souples et pour endurcir leur peau contre la piqûre des cousins.

Père et mère, chacun élève son sexe. Leur autorité est très-respectée. Le titre le plus honorable qu'ils puissent vous donner, est celui de *père*. Ils ne le prodiguent pas. En conséquence, c'est une sauve garde sûre quand ils vous en gratifient. Tous les jours ils se baignent, même dans les plus grands froids. Les filles nagent comme les gar-

çons. Tout le travail du ménage tombe sur les femmes. Les hommes s'occupent de la chasse, de la pêche, cultivent, bâtissent; ils se réunissent pour ces ouvrages, et s'en font un divertissement. Les enfans des deux sexes sont, dès l'âge le plus tendre, accoutumés à des fardeaux qu'on augmente à mesure qu'ils grandissent; de sorte que dans la force de l'âge, ils en portent quelquefois d'un poids étonnant.

Les vieillards sont dépositaires de la tradition. Ils ne la communiquent pas aux jeunes gens, et entre les hommes faits, ils n'appellent, à la connoissance des *anciennes paroles*, que ceux qui jusques-là se sont distingués par leur sagesse et leur bon sens. Ils ont l'idée d'un être suprême, qu'ils appellent le *Grand Esprit*. Il a sous lui d'autres *esprits* toujours prêts à exécuter ses ordres. L'air est plein d'autres esprits malfaisans. Ces peuples les implorent pour n'être pas en bute à leur malveillance. Ils leur font des offrandes, et s'imposent, en leur honneur, des jeûnes forts longs, pendant lesquels ils se privent de leurs femmes. Beaucoup d'entr'eux n'ont point d'idoles dans leurs temples; mais ils y entretiennent

du feu, avec certains rites qui font croire qu'ils le regardent comme sacré. Tout homme est prêtre et médecin.

On ne regarde pas à la familiarité des deux sexes, pourvu que les filles n'ayent pas d'enfans. Aussi sont-elles très habiles à se procurer l'avortement. Elles gagnent leur dot par leur complaisance; mais une fois mariées, les amours volages cessent. La fidélité prend la place. La polygamie et le divorce sont rares. Les chefs des familles sont comme les ministres du mariage. La cérémonie a une naïveté touchante.

La famille de la future la conduit en silence à la cabane du garçon. Elle trouve la famille de celui-ci rangée devant, et en est reçue avec des acclamations qu'elle réciproque. L'ancien de la fille est introduit dans la cabane où se trouve celui du garçon. « Vous « voilà, dit-il, à celui qui entre. Oui, « répond-il. Asseyez-vous, reprend le « premier. » Puis on garde le silence, comme si on méditoit sur ce qu'on va faire. Ils se lèvent ensuite. « Approchez-vous, disent-ils aux jeunes gens, et ils leur font un discours sur les devoirs mutuels du mariage. On apporte les présens. Le futur dit à la fille :

« Veux-tu me prendre pour ton époux? Elle répond : de tout mon cœur; aime-« moi autant que je t'aime, je n'aime-« rai jamais d'autre homme. » Le gar-« çon lui fait son présent, en disant : « Je t'aime, je te prends pour ma « femme, voici ce que je donne pour « t'acheter. » Il s'attache à l'oreille gauche une plume d'oiseau et une feuille de chêne, pour signifier qu'il est disposé à parcourir les forêts avec la rapidité d'un oiseau, pour fournir du gibier à sa femme et à ses enfans. De la main droite il tient un arc et des flèches, en signe de l'engagement qu'il prend de les défendre. La fille tient d'une main une branche de laurier, de l'autre un épi de maïs, qui lui est présenté par sa mère. Le laurier signifie qu'elle sera toujours douce et propre; le maïs, qu'elle aura soin de préparer la nourriture de son mari. Le garçon lui présente la main droite en disant : « Je « suis ton mari; elle répond : je suis ta « femme. » Il joint sa main à celle des parens de sa femme. Celle-ci en fait autant aux parens de son mari, en signe d'union des deux familles. En présence de cette assemblée, à laquelle le respect et la décence donnent un air au-

guste, il montre son lit à sa femme, et lui dit : « Regarde notre lit, tiens-le « en bon état, et prends garde qu'il « ne soit jamais souillé. » Le reste de la journée se passe en festins, en danses et en réjouissances. Les femmes sont en général traitées avec égards et tendresse. Elles ont leur voix dans la société.

Les sauvages sont partagés en tribus. Les noms seuls de celles qu'on connoît depuis les états européens jusques dans le Nord, approchant de la source des grands fleuves, composeroient une longue liste. Il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de particulariser les coutumes de ces peuplades. Chacune a son bon et son mauvais, ses singularités et ses bizarreries. Les unes ont des rois électifs, d'autres héréditaires ou bien de simples chefs, chargés à tems de la guerre et de la police. Les femmes même ne sont quelquefois pas exclues de ces fonctions. On trouve à peu-près ce mélange chez les *Natchès*, une des nations les plus puissantes, entre celles de la Louisiane et de la Floride.

Le grand chef, disent les Européens, qui ont vécu avec eux, porte le nom de *Soleil*, comme chez les Hurons et

plusieurs autres, c'est le fils, non du prédécesseur, mais de la plus proche parente. Elle est nommée *la femme chef.* Quoiqu'elle ne se mêle pas du gouvernement, on ne laisse pas de lui rendre de grands honneurs. Elle a même comme le chef droit de vie et de mort. Leurs sujets ne les abordent, et ne se retirent qu'en les saluant trois fois par une espèce de hurlement. Il n'est pas permis de leur tourner le dos. Le meilleur de la chasse, de la pêche, du butin, doit leur être porté. Au lever du soleil, le chef avance à la porte de la cabane, sitôt que l'astre paroît, il se prosterne, hurle trois fois respectueusement. On lui présente une pipe. Il en envoie au soleil les trois premières gorgées, et parfume d'autant le nord, le couchant et le midi. Il ne connoît que le soleil, et prétend en tirer son origine.

Lorsque le grand chef, ou la femme chef meurt, tous leurs domestiques les suivent au tombeau, et c'est un grand honneur. Le mari de la femme chef n'en est pas privé. Il est d'usage que ce soit son fils aîné qui l'étrangle. De tout ce qui est dans la cabane, ont fait une espèce de trône, sur lequel on place le

corps des deux époux. La première offrande est celle de douze petits enfans que leurs père et mère doivent avoir étranglés eux-mêmes. Suit une procession funèbre, mais qui affecte la joie et l'alégresse. Au milieu se voyent quatorze personnes des deux sexes, dévouées à la mort. Elles doivent paroître contentes. Chacune a au col une corde, dont le bout est tenu par un homme de chaque côté. Pendant qu'on place les deux cadavres dans le tombeau, les victimes se déshabillent. Les parens entonnent une chanson. A ce signal elles sont étranglées toutes en même-tems, et précipitées dans la fosse, qu'on recouvre aussitôt de terre.

Il n'y a que chez les Natchés que le grand chef qui se permette la polygamie. Les chefs de familles nobles, qu'on appelle les filles du soleil, n'épousent que des hommes du peuple. Les malheureux paient cher l'honneur qu'elles leur font. Elles en changent tant qu'elles veulent. S'ils sont infidèles, elles peuvent les faire mourir. Mais il n'a pas le même droit. Elles prennent au contraire autant d'amans qu'elles veulent, sans que l'époux ose s'en plaindre. Il se tient en leur présence

dans une contenance respectueuse, et ne mange jamais avec elles. Tout le privilége qu'il tire de cette alliance, c'est d'être exempt de travail et d'avoir quelqu'autorité sur les domestiques.

On frissonne toujours quand on pense aux tourmens affreux que ces nations, par une coutume générale, font souffrir à leurs prisonniers de guerre. L'insensibilité que montrent les victimes de cette férocité est si étonnante, qu'on a imaginé que les sauvages de ce pays, avoient les sens plus obtus, souffroient moins, étoient en un mot moins susceptibles de douleur que les Européens. Mais on ne voit pas pourquoi leurs nerfs, ou tout autre principe de la sensation seroient chez eux moins irritable. Il est plus raisonnable de penser que c'est la force de l'exemple et du préjugé, qui leur impose silence. Ils seroient déshonorés, leur nation participeroit à leur honte, s'ils laissoient échapper une plainte: c'en est assez pour qu'ils aient la force de commander à leurs sens extérieurs, et d'en régler les expressions. C'est un fanatisme. Il n'y a point d'opinion qui n'en soit susceptible, et qui ne fasse tout faire et tout souffrir.

Lorsque les Français et les Espagnols se disputoient à la Floride le droit de premier occupant, un capitaine français, nommé *Ribaut*, demanda une conférence aux Espagnols. Un soldat s'approcha seul du petit détachement français, tira *Ribaut* hors des rangs, et lui dit gravement : « Les soldats fran-« çais obéissent-ils exactement aux or-« dres de leurs commandans ? « Sans « doute, répond *Ribaut*. Eh bien, ré-« plique l'Espagnol, ne soyez donc « point surpris si j'obéis à l'ordre de « mon général. » En même tems il lui plonge un poignard dans le cœur. Aussitôt toute l'escorte est enveloppée. Elle étoit composée de protestans. Tous les soldats furent pendus avec cette inscription : *Non comme Français, mais comme hérétiques, et ennemis de Dieu.*

Charles IX laissa cette atrocité sans vengeance. Un gentilhomme gascon, nommé *Degourgues*, instruit de cet évènement, quoique catholique, jure de venger ses compatriotes. Il vend tout son bien, et fait un petit armement composé de braves soldats. Arrivé à la Floride, il attaque les Espagnols, prend le fort, et les fait tous pendre avec cet

écriteau : *Non comme Espagnols, mais comme traîtres et meurtriers.* Pareille épitaphe proclamée à la tête des armées, vaudroit bien pour la sureté des prisonniers un cartel d'échange.

CAROLINE, GEORGIE, PENSYLVANIE.

La Caroline et la Georgie ont pris ce nom des rois *Charles* et *George*, et la *Pensilvanie* de *Guillaume Pen*, premier propriétaire. Ces trois provinces qui en forment même quatre, parce que la Caroline est divisée en deux, sont sous le climat le plus heureux, enrichies de tous les dons de la nature, et quoiqu'habitées des dernières, elles ont été tout d'un coup prodigieusement peuplées, par l'influence des étrangers qu'on y a reçu, Français, Allemands, Hollandais, Suédois, Danois, Anglais, Irlandais, de tout culte, de toute secte, de toute religion.

Guillaume Pen étoit d'une bonne famille, amiral d'Angleterre sous *Cromwel*, et ensuite également estimé et employé sous *Charles II.* Il obtint de la couronne de grandes possessions sur les confins des Carolines, et les augmenta encore par des acquisitions qu'il paya

aux Indiens. Il y reçut tous ceux qui lui demandèrent des terres. Le vieux amiral étoit de la secte des *indépendans*. Il éleva son fils dans ces principes; ce qui le disposa à adopter la religion des *Quakers*, les plus indépendans des hommes et les plus tolérans. Devenu possesseur de l'héritage de son père *Guillaume* l'ouvrit comme lui à tous les non-conformistes. Les *Quakers* auxquels leur obstination à tutoyer, ne point saluer, ne point se vêtir comme les autres, attiroient des désagrémens, y accoururent en foule, ils se trouvèrent très à leur aise dans un pays où il étoit libre à chacun de parler, d'agir, de prier comme il vouloit. Eux et les autres trouvoient ce sol si favorable et y prospérèrent si bien, que la colonie commencée en 1718 avec deux mille personnes que *Pen* y mena, se montoit à trois cent mille en 1748. *Philadelphie* en est la capitale. C'est une des villes les plus régulières du monde, toute coupée à angles droits, placée sur la Délaware, qui amène des vaisseaux de quatre cents tonneaux, jusqu'au pied d'un quai magnifique.

L'amour de la liberté a attiré en *Pensilvanie* des sectaires appellés les *frères*

moraves de la Moravie, proche la Bohême où cette secte s'est formée. Y étant persécutés, il s'en étoit réfugié un grand nombre en Angleterre, où ils n'étoient pas vu de meilleur œil que les *Quakers*. Quelques-uns passèrent en Amérique. Les *Pensilvains* trouvant en eux beaucoup de conformité avec leurs principes, les reçurent avec joie. Ils y ont passé successivement jusqu'au nombre de quinze cents. Quelques-uns d'entre eux se sont pour ainsi dire triés, pour mener une vie plus parfaite.

A dix ou douze lieues de Philadelphie, vivoit un hermite allemand, qui avoit posé sa cabane dans l'endroit peut-être le plus délicieux de la nature, entre deux montagnes, dont l'une l'abritoit contre le nord, sur le bord d'une jolie rivière avec des points de vue agréables. Les bons Moraves découvrirent cette retraite. Charmés de la vie simple de leur compatriote, de son amour pour le travail, qui fournissoit à tous ses besoins, de la piété de sa conversation, ils conçurent le dessein de vivre avec lui et de l'imiter.

Autour de la cellule de l'hermite, s'est formée une ville appellée *Ephrata*. Tous les exercices de travail et de reli-

gion s'y font comme dans un cloître. Les habitans apportent les profits de leur industrie au trésor commun, qui fournit aux besoins publics et particuliers. Les femmes ne se trouvent avec les hommes qu'à l'église, et quand il faut délibérer sur les affaires publiques, où elles sont admises. Chacun a dans sa maison sa chambre particulière pour méditer et recevoir les inspirations de l'*esprit*. On appelle ces hermites *Dunkars*, peut-être du nom du solitaire leur fondateur. Ils donnent aux jeunes gens qui se marient quelques acres de terre, avec tous ce qu'il faut pour s'y établir. Ces néophites s'éloignent d'Ephrata le moins qu'ils peuvent. Ils y envoient leurs enfans recevoir l'éducation.

Leur vêtement consiste en une longue robe de serge blanche pour l'hiver, et de toile pour l'été, surmontée par un capuchon qui tient à l'habit, et lié d'une ceinture de même étoffe; sous l'habit une chemise de grosse toile; des caleçons aux hommes, des jupons pour les femmes; c'est-là toute la différence. Les *Dunkars* ne vivent que de végétaux, parce qu'ils croient que l'usage de la viande ne convient pas à un

parfait chrétien. Cette sobriété les rend maigres. Le peu de soin qu'ils ont d'eux-mêmes, laissant croître négligemment les cheveux et la barbe, leur donne au premier coup d'œil un air hideux; mais leur bonhomie réconcilie bientôt avec leur figure. Ils couchent sur la planche nue; un petit paquet de laine leur sert d'oreiller.

Ce peuple ascétique a, dans son enceinte, de quoi pourvoir aux besoins de la vie: moulin à farine, à l'huile, papeterie et même imprimerie. Ils font tout eux-mêmes. Les femmes écrivent bien. Quelques-unes peignent et décorent agréablement leurs demeures. Leur église est de la plus grande propreté. Il y a parmi eux des hommes qui ne dédaignent pas les sciences. Ils administrent le baptême par immersion et seulement aux adultes; mais à quoi leur sert-il, puisqu'ils traitent d'absurdité la croyance que le pêché originel a passé à la postérité d'Adam? Ils blâment la violence, même quand elle est commandée par la défense personnelle. Selon eux, il vaut mieux se laisser tromper et dépouiller, que d'avoir un procès. Ils observent exactement le sabat.

Hommes et femmes prêchent dans l'église sans préparation. Ils se lèvent et parlent. Le sujet de leurs discours est ordinairement la pratique de la charité, de l'humilité, de la tempérance et des autres vertus chrétiennes. Ils nient l'éternité des peines. Il y en a cependant, mais d'une durée bornée pour ceux qui ne veulent pas croire à *Jésus-Christ*. Afin que tous puissent participer à la félicité éternelle, les ames des chrétiens morts sont occupées à convertir les ames des infidèles, qui n'ont pas été à portée de connoître l'évangile. Leurs dogmes à part, on doit admirer la vie pieuse des *Dunkars*, la paix, la concorde, l'affection mutuelle qui règnent entre eux; et on peut aller d'autant plus facilement s'édifier de leurs vertus, qu'ils exercent l'hospitalité avec une politesse sans exemple, et que la règle leur défend d'en recevoir aucune récompense.

ETATS-UNIS.

Les pays qui forment la république des Etats-Unis, sont au nombre de treize. *New-Hampshire*, *Massachusset's-bay*, *Rhode-Island*, *Connecticut*,

New-Yorck, *New-Jersey*, *Pensilvanie*, *Delaware*, *Maryland*, *Virginie*, *Caroline septentrionale*, *Caroline méridionale*, *Georgie*. On se rappelle comme ses provinces se sont peuplées d'hommes de tous les royaumes et de toutes religions. On a dû aussi prévoir qu'à mesure qu'elles augmenteroient en richesses et en habitans, n'étant pas attachées à la métropole par le lien de l'affection et n'ayant plus besoin de son secours, ces colonies se trouveroient disposées à s'en séparer et à se rendre maîtresses chez elles.

Rien de ce qui a coutume de causer les révolutions dans l'ancien monde, n'a eu lieu dans la nouvelle Angleterre. Ni la religion, ni les lois, n'avoient été outragées; le sang des martyrs et des citoyens n'avoit pas coulé sur les échafauds; on n'avoit pas insulté aux mœurs dans une cour corrompue; les manières, les usages, aucun des objets chers au peuple, n'avoient été livré au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille, ni de la société de ses amis, pour le traîner dans l'horreur d'un cachot. L'ordre public n'avoit pas été interverti; les principes d'administra-

tion n'y avoient pas changé, et les principes du gouvernement y étoient toujours les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un impôt sur les colonies.

Cette question, déjà agitée sourdement lorsqu'en différentes occasions l'Angleterre avoit usé de ce droit, le fut plus ouvertement et avec plus de chaleur en 1764, à l'occasion de *l'acte du timbre*, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux tout titre qui n'auroit pas été écrit sur papier marqué, vendu au profit du fisc. Cet acte n'est pas plutôt publié, que les provinces anglaises du nord de l'Amérique, s'indignent contre cette servitude fiscale. D'un accord unanime, elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré le bil oppresseur. Les femmes sont les premières à se soumettre à cette interdiction. Elles font le sacrifice de ce qui servoit à leur parure. Le lin, la laine, le coton grossièrement travaillé, sont achetés sans murmure, au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, et les plus belles étoffes. Les hommes de leur côté, quittent la

charrue, l'aune, la plume, pour s'appliquer dans les ateliers aux industries propres à la guerre, qu'on regardoit comme inévitable, si le bil n'étoit pas révoqué.

Après deux ans de mouvemens et de négociations, l'Angleterre révoqua l'acte du timbre, en 1767; mais ce fut pour le remplacer par des impôts sur d'autres objets, et notamment sur le thé, que les Américains ne tiroient que de la Métropole, et dont on croyoit qu'ils ne pourroient se passer. Les sollicitations des Américains réussirent encore à faire retirer, en 1770, les impositions que l'Angleterre n'avoit pu faire percevoir: mais elle s'obstina à laisser l'impôt sur le thé. Les Colons continuèrent à l'éluder jusqu'en 1773, que le ministère anglais en ordonna absolument la perception.

Pour ne point obéir, tout le nouveau monde anglais renonce solennellement à l'usage de cette feuille. Les négocians auxquels on en avoit adressés refusent d'en recevoir. On déclare ennemi de la patrie quiconque oseroit en vendre. Ceux qui en conservent dans leurs magasins, sont notés comme mauvais patriotes. Tous brûlent ce qui leur reste

de cette feuille, qui avoit fait jusqu'alors leurs délices. De tout le thé expédié d'Angleterre, évalué cinq ou six millions, il n'en fut pas débarqué une caisse. *Boston* fut le principal théâtre de ce soulèvement. Ses habitans détruisirent, en 1774, dans le port même, trois cargaisons de thé, qui arrivoient d'Europe.

Ce fut aussi contre cette ville que le cabinet de Saint-James dirigea les premiers éclats de son ressentiment. Il fut porté un bil du parlement d'Angleterre, qui défendoit d'y rien débarquer, et d'en rien emporter. Le ministre avoit cru que les provinces s'empresseroient à profiter de la disgrace de Boston, pour établir leur commerce sur la ruine du sien, et qu'ainsi la liaison qui se formoit entr'elles, se dissoudroit d'elle-même : mais ce fut le contraire. Les autres Colonies se déclarèrent ouvertement pour la partie opprimée. Une rencontre entre les troupes royales et quelques milices qui se rassembloient près de Boston, en 1775, commence la querelle. Le sang anglais tant de fois versé en Europe, par les mains anglaises, arrose aussi l'Amérique, et la guerre civile est déclarée.

Les Anglais négligèrent de frapper d'abord un grand coup, qui auroit pu dissiper la ligue. Ils avoient affaire à des cultivateurs, des marchands, des jurisconsuls, uniquement exercés aux arts de la paix, et menés au feu par des chefs aussi peu versés que les subalternes dans la science des combats; mais ils laissèrent aguérir ces nouveaux soldats. Les Américains eurent le bonheur de trouver et de mettre à leur tête, un homme sage et prudent, qui se servit habilement des ressources de la localité. *Wasingthon* ayant des troupes qu'il falloit affermir, se retrancha plus qu'il ne combattit. Pendant qu'il présentoit des fortifications redoutables, qu'on croyoit qu'il alloit défendre, il en élévoit d'autres derrière lui, et s'y retiroit après une légère défense, lorsqu'il voyoit de l'incertitude dans le succès. Ainsi, il fatiguoit les troupes anglaises par des longues marches, et les minoit par de petits combats, qui étoient toujours avantageux pour lui, quelque perte qu'il fit, parce qu'il se recrutoit aisément, pendant que tout étoit ruiné presqu'irrémédiable pour l'ennemi.

En même tems que les Etats-Unis

soutenoient par le fer leur indépendance, ils la proclamoient aux yeux de l'univers, par leur déclaration du 4 juillet 1776. Ils s'expriment ainsi dans le préambule: « Nous regardons comme « incontestables et évidentes par elles-« mêmes les vérités suivantes : Que « tous les hommes ont été créés égaux; « qu'ils sont doués par le créateur, de « certains droits inaliénables ; que « parmi ces droits on doit placer au « premier rang, la vie, la liberté, et « la recherche du bonheur; que pour « s'assurer la jouissance de ces droits, « les hommes ont établi parmi eux des « gouvernemens, dont la juste autorité « émane du consentement des gouver-« nés; que toutes les fois qu'une forme « de gouvernement quelconque de-« vient destructive de ces fins, pour « lesquelles elle a été établie, le peuple « a droit de la changer, ou de l'abolir, « et d'instituer un nouveau gouverne-« ment, en organisant ses pouvoirs, « dans la forme qui lui paroît la plus « propre à lui procurer la sureté et le « bonheur. »

Le congrès qui s'étoit assemblé pour émettre cette déclaration, convient qu'il ne faut pas faire ce changement

pour des causes légères. Mais il ajoute que « lorsqu'une longue suite d'abus et « d'usurpations, montre évidemment « le dessein de réduire un peuple sous « le joug d'un despotisme absolu, il a « le droit et il est de son devoir de ren- « verser un pareil gouvernement, et « de pourvoir, par de nouvelles me- « sures, à sa sureté pour l'avenir. » Le congrès entre ensuite dans le détail de ses griefs contre le gouvernement anglais, et ses griefs ont dû faire connoître à la métropole que la décision étoit irrémédiable.

Elle en dut être encore plus convaincue, lorsqu'elle vit, ceux qu'elle appelloit rebélles, aidés par une nation puissante et reconnus indépendans et souverains par les Français en 1778. Alors la victoire se fixa sous les drapeaux républicains. Deux armées anglaises furent contraintes de mettre bas les armes. La guerre s'étoit faite avec une férocité déshonorante pour ceux qui s'en rendirent coupables. Les prisonniers américains furent entassés dans le vaisseau le *Jersey*, à la rade *New-Yorck*, et on en jeta à la mer onze mille en trois ans. Après une défaite, les Anglais laissèrent trois jours

les prisonniers renfermés dans une cour, sans nourriture. Un grand nombre y périt de froid et de faim. On leur reproche aussi d'avoir contre les règles de la guerre, rendu leurs armes plus meurtrières. Enfin on ne lira pas sans indignation, cette phrase de la lettre d'un général, au ministre Anglais : « J'ai la satisfaction de vous annoncer « que je n'ai pas laissé pierre sur pierre dans la ville d'Esopas.

Les Américains se vengèrent des Anglais en réussissant. Ils ont consolidé leur alliance mutuelle, et formé une république fédérative, dans laquelle chaque colonie en conservant ce qu'elle a voulu de son premier gouvernement intérieur, concourt au bien général, par l'envoi de deux députés au conseil souverain, qui est toujours assemblé. On le nomme *congrès*. Il décide de la paix et de la guerre, règle les finances, sanctionne les loix d'un intérêt général, après que chaque province les a consenties.

Les Etats-Unis se sont donnés une constitution dont les principes sont puisés dans les meilleures sources anciennes et modernes. Les publicistes la regardent comme un modèle de sa-

gesse et de prudence, quoiqu'on y aperçoive quelques défauts qui lui laissent encore l'empreinte de la foiblesse humaine. « Ainsi, dit un auteur, ce « monde que notre imagination même « ne cherchoit pas encore il y a trois « siècles, qui est tombé entre nos « mains avec tous les signes d'une or- « ganisation naissante dans l'enfance « de l'espèce humaine, s'est enrichi « tout à-coup de l'expérience d'un au- « tre monde, vieilli dans toutes les ré- « volutions de la barbarie et de la ci- « vilisation. Il nous offre actuellement « le beau contrastre de la société per- « fectionnée, sur un sol encore brut « et sauvage ». L'angleterre a reconnu l'indépendance des Etats-Unis, en 1782. Ainsi cette révolution s'es consommée après une guerre de sept ans. Combien d'autres ont mis plus de tems à s'affermir !

BAIE D'HUDSON.

La *Baie d'Hudson* est un grand golfe de la mer du Nord, au septentrion de l'Amérique, vers le pole arctique. *Hudson*, pilote anglais, le parcourut dans l'année 1607, en cherchant par-

là un passage de la mer du Nord, dans la mer du Sud. De quelque côté qu'on jette les yeux sur ces rivages, on n'aperçoit que des terres qui se refusent à la culture, des rocs escarpés, élevés jusqu'aux nues, séparés par des ravines profondes, des vallées stériles où le soleil ne pénètre jamais, et que les neiges et les glaces rendent inabordables. Les lacs y gèlent jusqu'à douze pieds de profondeur. La mer y charie des glaçons de quinze et dix-huit cents pieds d'épaisseur, arrachés par la violence des vents, du fond des golfes. Les tempêtes sont fréquentes, et ces énormes glaçons balottés sur cet océan, mettent les vaisseaux dans le plus grand péril. La mer n'est à peu-près libre que depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre. L'hiver commence alors et augmente graduellement jusqu'au mois de mai. En décembre le soleil n'éclaire pas cet horison plus de cinq heures en vingt-quatre.

Quoique les murs des maisons construites par les Européens, pour loger ceux qui restent d'une année à l'autre pour faire la retraite, soient très-épais, que les fenêtres soient étroites et garnies de volets, qu'on y fasse de très-

grands feux, qu'on tâche de les échauffer avec des poëles, qu'on ferme, pour conserver la chaleur, quand il ne reste plus que la braise ardente; cependant les murs, les lits, les meubles se couvrent de glace, produite par la vapeur de l'haleine et de la transpiration, quelquefois de trois pouces d'épaisseur, qu'on est obligé d'ôter chaque jour. On s'éclaire dans les longues nuits, avec des boulets de vingt-quatre rougis au feu et suspendus. Toutes les liqueurs gèlent. Ceux qui affrontent l'air extérieur, malgré leurs doubles et triples fourrures, non-seulement sur le corps, mais sur les mains et le visage, ne sortent guères sans s'exposer à perdre les doigts, le bout du nez, des oreilles et davantage. Rendus à la chaleur dans les maisons, le moins qui leur arrive, c'est que la peau du visage s'enlève.

Cependant les Anglais se hasardent dans cet affreux climat. Ils y sont attirés par les fourrures qu'on y trouve fort belles, en très-grande quantité, et au meilleur prix possible. C'est une compagnie qui fait habituellement ce commerce. Elle cache soigneusement ses profits. Cependant, un homme en-

voyé par le gouvernement, prétend les avoir découverts. Il raconte beaucoup de fraudes employées pour tromper les malheureux sauvages et finit par dire: « j'ai vu dans plus d'une occasion les « agens de la compagnie se piquer « d'équité, et pousser la délicatesse « jusqu'à se contenter de mille pour « cent de profit ».

Les chasseurs sauvages des derrières du Canada et des Etats-Unis, font de longues traites, pour apporter leurs peaux au fort de Nelson, situé au fond de la baie où ils sont sûrs de trouver toujours des acheteurs. Les naturels de ces climats glacés, sont de petite taille n'excédant pas la hauteur de quatre pieds, comme s'ils étoient rabougris par le froid. Ils couchent pêle mêle pour s'échauffer, vivent de poisson ou de la chair des animaux qu'ils tuent. Ils amoncèlent sans précaution ces nourritures. Le froid les conserve. La pêche de la baleine et des autres poissons s'y fait avec succès.

BERMUDES.

Les îles Bermudes situées vis-à-vis la Caroline, mais à deux cents lieues de

la côte, composent un archipel, ramassé dans une étendue de trente à quarante lieues. Le climat est doux, la terre porte deux moissons et produit trente sortes de fruits. La plus grande de ces îles, qui n'a pas quatre à cinq lieues de tour, a été appellée *Bermude*, par un Espagnol, qui la découvrit et lui donna son nom. On trouve dans l'île *Saint Georges*, moindre que Bermude, une jolie ville qui porte le nom de l'île. Les sciences y sont en honneur. Il y a même une bibliothèque publique. Les autres îles à proportion se piquent d'émulation à cet égard.

Les Anglais y abordèrent par un naufrage. Ils y réparèrent leurs vaisseaux avec les beaux cèdres qui y croissent. Quand ils repartirent, trois matelots restèrent dans l'île St.-Georges. Deux d'entre eux prétendirent chacun à être seul souverain de l'île. Ils se seroient égorgés, sans le troisième qui les accommoda, et mit fin par sa médiation à la guerre civile. Ayant trouvé sur la côte un morceau d'ambre, gros de quatre-vingt livres pesant, et quelques autres moindres qu'ils ramassèrent, ils crurent leur fortune faite, abandonnèrent leur souverai-

neté, et allèrent vendre leur trésor en Virginie. Le récit qu'ils firent de leur royaume y attira les Anglais, qui y sont établis et les habitent au nombre à-peu-près de dix à douze mille.

LUCAYES.

Les *Lucayes*, situées vis-à-vis la pointe de la Floride, ne sont pas si peuplées. Si on vouloit compter toutes les roches et les ilôts de cet archipel, on en trouveroit au moins deux cents. C'est la première découverte de *Christophe Colomb*. Les Espagnols en enlevèrent les habitans pour la pêche des perles et pour les travaux des mines de Saint-Domingue, où ils ont péri. Ces îles, très-propres à retirer des pirates, étoient devenues un repaire de forbans anglais, qui ne soupiroient qu'après la guerre pour se donner le droit de piller amis et ennemis. Le roi George Ier., les délogea en 1719. Ils ont été remplacés par des habitans paisibles qui font un petit commerce. La principale est la *Providence*, qui a une ville du même nom et la plus grande. *Bahama*, dont le détroit, semé d'écueils, est connu par le danger de sa navigation.

Les Espagnols occupent une partie de ces îles. Les autres sont restées aux habitans primitifs.

LES ANTILLES.

Les *antilles*, ainsi nommées, parce qu'on les rencontre, *ante*, avant que d'aborder au continent de l'Amérique forment un arc dont la corde s'étend des bouches de l'Orénoque à la Floride. Elles se divisent en grandes et en petites. Les grandes sont *Saint-Domingue*, *Cuba*, la *Jamaique* et *Porto-Ricco*. Il y en a quantité de petites. Le climat est le même dans toutes. Humide et mal-sain, comme il est en général sous la zône torride. Elles sont dans les premières années le tombeau de la moitié des Européens qui veulent s'y habituer. Les *antilles* produisent tout ce qu'on veut, excepté le blé. On y recueille principalement le sucre, l'indigo, le tabac, le cacao, la cochenille, le café. Le *manioc*, racine dont on fait un pain, nommé *cassave*, l'ancienne nourriture des naturels. On y trouve aussi de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du talc, du crystal de roche, de l'antimoine, du souffre, des

carrières de marbre. Elles sont aussi célèbres pour les liqueurs.

Les Espagnols occupèrent d'abord les petites *antilles*, moins pour en tirer du profit, que pour empêcher celui des autres nations. Les Français et les Anglais les en chassèrent, et se les disputèrent entre eux. Las de se nuire, ils se les partagèrent en 1660. Par le traité, la France conserva la *Guadeloupe*, la *Martinique*, la *Grenade*, et quelques autres propriétés moins importantes. Les Anglais, la *Barbade*, *Nièves*, *Antigues*, *Montférat*, *S.-Christophe* resta en commun aux deux puissances, qui s'accordèrent à resserrer les *Caraïbes* ou naturels dans la *Dominique* et *St.-Vincent*. Les Hollandais s'y sont aussi faits une part aux dépends des Espagnols. En général on peut dire qu'aucun pays n'a passé si souvent d'une main à l'autre que les *antilles*. Elles sont comme les villes du centre d'un royaume dont les frontières sont prises. Quand les flottes ennemies deviennent maîtresses de la mer, tot ou tard elles sont obligées de se rendre.

CARAÏBES.

Les *Caraïbes* sont les naturels des îles antilles. En supposant que ces îles sont les sommets des hautes montagnes liées autrefois au continent, dont elles auront été détachées par la submersion de tout le plat-pays, il n'est pas difficile de deviner l'origine des habitans. Ils la tirent de l'Amérique septentrionale ou méridionale. Il est probable qu'ils descendent tous d'une même nation. Généralement ils ont la taille médiocre, renforcée et nerveuse, la jambe pleine et bien faite, les cheveux noirs et lisses, les yeux gros, un peu saillans, le regard stupide et effaré, les dents blanches et bien rangées, la physionomie triste, l'odeur forte et désagréable, point de poil sur tout le corps, soit naturellement, soit qu'ils se l'arrachent. Ils appliquent sur le front du nouveau né une planche fortement liée par derrière, et la laissent jusqu'à ce que le crâne soit tellement applani, que sans renverser la tête, ils voyent perpendiculairement au-dessus d'eux.

« On peut, dit un auteur, les peindre « hommes et femmes comme les

« amours, nuds, armés de flèches, le « carquois sur le dos, un arc à la « main. Il ne s'agiroit que de déplacer « le bandeau, et de mettre sur les « yeux celui qu'ils portent à la ceinture. « C'est dans cet équipage leste et dégagé « qu'ils paroissent dans nos îles. En- « core ne se servent ils de voile que « pour conplaire aux européens, car « chez eux ils se croyent suffisamment « habillés de la couleur rouge ou suc de « Rocou, délayé dans l'huile de pois- « son, dont ils se frottent tout le corps. « Voilées de leur seule inocence, les » femmes se montrent sans honte aux « regards des hommes, et les hommes « désirent peu ce qu'on ne prend nul « soin de leur cacher »

L'amour est pour eux comme la faim et la soif. Quand ils sont satisfaits, ils ne restent pas plus attachés, que quand on a bu et mangé ensemble. Quoiqu'ils n'ayent pas ce sentiment que nous appellons amour, les hommes sont jaloux de leurs femmes, mais seulement comme on l'est d'une propriété. Ils en prennent plusieurs, dans la même famille, s'il est possible, sœurs, tantes, cousines, persuadés qu'elles s'en accorderont mieux. Sitôt après être accou-

chée, la femme se remet à l'ouvrage. L'homme se couche dans son hamac, où il reste un mois à recevoir les complimens des parens et des amis sur la peine qu'il s'est donnée à procurer au monde un nouvel être.

Un caraïbe passe sa vie accroupi ou couché à dormir ou à fumer. Jamais de souci pour l'instant qui succédera au moment présent. Il vendra en se levant son hamac, sans songer qu'il en aura besoin le soir. Même insouciance pour tout le reste. On peut se mettre à table à côté de lui, quand il mange. Jamais il n'invite, mais aussi jamais il ne renvoie. Il use du même privilége avec les autres. C'est un véritable enfant. Il desire vivement et se lasse de même, passe des journées à regarder un bijou, à démonter un fusil, quand il peut en avoir, à le remonter, et comme il n'a ni l'attention ni l'industrie de remettre chaque pièce à sa place, dans son dépit il jette l'arme à terre et la brise.

Ces peuples empoisonnent les flèches; mais celles seulement dont ils se servent contre les hommes. Dans la monnoie ils ne connoisent d'autre valeur que le nombre, c'est-à-dire qu'ils préféreront dix pièce de cuivre

mises à côté l'une de l'autre à une pièce d'or. Leur religion est difficile à saisir et à définir. Autant qu'on en peut juger, ils reconnoissent un bon et un mauvais principe. Ils font des offrandes au dieu malfaisant qu'ils craignent, et aucune à son adversaire. Leurs prêtres nommés *Boyez*, sont en même tems médecins. Ils se convertissent volontiers et reçoivent plusieurs fois le baptême pour des présens. Nul homme n'est plus vindicatif qu'un caraïbe. Après plusieurs années écoulées depuis une offense qu'on croiroit oubliée, s'il peut surprendre son ennemi, il lui fend la tête d'un coup de hache, fuit et se cache jusqu'à ce qu'un parent du mort le trouve et lui rende la pareille.

L'antropophagie n'est pas commune. Cependant elle n'est pas absolument bannie d'entre eux. Leur langue naturelle est un idiôme, qui a de la douceur, sans prononciation gutturale, comme est ordinairument celle des sauvages. Les deux sexes ont des expressions différentes pour signifier les mêmes choses. Les vieillards en ont aussi qui ne sont pas usitées par les jeunes gens. Enfin pour les conseils de la nation, ils ont une langue particulière à laquelle les

femmes n'entendent rien. Ils n'en veulent apprendre aucune étrangère. La langue anglaise leur fait peine à entendre prononcer, soit à cause du sifflement, soit parce qu'ils haïssent la nation. Ils s'accommodent beaucoup mieux des Français. Des nègres abordés à St.-Vincent par naufrage ou autrement, sont dans cette île une seconde nation peu d'accord avec la première. On les apelle *caraïbes noirs*, ils se réunissent pour l'intérêt commun, quand l'île est menacée.

Il est nécessaire que tous les parens d'un Caraïbe nouvellement décédé, voyent le défunt, pour s'assurer que sa mort est naturelle. Si quelqu'un n'a pas été appellé à cette inspection, le témoignge de tous les autres ne suffira pas pour le persuader. Il jugera qu'ils ont contribué à le faire mourir, et se croira obligé d'en tuer quelqu'un pour venger le mort. Les guerriers se peignent des moustache noires. A chaque ennemi que tue un combattant, ou qu'il met hors de défense, il fait faire par le commandant une coche à sa massue nommée *boukton*. Quand il est question de choisir un chef, c'est ordinairement celui dont la massue a le plus d'entailles

qui est élu. Telles sont les mœurs de ces peuples actuellement presque tous réunis dans la Dominique et S.-Vincent. Ils sont réduits à cinq ou six mille personnes d'un nombre très-considérable qu'ils étoient, lorsque les Espagnols ont découvert ces îles.

ANTILLES ANGLAISES.

La Jamaïque a près de cinquante lieues de long et dix-huit de large. Elle est oblongue, et se rétrecit par les deux extrémités. Dans les endroits cultivables, le terrein y est excellent. Une chaîne de montagnes irrégulières la traverse en longueur. Elle est couverte de beaux arbres, dont les racines sont arrosées par des sources limpides, qui tombent en cascades; mais les eaux ont un goût de cuivre désagréable. Il y en a de chaudes. Le climat est mal-sain. *Colomb* y fut retenu par le mauvais tems. Il manquoit de vivres. Les sauvages, après lui en avoir fourni, en refusèrent, de crainte de s'affamer eux-mêmes. Ses connoissances astronomiques lui faisoient prévoir une éclipse de lune. Il assemble les Caraïbes et leur dit d'un ton d'inspiré : « Pour

« vous punir de la dureté avec laquelle « vous nous laissez périr, le dieu que « j'adore va vous frapper de ses plus « terribles coups. Dès ce soir vous verrez la lune rougir, puis s'obscurcir « et vous refuser la lumière. Ce ne sera « que le prélude de vos malheurs, si « vous vous obstinez à nous refuser des « vivres. » En effet la lune s'éclipsa, et les barbares effrayés lui apportèrent des provisions en abondance. Ce peuple doux, simple et bienfaisant, a disparu par les cruautés des Espagnols, et par celles des Anglais leurs successeurs. Ceux-ci portant dans cette petite île la fureur des factions qui les tourmentoit dans leur grande, ont souvent ensanglanté cette terre hospitalière.

La Jamaïque a dû ses premières richesses à son commerce interlope avec le continent espagnol. Placée comme une védette, elle profite la première des avantages de la course, quand les Européens entrent en guerre. La culture du sucre y est florissante. Cette île est bien fortifiée et régie par des bonnes lois. Après avoir essayé d'exterminer les nègres fugitifs retirés dans les montagnes, les colons voyant leurs efforts inutiles, ont traité avec eux. Ils

les laissent libres à condition de n'en pas admettre d'autres dans leur peuplade, et afin que cette condition soit bien gardée, on leur donne une somme convenue pour chaque esclave qui se retire chez eux, et qu'ils ramènent. Le nombre des noirs excède de moitié dans cette île celui des blancs. C'est comme si on habitoit sur un volcan qui menace toujours d'explosion, parce qu'ils ne sont contenus que par des lois rigoureuses.

C'est encore pire dans la Barbade. On y compte cinquante mille noirs, sur dix-mille blancs, dans un espace de moins de vingt lieues de circonférence. Le sol peu profond semble y être épuisé. Il ne se soutient que par l'engrais du *varec*, ou *algue marine*, que le flot jette sur la côte. Le sucre est ce qu'on appelle *creux*, c'est-à-dire qu'il a peu de consistance. Les bois y sont abondans et très-beaux. Une petite rivière s'y couvre d'une liqueur qui brûle comme de l'huile. On trouve dans les rochers des cavernes qui peuvent contenir trois cents hommes. La Barbade a été long-tems comme le marché des noirs, pour les autres antilles ; chacune se fournit actuellement. Elle n'a que

des rades foraines peu sures. Les armées navales n'y stationnent jamais. Elle est féconde en *ignames*, racines qui tiennent lieu de pain. Les esclaves n'ont pas d'autres nourritures. Comme les blancs craignent beaucoup d'eux, ils ont toujours sur pied une force armée de cavalerie et d'infanterie.

Voici une description qui peut donner une idée des ouragants, fléaux dont les antilles sont affligées presque tous les ans. « Un vent terrible souffle. « Portes et fenêtres, rien n'y put ré- « sister. Le tourbillon engouffré sou- « levoit les planchers, et emportoit les « toits. Les maisons furent abattues, « les fortifications rasées, les planta- « tions ruinées, les arbres arrachés. « Pour comble de malheur la mer re- « vint avec fureur, ramena sur la terre « les vaisseaux, qui furent fraçassés, « de sorte que le calme à son retour, « offrit un spectacle aussi désolant que « la crainte avoit été vive ».

St.-Vincent et la *Dominique*, que nous avons dit abandonnées aux *Caraïbes*, ne l'est que pour l'habitation et la culture. Les Anglais s'en arrogent la souveraineté. Les Caraïbes noirs et rouges, ont des *carbets* ou villages dans

l'intérieur. Ils vivent pauvrement toujours dans la crainte d'éprouver la dernière oppression. *St.-Vincent* a vingt lieues de tour. La *Dominique* à-peu-près autant ; l'*Aiguille*, ainsi nommée à cause de sa forme, dix lieues, la *Bardoude* autant.

St.-Christophe en a vingt-cinq. Il y a ceci de particulier dans son histoire qu'elle est comme le berceau des colonies anglaises et françaises dans ces parages. Ils y arrivèrent le même jour, et signèrent un traité d'alliance perpétuelle, qui ne s'est pas soutenue. Nul part les agrémens de la vie champêtre ne sont goûtés comme à St. Cristophe. La plaine est couverte d'habitations propres, commodes, précédées d'avenues, et entourées de haies vives. Les bosquets, les fontaines rendent le pays très-pittoresque. Les planteurs anglais vivent en souverains chacun dans leur habitation, se communiquant peu entre eux. « Si les Français, dit un « auteur, qui ne les flatte pas, n'a- « voient laissé une bourgade où leurs « mœurs se conservent, on ne con- « noîtroit point à Saint-Christophe cet « esprit de société qui enfante plus de « tracasserie que de plaisirs, qui se

« nourrit de galanterie, aboutit à la « débauche, commence par les plaisirs de la table, et finit par les querelles du jeu. » En ne peignant des habitudes d'un peuple que ce qu'elles ont de vicieux, un écrivain français pourroit représenter aussi désavantageusement la morgue concentrée des anglais de St. Cristophe.

Newis n'a que cinq lieues de tour. Mont-Ferrat autant. Antigoa et la Grenade en ont plus de vingt. Celle-ci est accompagnée de petites îles qu'on nomme les *Grenadins*, au nombre d'une douzaine, de quatre ou cinq lieues de circonférence. Quand les Français s'emparèrent de la Grenade, ils la trouvèrent occupée par des Caraïbes qui se défendirent bravement; mais ils furent acculés sur un roc escarpé. Hommes et femmes aimèrent mieux s'en précipiter que de se rendre. Les Français ont donné à ce roc le nom de *Morne des sauteurs*, qu'il conserve encore.

On trouve dans l'histoire de la Grenade un trait de justice populaire, assez remarquable. Il avoit été envoyé de France un gouverneur avide et violent. Les riches colons, fatigués de ses vexations, se retirèrent dans d'autres îles.

Ceux que l'impossibilité de trouver des asiles força de rester, arrêtèrent le tyran, et se formèrent en tribunal pour le juger. Le président, nommé *Archangeli*, savoit écrire. Un maréchal-férant fit les informations. Au lieu de signature il apposoit pour sceau un fer à cheval, autour duquel *Archangeli*, qui faisoit aussi l'office de greffier, écrivit: *marque de monsieur de la Brie, conseiller rapporteur.* Le gouverneur fut jugé et pendu. Justice faite, les juges se dispersèrent. On le sut en France, et on n'en parla pas.

ANTILLES FRANCAISES.

Tabago est d'une figure oblonge. On lui donne dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'est point exposée aux ouragans qui désolent les autres. Peut-être doit elle ce bonheur à sa proximité du continent. Elle est bien arrosée. La culture, qui donnoit beaucoup de sucre, s'est tournée vers le coton.

Sainte-Lucie a vingt-cinq lieues de tour, et un excellent port. Elle est très-fertile, mais peu saine. Les Français l'ont abandonné, repris, abandonné de nouveau, repris encore. Un chemin

tourne tout autour de l'île ; d'autres la traversent. Une bonne forteresse la défend. Il y a beaucoup à défricher avantageusement. Cependant elle ne se peuple guères. La variété des plans formés sur cette île, qu'on veut destiner tantôt à la culture, tantôt au pâturage, ensuite à servir d'entrepôt pour certaines marchandises, est peut-être cause qu'on ne s'y fixe pas autant qu'on devroit.

La Martinique peut avoir soixante lieues de circuit. L'intérieur est occupé par des monticules, dont les intervales forment de grands valons partagés en savanes ou prairies, et terres propres à toute sorte de culture. Elle donne beaucoup de café, est bien boisée, arrosée de beaucoup de rivières et de torrents. Le climat n'est funeste qu'aux européens intempérans. Couverte autrefois seulement de quelques carbets caraïbes, cette île, en moins de cent ans, s'est ornée de plusieurs villes opulentes. Il y a une bonne citadelle nommée le *Fort royal*. Les petits ports et les anses dont elle est environnée, ont de bonnes défenses. C'est le centre du commerce français, dans cette partie des antilles, et où réside l'autorité civile et militaire.

La Guadeloupe, qui a plus de vingt lieues de tour, est divisée par un petit bras de mer qu'on appelle la *rivière salée*. Il est navigable pour des canots et pirogues. Sur des montagnes amoncelées, s'élève comme sur un trône, la *Souffrière*, qui jette de jour une fumée épaisse, éclaircit la nuit par des flammes étincelantes. Les premiers colons s'y sont élargis, comme à la Martinique, aux dépends des caraïbes qui, à la fin, l'ont abandonnée ; mais pendant long-tems ils sont revenus des îles voisines dans leur patrie, où ils inquiétoient les usurpateurs. Ce n'est que quand ces sauvages ont été forcés de quitter aussi le voisinage que les Européens de la Guadeloupe ont pu vaquer tranquillement à leur culture et à leur commerce.

Ces îles, d'où les Caraïbes s'étoient retirés et d'où ils ont encore été chassés, se nomment *les Saintes*. Elles ne sont que deux, disposées de sorte qu'avec un îlot entre elles, elles forment un bon port. *La Desirade*, sur quatre lieues de long et deux de large n'a point d'eau douce. Elle donne un peu de sucre et de coton. Cette île, comme *les Saintes*, devient importante en tems de guerre,

parce qu'elles servent de refuge aux corsaires qui croisent sur les vaisseaux anglais. *Marie Galante* est ronde et a quinze lieues de tour. Ses bords sont très-escarpés. *St-Martin* n'a que sept lieues. Ses salines la rendent précieuse. *St-Barthélemi* comprend onze lieues. Elle n'a ni ports ni sources, et il y pleut rarement. Les habitans y sont reconnus si pauvres, que les corsaires même ennemis, paient fidèlement les vivres qu'ils y prennent. On remarque comme une singularité, qu'ici les maîtres travaillent à la terre comme leurs esclaves.

St-Domingue est partagé entre les Français et les Espagnols. En faisant le tour des caps, on lui donne six cents lieues de circuit. Les Espagnols y trouvèrent des Caraïbes, qu'ils chassèrent comme le gibier, à coups de fusil et avec des chiens. On se peint avec horreur ces sauvages nuds, poursuivis par des dogues affriandés au carnage. Ils tomboient, en suppliant, devant ces animaux féroces, et les conjuroient de ne les pas dévorer, pendant que leurs barbares maîtres rioient de la simplicité de ces malheureux.

Lorsque les trésors du Mexique et du Pérou eurent fait regarder avec

moins d'estime ceux qu'on avoit trouvés à St-Domingue, l'avidité pour l'or, transporté dans le continent, changea d'objet dans l'île. Les *Boucaniers*, chasseurs infatigables, y firent aborder de nouvelles richesses par la vente des cuirs des bœufs sauvages, dont ils fournissoient l'Europe. St-Domingue servit aussi d'asyle et presque de berceau aux *Flibustiers*, qui se sont distingués par tant de témérités brillantes. Enfin, la culture s'y est établie, et occupe également les deux nations, avec plus ou moins de succès, selon la nature des terres et l'activité qu'on y apporte. Les deux cantons ont des villes, des ports, des rivières, des forêts, et sont séparés par une chaîne de montagnes, entrecoupées de torrens et de fondrières impraticables, comme si la nature s'étoit attachée à rendre ces bornes presqu'impossibles à franchir.

ANTILLES ESPAGNOLES.

Cuba peut avoir trois cents lieues de tour. Elle est à l'entrée du golfe du Mexique. Un cacique, nommé *Hatuey*, s'y étoit réfugié de St-Domingue, suivi des malheureux Caraïbes, fuyant la ty-

rannie des Castillans. Il y gouvernoit son petit état en paix, et observoit avec inquiétude les voiles des espagnols, dont il craignoit l'approche. Les voyant dirigées vers ses bords, il assemble les plus braves de ses sujets et des alliés, et les exhorte à défendre leur liberté. « Mais, dit il, tous nos efforts seront « inutiles, si nous ne commençons par « nous rendre propice le dieu de nos « ennemis. La voilà, ajouta-t-il, en « montrant un vase rempli d'or, la « voilà cette divinité; rendons lui nos « adorations. » *Vélasquez* fit le cacique prisonnier après quelque résistance, le condamna au feu et extermina les habitans par le fer ou les travaux de mines. Le port de la *Havane* dans Cuba, très-bien fortifié, peut contenir mille vaisseaux.

Porto-Rico est couverte de bois; elle produit le *mancenillier*, dont le suc laiteux est un poison des plus subtiles. Il tut sitôt que la blessure est faite, si on n'y applique pas du sel sur-le-champ. Cette île peut avoir trois cents lieues de tour. C'est à *Porto-Rico* que les Indiens se détrompèrent de l'opinion qu'ils avoient que les Espagnols étoient immortels. Un de leurs caciques, visité

par *Salcédo*, officier de *Colomb*, le reçut avec beaucoup de pompe, et lui donna un grand festin. Quand il partit, le cacique le fit accompagner par honneur d'une escorte de vingt sauvages. Ils avoient leurs ordres.

Arrivés sur le bord d'une rivière, ils prient l'Espagnol de leur accorder l'honneur de le prendre sur leurs épaules pour lui faire passer la rivière. *Salcédo* se prête complaisamment à leur desir. Arrivés à l'endroit le plus profond, les Indiens font un faux pas. L'Espagnol tombe dans l'eau. Ses officieux porteurs l'y retiennent le tems qu'ils jugent nécessaire pour qu'il soit bien noyé. Ils le tirent ensuite à terre, et encore incertains s'il a perdu la vie, ils restent trois jours autour du cadavre, ne cessant de lui demander pardon de leur maladresse. Il n'y eut que la putréfaction qui persuada le cacique et ses sujets que les Espagnols n'étoient pas plus immortels que les autres hommes. Cela fit qu'ils se défendirent avec plus d'espérance; mais ils n'en furent pas moins exterminés: Les *vierges Anégada*, *Sembrero*, *Chiloe*, *la Trinidad*, *la Marguerite*, *Blanca*, *les deux Tortues*, sont toutes petites îles apparte-

nant aux Espagnols, si peu importantes, qu'elles ne méritent que d'être nommées.

ANTILLES HOLLANDAISES.

Curaçao est un rocher de dix lieues de long sur cinq de large. A peine y trouve-t-on de la terre ; mais il y a un excellent port. Les Hollandais y sont pour ainsi dire marchands en détail. Ils y ont fait un magasin de toutes sortes de denrées, merceries, étoffes, épiceries, ouvrages de fer et d'acier à l'usage de la côte. St.-Eustache est aussi une boutique de détail. Elle n'a pas deux lieues de long et une de large. Encore le milieu est-il occupé par un grand trou, reste d'un volcan, espèce de gouffre où l'eau ne reste jamais, quoique toute celle que la pluie verse sur l'île y aboutisse. On ne connoît pas comment les Hollandais ont pu amasser dans cette espèce de coffre-fort trente-sept millions, auxquels on évalue le butin que l'amiral *Rodney* en remporta dans la dernière guerre. Le secret des Hollandais leur reste ; car ils n'y laissent entrer personne. Saba a quatre lieues de circuit. C'est un rocher inaccessible, excepté par un endroit. Les Hollandais y ont élevé plu-

sieurs murailles, construites de pierres sèches, qu'on peut aisément renverser en partie ou en totalité, sur ceux qui voudroient escalader cette forterresse naturelle. Le dessus du rocher est cultivé. Le cotonnier y réussit. Les femmes filent et tricotent supérieurement. Ce sont, dit-on, les plus belles et les plus fraîches Antilles.

ANTILLES DANOISES.

Sainte-Croix a dix-huit lieues de long sur quatre de large. St.-Thomas quatre ou cinq de tour; l'île des Crabes huit ou dix. St.-Jean un peu moins. Pour entrer en possession de ces îles, les Danois n'ont point versé de sang. Ou ils les ont acheté des Européens qui les possédoient, ou ils s'y sont établis en les trouvant abandonnées. Quand les Français abordèrent à Sainte-Croix, ils trouvèrent une île plate, couverte de vieux arbres, qui ne permettoient pas aux vents de balayer l'air infect de ses marais : sans se donner la peine d'abattre, les Français, expéditifs, y mettent le feu, et contemplent de la mer les progrès de l'incendie. Il leur produisit des cendres fécondes. Mais cette

fertilité n'a pas duré apparemment, parce que ces cendres dénuées de terres végétales, auxquelles elles pussent s'amalgamer, n'ont pas acquis assez de consistance pour retenir les sucs nourriciers. Ces quatre îles, à quelque petite quantité de sucre près qu'en tirent les Danois, ne leur sont utiles que pour faire flotter quelquefois leur pavillon sur ces mers.

TERRES AUSTRALES.

Tel est le tableau des quatre parties du monde. On en cherche une cinquième. Il y a apparence qu'elle existe entre la pointe de l'Afrique, les îles Célèbes et l'Amérique. Jusqu'à présent on n'y a trouvé que des îles; mais on a peine à se persuader qu'une si vaste étendue de mer soit sans continent. On peut regarder cette quantité d'îles qu'on y a découvert, comme des fragmens d'un nouveau monde, peut-être plus considérable que la plus grande des parties de l'ancien. Il y a même quelques-unes de ces îles telles que la nouvelle Hollande, dont il a fallu long-tems prolonger les côtes, pour s'assurer qu'elles ne sont point un continent. On

ignore encore si la nouvelle Zélande est détachée d'autres terre, ou si elle y tient; mais n'eût-on que les découvertes déjà faites, on pourroit dire que ces îles, par leur nombre, leur contiguité, leur grande distance de nos quatre parties, en forment une cinquième, dont on tient déjà l'existence. Il ne s'agit plus que d'en constater l'étendue. On les a nommé *terres australes*.

Les productions qu'on a trouvé sur les côtes, les forêts, la verdure des campagnes, les animaux qui y bondissent, les poissons qui peuplent la mer et les rivières, les fruits que les habitans apportent aux vaisseaux font juger que cette partie du monde n'a pas été plus dédaignée de la nature que les autres. Elle s'est jouée comme ici dans les individus. Il s'y rencontre des races favorisées, d'autres disgraciées, des hommes grands, forts, bien musclés, de physionomie agréables, ornés de beaux cheveux, d'autres petits à cheveux courts et laineux, et à face de nègres, les uns sont noirs, d'autres cuivrés, des troisièmes plus rouges que bruns. Quand ceux-ci sont nétoyés des couleurs dont ils se teignent et déchargés des figures bizarres, qu'ils peignent sur leur peau

on peut juger qu'ils naissent blancs, et qu'il n'y a que l'usage journalier de ces fards qui les dénature. Quant aux mœurs et aux habitudes, ce qu'on en a pu en découvrir n'est pas plus extraordinaire que ce que l'on connoît chez les autres sauvages, excepté que jusqu'à présent on n'y a pas remarqué de ces cruautés qui font frémir la nature, comme chez les Africains, les Américains et quelques Asiatiques. Nous choisirons dans les récits des voyageurs, quelques traits qui seront comme l'esquise du grand tableau que pourront achever ceux qui jouiront des futures découvertes.

L'incertitude des dispositions des étrangers qui arrivoient et des desseins qu'ils pouvoient avoir a quelquefois donné aux naturels de la défiance et les a fait agresseurs; mais quelques coups de fusil et au pis-aller un coup de canon, rendoient bientôt les Européens maîtres du rivage. De bonnes manières apprivoisèrent ensuite les sauvages. *Shouten* éprouva ses vicissitudes au cap de *Horn*. Après qu'il eut épouvanté par ses armes à feu ces hordes craintives, il les vit s'enhardir par ses démonstrations pacifiques, et lui apporter des cocos, des racines, des cochons,

qu'ils changeoient avidemment pour du fer. Il paroît qu'ils sont totalement privés de ce métal. Ils le recherchent avec beaucoup d'empressement.

Il trouva leurs huttes bien rangées sur le rivage, hautes d'environ douze pieds, couvertes de feuilles. Pour tout ameublement, un lit d'herbes sèches, une ligne et une massue. Le palais du roi n'a pas un aspect plus magnifique. Sa majesté montra aux Hollandais de l'amitié et du respect mêlés de crainte. Lui et ses courtisans mirent sur la tête des étrangers leurs bonnets ornés de plumes magnifiques. Il desira voir décharger un canon. On lui dressa une estrade sur le bord de la mer. Il s'y assit gravement avec ses femmes et ses courtisans; mais sitôt que le coup partit, le roi et toute sa cour s'enfuirent légèrement dans les bois.

Les hommes sont grands et forts, d'une couleur jaunâtre. Les cheveux longs et noirs. Les uns les frisent et les crèpent, d'autres prennent beaucoup de peine pour les rendre droits et plats, d'autres enfin les relèvent et les portent hauts d'une demi-aulne au-dessus de leur tête, à l'aide des branchages auxquels ils les attachent. C'est

le plus difficile de leur toilette, car ils sont absolument nuds, excepté une légère ceinture de feuilles. Les femmes qu'on dit très-laides, ne sont ni mieux parées, ni mieux couvertes. La nation paroît totalement dénuée de religion et d'industrie. Tous leurs instrumens sont grossiers et mal faits. A la manière des bêtes, ils vivent de ce qu'ils rencontrent. Il n'y a ni semences, ni récoltes. Tout est abandonné à la nature et au hasard. La modestie leur est absolument inconnue. Ils usent de leur femmes sans mystère dans les assemblées, en présence même du roi, auquel cependant ils portent un grand respect. *Schouten* les accuse de vol, parce qu'ils arrachoient quand ils pouvoient les clous du vaisseau et plongeoient dans la mer pour emporter leur proie, que même un d'entre eux prit un sabre. Mais il faut observer que de la manière dont ils vivent, ils n'ont pas la moindre notion de propriété. Par conséquent on ne doit pas prendre de leur action l'idée que nous avons du vol. Cependant soit notion de justice, soit crainte des étrangers, celui qui avoit pris le sabre fut contraint par ses compatriotes de le rendre, et subit de leur part un châtiment.

Le même *Schouten* fait des habitans qu'il trouva à la *Nouvelle-Guinée*, un portrait qui n'est flatteur ni au physique, ni au moral. Il les appelle *Papous*, c'est à dire *noirs*. « Leur accoutrement « burlesque, joint à leur difformité na- « turelle, en fait des objets désagréa- « bles à la vue. Chacun a son ridicule « particulier. Toute leur structure est « d'une bizarrerie, qui n'a rien d'égal, « que leur humeur et leur caprice. « Ils ne ressemblent en rien aux autres « hommes, ni par leurs traits, ni par « leurs membres, ni par leur gran- « deur. Ils portent autour du col, des « dents de cochons, en forme de col- « lier; se percent le nez et les oreilles, « pour y passer des anneaux, auxquels « ils suspendent ces inestimables joyaux « de dents de cochons. Leur chevelure « est courte et frisée; leur physionomie « insipide et morte. Le contour de leur « visage, et l'arrangement de ses par- « ties, sont faits pour inspirer le dégoût. « Les femmes ne sont pas plus agréa- « bles que les hommes, et ont en par- « tage, une figure non moins repous- « sante. Ils bâtissent leurs hutes sur des « pieux à huit ou neuf pieds de terre, « ce qui marque que le sol est humide

« et mal-sain. » Cette description a le défaut de nous faire connoître bien plus ce qu'a senti le voyageur, que la chose elle-même.

Roggeven, autre Hollandais, nous donne meilleure idée des habitans des îles de *Paques*. Il fut abordé par un sauvage, qui ne fit aucune difficulté de passer de sa pirogue sur le vaisseau. On lui donna un morceau d'étoffe, des grains de verre, des clouds, présens qui l'enchantèrent. Il étoit grand, bien-fait, robuste, vif, actif et disposé à la gaîté. L'odeur du vin lui répugnoit. Il trouvoit les ragoûts bons. On l'habilla: cet attirail embarrassant lui déplut. Il le quitta promptement. La musique lui fit grand plaisir. Ce ne fut qu'à regret qu'il s'éloigna du vaisseau. Il y revint le lendemain, avec beaucoup de pirogues de ses compatriotes, chargées de provisions fraîches entr'autres des truites. Dès le matin, les Hollandais avoient vu de leurs vaisseaux, les naturels se répandre sur le rivage, et offrir de l'encens à leurs idoles. Dans les pirogues, ils remarquèrent un homme blanc, portant à ses oreilles, des pendans d'une grandeur extraordinaire. Son maintien étoit grave et solemnel. Il paroissoit en

méditation. On conjecture que c'étoit un de leurs prêtres.

Pendant l'espèce d'effusion de confiance, qui régnoit entre les sauvages et les Européens, un coup de fusil parti par hasard, dit le journal, tua un de ces malheureux. Apparemment pour disperser les habitans qui s'attroupoient, le premier coup fut suivi d'une décharge qui fit fuir toute la nation. Entre les morts se trouva celui qui, le premier, avoit accueilli les Hollandais avec tant de cordialité. Des cris horribles, et des hurlemens se firent entendre dans les bois. Cependant voyant qu'ils n'étoient pas poursuivis, les sauvages reprirent leur caractère, doux et bienfaisant. Les hommes et les enfans se présentèrent portant des branches de palmier, en signe de paix. Les hommes offrirent des fruits, sur-tout des patates, des cannes de sucre, et des oiseaux vivans, qu'ils paroissoient nourrir chez eux. Ils offrirent jusqu'à leurs femmes, et n'oublièrent rien de ce qui pouvoit témoigner à ces étrangers leur soumission. Touchés de ces marques d'une humilité profonde, les Hollandais daignèrent traiter ces malheureux avec quelque bonté. Ils leur donnèrent des

jouets d'enfans, et quelques bagatelles, en expiation du sang qu'ils avoient fait couler. Le séjour que fit *Roggeven*, lui procura le moyen de prendre connoissance de leurs mœurs.

Les îles de *Paques* qu'il aborda, ne lui parurent pourvues que d'oiseaux, que les habitans rendent domestiques. Il eut lieu de conjecturer par leurs signes que d'autres nourrissoient des quadrupèdes. Ils cuisent, dit-il, leurs alimens dans des poteries assez bien faites. Chaque famille ou tribu a son village particulier. Les maisons ont depuis quarante jusqu'à soixante pieds de long, huit de large, bien couvertes de feuilles de palmier, peu meublées, cependant assez bien pour faire voir qu'ils ne manquent pas d'industrie. Des étoffes blanches et rouges de leur fabrique les couvrent la nuit et les garantissent le jour des ardeurs du soleil. L'Etoffe est douce et lisse. Des pieux défendent leurs plantations divisées avec simétrie et bien cultivées.

Les hommes sont droits et bien faits, extrêmement agiles et légers à la course. En général, ils ont la peau brune; mais quelques-uns sont noirs,

d'autres blonds et presque blancs. Il y a des castes rouges, comme si elles étoient rôties au soleil; d'autres bigarrées de différentes couleurs. Leur peau est chargée de figures de cochons, chèvres, serpens qui annoncent un heureux talent pour l'imitation. Les femmes se peignent les joues d'un vermillon plus beau que tout ce qu'on connoît en Europe. Elles portent un petit chapeau de jonc très-élégant, et ajustent leurs couvertures avec assez de coquetterie. D'ailleurs elles étoient plus qu'agaçantes auprès des Hollandais et même pressantes.

Roggeven ne trouva chez ces insulaires d'autres armes que de gros bâtons courts, qu'il prit même pour de simples marques d'autorité. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se réfugient près de leurs idoles, et implorent leur protection avec une dévotion fervente et pathétique. Les statues de leurs divinités sont de pierre, représentent des figures humaines, avec de grandes oreilles et des couronnes; elles sont exactement proportionnées et si bien finies, que les Hollandais furent étonnés de leur talent en sculpture. Ils conjecturèrent que

quelques-uns d'entre eux, qu'ils virent plus souvent venir adorer les idoles, qui avoient la tête rasée et portoient des boules blanches aux oreilles, et un bonnet garni de plumes blanches et noires, étoient leurs prêtres. D'ailleurs nulle apparence de gouvernement, ni rois, ni autres supérieurs, mais beaucoup de respect pour les vieillards. Ils portent des chapeaux ou bonnets frangés, et dans leurs mains ces gros bâtons que les Hollandais prenoient pour des marques d'autorité.

Ainsi, idée d'une divinité, bonté, douceur, affabilité, générosité, respect pour les parens; voilà ce que les Européens ont trouvé dans ces contrées, où ils ont imprimé leurs pas sanglans; mais laissant à part les suites funestes qu'ont eus nos découvertes pour ces peuples auxquels nous avons porté plus de vices que de vertus, plus de maux réels, fruit de notre corruption, que d'avantages procurés par nos arts et notre industrie; l'histoire doit son hommage aux hommes de génie qui ont conçu ces grands projets, dont l'intrépide activité a su vaincre tous les obstacles, et qui nous ont conquis d'autres mondes.

NAVIGATEURS.

A la tête marche *Christophe Colomb*, avec la gloire que l'invention mérite sur l'imitation. Les jaloux ont taché de lui ravir l'honneur de la découverte. C'étoit, disoient-ils, une chose si aisée, qu'il n'y avoit pas grand mérite. Fatigué de ces propos, *Colomb*, dans un dîner public, se fait apporter un œuf : « Qui de vous, « dit-il aux convives, le feroit tenir « droit sur le petit bout » ; ils avouent qu'ils regardent la chose comme impossible. *Colomb* frappe la table par ce bout, élargit ainsi la base de l'œuf et le fait tenir droit. « La rare invention ! « s'écrie-t-on, qui est-ce qui n'en feroit « pas autant ? Je n'en doute pas, ré- « pond Colomb; cependant personne « de vous n'y a songé, c'est ainsi que « j'ai découvert les Indes. Il a fallu « d'abord concevoir le projet de navi- « guer dans ces parages, et je l'ai conçu. « Maintenant qu'il est exécuté, le plus « misérable pilote peut y trouver son « chemin aussi bien que moi. Il y a « mille et mille choses qui paroissent

« aisées, quand elles sont faites, et qui « sembloient auparavant impossibles. « Vous devez vous souvenir des raille- « ries que j'ai essuyées avant que de « mettre mon dessein à exécution. « C'étoit un rêve, une chimère, et « maintenant à vous entendre, c'est « une idée que tout le monde pouvoit « avoir. « L'envie le poursuivit jusqu'au tombeau. Il y fit mettre avec lui les chaînes dont elle l'avoit chargé. Espèce d'avertissement de la persécution qui s'attache aux grands hommes, mais qui ne doit pas les décourager.

Magellan, *Davis*, *le Maire*, en ouvrant le passage de la mer du Sud par les détroits qui ont retenu leur nom, ont montré le chemin des *voyages autour du monde*, qui ont rendu célèbres plusieurs navigateurs. Le premier en date, est celui de *Magellan*, en 1519. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu par le cap de Bonne Espérance en Espagne, d'où il étoit parti, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de l'expédition la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite.

Un honneur à peu-près pareil fut accordé au vaisseau de *François Drake*,

anglais, qu'on laissa vieillir dans le bassin du port de Deptfort, avec une inscription honorable sur le grand mât.

Drake, qui fit le second le tour du monde, commença l'état de marin comme il faut s'y destiner, c'est-à-dire, dès l'enfance. A l'âge de dix-huit ans, il étoit déjà maître d'une petite barque, que le possesseur, touché de son mérite, lui laissa en mourant. Elle lui fut enlevée pendant la guerre contre les Espagnols. Cette perte fit naître en lui un vif desir de se venger. Il s'engagea dans une irruption contre le Mexique. Elle ne fut pas heureuse. Cette disgrace ne le rebuta pas. Dans deux autres expéditions qu'il dirigea lui-même, il acquit tant de réputation, que des marchands lui confièrent deux vaisseaux, dont il chargea quelques troupes, avec lesquelles il prit et pilla une ville opulente du Mexique. Le riche butin qu'il y fit, il le partagea fidèlement à son équipage et à ses commettans. Il contribua de ce qui lui revenoit à l'armement d'une flotte de cinq vaisseaux, destinée pour la mer du Sud, où les Anglais n'avoient pas encore pénétré.

Drake partit en 1577. Il n'est au-

cune fonction dans un vaisseau, dont il ne fut capable de s'acquitter, jusqu'à celle de chirurgien. On remarque que prêt à passer la ligne, il saigna tous ses matelots de sa propre main. Son voyage autour du monde, est l'effet des circonstances. Après avoir causé des pertes infinies aux Espagnols, dans la mer du Sud, où il étoit entré par le détroit de Magellan, il fut averti qu'il étoit attendu au retour, par des forces bien supérieures aux siennes. En homme que les ressources n'abandonnent pas, il ne s'effraya point de l'idée de traverser la grande mer pacifique. Il reconnut les Indes orientales, toucha au cap de Bonne-Espérance, et rapporta dans sa patrie, des trésors qu'il devoit autant à la hardiesse de son génie, qu'à sa valeur. Trop accoutumé aux succès, il mourut, en 1595, dans le havre de Porto-Bello, du chagrin de ne se pas voir dans cette nouvelle expédition aussi heureux qu'à l'ordinaire.

Le voyage de *Thomas Cavendish*, en 1586, fut tout militaire. *Cavendish* étoit déjà enrichi du pillage des côtes du Pérou, lorsqu'il prit en pleine mer

le vaisseau d'*Acapulco*, qui mit le comble à sa fortune. Ayant passé comme Drake par le détroit de Magellan, il toucha comme lui aux Grandes Indes, et rapporta des trésors immenses en Angleterre. Une ressemblance remarquable, entre ces deux navigateurs, c'est que *Cavendish* mourut aussi de chagrin des contre-tems essuyés dans un voyage au Brésil, en 1591.

Ces deux voyages des Anglais, piquèrent d'émulation les Hollandais, et leur en firent entreprendre un pareil, en 1598, sous le commandement de *Van-Noot*, dont la capacité avoit déjà été reconnue dans d'autres occasions. On fixa pour cette expédition, les loix de la discipline qui règne encore sur les vaisseaux Hollandais. *Van-Noot* éprouva dans le détroit de Magellan, des difficultés qui prolongèrent son voyage, et donnèrent de ce passage plus de connoissance qu'on n'en avoit. Ses victoires sur les Espagnols couvrirent les frais de la compagnie, mais ne l'enrichirent pas.

Spilberge, en 1614, en commença

un plus heureux. Il défit la flotte royale du Pérou. La compagnie hollandaise date de son retour, en 1617, le commencement de sa richesse et de sa puissance. On eut lieu de reconnoître l'un et l'autre par le grand armement qu'elle fit en 1623, sous le commandement de *Pierre l'Hermite*, son premier amiral. Il passa par le détroit de *Lemaire*, et mourut avant la barbarie commise par les Hollandais dans la rade de Callao, où ils firent pendre leurs prisonniers espagnols, par la raison qu'ils n'avoient pas de quoi les nourrir; mais ils pouvoient les mettre à terre. Ils montrèrent dans cette expédition une animosité atroce.

Guillaume Dampierre, Anglais, essaya la mer à dix-sept ans, en 1669. Elle ne lui fut pas favorable. Comme il n'avoit pas un bien égal à sa naissance, il prit un emploi lucratif à la Jamaïque, alla couper du bois de campêche, fit sur ces mers connoissance avec les flibustiers, et s'engagea avec eux. C'est dans leur compagnie que se sont faites ses expéditions commencées par le détroit de *Le Maire* en 1682, et finies en 1691. *Dampierre*, dont le

voyage est très-curieux pour les observations de toutes espèces, raconte l'histoire d'un matelot, laissé dans l'île de *Juan Fernandez*. Lorsque sa poudre et ses balles furent épuisées, sans autres outils que ceux qu'il fit d'une pierre dure, il scia le canon de son fusil en petites pièces et en fit des hameçons, harpons et crochets. La nécessité fut chez lui mère de l'industrie.

Un des voyages les plus fameux peut-être, parce qu'il est le plus rapproché de notre tems, est celui du capitaine *Anson*, Anglais, commencé en 1740. Les succès militaires lui ont donné une grande célébrité ; mais pour l'utilité des découvertes, il est très-inférieur aux deux suivans, dont le but et le motif sont en effet bien différens.

En 1766, M. de *Bougainville* fut envoyé par *Louis XV*, avec deux vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, et *procurer à la géographie des connoissances utiles à l'humanité*. Ce navigateur hardi, actif et intelligent, s'est principalement appliqué à fixer exactement la position des lieux, à confirmer les observations des anciens marins, ou à rectifier leurs er-

reurs, à tracer le gissement des côtes, à décrire fidèlement les signes de reconnoissance, à indiquer les courans, les bas-fonds, les écueils, les variations des marées et des vents, et tout ce qui peut favoriser ou contrarier la navigation dans des mers jusqu'alors presqu'inconnues. Son voyage autour du monde a duré deux ans et quatre mois.

Le capitaine *Cook* est parti de *Plimouth* en 1768, avec les mêmes intentions, mais avec des secours beaucoup plus considérables. En parlant de ce voyage dans sa préface, M. *Bougainville*, qui semble s'oublier lui-même, dit : « Ce voyage me paroît être celui « des modernes de cette espèce, où « on a fait le plus de découvertes en « tout genre». En effet, l'histoire naturelle et la botanique se sont fort enrichies par les soins des hommes instruits dans ces sciences que le capitaine *Cook* avoit sur son bord, en bien plus grand nombre que M. *Bougainville*. Son voyage à duré trois ans.

Naviguant dans les mêmes parages et dans le même tems, ces deux hommes également appliqués et infatigables se sont pour ainsi dire controlés l'un

l'autre : de sorte qu'on peut regarder comme à l'abri même du doute les faits et les observations sur lesquels ils s'accordent.

Au reste, les nouveaux navigateurs bien différens de leur prédécesseurs, loin de chercher à assujétir les peuples qu'ils découvrent, et se permettre d'arracher par violence les trésors que leurs terres paroissent recéler, s'appliquent au contraire pour la plupart à leur être utiles et à procurer leur bonheur. A l'aide des secours qu'ils laissent souvent dans les lieux où ils abordent, les habitans peuvent voir actuellement en beaucoup d'endroits les bestiaux d'Europe paître dans leurs pâturages, les volailles apprivoisées se familiariser autour de leurs cabanes, les riches moissons couvrir leurs plaines autrefois incultes, et notre industrie remplacer chez eux la nature sauvage, ou la perfectionner.

Puissent ces avantages n'être pas mêlés de vices et de maux qui leur fassent regretter leur ignorance !

Pour nous, habitans du monde civilisé, nous race inquiète et turbulente, depuis dix-huit cents ans nous travail-

lons à réaliser l'observation d'Horace et à accomplir la prophétie que lui inspiroit la connoissance de l'histoire dont les quatre vers suivans sont le résumé.

Damnosa quid non imminuit dies ?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

HORAT. Carm. lib. Od. VI.

Oh ! du tems qui détruit, trop funeste puissance !
Nos pères, plus méchans que n'étoient leurs ayeux,
Nous ont engendrés pires qu'eux,
Prêts nous-mêmes à donner naissance
A des enfans plus vicieux.

Fin du douzième et dernier tome.

TABLE

DES TITRES DU TOME XII.

ANGLETERRE, page 1.
Ecosse, 36.
Irlande, 110.
Amérique, 122.
Mexique, 136.
Pérou, 214.
Californie, 260.
Nouveau Mexique, 262.
Floride, 263.
Autres états Espagnols. 265.
Paraguay, 269.
Brésil, 273.
Guyane, 276.
Possessions Françaises et Anglaises, 277.
Virginie, 279.
Nouvelle Angleterre, 286.
Mariland, etc. 289.
Terre-Neuve, 290.
Canada, 292.
Louisiane, 305.
Caroline, Géorgie, Pensylvanie, 316.
Etats-Unis, 321.
Baie d'Hudson, 330.

Bermudes, 333.
Lucayes, 335.
Les Antilles, 336.
Caraibes, 338.
Antilles Anglaises, 343.
Antilles Françaises, 349.
Antilles Espagnoles, 353.
Antilles Hollandaises, 356.
Antilles Danoises, 357.
Terres Australes, 358.
Navigateurs, 369.

Fin de la Table du Tome douzième.

TABLE
GENÉRALE DES MATIÈRES,
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A

Abaka, Kan de l'Iran. Tom. VI. Page 326.

Abbas, Ier. septième Shah, monté sur le trône, âgé de 20 ans, fait assassiner son visir qui lui avoit sauvé la vie; il fait la guerre aux Turcs et y déploye beaucoup de bravoure et d'habileté. Il passe en Géorgie et s'en rend maître par politique et par fourberie. Ses cruautés soulèvent les grands de son royaume; ils cherchent à faire entrer son fils dans leur complot; malgré son refus constant, Abbas le sacrifie à sa tranquillité. Raffinerie de cruauté à l'égard d'un gouverneur ennemi. La prise d'Ormus est le terme de ses exploits: il passe pour avoir été grand justicier, et est regardé comme le fondateur du commerce considérable que les Arméniens font en Europe et en Asie; il termine sa carrière après un règne de 50 ans. Tom. VI. Page 377 à 395.

Abbas II, 9e. Shah. Tome VI. Page 400 à 403.

Abbas III. T. VI. Page 440.

Abbassides (les) t. *id.* 127.

Abdalla, roi de Maroc, t. VIII. 214.

Abd'allah, 9e. calife. t. VI. 101.

Abd'Almalec, 11e. calife, t. *id.* 104 à 111.

Abdolmumen, général d'Abdalla, roi de Maroc, lui succède. t. VIII. 192.

Abdolonime, roi de Sidon, t. I. 127.

Abel (sa mort) t. *id.* 16.

Abel, par un fratricide, s'empare de la couronne de Danemarck. t. VI, 31.

Abgare, nom de tous les rois du royaume d'Edesse, t. III. 64.

Abias, Asa, Achab, rois d'Israël. t. I. 201 à 203.

Abimelechs, rois d'Egypte, t. *id.* 104 à 105.

Abraham, ses voyages, le sacrifice de son fils Isaac, t. *id.* 133 à 138.

Abu-Becr, premier sectateur de Mahomet et premier

Agrippine, éponse de Germanicus, t. *id.* 259.
Agrippine, fille de Germanicus, épouse l'empereur Claude, qui, par sa foiblesse, la laisse à son gré disposer de toutes les affaires. Ses liaisons criminelles avec Pallas, sont connues du public; mise en jugement par ordre de Néron, son fils, devenu empereur, elle est déclarée innocente; échappée, comme par miracle, du sein des flots, elle est assassinée par des agens soudoyés par ce monstre, t. *id.* 338 à 356.
Ahmed, kan de l'Iran, t. VI, 326.
Ahmed I, 14e. sultan de l'empire Ottoman, *id.* II, 21e. sultan, *id.* III, 23e. sultan, t. VII, 366 à 393.
Aimon, roi de Savoie, t. IX, 302.
Alakem, calife d'Egypte, t. VII, 452.
Alaric, roi des Goths, t. V, 182 à 190, et 479 à 480.
Al-Ashram, roi des Arabes, t. *id.* 388.
Albanie nommée par les Perses province de Schirvan, t. III, 56 à 58.
Albe (le duc d') est envoyé dans les Pays-Bas pour appuyer la tyrannie de l'inquisition. Il s'empare de toute l'autorité; établit un tribunal de sang; fait trancher la tête aux comtes d'Egmont et de Horn, et met en fuite l'armée du prince d'Orange; ses cruautés révoltent les Flamands; ils forment une ligue pour s'y soustraire; la crainte de voir ces provinces perdues pour l'Espagne, est cause de son rappel, t. X, 447 à 453.
Alberoni parvient à négocier le mariage de Philippe V, roi d'Espagne avec la princesse de Parme, et en récompense, est fait Cardinal; placé au timon des affaires, il y développe les connoissances d'un grand politique; il rétablit la marine espagnole; il est disgracié et se retire à Rome, t. VIII, 391.
Albert, marquis d'Est, t. IX, 463.
Albert, duc d'Autriche cherche inutilement à soumettre les Suisses, t. X, 237.
Albert, *id.* t. *id.*
Albert II, t. X, 352.
Albert d'Autriche, t. *id.* 331.
Albert, roi de Suède, est forcé d'abdiquer, t. XI, 103.
Albin, roi des Lombards, t. VI, 2 à 5.
Albinos, nom donné par les Portugais aux habitans de Loango, t. VIII, 124.
Albinus Clodius, nommé César par les légions romaines en Angleterre, est vaincu par Sévère, et tué, t. IV, 502 à 512.
Albuquerque (François d') sous le titre de commandant général des forces Portugaises dans l'Inde, par la supériorité de son génie, de sa politique et de ses talens militaires, porte au plus haut degré

de prospérité le commerce des Portugais, t. VII, 212 à 217.
Alcibiade, célèbre en plus d'un genre, est formé par Socrate; il fait preuve en plusieurs occasions de ses talens militaires et politiques; persécuté injustement par les factieux qui le redoutoient, il se retire à Ladécémone, de là, en Perse; il rentre en triomphe à Athènes; obligé d'abandonner de nouveau cette ville ingrate, il meurt assassiné à 40 ans, dans la retraite qu'il avoit choisie, t. I, 503 à 523.
Alcoran, ouvrage le plus vénéré par les vrais mahométans, et contenant les articles fondamentaux de leur religion, t. VI, 63.
Aldobrandin II, *id.* III, marquis d'Est, t. IX, 462.
Alexandre, roi de Macédoine, t. II, 261.
Alexandre II, *id.* t. *id.* 264.
Alexandre (le grand), son départ pour l'Asie; il consulte l'oracle de Delphes, traverse le Granique; réduit la ville d'Halicarnasse en cendres; défait les Perses à la bataille d'Issus; son injustice envers Parménion et Philotas qu'il fait périr; il tue Clitus qui lui avoit sauvé la vie; maître de la Perse, il porte ses armes dans l'Inde; après avoir vaincu le roi Porus, voulant continuer le cours de ses victoires, ses soldats refusent de le suivre; il cède à leurs prières et consent à rétrogader; il épouse Statira, fille de Darius. Son retour à Babylone, où il meurt à 32 ans, emporté par une fièvre ardente. Interrègne après sa mort, t. *id.* 284 à 319.
Alexandre Bala, roi de l'Egypte, t. *id.* 480.
Alexandre, II, *id.* t. *id.* 480.
Alexandre, roi d'Epire, t. III, 25.
Alexandre, fils de Pyrrhus, *id.* t. *id.* 45.
Alexandre, roi des Juifs, t. *id.* 104.
Alexandre Sévère, empereur romain, t. V, 20 à 29.
Alexandre, empereur grec, successeur de Léon, t. V, 251.
Alexandre II, pape, t. IX, 220.
idem, III, t. *id.* 232, *idem*, IV, 239, *idem* V, 253, *id.* VI 265, *idem* VII, 288, *idem* VIII, 290.
Alexandre I, duc de Toscane, neveu du pape Clément VII, t. X, 119.
Alexandre II, *idem* III, rois d'Ecosse, t. XII,
Alexandrette (ville d'Asie) t. I, 407.
Alfo, roi de Danemarck, t. XI, 9.
Alfondi, empereur du Monomotapa, ses exploits; son arrivée à la cour; il est couronné, t. VIII, 56 à 57.
Alfred (le grand), roi Saxon en Angleterre, est regardé comme le fondateur de la marine Anglaise; il encourage les savans, intro-

duit des manufactures utiles. Son règne est très-glorieux ; sa vue inspiroit autant d'amitié pour sa personne, que de respect, t. XI, 353 à 357.

Alger (royaume d'), productions, habitans, mœurs et coutumes, mariages, gouvernement, force militaire, manière d'élire le dey ; langue, religion, description de la capitale, nommée Alger, t. VIII, 227 à 244.

Ali, premier prosélyte de Mahomet, et lieutenant d'Omar, 2e. calife, t. VI, page 74.

Ali, 3e. calife, son inauguration, la décision de son différent avec Seffein est remise à deux arbitres qui le déposent ; il ne peut soumettre Moavie, et meurt assassiné, t. *id.* 81 à 86.

Ali Kuli-Kan, célèbre général sous le règne de Soliman, 10e. shah, dont il est le généralissime, t. *id.* 404.

Allemands, t. V, 505.

Allemagne (l') t. X, 292 à 383.

Allobroges, anciens noms des habitans de la Savoie, t. IX, 297.

Almagro, uni par l'intérêt et l'ambition, avec Pizarre ; il se brouille avec ce célèbre conquérant, succombe dans une bataille livré entre ces deux illustres rivaux, est fait prisonnier dans Cusco, et condamné à avoir la tête tranchée, t. XII, 215 à 233.

Almansor, 22e. calife, t. VI, 128.

Almoravides, tribu d'Arabes, t. VIII, 308.

Al-Nooman, roi de l'Arabie, t. V, 390.

Alp Arslan, 2e. sultan de la Turquie, t. VI, 212.

Alphonse Ier, le Catholique ; Alphonse II, le Chaste ; Alphonse III, le Grand ; Alphonse IV ; *idem*, V ; *idem*, VIII ; *idem*, IX ; *idem*, X, rois d'Espagne, de Castille et d'Arragon ; par succession ou par alliance, ces princes ont possédé ces royaumes réunis ou séparés, t. VIII, 304 à 354.

Alphonse Ier, II, III, IV, V, VII, rois de Portugal, t. *idem*, 395 à 445.

Alphonse Ier, II, III, IV, souverains de Ferrare, Reggio, etc. t. IX, page 464 à 465.

Alphonse Ier et II, rois de Naples, t. X, 210.

Alvar (Dom) de Lune, connétable de Castille, après avoir joui de la plus grande faveur auprès de Jean II, par de sourdes menées, vient à la perdre ; le roi le fait arrêter : il est condamné à mort et exécuté, t. VIII, 330.

Alvare (Dom), Ier, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, rois de Congo, t. *id.* 97 à 104.

Amalécites, peuples, arts, et coutumes, t. Ier, 96 à 98.

Amasis, roi d'Egypte, t. *id.* 75 à 78.

Amasias, Joram, rois des Juifs, t. *id.* 206.
Amazones, t. Ier, 374 à 376.
Amalasonte, reine des Ostrogoths, t. V, 523 à 525.
Ambracie (siége d'), t. II. 86.
Ambroise (Dom), roi de Congo, t. VIII, 97 à 104.
Amédée, Ier, II, III, IV, V, VI, VII. VIII, IX, Charles-Jean Amédée, Victor Amédée, Victor Amédée II. Ces princes régnent en Savoie sous le titre de Comte jusqu'à Amédée VII, que le Piémont et la Savoie sont érigés en duchés. Ce prince est le fondateur de l'ordre de Saint-Maurice : il abdique et prend l'habit d'hermite. Il est élu pape, et se démet du pontificat, t. IX, 296 à 320.
Américic (Vespuce), donne le premier une relation de l'Amérique, t. XII, 122.
Amérique, origine de sa découverte, description géographique, ses habitans, ses productions, t. *id.*
Ames, quand elles sont créées, t. Ier, 8.
Amida, nom d'une divinité d'une des sectes Japonaises, nommées Xinto, t. VII, 177.
Amilcar, général Carthaginois, t. III, 422.
Amilcar, *idem*, t. V, 339.
Ammonites, peuples, mœurs et coutumes, t. Ier, 87 à 89.
Amru, roi des Arabes, t. V, 389.
Amurath Ier, 3e. sultan de l'Empire ottoman, t. VII, 324.
Amurath II, III, sultan *id.* t. *id.* 336.
Amurath III, 12e. sultan, t. *id.* 363.
Amurath IV, 17e sultan, t. *id.* 366.
Amyclas, roi de Lacédémone, t. Ier, 436.
Amynthas Ier, *idem* II, rois de Macédoine, t. II, 261 à 264.
Anafeste (Jean-Luc), 1er doge de Venise, t. X, 5.
Anastase, empereur grec, t. V, 219 à 321.
Anastase, 4e. pape, t. IX, 230.
Anckarstroem, assassin du roi de Suède, Gustave III, t. XI, 179.
Ancus Marcius, roi des Romains, t. III, 260.
André I, II, III, rois de Hongrie, t. X, 385 à 391.
Andronic usurpe la couronne de l'empire grec au jeune Alexis : ses cruautés le font chasser : il est assassiné, t. V, 281.
Andronic (Paléologue), empereur grec, t. *id.* 293.
Andronic le jeune, t. *id.* 296
Angleterre, t. XI, 350.
Angleterre (Nouvelle), t. XII, 285.
Angola, royaume de l'Afrique oriental, et nom du premier roi et de ses successeurs, avec des prénoms, t. VIII, 105 à 122.
Ankudina, célèbre imposteur en Russie, t. XI, 223
Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, et régente du royaume, t. IX, 122.

Anne, sœur de feue Marie, et épouse de Guillaume, roi d'Angleterre, lui succède. Son règne fut glorieux à l'extérieur, mais troublé dans l'intérieur par les factions des Torys et des Wigts. Elle emporte dans le tombeau le nom de la bonne reine Anne, t. XI, 444.

Annibal, général des Carthaginois, à la tête de son armée, part de l'Espagne, passe les Pyrénées, traverse le Rhône et culbute les troupes qui veulent lui résister; il se fraye un chemin à travers les Alpes et arrive en Italie, met le siège devant Turin, qu'il emporte d'assaut. Il s'ouvre un passage dans les Appenins, et parvient dans les plaines de l'Etrurie; il y remporte une victoire complète sur le consul Flaminius, près du lac de Thrasimène; les Romains lui opposent Fabius Cunctator, qui arrête ses progrès. Ce général est remplacé par Varron, auquel Annibal fait essuyer à Cannes la défaite la plus sanglante; il fait demander des secours à Carthage: en les attendant, il prend ses quartiers à Capoue, où il se laisse aller à la mollesse; Marcellus lui fait éprouver des échecs; l'embarras de sa position le décide à prendre un parti digne de lui; il lève son camp; et, par des marches forcées, arrive près de Rome. Ce trait de courage est le terme de ses exploits en Italie. Il est rappellé à Carthage pour combattre les Romains qui, commandés par Scipion, avoient débarqués en Afrique. Il a une entrevue avec ce célèbre général: la fortune lui est contraire à la bataille de Zama; il y est vaincu. Les factions carthaginoises le forcent de fuir sa patrie: il se retire en Syrie, près d'Anthiocus. Pour ne pas être livré aux Romains, il se donne la [illegible]rt, t. III, 432 à 467.

Ann[illegible], t. V, 342 à 349.

Antalcide (traité de), t. Ier, 319 et 527.

Anthemius Severus, empereur à Constantinople, t. V, 211.

Antigone, un des généraux d'Alexandre; après la mort de ce héros, il s'approprie une partie de ses conquêtes, t. II, 321.

Antigone Gonarus, Antigone Doson, t. II, 351 à 353.

Antigone, neveu d'Hyrcan et fils d'Aristobule, t. III, 118 à 122.

Antilles (les) anglaises, françaises, espagnoles, hollandaises, danoises, t. XII, 335.

Anthiocus, fils de Seleucus, est épris d'un violent amour pour Stratonice, sa belle-mère: il porte le surnom de Soter ou Théos, t. II, 383 à 388.

Antiochus Hyerax; *idem*, surnommé le Grand; *idem*, Epiphanes; *idem*, Sydetès; Antiochus Grypus, t. II, 339 à 440.

Antipater, joue un grand rôle en Judée sous le règne d'Hyrcan, t. III, 107 à 117.
Antipater, fils d'Hérode, est cause de la mort de ses frères, et périt lui-même d'une mort violente, t. *id.* 133 à 140.
Antoine, consul, lors de l'assassinat de César, prononce en place publique son oraison funèbre, et arme la multitude contre ses meurtriers, qui prennent la fuite. Octavien, petit-neveu de César lui dispute l'autorité. Ils se réunissent et établissent le second triumvirat. Antoine préside aux proscriptions. Il défait dans une bataille rangée l'armée commandée par Cassius et Brutus : après cette victoire, il part pour l'Asie ; passe par la Grèce et y est reçu avec les plus grands honneurs : il revient en Italie, fait avec Octavien un nouveau partage de l'empire, et va reprendre ses chaînes près de Cléopâtre, qui, par ses sollicitations, le force à répudier Octavie son épouse. Ses plus chauds partisans l'abandonnent, provoqués par les discours de ses adversaires et par sa conduite imprudente. Octavien arme contre lui ; ces deux rivaux se rencontrent près du cap d'Actium. Cléopâtre, qui l'avoit accompagné, est cause que, pour sa sureté, il préfère combattre sur mer contre le sentiment de ses meilleurs généraux. Il est vaincu ; et aveuglé par l'amour, au lieu de tenter sur terre les hasards d'un nouveau combat, il prend la fuite avec sa maîtresse, et cède, par sa mort, l'empire à son rival, t. IV, 159 à 231.
Antonin le pieux, empereur romain, t. IV, 473 à 478.
Antzal, roi du Mexique, est célèbre par son humanité et les travaux utiles qu'il fait faire pendant son règne, t. XII.
Anysis, Sabbaco, Sethon, rois d'Egypte, t. Ier, 70.
Appius Sévère, consul romain, t. III, 313.
Appius, fils du consul de ce nom, lutte courageusement contre l'autorité des tribuns ; et, pour éviter une condamnation, se donne la mort, t. *id.* 341 à 344.
Appius, un des descendans des consuls, du même nom, prend le parti des plébeïens, est nommé décemvir ; plusieurs crimes qu'il commet sont causes de la chûte des décemvirs et de la sienne : il meurt en prison, t. *idem*, 356 à 364.
Apries, Pharao, Hophra, rois d'Egypte, t. Ier, 74.
Apuléius, tribun du peuple, un des chefs de la faction de Marius, est nommé général par la populace, et ensuite massacré par elle, t. IV, 28 à 33.
Arabes. Description de l'Arabie ; l'origine de ses habitans ; mœurs, coutumes et génies de ces peuples ; les productions, religion,

gouvernement jusqu'au moment où Mahomet y arbore son étendart, t. V, 381 à 394.
Idem. Leurs tribus se soumettent à ce prophète conquérant, leur respect pour la Cabaa, ou maison d'Abraham. Ils sont gouvernés par des califes : les conquêtes militaires et religieuses de ces peuples se sont étendues dans les trois parties du monde connu, t. VI, 31 à 208.
Aratus, chef de la Ligue Achéenne, t. II, 59 à 67.
Arbelles (bataille d'), t. Ier, 337.
Arc (Jeanne d'), la pucelle d'Orléans. Elle est présentée au roi Charles VII ; elle fait lever le siége d'Orléans, conduit ce monarque à Reims pour y être sacré ; elle demande à se retirer, et est refusée : prise par les anglais au siége de Compiégne, conduite à Rouen, ils la font périr comme sorcière, t. IX, 112 à 114.
Arcadie (royaume d'), t. Ier, 422 à 436.
Arcadius, fils de Théodore, empereur d'Orient, t. V, 175 à 183.
Arche d'alliance, t. Ier, 163
Archélaüs, dernier roi de Cappadoce, t. III, 5.
Archimède, célèbre mathématicien, périt au siége de Syracuse, t. II, 200.
Architis, roi d'Egypte, t. I, 70.
Archontes (les), t. I, 441.
Ardra, royaume en Guinée, t. VIII, 150 à 152.
Argonautes (les), t. Ier, 428.
Argos, raretés, rois, trépied, t. *id.* 411 à 413.
Ariarathe VI, VII et VIII, rois de Cappadoce, t. III, 3 à 5.
Ariabarzane, roi de Cappadoce, t. *id.*, 7 à 18.
Aristide (surnommé le juste), t. Ier, 468 à 485.
Aristobule, roi des Juifs, t. III, 98 à 112.
Aristomène, chef des Messeniens, t. II, 21 à 25.
Aristonic, roi de Pergame, t. III, 18.
Armagnacs (faction des) t. IX, 101.
Armagnac (Jacques d') duc de Nemours, décapité sous le règne de Louis XI, t. *id.* 122.
Arménie, description, terroir et mœurs : sa division en grande et petite. Elle devient province romaine sous Vespasien, t. II, 510 à 530.
Arracan (royaume d'), t. VII, 29 à 30.
Arragon, unie à la Castille, t. VIII, 338.
Artabane, *idem*, IV, rois des Parthes, t. III. 187 à 191.
Artacès, roi d'Ibérie, t. III, 55.
Artaxare, fondateur du 2e. empire persan, t. *id.* 193 à 196.
Artaxare (longue main), roi des Perses, t. Ier, 311 à 314.
Artaxerces (Memnon), *idem*, t. *id.* 316 à 322.
Arthémise, reine de Carie, célèbre par le deuil de son époux Mausole, t. II, 208.
Arthur (le prince), neveu de

Jean, roi d'Angleterre, obligé de se réfugier en France, est fait prisonnier par son oncle, qui l'égorge lui-même, t. XI, 397.
Artuasde, fils de Tigrane, roi d'Arménie, a un règne fort court. Ses successeurs sont des phantômes de rois que les Romains déplacent et replacent à volonté sur le trône, t. II, 520 à 524.
Arruns, petit-fils de Tarquin, empoisonné par sa femme Tullie, t. III, 276.
Arybas, roi d'Epire, t III, 25.
Aschekof, princesse de Russie, contribue à la révolution qui s'opére en 1762, et qui met Catherine II sur le trône, t. XI, 273.
Asdrubal, gendre d'Amilcar, général Carthaginois, t. V, 341.
Asharf, dernier prince des Afghans, t. VI, 435 à 438.
Asie mineure, t. Ier, 381
Asie (l'), après Alexandre, sous les Seleucides, nommée Syromédie; *Seleucus*, un des généraux d'Alexandre, après la mort d'Antigone, consolide l'empire qu'il s'est formé, et en établit le siége à Babylone. Il est habile guerrier, juste, respectant la religion et protecteur des savans; il périt assassiné par Ptolomée Céraunus; sous *Antiochus Soter*, son successeur, les Gaulois font une irruption en Asie, et s'y forment un état: il a aussi une guerre à soutenir contre les Parthes, et meurt empoisonné par Laodice, son épouse. Séleucus et Antiochus, ses fils, après s'être tour-à-tour emparés de l'empire, terminent leurs jours dans les fers. *Séleucus*, fils de *Callinicus*, les remplace, le poison termine ses jours, après un règne fort court: cette couronne est conservée par les soins d'Acheus, à *Antiochus*, surnommé le Grand. Au moment de faire la guerre à *Ptolémée Philopator*, une révolte considérable éclate dans ses états; il bat les rebelles; les intrigues d'Hermias, son ministre, forcent Achéus à se lier avec Ptolomée, après s'être fait déclarer roi d'Asie: Antiochus, vaincu à la bataille de Raphia, fait la paix avec le monarque Egyptien, et poursuit Acheus, qui lui est livré par trahison, et auquel il fait trancher la tête: les Romains, protecteurs du fils de Ptolomée Philopator, dont Antiochus veut envahir les états, s'opposent à cette usurpation: *Annibal* retiré à la cour de ce prince, l'aide de ses conseils et lui fait connoître les ruses du sénat: les Romains le battent par terre et par mer; il est vaincu une deuxième fois par Scipion le jeune, dans les plaines de Magnésie, et obligé de souscrire le traité le plus humiliant: il périt peu de tems après. *Séleucus* Philopator, son fils, passe une partie de son règne à cher-

cher de l'argent pour satisfaire aux engagemens de son père, et meurt empoisonné par *Héliodore*. *Anthiochus* Epiphanes, aidé par Eumène, l'emporte sur les concurrens: il veut s'emparer de l'Egypte, mais en est empêché par les Rom. Sous son règne paroissent les Macchabées, chefs des Juifs, poussés à la révolte par l'excès de ses violences; ses généraux sont battus dans plusieurs rencontres; voulant se venger par l'extermination totale des Juifs, au moment d'exécuter son dessein, il est précipité de son char et meurt. *Démétrius* Soter, son neveu, trouve le moyen de s'échapper de Rome, où il est en otage; et après un combat à son avantage, il s'empare du trône, et fait massacrer Lysias et le jeune Antiochus: il n'évite d'être victime des intrigues auxquelles il s'étoit prêté, que pour périr courageusement à la tête de ses troupes, en défendant sa couronne contre un aventurier nommé *Bala*, protégé et reconnu par les Romains comme fils d'Antiochus Epiphanes: il est son successeur sous le nom d'Alexandre *Bala*; mais l'excès de ses débauches ne le font pas jouir longtems du fruit de son imposture, il périt dans une bataille: *Démétrius Nicanor* le remplace: son impolitique et sa cruauté engagent un nommé *Diodote* à se frayer le chemin du trône: il est connu sous le nom de *Tryphon*. Démétrius suspend la guerre qu'il lui faisoit pour attaquer les Parthes; mais il est fait prisonnier par Mithridate leur roi. *Antiochus* Sidètes, frère cadet de Démétrius, enleve la couronne à Tryphon l'usurpateur, qui périt, à ce qu'on croit, dans l'incendie de la ville d'Achosie. Ce prince gagne l'affection de ses sujets par sa douceur et sa justice; mais voulant aussi faire la guerre aux Parthes, après le gain de trois batailles, il est tué dans un massacre général: Démétrius s'étant échappé de ses fers, rentre dans son royaume, qu'il est obligé d'abandonner à cause de sa tyrannie: il se réfugie à Tyr. Le gouverneur de cette ville le fait périr. Cléopâtre, son épouse, et Zebina, aventurier, qui se faisoit passer pour fils d'Alexandre Bala, se partagent l'empire. Ce dernier gouverné avec assez d'équité pour se faire regretter, après avoir succombé dans une bataille que le lui livre *Grypus*. Par sa mort, Cléopâtre se trouve seule en possession du trône. Grypus met un terme à ses crimes en lui faisant prendre le poison qu'elle lui destinoit: aussi cruel que sa mère, lui et ses successeurs n'offrent plus pendant leur règne qu'une longue suite d'assassinats,

incestes et fratricides, qui décident enfin les Romains a recueillir les fruits de leur politique. T. II, page 381 à 445.
Aspasie, célèbre courtisanne, t. Ier, 495.
Asprand, roi des Lombards, t. VI, 18.
Assyriens, mœurs, religion commerce, t. Ier, 217 à 219.
Astiagès ou Antiochus, roi des Mèdes, t. *id.* 259 à 261.
Astolphe, roi des Lombards, t. IV, 25 à 27.
Athènes, compris sous le nom d'Attique, t. *id.* 418 à 419.
Athènes, république, prise de cette ville, règne des trente tyrans, t. *id.* 518 à 521.
Athéniens, t. *id.* 441 à 544.
Athènes, province, est en proie à diverses factions. La ville est assiégée par Sylla, qui s'en empare et la livre au pillage: elle subit la loi de plusieurs vainqueurs; après avoir appartenue aux Vénitiens, elle est reprise par les Turcs qui la possèdent, t. II, 89 à 96.
Athénion, un des chefs des esclaves révoltés est vaincu par Lucullus, et se retire à Triocola : le général romain est forcé d'en lever le siége : Athénion est tué dans un combat singulier par Aquilius, successeur de Lucullus, t. IV, 17.
Attale I, II et III, rois de Pergame, t. III, 7 à 18.
Attale, nommé empereur à Rome par la protection d'Alaric, est déposé par le même, t. V, 185.
Autriche (archiduché d'), t. X, 408.
Attila roi des Huns, t. V, 444 et 475.
Ava (royaume d'), t. VII, 44 à 48.
Aubusson (Pierre d'), grand maître de l'ordre des chevaliers de Rhodes, t. VIII, 271.
Aurèle (Marc), empereur romain, t. IV, 478 à 487.
Aurélien, *id.* t. V, 57 à 67.
Aureng Zeb, 6e. sultan de l'Indostan, parvient, par sa fourberie et son adresse à enlever à ses frères leurs droits à la couronne, et à forcer son père d'abdiquer; il ensanglante les premiers degrés du trône par le massacre des princes du sang et celui de sa propre famille ; il vit fort redouté et dans un âge très-avancé: on le cite pour avoir rendu la justice avec la plus grande sévérité, et avoir mené une vie très-frugale: il laisse de grands trésors, t. VI, 489 à 509.
Autharis, roi des Lombards, t. VI, 7 à 10.
Avidius Cassius se révolte contre Marc-Aurèle, prend le titre d'empereur, et est tué par un centurion, t. IV 482 à 485.
Ayulipalipata, 8e. kan, t. VI. 290.
Ayyeushilitata, *id.* t. *id.* 298.
Aziz, 2e. calife d'Egypte, 451.
Aziz (Al), *id.* t. *id.* 457.
Azon ou Athon, gouverneur de Milan, t. IX, 487.

B.

Babel (tour de) , t. I , page 23 à 25.
Babor , premier sultan de l'Inde , t. VI , 479.
Babylone , prise de cette ville , t. I. 223 et 285.
Babyloniens , climat , ancienneté , religion , coutumes , prêtres , devins , habillemens , sciences et arts , rois et division des peuples , tems fabuleux , t. *id.* 234 à 243.
Bacchus (fureur de), t. *id.* 414.
Bactrie (la) , royaume, t. III, 46 à 53.
Bagdad , capitale de l'Arabie , résidence des califes , t. VI , 137.
Bagoas (l'eunuque), t. I , 325.
Bahaman , roi de Perse, t. *id.* 363.
Bajazet , 4e. sultan de l'empire Ottoman, est célèbre par ses victoires et ses malheurs ; il est vaincu , fait prisonnier par Tamerlan , et meurt dans les fers , t. VII , 327 à 330.
Bajazet II , 8e. sultan , est dans sa vieillesse détroné par son fils Sélim, et meurt de chagrin , t. VII , 342 à 350.
Balaam , prophète , t. I. 85.
Balack , roi des Moabites , t. *id.* 85.
Balbec , description de cette ville , t. *id.* 108.
Bâle , un des cantons de Suisse , t. X , 274.
Bandi Angola , *idem* Nigola, rois du pays du même nom, t. VIII , 108.
Banian , nom d'une caste indienne , t. VI , 471.
Barason , nommé roi de Sardaigne par les Génois , t. IX , 330.
Barbarie (la) , t. VIII , 189 à 194.
Barbarigo (Marc et Augustin) , doges de Venise , t. X , 36.
Barbe , l'impératrice , surnommée la Messaline du Nord , t. X , 351.
Barberousse , célèbre corsaire, s'empare par adresse et par force d'Alger, tome VIII , 241.
Bardane , roi des Parthes , t. III , 188.
Barkiarok , 4e. sultan des Turcs , t. VI , 216.
Barmécides (les) , t. VI, 139.
Barnabée (duc de Milan) , t. IX , 490.
Barnevelt , grand pensionnaire de Hollande , par les intrigues du Stadhouder, est traduit devant les états comme conspirateur, et condamné a mort , t. X, 462 à 464.
Barthélemy (la saint), t. IX. 141 à 143.
Basile , empereur d'Orient , t. V , 247.
Basile (l'eunuque) , t. *id.* 257.

Basile, empereur de Russie, t. XI, 199.
Battori (Étienne). roi de Pologne, t. XI, 319.
Baudoin, empereur de Constantinople, t. V, 283.
Baudoin II, *idem*, t. *id.* 291.
Bavière (électorat de), t. X, 429.
Baydu, sultan de l'Yran, t. VI, 327.
Bazilowitz (Jean), empereur de Russie, t. XI, 198.
Bazilowitz II, *idem*, t. *id.* 201.
Bédouins, nom de tribus errantes d'Arabes, t. V, 383.
Bela I, II, III, et IV, rois de Hongrie, t. X, 385 à 390.
Bélésis, astrologue, gouverneur de Babylone, t. I, 243 a 246.
Bélisaire, général très-fameux sous le règne de l'empereur Justinien, t. V, 222.
Bembo (Jean), doge de Venise, t. X, 46.
Benhadad, 1e. roi de Damas, t. I, 115 à 118.
Benjamites (tribu des). t. *id.* 181.
Benin (royaume de), t. VIII 134 à 136.
Benoît VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII et XIV, papes, t. IV, 216 à 292.
Béotie (la), t. I, 440.
Béotiens (les), t. II, 98.
Bérenger, roi d'Italie, t. IX, 212.
Bermudes (les îles), t. XII, 333.
Bernard, roi d'Italie, fils naturel de Pépin, est condamné à mort par Louis le débonnaire, son oncle, t. IX, 27 à 28.
Bernard (St.), abbé de Clervaux, t. *id.* 57.
Berne, un des cantons Suisses, t. X, 256.
Betzabée, femme d'Urie, t. I, 192.
Biledulgerid (pays de), t. VIII, 187.
Birger, roi de Suède, t. XI, 99.
Bisnagar, empire, t. VI, 523 à 525.
Bithynie, royaume, t. III, 46 à 53.
Blanche (la reine), mère de Louis IX (le saint), t. IX, 63.
Bocca Negra, doge de Gênes, t. IX, 347.
Bocchoris (le sage), roi d'Egypte, t. I, 69.
Bocchus, roi de Mauritanie, gendre de Jugurtha, livre son beau-père aux Romains, t. IV, 10 à 13.
Bohême (la), t. X, 399 à 408,
Boleslas I, le cruel, *idem*, le pieux, *idem*, l'aveugle, Boleslas II, rois de Bohême, t. X, 401 à 402.
Boleslas, roi de Pologne, *idem* I, II, III, IV et V, rois de Pologne, t. XI, 297 à 304.
Boleys (Anne de), voyez Henry VIII, t. XI, 472.
Bologne (Etat de) en Italie, t. IX, 466 à 470.
Bomilcar, général Carthaginois, t. V, 321.
Boncicaut, Maréchal de France, gouverneur de Gênes, t. IX, 366.
Boniface (le comte), général très-estimé, sous le règne de Valentinien, em-

pereur d'Orient, t. V, 195 à 198.
Boniface VIII et IX, papes t. IX, 243 à 253.
Boris, empereur de Russie, t. XI, 207.
Bosphore (royaume de), t. III, 58 à 61.
Botzivoi, premier roi de Bohême, *id.* II, t. X, 401 à 402.
Boya, nom d'un roi de Tonquin, t. VII, 107.
Bougainville (M. de), t. XII, 375.
Bourbon (le connétable de), t. IX, 134.
Bourguignons, t. V, 505 à 504.
Bourgogne (le duc de), t. IX, 98.
Bukharie (grande et petite), t. VI, 312 à 324.
Bragance (le duc de), par une révolution, devient roi de Portugal, sous le nom de Dom Juan IV, t. VIII, 141.
Bramines, prêtres Indiens, t. VI, 468.
Brandebourg (électorat de), t. X, 409.
Brennus, chef d'une armée de Gaulois, pénètre en Italie, bat complètement les Romains, et arrive devant Rome qu'il trouve abandonnée; il la réduit en cendres, et assiège le Capitole; battu en plusieurs rencontres par Camille, il est obligé de se retirer et d'évacuer l'Italie, t. III, 371 378.
Brésil (le), t. XII, 273.
Bretons, description de la Grande Bretagne, mœurs, religion de ce peuple, suivant le rapport de César; t. V, 448 à 460.
Bruce (Robert), proclamé roi d'Ecosse, Bruce (David), son fils, lui succède t. XII, 62.
Brunehaut, épouse de Sigibert, roi d'Austrasie, t. IX, 5 à 12.
Brunswick Hanovre (Electorat de), t. X, 433.
Brutus (Junius), vengeur de Lucrèce, fait proscrire les Tarquins; il est nommé consul, et condamne à mort ses fils, reconnus chefs d'un complot pour rétablir la monarchie; il est tué dans une bataille, par Aruns, fils de Tarquin, t. III, 291 à 300.
Brutus conspire contre César, et est un de ses assassins; il se retranche avec ses complices au Capitole; il est obligé de sortir de Rome; après avoir conservé le commandement de l'Italie, il passe en Grèce; ses talens militaires et les factions qui déchiroient Rome le rendent maître de plusieurs grandes provinces et chef d'une armée de vingt légions, avec laquelle il combat Octavien et Antoine; la fortune lui est contraire, il est vaincu et se donne la mort, t. IV, 152 à 204.
Bulgares (les), t. IV, 513 à 518.
Burrhus, chef des gardes prétoriennes, après la mort de l'empereur Claude, contribue à la nomination de Néron, t. IV, 345.

C

Cabrera (dom Bernard de), t. VIII, 348.
Cadmus, roi des Béotiens, t. I, 442.
Cafrerie, t. VIII, 59.
Cain (chatiment de), t. I, 16 et 17.
Caius Marcius, surnommé Coriolan, s'oppose aux factions des tribuns; ils le condamnent à être précipité de la roche Tarpéïenne : les patriciens lui font un rempart de leur corps. Son arrêt de mort est converti en un ajournement. Il réfute victorieusement l'accusation des tribuns; mais un de ses ennemis parvient à changer l'esprit public par une récrimination étrangère : il est condamné à un bannissement perpétuel. Il sort de Rome, et se retire chez les Volsques : ils lui donnent un commandement; il ravage à leur tête le territoire romain, se présente aux portes de Rome, et y répand la plus grande consternation : Véturie, sa mère, à la tête d'une députation des dames les plus distinguées, parvient à le fléchir; après les plus vives sollicitations, il quitte le territoire de la République, et est assassiné par les Volsques, en voulant se justifier, t. III, 322 à 335.
Cajumarath, roi de Perse, t. I, 345.
Calatrava (ordre de), t. VIII, 312.
Californie (la), t. XII, 260
Caligula, empereur Romain, est pendant quelques mois chéri du peuple, mais une maladie le rend fou, et sa folie se tourne en cruauté: il fait périr le jeune Tibère et se plaît à immoler des victimes à ses ressentimens : il est assassiné par Cassius Chéréa, t. IV, 305, à 319.
Calixte II, pape, t. IX, 228.
Calixte III, pape, t. IX, 263.
Callicratidas, général Lacédémonien, t. II, 29.
Calvin (Jean), célèbre chef de la secte connu en Europe sous le nom de *Calviniste*, t. X, 288.
Camboje (pays de), t. VII, 94 à 95.
Cambyse, roi de Perse, ses cruautés, sa mort, t. I, 286 à 292.
Camel (Al), calife d'Egypte, t. VII, 458.
Camille, nommé dictateur, prend d'assaut la ville de Véies, et se rend maître de Faleries par un acte de justice. Pour se soustraire aux factions, il s'exile de lui-même, et se retire à Ardré. Les dangers imminens de Rome, prise et saccagée par Brennus, for-

cent les Romains d'avoir recours à Camille : ils lui font passer le diplôme de dictateur : il resserre les Gaulois dans les murs de Rome, rompt les arrangemens pris avec eux, et les défait complètement. Après avoir pourvu au rétablissement des édifices, il abdique ; mais de nouveaux dangers le forcent de reprendre son autorité, il parvient, par son courage, à les dissiper. Il meurt à quatre-vingts ans, après cinq dictatures, t. III, 369 à 384.

Canada (le), description et noms des habitans : ses productions, son étendue, t. XII, 292 à 305.

Canara (le), royaume, t. VI, 533.

Canaries (îles), t. VII, 481.

Candace, reine de l'Abyssinie, t. VIII, 1.

Candiano (Pierre) 1e. 2e. 3e. 4e. doges à Venise, t. X, 8 à 13.

Candiano (Vital), *id.* t. X, 12.

Cavendish (Thomas), célèbre navigateur, t. XII, 372.

Cantacuzène, empereur grec, t. V, 296.

Canut II, roi de Danemarck et d'Angleterre, t. XI, 15 et 361.

Canut (Hardi), *idem*, t. XI, 17 et 362.

Canut V et VI, t. XI, *idem*. 24 et 27.

Canut, roi de Suède, t. *id.* 97.

Canutson (Charles), t. XI, 107.

Cap (le) de Bonne Espérance, t. VII, 288.

Cap Verd (îles du), t. VII, 479.

Capet (Hugues), 1er. roi de la dynastie des Capétiens, t. IX, 44.

Capoue (ville de), t. III, 392.

Cappadoce (la), t. III, 1 à 6.

Capponi (Nicolas), Gonfalonier, t. X, 105.

Caracalla, empereur Romain, t. V, 1 à 10.

Caraïbes (les), t. XII, 338 à 343.

Caranus, roi de Macédoine, t. I, 260.

Carbon, collègue de Cinna, partage dans Rome l'autorité avec lui : il se met à la tête d'une armée pour s'opposer aux progrès de Sylla ; il en est abandonné et se sauve en Afrique, t. IV, 63 à 67.

Carlos (Dom), roi de Naples, t. X, 230.

Carlovingiens (dynastie des), t. X, 17.

Caroline (la), t. XII, 316.

Carthage, description de cette ville, gouvernement, religion, langue, coutumes, armée, marine, commerce. t. V, 305 à 318.

Carthaginois, t. V, 305 à 353.

Carus, capitaine des gardes de Probus, lui succède à l'empire : il y associe ses fils Carus et M. Marcius, t. V, 73 à 75.

Casimir (Jean), succède au trône de Pologne à Lodislas, son frère, t. XI, 325.

Casimir Ier, *id.* t. *id.* 296.

Casimir Ier, II et III, *idem*, t. *id.* 301, 305 et 310.
Cassandre, après la mort d'Olympias, mère d'Alexandre, monte sur le trône de Macédoine, t. II, 344 à 367.
Cassius, un des conjurés contre César, se retire en Grèce; il se donne la mort après une bataille qu'il croit perdue, t. IV, 175 à 201.
Castelli, nommé podestat de Gênes, t. IX. 333.
Castro (Inès de), assassinée par les ordres d'Alphonse, roi de Portugal, t. VIII, 405.
Castro, (de Vaca), est envoyé d'Espagne comme gouverneur du Pérou, t. XII, 239.
Castruccio parvient, par sa capacité et ses talens militaires, à être chef de la république de Lucques, t. X, 135 à 140.
Catherine Ire, impératrice de Russie, épouse de Pierre-le-Grand, t. XI, 254.
Catherine II, épouse de Pierre III, par une révolution qui précipite du trône ce prince, est nommée impératrice, t. *id.* 281 à 286.
Catilina, sa conjuration est dévoilée en plein sénat par Cicéron, il est déclaré ennemi de la patrie; il rejoint l'armée de Mallius, et est tué dans une bataille sanglante, t. IV, 98 à 104.
Caton d'Utique, ennemi de César, désespéré de la défaite de Pompée, se retire à Utique, et s'y donne la mort, t. IV, 143.
Caton (le Censeur), t. III, 466.
Cavade, roi des Perses, est détrôné et mis en prison: son épouse lui facilite son évasion: il se retire chez les Huns; et, à l'aide de ses partisans et de ses victoires, il remonte sur son trône, et rend à la Perse son ancien éclat, t. III, 202 à 209.
Célestin II, III IV, V, papes, t. IX, 229.
Celsi (Laurent), doge de Venise, r. X, 25.
Censeurs à Rome, t. III, 365.
Censure, t. III, 407.
Centranio (Pierre), doge de Venise, t. X, 13.
César Ier, souverain des états de Ferrare, Modène et Reggio, t. IX, 467.
César (Jules), pour se soustraire à la jalousie de Sylla, quitte Rome. A son retour de Rhodes, il est pris par les pirates: il se fait remarquer par sa popularité, et parvient à diverses magistratures: Cicéron lui sauve la vie. Il est élevé à la dignité de souverain pontife: il commande les armées en Espagne et en rapporte d'immenses richesses: il forme avec Pompée et Crassus le premier triumvirat, et propose dans le sénat une loi agraire: il est chargé de la guerre dans les Gaules, et s'y couvre de gloire: le sénat lui refuse le commandement: il se brouille avec Pompée et s'avance avec

son armée sur les frontières d'Italie ; passe le Rubicon et s'empare d'Ariminium ; il poursuit de si près Pompée, qu'il le force de s'embarquer pour l'Asie: maître de l'Italie, il marche à Rome, y est reçu avec enthousiasme ; donne les premières places du gouvernement à ses créatures ; il éprouve quelques revers en Espagne, qu'il répare promptement ; il se fait élire dictateur, abdique et se nomme consul ; il marche contre Pompée, lui fait des propositions de conciliation, que celui-ci refuse : le sort de ces deux grands généraux est décidé par la bataille de Pharsale: César y est vainqueur. Il retourne à Rome ; projette de passer en Afrique; combat en personne les débris de la faction pompéïenne, et parvient à la détruire après de sanglans combats. Après cette expédition, il fait son entrée triomphale à Rome. Il refuse le titre de roi, parce que le moment n'est pas favorable ; il se réserve d'entreprendre le titre avant de commencer son expédition contre les Parthes ; malgré les présages sinistres et les avis secrets qu'il avoit reçus, il se présente au sénat, est entouré par les conjurés qui le poignardent. T. IV, 90 à 158.

Ceylan, situation de cette île, t. VII, 279.

Chalcidène, petit royaume, t. III, 70.

Chan Chi, premier empereur Mantcheou, t. VII, 167.

Chanaan (nouveau), religion, gouvernement, commerce, t. I, 171 à 179.

Chanavéens, mœurs et coutumes, rois, t. I, 92 à 102.

Chaou Pasa Thong, roi de Siam, de la place de chancélier, parvient à detrôner le roi, et à s'emparer du trône, son règne est marqué par des cruautés sans nombre, t. VII, 75 à 78.

Chaou Naraye, succède à son père, Chaou Pasa Thong : son règne est fort long : il fait oublier, par ses belles qualités, la tache de son origine, et se montre aussi indulgent et modéré que son père avoit été sanguinaire et injuste, t. VII, 77 à 78.

Chaoual Padou, empereur de Siam, règne en 1748, t. VII, 91 à 94.

Characène, petit royaume, t. III, 69.

Charlemagne, augmente ses états : son talent à choisir ses ministres et ses généraux contribue à ses succès : ses réglemens et ses lois sont admirés par leur sagesse ; il parcourt l'Italie en vainqueur, est couronné à Rome ; il reçoit quelques échecs en Espagne. Ses cruautés à l'égard des Saxons, ternissent l'éclat de sa réputation ; il est protecteur des savans. Son règne est très-long et ne cesse d'être glorieux t. IX, 20 à 26.

Charles IV, empereur d'Allemagne, t. X. 337.
Charles V ou Charles-Quint, *id.* t. X, 360.
Charles VI et VII, *idem*, t. *id.* 381.
Charles Martel, maire du Palais, gouverne la France avec beaucoup de gloire, t. IX, 16.
Charles-le-Chauve, roi de France, t. IX, 37.
Charles-le-Gros, *idem*, t. IX, 41.
Charles III, le Simple, t. IX, 42.
Charles-le-Bel, t. IX, 75.
Charles V, dit le Sage, t. IX, 84.
Charles VI, t. *id.* 90 à 110.
Charles VII, surnommé le Victorieux, t. *id.* 110 à 116.
Charles VIII, t. *id.* 125 à 139.
Charles IX, son règne est marqué par le messacre de la saint Barthélemy, t. *id.* 139.
Charles Quint, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne; sa conduite peu généreuse à l'égard de François Ier, son prisonnier: il traverse la France pour aller appaiser une révolte en Flandres: sa conduite politique à la cour de Francois Ier: il repasse en Espagne, et vit pendant 2 ans dans une retraite, t. VIII, 363 à 370.
Charles II, roi d'Espagne, t. VIII, 384.
Charles Ier, d'Anjou, roi de Naples et Sicile, t. X, 180.
Charles II, le Boiteux, *id.* t. X, 192.
Charles III, *id.* t. *id.* 203.
Charles-Quint, *id.* t. *id.* 220.
Charles II, *id.* t. *id.* 228.
Charles VI, *id.* t. *id.* 230.
Charles d'Autriche, roi de Hongrie, t. *id.* 397.
Charles Ier, roi de Bohême, t. X, 405.
Charles Henri, stathouder, t. *id.* 472.
Charles (le mauvais) et Charles (le noble), rois de Navarre, t. VIII, 441.
Charles I, II, III, rois de Savoie, t. IX, 312.
Charles Emanuel I, II, III, t. IX, rois de Savoie, 315 à 321.
Charles I, II, III et IV, ducs de Mantoue, t. IX, 517.
Charles VII, roi de Suède, t. XI, 95.
Charles IX, X, XI, rois de Suède, t. XI, 135 à 146.
Charles XII, monte à 15 ans sur le trône, se met à la tête des affaires; provoqué par plusieurs puissances, il quitte sa capitale, s'embarque et se présente devant Copenhague; il force le roi de Danemarck à demander la paix: ses succès excitent l'enthousiasme des Suédois: à leur tête, il bat complètement, avec huit mille hommes, quatre-vingt mille Russes: il profite des troubles qui existent en Pologne, y pénètre, s'empare de Varsovie et force Auguste à signer son abdication; il est blessé dans une rencontre, et vaincu par le czar à la bataille de Pultava: cette défaite le force à se reti-

rer en Turquie ; après un assez long séjour, obligé de céder à la force, il est pris en soutenant un siège dans sa propre maison, avec trois cents Suédois, contre vingt-mille Turcs ; il rentre dans ses états, et projette de nouvelles conquêtes ; fait des prodiges de valeur au siége de Stralsund ; il passe en Norwège, et fait ouvrir la tranchée devant Frédérichal, ville bien fortifiée : il y reçoit une balle à la tête, et est tué, t. XI, 148 à 167.

Charles I, roi d'Angleterre : il se laisse conduire par le duc de Buckingham ; les puritains fomentent des troubles dans le royaume : le roi perd l'amour du peuple ; il convoque un quatrième parlement ; ses prétentions le forcent à le casser : il en rétablit un cinquième : on le force de signer la sentence de mort du comte de Strafford, sacrifié par la faction dominante : Charles ne peut obtenir que de foibles subsides pour s'opposer aux catholiques révoltés d'Irlande : n'étant pas en sureté à Londres, il quitte cette ville : la guerre civile commence : ses troupes le livrent aux chefs de révoltés : Cromwel nomme une commission pour instruire son procès ; il est condamné à mort, et a la tête tranchée, t. XI, 501 a 520.

Chaumigreu, le plus célèbre empereur du Pégu, t. VII, 42.

Chèu, nom de la 3e. dynastie de princes chinois : elle compte trente-cinq empereurs, t. VII, 148.

Chevalerie (origine de la) en Espagne, t. VIII, 326.

Chéops, roi d'Egypte, t. I, 68.

Chi TsuVu Ti. est un prince belliqueux de la 7e. dynastie Chinoise, t. VII, 151.

Childébert, roi d'Austrasie. t. IX, 8.

Childéric, roi de Soissons, t. IX, 5.

Chimère (description de la) t. I, 404.

Chin, nom de la 1re. dynastie : elle ne compte que cinq empereurs chinois, t. V, 154.

Chine (la), t. V, 405 à 416.

Chine, sa position géographique, son climat, sa religion, gouvernement, police, science, arts, caractères et mœurs, origine et antiquité des Chinois, t. VII, 113 à 144.

Ching Song, troisième empereur de la 19e. dynastie Chinoise, t. VII, 163.

Ching Tong, chef de la dynastie Chinoise, eut vingt-sept successeurs, t. VII, 147.

Chingulais, nom des habitans de l'île de Ceylan, t. VII, 280.

Chivalgni Ier ; *idem*, II, rois d'Angola, t. VIII, 107.

Chosroës, roi de Perse, a plusieurs guerres dont il

sait tirer un grand profit ; sur la fin de sa carrière, il déjoue une conspiration qui tendoit à le détrôner : le chagrin de voir, par la perte d'une bataille, son royaume, ouvert aux Romains, est cause de sa mort, t. III, 209 à 213.
Chosroès, fils d'Hormisdas, roi de Perse, est l'assassin de son père : il est vaincu par Varame, et obligé de fuir. Une nouvelle révolution lui rend la couronne ; il persécute les chrétiens ; il fait des conquêtes très-rapides et très-considérables, et les perd très-promptement ; il est battu par Héraclius, qui lui offre la paix ; il la refuse, et essuie une défaite beaucoup plus complète : ces revers le rendent cruel. Abandonné par une partie de ses troupes, il est fait prisonnier et déposé, t. III, 216 à 223.
Chotepala, 9e. kan des Mogols, t. VI, 292.
Christiern Ier, roi de Danemarck, t. XI 46.
Christiern II, IV, V, VI et VII, *id.* t. XI, 78, 79 et 80.
Christiern Ier, roi de Suède, t. XI, 108.
Christiern II, *id.* t. *id.* 110.
Christine, reine de Suede, t. XI.
Christophe II, roi de Danemarck, t. XI, 33.
Christophe III, *id.* t. *id.* 45
Christophe I, roi de Suède, t. *id.* 104.
Chu, empereur des Mogols, t. VI, 300.
Ciampa (pays de), t. VII, 99.
Cicéron, consul, est regarde comme libérateur de Rome pour avoir déjoué les complots de Catilina ; les diverses factions qui agitent Rome, cherchent à s'attacher ce célèbre orateur ; Clodius parvient à lui faire perdre sa faveur populaire ; il est obligé de fuir, est rappellé, et rentre en triomphe : César, maître de Rome, lui rend son amitié ; il périt, sacrifié dans les proscriptions à l'animosité de Marc-Antoine, t. II, 101 à 180.
Cicogna (Pascal), doge à Venise, *id.* t. X, 44.
Cimon, fils de Miltiade, t. I, 485.
Cincinnatus (Quinctius), est réélu consul ; après avoir appaisé les troubles, il abdique sa dignité : il est nommé dictateur pour délivrer l'armée romaine prête à périr prise dans un défilé par les Volsques : il parvient à la dégager. Après les honneurs du triomphe, il abdique de nouveau, t. III, 349 à 353.
Cinna, est réélu consul : uni à la faction de Marius, il fait renommer ce général pour la septième fois à la dignité consulaire ; contribue aux proscriptions sanglantes qui ont lieu. Il est tué dans une émeute, t. IV, 55 à 63.
Cinna, petit-fils de Pompée, conspire contre Auguste, qui le lui pardonne, t. IV, 243.

Cinq-Marcs, favori de Louis XIV, sacrifié par le cardinal de Richelieu, t. IX, 161.
Claude, roi de l'Abyssinie, t. VIII, 22.
Claude, nommé par l'armée, succède à Gallien : le sénat confirme son élection, t. V, 55 à 57.
Claude, empereur Romain, t. 309 à 346.
Clément III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII et XIV, papes, t. IX, 232 à 292.
Cléopâtre, t. I, 439.
Cléopâtre, t. I, 490 à 510.
Clodius, jeune patricien débauché, séduit Pompeïa, femme de César, t. VI, 106.
Clotaire II, réunit tous les états de Clovis, t. IX, 13
Clotilde, veuve de Clovis, t. IX, 3.
Clovis, roi des Francs, t. V, 492 à 501.
Clovis, roi de France, se fait chrétien : il agrandit son royaume par des cruautés sans nombre, et en mourant le partage à 4 de ses fils, t. IX, 2.
Cochinchine, description de ce royaume, t. VII, 101 à 103.
Cœpion, consul, est battu complètement par les Cimbres, et déposé par le peuple avec ignominie, t. IV, 19.
Colao, nom du premier ministre de l'empereur de la Chine, t. VII, 157.
Colchide (la), t. III, 52 à 54.
Collatin, mari de Lucrèce, s'unit à Brutus pour expulser les Tarquins : est nommé consul, et déposé par le peuple à l'instigation de son collègue, t. III, 289 à 299.
Colomb (Christophe), célèbre navigateur, t. XII, 122.
Comagène, en Syrie, t. III, 70.
Combabus (aventure de), t. I, 111.
Come I, II et III, de la famille des Médicis, souverains de Toscane, t. X, 120 à 124.
Commerce tant ancien que moderne des différentes nations du monde, t. VII, 203 à 322.
Commode, empereur Romain, t. IV, 488 à 495.
Comnène (Isaac), empereur grec, t. V, 266.
Comnène (Jean), *id.* t. V, 279.
Comnène (Manuel), *id.* t. V, 280.
Comnène (Alexis II), *id.* t. V, 280.
Condé-Bourbon remplace Philippe-d'Orléans dans la régence jusqu'à la majorité de Louis XV, t. IX, 175.
Confucius, philosophe Chinois, t. VII, 116.
Congo (royaume de), t. VIII, 76 à 104.
Conrad Ier, roi de Naples et Sicile, t. X, 173.
Conrad II, dit Coradin, t. *id.* 175.
Conrad Ier, roi de Bohême, t. X, 402,

Conrad Ier, empereur d'Allemagne, t. X, 296.
Conrad II, III, *idem.* t. *idem.* 300 à 312.
Constance associé à l'empire avec Galerie, t. V, 84 à 90.
Constantin, empereur, transporte le siège de son empire en Orient, et choisit Bysance pour sa capitale, t. V, 90 à 109.
Constantin, Constant et Constance se partagent l'empire du grand Constantin; le premier périt en voulant envahir les états de Constant, qui est détrôné et tué par Magnence: l'usurpateur est à son tour abandonné par ses soldats: il se donne la mort et laisse Constance seul possesseur de tout l'empire, t. V, 109 à 131.
Constant II, empereur grec, t. V, 231.
Constantin Pogonat, *idem*, t. V, 232.
Constantin Copronime, *id.* t. V, 237.
Constantin Porphyrogenète, *id.* 239.
Constantin VIII, *id.* t. V, 252.
Constantin, *id.* t. V, 257.
Constantin Monomaque, t. V, 263
Constantin, empereur grec, t. V, 302.
Constantinople Latine, t. V, 188 à 292.
Contareno (Dominique), dog. de Venise, t. X, 15.
Contarini (Jacques), *id.* t. X, 20.
Contarini (André), *id.* t. X, 25.
Contarini (François), *id.* t. X, 47.
Contarini (Nicolas), *id.* t. X. 48.
Contarini (Charles), *id.* t. X, 50.
Contarini (Dominique), *id.* t. X, 51.
Contarini (Louis), *id.* t. X, 52.
Cook (le capitaine), célèbre navigateur, t. XII, 376.
Coptes (les), t. VII, 446.
Corée (la), t. V, 169 à 173.
Coribut (Michel), roi de Pologne, t. XI, 327.
Corinthe, prise de cette ville: elle est pillée, ses habitans passés au fil de l'épée, et détruite de fond en comble par les Romains, t. II, 77 à 79.
Corinthe, t. I, 433 à 435.
Cornaro (Marc), *id.* t. X, 25.
Cornaro (Jean), *id.* t. X, 48.
Cornaro (François), *id.* t. X, 50.
Cornaro (Jean), *id.* t. X, 53.
Cornélie, épouse du grand Pompée, est témoin de sa mort, t. II, 139.
Corrège (Gilbert), protecteur ou prevôt des marchands, à Parme, t. IX, 458.
Corse (la), t. IX, 428 à 452.
Cortez (Ferdinand), conquérant du Mexique: il part à dix-neuf ans pour Hispanolia: il est à trente-trois nommé chef de l'expédition sur le continent, son armee consiste en

633 hommes, avec laquelle il bat une armée de 40 mille : il parvient au centre du grand empire du Mexique, fait des alliances avec diverses Caciques et défait les Thascalans : fait arrêter au quartier espagnol et mettre aux fers l'empereur Montezuma, et mourir le général Mexicain. Position critique dans laquelle i se trouve : il est attaqué avec fureur par les Mexicains, et est forcé de se retirer ; il échappe aux plus grans dangers, étant entouré par plus de 200 mille hommes, dont il fait un carnage horrible. Après avoir consolidé ses conquêtes, il passe en Espagne, et meurt dans un village près de Séville, t. XI, 136 à 198.

Cosaques (les), peuple dépendans de l'empire de Russie; ils sont divisés en plusieurs cantons, t. XI, 185.

Cosroès, roi des Parthes, t. III, 190.

Côtes de la mer rouge et de l'Océan, t. VIII, 39 à 42.

Côte de Sofala, t. *id.* 48 à 50.

Côte d'Yvoire, t. VIII, 165.

Côte Malaguette, t. VIII, 168.

Côte d'Or (particularité de la), t. VIII, 158.

Crasoski, gentilhomme polonais, contribue à la nomination du duc d'Anjou au trône de Pologne, t. XI, 216.

Création du monde, t. I, 1 à 5.

— selon Moïse, t. I, 1 à 5.

Crète, habitans, gouvernement, république, t. II, 221 à 227.

Crésus, roi des Lydiens, t. I, 400 à 403.

Crimée (la), province, t. VI, 310.

Critias, tyran d'Athènes, t. I, 519.

Cromwel (Olivier) parvient à se faire nommer chef des indépendans : il se fait distinguer par plusieurs actions d'éclat, se rend maître du roi, et le fait assassiner juridiquement : il casse par force le parlement, et est proclamé protecteur : il jouit d'un grand crédit auprès des puissances étrangères, précaution extraordinaire qu'il prend, dans la crainte d'être assassiné : il conserve l'autorité jusqu'au dernier soupir : t. XII, 1 à 14.

Cromwel (Richard), son fils, lui succède, et abdique le protectorat, t. XII, 14.

Cubo, nom du chef pour le civil et le militaire au Japon, t. V, 182.

Curtius, t. III, 386.

Cyaxare, roi des Mèdes, t. I, 258.

Cyaxare II, *idem*, t. I, 261.

Cyliciens, t. I, 405 à 408.

Cypre, habitans, gouvernement, rois, t. II, 227 à 234.

Cyréannique, Apion, un des fils illégitimes de Physcon, règne paisiblement et

fait fleurir ce petit royaume, t. I, 478.
Cyrénaïque (la), t. V, 370.
Cyrus, roi des Perses, t. I, 283 à 286.
Cyzicus, roi des Mysiens, t. I, 395.

D.

Daces (les), t. V, 511.
Dagobert, roi de France, t. IX, 13.
Damase II, pape, t. IX, 219.
Dan Ier, roi des Danois, t. XI, 5.
Danaus, roi de l'Argolide, t. I, 413.
Dandolo (Henri), doge de Venise, t. X, 18.
Dandolo (Jean), *idem*, 20.
Dandolo (François), *id.* 23.
Dandolo (André), *id.* 23.
Danemarck (le), t. XI, 1 à 89.
Daniel dans la fosse aux lions, t. I, 261.
Darab I, II, rois de Perse, t. I, 364 à 365.
Dardanus, roi des Troyens, t. I, 389.
Darius Hystapes, t. I, 294 à 303.
Darius III, Codoman, t. I, 326 à 343.
David, t. I, 191 à 194.
David, roi d'Abyssinie, t. VII, 21.
David I, roi d'Ecosse, t. XII, 51.
David II, *idem*, 67.
Decan (le), t. V, 522.
Dece, empereur romain, t. V, 43.
Décemvirs (établissemens à Rome des), t. III, 355.
Dehoc, roi des Perses, t. I, 351.
Déjocès, roi des Mèdes, t. I, 257.
Dejotare, roi de Galatie, est nommé par Pompée, souverain de la petite Arménie : il conserve ce royaume, et parvient à une grande vieillesse, t. II, 529 à 530.
Delpino (Jean), doge de Venise, t. X, 25.
Delphes (temple de), t. I, 432.
Déluge (le), t. I, 20.
Demétrius de Phalère, t. I, 539.
Démétrius Poliorcète, t. I, 539 à 544.
Démétrius, fils d'Antigone, t. II, 328 à 337.
Démétrius II, t. II, 353.
Démétrius Soter, t. II, 419.
Démétrius Nicanor, t. II, 431.
Démétrius, usurpateur de Russie, t. XI, 213.
Démosthènes, t. I, 540 à 537.
Denis le jeune, par suite de diverses factions qui le rendent maître de Syracuse et l'en font expulser, est obligé d'abandonner cette ville, et de se réfugier à Corinthe, t. II, 158 à 166.
Denis, roi de Portugal, t. VIII, 401.

Denys, tyran de Syracuse : manœuvres qu'il emploie pour usurper l'autorité : il déclare la guerre aux Carthaginois, et porte ensuite ses armes en Italie : sa cruauté à l'égard de Python, commandant de Rhège : précaution qu'il prend pour éviter d'être assassiné ; il fait venir le philosophe Platon à sa cour : sa passion pour la poésie, sa mort, t. II, 142 à 158.
Deucalion et Pyrrha, son épouse, t. I, 427.
Dévouement (cérémonie à Rome du (serment de), t. III, 390 et 403.
D'haser, calife d'Egypte, t. VII, 453.
Dianne de Poitiers, maîtresse d'Henri II, t. IX, 136.
Dictateurs (création à Rome des), t. III, 307.
Didon, fondatrice de Carthage, t. V, 390.
Diègue (Dom), roi de Congo, t. VII, 98.
Dioclétien, empereur romain, t. V, 76.
Dina, fille de Jacob, t. I, 100.
Dispersion des peuples, t. I, 27 à 29.
Divorce (loi à Rome du), t. III, 424.
Dolabella, consul Romain, lors de l'assassinat de César, se déclare pour les conjurés, t. IV, 159.
Domitien, empereur romain, t. IV, 436 à 450.
Dominique, doge de Venise, t. X, 13.
Donato (François), doge de Venise, t. X, 41.
Donato (Léonard), *idem*, 44.
Donato (Nicolas), *idem*, 46
Doria, noble Génois, t. IX, 338.
Doria (André), doge de Gênes, t. IX, 416.
Dracon, archonte d'Athènes, t. I, 442.
Druïdes (les), chefs de la religion Gauloise, t. V, 442.
Ducas (Constantin), empereur grec ; t. V, 267.
Ducas (Michel), empereur grec, t. V, 270.
Dufle, roi d'Ecosse, t. XII, 441.
Duncan I, roi d'Ecosse, t. XII, 45.
Duncan II, *idem*, 50.

E.

Ecbatane, description de cette ville, t. I, 253.
Ecosse (l'), mœurs et habitudes, t. XII, 36 à 46
Ecriture [l'], t. I, 26.
Edesse [royaume de], t. III, 64.
Edgard, roi d'Angleterre, t. XI, 358.
Edgard, roi d'Ecosse, t. XII, 51.
Edmond, roi d'Angleterre, t. XI, 357.
Edmond (côte de fer), roi

d'Angleterre, t. XI, 351.
Edomites, ou Iduméens: mœurs et coutumes, religion et gouvernement, t. I, p. 92 à 96.
Edouard I, roi d'Angleterre, t. XI, 357.
Edouard II, roi d'Angleterre, t. XI, 360.
Edouard III, *idem*. 364.
Edouard I, *idem*. 416.
Edouard IV, *idem*, 447.
Edouard V, *idem*. 452.
Edouard VI, *idem*. 479.
Edouard, roi de Portugal, t. VIII, 416.
Edred, roi d'Angleterre, t. XI, 357.
Edwy, roi d'Angleterre, t. XI, 357.
Egypte (l'), t. VII, 441 à 461.
Egypte, description, aspect, animaux, plantes, t. I, 29 à 35.
Égypte, t. II, 446 à 510.
Egyptiens (origine des), gouvernement, rois, division des familles, classes et biens, justice, religion, superstitions, culte, mœurs et coutumes, deuil, etc. Jugement des morts. Sciences et arts, langue et écriture, tems fabuleux et héroïques, roi *Menes*, rois pasteurs, t. I, 29 à 60.
Eléonore (Ulrique), reine de Suède, t. XI, 167.
Elide, t. I. 438.
Elizabeth, reine d'Angleterre, t. XI, 491.
Eluthes [les], t. VI, 306.
Elymaïde [royaume d'], t. III, 68.
Emeric, roi de Hongrie, t. X, 387.
Emese [royaume de], t. III, 65.
Emmanuel (dom), roi de Portugal, t. VIII, 424.
Emmanuel I (Charles); II, III, ducs de Savoie, t. IX, 315 à 324.
Empire (états de l'), t. X, 398.
Empire grec, t. V, 215 à 288.
Enée, son arrivée en Italie: il épouse Lavinie, fille du roi Latinius: il lui succède; sa mort en combattant les Rutules, t. III, 235 à 237.
Eolide, t. II, 114.
Epaminondas, général des Thébains, t. II, 34.
Ephores, t. II, 19.
Epicharis, femme d'un affranchi, instruite d'une conspiration contre Néron, a le courage, malgré la douleur des tortures, de ne point dévoiler les complices, t. IV, 365.
Epire [l'], t. III, 22.
Epyrotes, t. II, 101 à 103.
Eric, roi de Danemarck, t. XI, 14.
Eric III, IV, V, *idem*, t. XI, 17 et 23.
Eric VI, VII, VIII, IX, *idem*. t. XI, 30 à 33.
Eric X, *idem*, t. XI, 43.
Eric X, XI, *idem*, 97.
Eric XII, roi de Suède, t. XI, 104.
Eric XIV, *idem*. t. XI, 123.
Erizzo (François) doge de Venise, t. X, 48.
Erostrate incendie le temple d'Ephèse, t. II, 109.
Erythrée, t. II, 108.
Esclaves Siciliens [révolte des], t. III, 508.

Espagne [l'], t. V, 416 à 419.
Espagne (l'), sa situation, ses productions, troupeaux, caractère, combats des taureaux, histoire, rois Visigoths, rois Maures, rois Espagnols, Castille, t. VIII, 283 à 293.
Esther, t. I, 259 à 261.
Etats Espagnols, t. XII, 265.
Etats-Unis d'Amérique, t. XII, 321.
Etelfred, roi d'Angleterre, t. XI, 360.
Etienne, roi d'Angleterre, t. XI, 378.
Etienne (François), empereur d'Allemag. t. X, 332.
Etienne I, II, rois de Hongrie, t. X, 334.
Etienne IV, roi de Hongrie, t. IV, 390.
Etienne, 2e. pape, t. IX,
Ethiopie, t. V, 371 à 381.
Eudamidas, roi des Lacédémoniens, t. II, 37.
Eugène, 3e. pape, t. IX, 230.
Eugène 4e. pape, t. *id.* 260.
Eumène est vaincu par Antigone, livré à ce général et mis à mort dans sa prison, t. II, 321 à 325.
Eumène II, roi de Pergame, t. III, 8.
Europe (l'), t. VIII, 281.
Ezéchias, roi des Juifs, t. I, 208.

F.

Fakirs, peuples de l'Indostan, t. VI, 462.
Falier (Vital), doge de Venise, t. X, 15.
Falier (Marin), *idem*, t. X, 24.
Férare, Modène, Reggio (Etats de), t. IX, 490 et 466.
Ferdinand I, roi de Castille, t. VIII, 307.
Ferdinand II, *idem*, t. VIII, 312.
Ferdinand III, *idem*, t. VIII, 314.
Ferdinand IV, *idem*, t. VIII, 318.
Ferdinand V, *idem*, t. VIII, 353.
Ferdinand, roi de Castille et d'Arragon, t. VIII, 356.
Ferdinand I, roi de Portugal, t. VII, 408.
Ferdinand, duc de Mantoue, t. IX, 516.
Ferdinand [illegible], duc de Toscane, t. X, 124.
Ferdinand II, duc de Toscane, t. X, 124.
Ferdinand (Joseph-Jean), *idem*, 127.
Ferdinand I, roi de Naples, t. X, 217.
Ferdinand II, duc d'Anjou, roi de Naples, t. X, 217.
Ferdinand le Catholique, roi de Naples, t. X, 220.
Ferdinand V, *idem*, 230.
Ferdinand, empereur d'Allemagne, t. X, 366.
Ferdinand II, empereur *idem*, t. X, 374.

Ferdinand III, *idem*, 377.
Ferdinand I, roi de Hongrie, t. X, 395.
Ferdinand II, roi de Hongrie, t. X, 396.
Ferdinand III, *idem*.
Ferdinand IV, *idem*.
Ferdinand d'Autriche, roi de Hongrie, t. X, 407.
Fiesque (Charles de), noble génois, t. IX, 343.
Flabamia, doge de Venise, t. X, 13.
Flaminius, général romain, son discours aux Aetoliens, t. II, 83 à 84.
Fleury (le cardinal de), 1er. ministre de Louis XV, t. IX, 176.
Floride (la), t. XII, 263.
Flotte bâtie en deux mois par les Romains, t. III, 411.
Foscari (François), doge de Venise, t. X, 29.
Foscarini (Marc), *idem*, t. X, 54.
Francs (les), t. V, 433 à 501.
France (la), t. IX, 1 à 209.
France et Bourbon (îles de) t. VII, 305.
François II, empereur d'Allemagne, t. X, 382.
François I, roi de France, t. IX; 132.
François II, *idem*, t. IX, 138.
François I, duc de Mantoue, t. IX, 515.
François (Jean), *idem*, t. IX, *id.*
François (Jean) II, *idem*, t. IX, *id.*
François II, *idem*, t. IX, *id.*
François III, *idem*, t. IX, *id.*
François (Dom), roi de Congo, t. VIII, 98.
François de Lorraine (Marie), duc de Toscane, t. X, 124.
François de Lorraine, *idem*.
Frédégonde, épouse de Childéric, roi de Soissons, t. IX, 5.
Frédéric II, duc de Toscane, t. X, 68.
Frédéric, roi de Naples, t. X, 172.
Frédéric, empereur d'Allemagne, t. X, 314.
Frédéric II, *idem*, 321.
Frédéric III, *idem*, 353.
Frédéric I, électeur de Prusse, t. X, 417.
Frédéric II, *idem*, 417.
Frédéric (Joachim), électeur de Prusse, t. X, 417.
Frédéric II (Guillaume), *id.* t. X, 418.
Frédéric II, roi de Prusse, t. X, 422 à 427.
Frédéric II (Guillaume), *id.* 420.
Frédéric III, *idem*, 418.
Frédéric (Guillaume), stadhouder d'Hollande, t. X, 457.
Frédéric I, roi de Danemarck, t. XI, 60.
Frédéric II, *idem*, 64.
Frédéric IV et V, rois de Danemarck, t. XI, 78.
Frédéric II, roi de Suède, t. XI, 167.
Frédéric Adolphe, t. XI, 169.
Frédéric (Auguste) de Saxe, roi de Pologne, t. XI, 139 à 332.
Frédéric II (Auguste), *id.* t. *id.* 338.
Frédéric III (Auguste), *id.* t. *id.* 339.
Frédéric I, duc de Mantoue, t. IX, 515.

Frédéric II, *idem*, tome IX, 515.
Frégose, doge de Gênes, t. IX, 354.
Frégose (Thomas), doge de Gênes, t. IX, 373.
Frotho, roi des Danois, t. XI, 6.
Frotho V, *idem*, t. XI, 8.
Fribourg, canton de la Suisse, t. X, 273.
Furst, un des libérateurs de la Suisse, t. X, 242.

G.

Galba, empereur romain, t. IV, 385.
Galbaïo (Maurice) doge de Venise, t. X, 5.
Galéas (Jean), gouverneur de Milan, t. IX, 494.
Galérien, empereur romain, t. V, 76.
Galla (Pierre), doge de Venise, t. X, 5.
Gallus (Emilien) empereur romain, t. V, 44.
Gambie et Sénégal, fleuves de l'Afrique, Gorée, île à l'embouchure de ces deux fleuves, t. VIII, 182 à 188.
Ganimède, t. I, 389.
Ganjatu, souverain de l'Iran, t. VI, 327.
Garcie (dom) I, roi de Congo II, t. VIII, 99 et 101.
Gaston (Jean), duc de Toscane, t. X, 126.
Gaulois (les), t. V, 420. 440.
Gaulois, leur invasion en Italie, commandés par Brennus, t. III, 370.
Gaulois (deuxième invasion en Italie des) t. III, 426.
Gédéon, t. I, 182.
Gélase II, pape, t. IX, 227.
Gélon, tyran de Syracuse, t. II, 121 à 126.
Gênes (république de), t. IX, 324 à 428.
Genève (république de), t. X, 284 à 291.
Génies, sylphes, anges, etc. t. I, 10.
Genseric, roi des Vendales, t. V, 484.
George Guillaume, électeur de Saxe, t. X, 417.
George I, roi d'Angleterre, t. XII, 30.
George II et III, *idem*, 36.
Georgie (la), t. XII, 316.
Gepides (les), t. V, 506.
Gérostratus, roi d'Arad, t. I, 132.
Germains (les), t. V, 440 à 448.
Germanicus, neveu de Tibère, t. IV, 250.
Géta est assassiné par Caracalla, son frère, t. V, 2.
Gétules, Grites et Garamantes (peuples), t. V, 368.
Geysa I, roi de Hongrie, t. X, 384.
Geysa II, *idem*. 386.
Giaga, nom du souverain de Benguéla, t. V, 73.
Giorgi (Marin) doge de Venise, t. X, 23.

Gjemschid, roi des Perses, t. I, 347 à 350.
Glaris, canton de la Suisse, t. X, 253.
Goderick, roi de Danemark, t. XI, 12.
Golconde (royaume de), t. VI, 520.
Gomar, chef de la secte des Gomaristes, t. X, 463.
Gonfalonier, chef militaire de Toscane, t. X, 71.
Gontran, roi d'Orléans, t. IX, 8.
Gonzague (Louis de), duc de Mantoue, t. IX, 515.
Gordiens (les deux), empereurs romains, V, 30.
Gordien le jeune, empereur romain, t. V, 40.
Goths (les), t. V, 475 à 485.
Gozon, grand-maître de l'ordre de Malthe, t. VIII, 268.
Gracchus (Caïus), tribun du peuple, veut faire revivre une loi nuisible aux patriciens qui s'y opposent : malgré ses efforts pour la faire adopter, il ne peut y parvenir : les sénateurs s'arment contre la faction à la tête de laquelle il se trouve, et il est tué dans un tumulte, avec la plupart de ses amis. t. III, 202 à 207.
Gracchus (Caïus), frère du précédent, ennemi comme lui du sénat, cherche à gagner la faveur du peuple pour humilier les nobles; il éprouve le même sort que son frère, et périt de la même manière, t. III, 515 à 526.
Gradenigo (Pierre), doge de Venise, t. X, 23.
Gradenigo (Barthélemy) doge de Venise, t. IX, 20.
Granique (passage du), t. I. 328.
Gratien, empereur romain, t. V. 158.
Gray (Jeanne), t. XI, 483. t. V, 153.
Grèce, mœurs, t. I, 408 à 410.
Grèce, elle est déclarée libre, t. II, 68.
Grecques (iles), connues sous les noms de Cyclade, Sporades, Proconèse, Besbicus, Ténédos, Lesbos, Chio, Icarie, Cos, etc. Théra, Icos, Scriphe, Naxe, Paros, Syros; etc. Délos, fameuse par ses temples, Lemnos consacré à Vulcain, Samothrace, Corcyre, Leucade, Cythère, Egine, Salamine, Eubée, t. II, 238 à 252.
Grégoire V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV et XV, papes t. IX, 217 à 287.
Grimaldi (Gaspard de), noble gênois, t. IX, 313.
Grimaldi (Pierre), doge de Venise, t. X, 51.
Grimani (Antoine), doge de Venise, t. X, 41.
Grimani (Marin), doge de Venise, t. X, 44.
Grimoald, roi des Lombards, t. VI, 16.
Grisons (les), t. X, 276.
Gritti (André), doge de Venise, t. X, 41.
Gritzler, un des tyrans de la Suisse, t. X, 238.

Guarco (Isnard), doge de Gênes, t. IX, 377.
Guatimozin, empereur du Mexique, t. 175.
Gudnow, empereur de Russie, t. XI, 207.
Guerre punique (première), Guerre punique (seconde), t. III, 432 à 480.
Guerre punique (troisième), t. III, 480 à 490.
Gnéphactus, roi d'Egypte, t. I, 69.
Gui, duc de Mantoue, t. IX, 515.
Guillaume, duc de Mantoue, t. IX, 516.
Guillaume, roi de Naples, t. X, 160.
Guillaume II, *idem.* 165.
Guillaume III, *idem.* 170.
Guillaume Tell, t. X, 240.
Guillaume (Jean) II et III, Stathouders de Hollande, t. X, 472.
Guillaume II et III, stathouders de Hollande, t. X, 467.
Guillaume I, roi d'Angleterre, t. XI, 366 à 373.
Guillaume II (Leroux), *id.* 373.
Guillaume, roi d'Ecosse, t. XII, 54.
Guinée (la), t. VIII, 133.
Guise (les), princes cadets de la maison de Lorraine, t. IX, 138.
Gustave Vasa, roi de Suède, t. XI, 121.
Gustave (Adolphe), *idem*, 136.
Gustave III, *idem*, 171.
Guyanne (la), t. XII, 276.

H.

Hader (d'), 55e. calife de l'Arabie, t. VI, 201.
Hafed, calife d'Egypte, t. VII, 453.
Hamzeh, 5e. shah de Perse, t. VI, 376.
Hannon, général carthaginois, t. V, 330.
Harold I et II, roi d'Angleterre, t. XI, 363.
Haroun Al Rashid, 25e. calife de l'Arabie, t. VI, 137.
Hasan, 5e. calife de l'Arabie, t. VI, 87.
Hayshan, 5e. kan des Mogols, t. VI, 289.
Hébreux, leur sortie de l'Egypte, t. I, 157 à 160.
Hedgard (Athling), roi d'Angleterre, t. XI, 364.
Hélène (île de Sainte-), t. XII, 272.
Héli, juge, t. I, 135.
Henri, empereur de Constantinople latine; *Pierre* et *Robert*, lui succèdent, t. V, 290.
Henri I, roi d'Espagne, t. VIII, 314.
Henri II (dom), *id.* 326.
Henri III (dom), *id.* 328.
Henri IV (dom), *id.* 332.
Henri (dom), roi de Portugal, t. VIII, 437.
Henri I, roi de France, t. IX, 48.
Henri II, *id.* 136.
Henri III, *id.* 142.

Henri IV, *id.* surnommé le Grand, 149.
Henri, roi de Naples, t. X, 171.
Henri I, l'oiseleur, empereur d'Allemagne, t. X, 297.
Henri II, le saint, *idem*, 299.
Henri III, le noir, *idem*, 300.
Henri IV, *idem.* 301.
Henri V, le jeune, *idem*, 310.
Henri VI, le sévère, *idem*, 317.
Henri VII, de Luxembourg, *idem*, 333.
Henri (le prince de), Stadhouder de Hollande, , t. X, 464.
Henri (Charles) stadhouder de Hollande, t. X, 472.
Henri, roi de Pologne, t. XI, 304.
Henri de Valois, *idem*, 314.
Henri I (Beauclerc), roi d'Angleterre, t. XI, 376.
Henri II, roi d'Angleterre, t. XI, 380.
Henri III, *idem*, 405.
Henri IV, *idem*, 437.
Henri VII, *idem.* 458.
Henri VIII, *idem*, 468.
Henri (dom), roi de Congo, t. VIII, 98.
Héraclée (ville d'), t. III, 46.
Héraclius, empereur grec, t. V, 230.
Hercule I, II, souverains des états de Ferrare, t. IX, 463.
Hérédia, grand-maître de l'ordre de Malthe, t. VIII, 268.
Hermocrate, chef d'une faction à Syracuse, t. II, 138.
Hérode, roi des Juifs, t. III, 122.
Hérules (les), t. V, 507.
Hesham, 16e. calife de l'Arabie, t. VI, 121.
Heu - Cheu, 18e. dynastie chinoise, t. VII, 161.
Heu-han, 6e. dynastie chinoise, t. VII, 150.
Heu - Han, 17e. dynastie chinoise, t. VII, 161.
Heutang, 14e. dynastie chinoise, t. VII, 159.
Heutang, 15e. dynastie chinoise, t. VII, 159.
Heu - Tsin, 16e. dynastie chinoise, t. VII, 160.
Hieron, chef des Syracusains, t. II, 184 à 188.
Hiéronime, fils d'Hiéron, et son successeur: il est assassiné, t. II, 188 à 191.
Hipparque et Hippias, fils de Pisistrate, t. I, 464.
Hollande (la), t. X, 438 à 476.
Homajûn, 2e. sultan de l'Indostan, t. VI, 480.
Hongrie (la), t. X, 384 à 399.
Honorius II, pape, t. IX, 227.
Honorius III, *id.* 235.
Honorius IV, *id.* 241.
Honorius, empereur grec, t. V, 175.
Horaces (combat des), t. III, 256.
Horaps (l') et Gushtasp, rois des Perses, t. I, 346.
Horatius Coclès (dévouement héroïque d'), t. III, 302.
Hormisdas I, roi de Perse, t. III, 197.
Hormisdas II, *idem.*

Hormisdas, fils de Chosroès, roi de Perse, t. III, 213.
Hoshila, IIe. kan des Mogols, t. VI, 296.
Hostilius (Tullus), 3e, roi des Romains, t. III, 255.
Hottentots (pays des), t. t. VIII, 60 à 71.
Hudson (baie d'), t. XII, 330.
Hulagu, souverain de l'Iran, t. VI, 325.
Humbert II, duc de Savoie, t. IX, 299.
Huns (les), t. V, 460 à 475.
Harlod VII, roi de Danemarck, t. XI, 15.
Husseyn, IIe. shah de Perse, t. V, 408.
Hyacinthe (François), duc de Savoie, t. III, 318.
Hyrcan, roi des Juifs, t. III 96.

I.

Ibérie (l'), maintenant appelée par les Perses modernes *Jurgistan*, t. III, 54.
Ibrahim, 19e. calife de l'Arabie, t. V, 124.
Ibrahim, 18e. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 373.
Inarus, Amyrthacus, Tachos, Nectanèbes, derniers rois d'Egypte, t. I, 81 à 83.
Inde (l'), t. V, 398 à 404 et 453.
Indostan (l'), coutumes générales, cour du grand Mogol, forces et finances, justice et police, t. V, 554 561.
Indulfe, roi d'Ecosse, t. XII, 41.
Innacus, roi des Phrygiens, t. I, 384.
Innocent II, pape, t. IX, 229.
Innocent III, *idem*, 234.
Innocent IV, *idem*, 237.
Innocent V, *idem*, 241.
Innocent VI, *idem*, 251.
Innocent VII, *idem*, 253.
Innocent VIII, *idem*, 265.
Innocent IX, X, XI, XII et XIII, papes, t. IX, 289 à 291.
Ionie, t. II, 104 à 117.
Ioniens (origine des), gouvernement, religion, commerce, histoire, t. II, 115 à 117.
Iran (l'), t. V, 325 à 370.
Irène, empereur grec, t. V, 239.
Irlande (l'), description, habitans et mœurs, gouvernement, industrie, religion, t. XII, 110 à 122.
Isdigerte, roi des Perses, t. III, 199.
Isdigerte, *idem*, t. III, 224.
Ismaël, 3e. shah de Perse, t. V, 374.
Ismaël III, 6e. shah, *idem*, t. V, 375.
Israëlites, en Egypte, *idem*, dans le désert, t. I, 151 a 161.
Idem, en captivité, t. I, 209.
Issus (bataille d'), t. II, 335.
Italie (l'), t. III, 233 à 237.
Italie (l'), t. IX, 209 à 215.
Ivoire (côte d'), t. VIII, 165.
Iwanowa (Anne), impératrice de Russie, t. XI, 257.

J.

Jacob et Esaü, Jacob et Rachel, leurs enfans, t. I, 139.
Idem, sa mort, t. I, 152.
Jacques I, roi d'Angleterre, t. XI, 497.
Jacques II, *idem*, t. XII, 21.
Jacques I, roi d'Ecosse, t. XII, 72.
Jacques II, *idem*, 78.
Jacques III, *idem*, 81.
Jacques IV, *idem*, 86.
Jacques V, *idem*, 89.
Jacques VI, *idem*, 106.
Jacques de Bourbon, roi de Naples, t. X, 208.
Jancyrus, roi des Scythes, t. I, 377 à 379.
Japon (royaume du): climat, productions, religion, gouvernement, milice, finances et lois, mœurs, curiosités naturelles, origine des habitans, t. VII, 173 à 199.
Jaromir, roi de Bohême, t. X, 401.
Jason, t. I, 428.
Jayme (nom), roi d'Espagne, t. VIII, 341.
Jayme II (nom), *idem*, tome VIII, 343 et 345.
Jean, roi de France, t. IX, 78.
Jean XII, pape, t. IX, 215.
Jean XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII et XXIII, papes, t. IX, 216 a 253.
Jean d'Anjou, roi de Naples, t. X, 216.
Jean de Luxembourg, roi de Bohême, t. X, 404.
Jean, électeur de Prusse, t. X, 417.
Jean I, roi de Danemarck, t. XI, 50.
Jean I, roi de Suède, t. XI, 97.
Jean II, *idem*, 129.
Jean III, *idem*, 129.
Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, t. XI, 396.
Jeanne Ire, reine de Naples, t. X, 195.
Jeanne II, reine de Naples, t. X, 208.
Jechonias, roi des Juifs, t. I, 215.
Jedso (terre de), t. VII, 199 203.
Jéhan-Ghir, 4e. sultan de l'Indostan, t. V, 482.
Jehu, Athalie, Joas, t. I, 205.
Jengis-Kan, succède à son père Pisoukha; il s'empare du royaume de son beau-père, fait une irruption en Chine; se rend maître de ce vaste pays: il subjugue les tribus de la nation Turque, rompt son alliance avec Mohammed, et pénètre dans ses immenses possessions, qu'il réunit à ses autres conquêtes. Rentré dans ses états, il y reçoit les hommages de tous ses vassaux, et leur donne les fêtes les plus brillantes. Ce célèbre conquérant termine sa carrière glorieuse après un

règne de vingt-deux ans, t. V, 236 à 259.
Jephté; sacrifice de sa fille, t. I, 184.
Jérusalem (siége de), par Titus, sous le règne de Vespasien, t III, 167.
Jésus-Christ (mission de), t. III, 149.
Joachas, Joachim, t. I, 214.
Jonathan, roi des Juifs, t. III, 91.
Josaphat, roi de Juda, t. I, 203.
Joseph, roi de Portugal, t. VIII, 449.
Joseph II (Pierre-Joseph), t. X, 382.
Joseph, roi de Hongrie, t. X. 396
Joseph, son voyage en Egypte : le même avec ses frères, t. I, 142 à 146.
Josias, roi des Juifs, t. I, 213.
Josué, t. I, 166 à 170.
— Sa mort, t. I, 179.
Josse, empereur d'Allemagne, 345.
Jourdain (passage du), t. I, 167.
Jovien, empereur romain, t. V, 142.
Juan (dom), roi d'Espagne, t. VIII, 326.
Juan I, (dom) *idem*, 349.
Juan II (dom), *idem*, 329.
Juan (dom), roi d'Arragon, t. VIII, 355.
Juan (dom) d'Autriche, t. VIII, 385.
Juan I (dom), roi de Portugal, t. VIII, 414.
Juan II (dom), *idem*, 421.
Juan III (dom), *idem*, 428.
Juan IV (dom), *idem*, 439.
Juan V (dom), 449.
Judith, t. I, 233.
Jugurtha, roi des Numides, t. V, 360.
Jugurtha, roi de Numidie, est vaincu et détrôné par les Romains, t. IV, 4 à 13.
Juida (province de), t. XII, 139 à 150.
Juifs, t. I, 132 à 216.
— Fin de leur captivité, t. *id.* 285.
Juifs, retour de leur captivité, grands prêtres, leur persécution, t. III, 71 à 173.
Juifs (les), t. VII, 404 à 418.
Jules II, pape, t. IX, 265.
Jules III, *idem*, 273.
Julien, empereur romain, connu sous le nom de l'*Apostat.*
Justiani (Marc-Antoine), doge de Venise, t. X, 52.
Justin, empereur grec, t. V, 221.
Justin, fils de la sœur de Justinien l'empereur, t. V, 225.
Justinien, empereur grec, t. V, 222.
Justinien II, empereur grec, t. V, 233.

K.

Kader, 45e. calife de l'Arabie, t. VI, 184.
Kah ou Kalmoukes (les), t. VI, 305 à 306.
Kaher, 39e. calife de l'Arabie, t. 6, 171.
Kaikobad, 10e. sultan, t. VI, 225.
Kaikobad II, 5e. sultan, t. VI, ibid.
Kalhid, fils de Tamerlan, souverain de l'Iran, t. VI, 363.
Kamtschatka (le), t. XI, 190.
Karazin (le), t. VI, 449.
Kayem, 46e. calife de l'Arabie, t. VI, 191.
Kaykaws, 9e. sultan, t. VI, 224.
Kayuk, 3e. kan des Mogols, t. VI, 270.
Keikobad, Keikaus, Keichasrau, roi des Perses, t. I, 356 à 358.
Kenneth, 1e. roi d'Ecosse, t. XII, 42.
Kili Arslan I et II, sultans, t. VI, 222.
Kili Arslan III, 8e. sultan, t. VI, 224.
Kipjaks (les), t. VI, 308.
Kiupruli-Mutaspha, pacha, t. VII, 382.
Kosrou I, II, III, sultans, t. VI, 224.

L.

Labyrinthe (le), t. I, 37.
Lac Mœris, t. I, 39 à 40.
Lacédémone, t. I, 435 à 438.
Ladislas et Louis II d'Anjou, rois de Naples, t. X, 206.
Ladislas, I, roi de Hongrie, t. X, 386.
Ladislas II, *idem*, ibid.
Ladislas III, *idem*, 390.
Ladislas IV, *idem*, ibid.
Ladislas V, *idem*, 393.
Ladislas Posthume, *idem*, ibid.
Ladislas VII, *idem*. 394.
Ladislas, roi de Bohême, t. X, 407,
Ladislas, empereur de Russie, t. XI, 219.
Ladislas I, II, rois de Pologne, t. XI, 299.
Ladislas III, *idem*, 304.
Ladislas V et VI, *idem*. 306.
Ladislas VII, *idem*, 324.
Lando (Pierre), doge de Venise, t. X, 41.
Lampsaque (ville de), t. I 396 à 397.
Lando, gonfalonier, t. X, 76.
Lange (Isaac), empereur grec, t. V, 283.
Langues (confusion des), leur origine, t. I, 25 à 26.
Laomédon, fondateur de la citadelle de Troyes, t. I, 390.

Laon (royaume de) , t. VII,
Lapons (les), t. XI, 183.
Lartius (Titus), premier dictateur de Rome , t. III, 308.
Lavallète (Jean de), grand maître de l'ordre de Malthe , t. VIII, 279.
Léang, 10e. dynastie chinoise , t. VII, 153.
Lech III, roi de Pologne , t. XI, 293.
Lech V, VI, *idem*, 303.
Léon, empereur d'Occident, t. V, 210.
Lekzinski (Stanislas), roi de Pologne , t. XI, 337.
Léon, empereur Grec, t. V, 237.
Léon III, *idem*, 238.
Léon, *idem*, 242
Léon, fils de Basile, *idem*, 250.
Léon VII et VIII, papes, t. IX, 215.
Léon IX, *idem*, 219.
Léon X, *idem*, 267 à 286.
Léonidas, t. II, 25 à 27.
Léonidas, roi de Lacédémone , t. I, 306.
Léopold I, empereur d'Allemagne, t. X, 378.
Léopold, roi de Hongrie, t. X, 396.
Leuctres (bataille de), t. II, 33.
Lionel, souverain des états de Ferrare , t. IX, 462.
Loango (province de), t. VIII, 122 à 133.
Locman, fameux fabuliste persan , t. I, 358.
Locrie et Doride, t. I, 440.
Loradano (François), t. X, 54.
Loi agraire, t. III, 337.
Lombards (les), t. VI, 1 à 31.
Loredan (Léonard), doge de Venise, t. X, 39.
Loredan, doge de Venise, t. X, 43.
Louis le débonnaire, roi de France, t. IX, 26.
Louis le bègue, *idem*, 40.
Louis VI (le gros), *idem*, 55.
Louis VII (le jeune), *idem*, 57.
Louis VIII (le Lion), *idem*; 63.
Louis IX (le saint), *idem*, 63.
Louis X (Hutin), *idem*, 73.
Louis XI, *idem*, 116.
Louis XII, *idem*, 128.
Louis XIII, *idem*, 153.
Louis XIV, *idem*, 162 à 173.
Louis XV, *idem*, 173 à 182.
Louis XVI, roi de France, monte sur le trône, âgé de vingt ans; il sait gagner l'affection du peuple par la suppression de plusieurs impôts et un système d'économie qu'il adopte : malgré ces réformes, le désordre des finances le force, en 1783, à faire une paix peu avantageuse. La même cause l'engage, en 1787, à convoquer une assemblée des notables, qui est dissoute sans avoir apporté le plus léger remede ; les états généraux sont appellés en 1789 ; la division s'y mêle ; néanmoins après s'être constitué en assemblée nationale, la réunion des ordres s'occupe de faire une cons-

titution. Les différentes factions voyent avec ombrage le monarque à Versailles, elles provoquent la journée du 5 octobre, et Louis XVI est forcé de fixer son séjour à Paris. L'assemblée s'y accompagne : peu de jours après s'opère la destruction de la noblesse et la ruine du clergé. La création du papier-monnoie, connu sous le nom d'*assignats*, facilite aux énormes dépenses de la guerre, et sert d'aliment aux anarchistes. Le roi cherche, en 1791, à quitter la France: il est arrêté aux frontières. Les chefs jacobins font, au 21 juin 1792, une tentative infructueuse; mais un plan mieux combiné leur fait obtenir au 10 soût suivant, un succès complet, en attaquant le roi dans son palais. Louis XVI et sa famille sont transférés au Temple. Il est mis en jugement, condamné à mort et exécuté le 21 janvier 1793.

Louis, duc de Savoie, t. IX, 307.

Louis II, duc de Mantoue, 515.

Louis III, *idem*, ibid.

Louis III, d'Anjou, roi de Naples, t. X, 208.

Louis IV, de Bavière, empereur d'Allemagne, t. X, 335.

Louis I, roi de Hongrie, t. X, 292.

Louis II, *idem*, 394.

Louis de Hongrie, *idem*; 305.

Louis, roi de Bohême, t. X, 407.

Louisiane, t. XII, 305.

Loth, t. I, 84.

Lothaire II, empereur d'Allemagne, t. X, 312.

Lucayes, t. XII, 335.

Luce II, pape, t. IX, 229.

Luce III, *idem*, 232.

Lucerne, canton de la Suisse, t. X, 249.

Lucques (République de), t. X, 133 à 141.

Lucrèce (mort tragique de), t. III, 290.

Luitprand, roi des Lombards, t. VI, 19.

Luther, t. X, 273.

Lybie, Marmarique, Cyrénaïque et Pyrtique, t. V, 369.

Lyciens, coutumes, état des enfans, t. I, 403 à 405.

Lyciens, antiquités, mœurs, commerce, religion, rois, jusqu'à Crésus, t. I, 397 à 406.

Lycurgue, législateur, ses voyages, son retour à Lacédémone : partage des terres, lois domestiques, religion, mariage, nourriture, habits, études et sciences; exercice, monnoie, justice, lois militaires, Cryptie; l'oracle de Delphes consulté par Lycurgue, approuve la constitution qu'il a donné aux Lacédémoniens : sa mort, t. II, 1 à 15.

Lysandre, général Lacédémonien, t. II, 20.

M.

Maccabet, roi d'Ecosse, t. XII, 45.
Macédoine, terroir, habibitans, gonvernement, mœurs et contumes, lois et sciences, discipline militaire, trophées, t. II, 252 à 380.
Macédoine, après la mort d'Alexandre : guerre civile pour l'usurpation du trône ; Cassandre, après la mort d'Olympias, s'en empare : Antipater et Alexandre ses fils, le partagent ; Démétrius le supplante; Alexandre est chassé par ses sujets, et la couronne offerte à Pyrrhus, roi d'Epire qui la quitte pour faire des conquêtes en Italie : avant son départ, il met en possession Lysimaque, roi de Thrace, qui périt dans une bataille que lui livre Séleucus, pour venger Lysandre, veuve de son fils Agathocle, qu'il avoit fait empoisonner injustement ; *Ptolemée Céraunus* lui succède, et succombe dans une bataille contre les Gaulois, pour s'opposer à leur invasion ; Sosthène, seigneur macédonien, fait d'inutiles efforts pour arrêter ce torrent dévastateur, qui, après la ruine de ce malheureux pays, se déborde dans la Grèce. De nouveaux prétendans se disputent les débris de ce royaume; *Antigone* fils de Démétrius, l'emporte et laisse les rênes du gouvernement à Démétrius II, son fils. Son règne est tranquille, mais court ; il est remplacé par *Antigone Doson*, son frère, qui meurt d'un crachement de sang, et a, pour successeur, Philippe, son neveu et son pupille ; il est ombrageux et cruel, et l'assassin d'*Aratus* et de Démétrius, son fils, qu'il soupçonne injustement, excité par l'artificieux Persée. Les Romains lui dictent à différentes fois des conditions fort dures, qui, jointes aux regrets qu'il éprouve de la mort de son fils, dont il reconnoit trop tard l'innocence, terminent sa carrière. Persée, en montant sur le trône, donne un libre cours à son caractère sanguinaire, et débute par le meurtre de son fils Antigone ; les Romains l'humilient dans toutes les occasions ; pour se venger, il parvient à leur susciter des ennemis, et fait armer contr'eux *Eumène*, roi de Pergame, et Gentius, roi d'Illyrie : il est vaincu par Paul Emile, et se réfugie dans l'île de Samothrace, dans un temple dédié à Castor et Pol-

lux : trahi par tous ceux qui l'entourent, il est obligé de se livrer au général romain qui le traine à Rome en triomphe, après lequel il est jeté dans un cachot où il périt. La Macédoine est déclarée libre à la manière des Romains qui, par leurs vexations, détruisent toutes les ressources de l'industrie, et sont cause que les Macédoniens reconnoissent pour nouveau roi un aventurier nommé *Andriscus*, qui se disoit fils de Persée. Il est pris dans une bataille qu'il perd : deux autres concurrens qui lui succèdent, subissent le même sort ; après ces dernières convulsions, la Macédoine devient province romaine, t. II, 339 à 380.

Machabées (les frères), t. II, 418.

Machabées (les frères) t. III, 555.

Machée, général Carthaginois, t. V, 519.

Macrin, empereur romain, t. V 10 à 12.

Madagascar (île de), t. VII, 467 à 476.

Madère (île de), t. VII, 487.

Madianites, mœurs et coutumes, religion, gouvernement, t. I, 90 à 92.

Magellan, célèbre navigateur, t. VII, 242.

Magnus, roi de Danemarck, t. AI, 15.

Magnus I, roi de Suède, t. AI, 99.

Magnus II, *idem*, 100.

Mahadi, 23e. calife de l'Arabie, t. VI, 129.

Mahmud, chef de Afghens, parvient à détrôner Husseyn, sophi de Perse, et se fait reconnoître pour successeur, t. VI, 428.

Mahmud, 7e. sultan des Turcs, t. VI, 218.

Mahomet ; se déclare prophète à l'âge de quarante ans, et commence à se faire des prosélytes, leur fait part de ses diverses visions ; il est obligé de quitter la Mecque ; il envoie des missionnaires dans plusieurs parties de l'Arabie heureuse ; il se retire à Médine, se déclare en état de guerre, et entre à main armée dans la Mecque, soumet la plus belle partie de l'Arabie heureuse, et meurt à soixante-un ans ; t. VI, 31 à 52.

Mahomet Ier, 5e. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 332.

Mahomet II, 3e. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 33e

Mahomet III, 13e. *idem*, t. VII, 355.

Mahomet IV, 19e. sultan, *idem*, t. VII, 374.

Mahomet V, 24e. sultan *id.* t. VII, 399.

Mahomet, roi de Maroc, t. VIII, 208.

Majorien, empereur d'Occident, t. V, 210.

Majorque (île de), t. VIII, 351.

Malabar, description, productions, habitans, religion, t. VII, 1 à 10.

Malacca (île de), t. VII, 290.
Malaguette (côte de), t. VIII, 168.
Malak, roi d'Abyssinie, t. VIII, 25.
Malcolme, roi d'Ecosse, t. AII, 41.
Malcolme II, III et IV, *idem*. 42 à 53.
Malthe (île de), t. VIII, 255 à 281.
Maltide, reine d'Angleterre, t. AI, 378.
Maluarici, roi des Francs, t. V, 490.
Malipier [Pascal], doge de Venise, t. X, 33.
Mamûn, 27e. calife de l'Arabie, t. VI, 147.
Manassé, Amnon, rois des Juifs, t. I, 212.
Mancocapac, souverain des Péruviens, t. AII, 225.
Manlius Capitolinus, accusé d'aspirer à la souveraineté, est condamné à être précipité de la roche Tarpeïenne, t. III, 385.
Manlius Torquatus (duel de); il condamne son fils à mort, pour avoir violé les lois de la discipline, t. III, 387 à 390.
Manibombaba, nom de la femme légitime du roi de Congo, t. VIII, 88.
Manin [Louis], doge de Venise, t. X, 54.
Mantouan (le), t. IX, 513 à 518.
Manugjhar, roi des Perses, t. I, 352.
VIII, 50 à 57.
Marâtres (les), t. VI, 527 à 530.
Marathon (bataille de), t. I, 302 et 466.
Marcel, doge de Venise, t. X, 5.
Marcel II, pape, t. IX, 273.
Marcello [Nicolas], doge de Venise, t. X, 34.
Marcellus parvient à arrêter les progrés d'Annibal, mais il périt dans une embuscade, t. III, 453.
Marcien, empereur, t. V, 203.
Marcius et Manilius, consuls romains, font aux Carthaginois des lois si dures, que ces peuples trouvent des ressources dans leur désespoir, et continuent la guerre, t. III, 483 à 489.
Mariannes (les îles), t. VII, t. 242.
Marcomans (les), t. V, 508.
Marguerite, reine de Suède, t. XI, 103.
Marie Antoinette, reine de France, épouse de Louis XVI; t. IX, 183.
Marie, reine d'Angleterre, t. XI, 483.
Mariland (île de), t. XII, 289.
Marin (saint), république, t. X, 142 à 145.
Marius (Caïus), après être parvenu à plusieurs grades militaires, est élu tribun du peuple; il se montre l'ennemi des Patriciens; chargé de la guerre d'Espagne, il y a des succès constans; il remplace Métellus, qui combat Jugurtha, et, aidé de Sylla, termine la guerre de Numidie; il rentre à Rome, couvert de gloire, est nom-

mé pour la quatrième fois consul, et chargé de s'opposer aux Cimbres et aux Teutons, qui pénétrent en Italie ; il remporte sur ces peuples une victoire complète ; son retour à Rome est le signal des diverses factions qui agitent cette ville : ne pouvant réussir dans ses projets, il fait un voyage en Asie, pour susciter une guerre aux Romains ; mais il ne peut y parvenir : toujours ennemi déclaré du sénat, il profite de l'absence de Sylla pour reprendre l'autorité, secondé par Sulpicius : il se livre à tous les excès de vengeance, et fait couler dans Rome le sang de ses ennemis. Le retour de Sylla à la tête de son armée, le force de prendre la fuite. Après avoir échappé à des dangers imminens, il parvient à se mettre en sureté : rappellé par Cinna, il partage de nouveau l'autorité : son caractère sanguinaire le porte à faire périr de la manière la plus cruelle, tous ceux de ses ennemis qui tombent entre ses mains La crainte du retour de Sylla et d'éprouver de nouveaux revers, hâtent ses derniers momens ; il meurt plongé dans la débauche de la table, t. IV, 1 à 62.

Marius, fils du célèbre général de ce nom ; renfermé dans Préneste avec les débris de la faction de son père, est tué, t. IV, 67.

Maroc (royaume de), t. VIII, 194 à 217.

Martin I, roi d'Espagne, t. VIII, 349.

Martin IV, pape, t. IX, 241.

Martin V, *id.*, t. XI, 259.

Martius Ancus, roi des Romains, t. III, 260.

Massinissa, rois des Numides, t. V, 356.

Massûd, 9e. sultan des Turcs, t. VI, 218.

Massûd, 13e. sultan des Turcs, t. VI, 223.

Massûd, 14e. sultan des Turcs, t VI, 225.

Mathias, empereur d'Allemagne, t. X, 371.

Mathias, roi de Hongrie, t. X, 395.

Matipier [Orso], doge de Venise, t. X, 17.

Mauritanie (la); t. V, 364 à 368.

Maurice, empereur grec, t. V, 227.

Maurice, stadhouder d'Hollande, t. X, 458.

Maurice, doge de Venise, t. X, 55.

Mauzûr (Al), calife d'Egypte, t. VII, 457.

Maximien, empereur romain, t. V, 76.

Maximilien Ier., fils de Ferdinand, empereur d'Allemagne, t. X, 367.

Maximilien, roi de Hongrie, t. X, 395.

Maximins (les deux), empereurs romains, Maximin (seul), *idem*, t. V, 29.

Mazarin (le cardinal de) premier ministre de Louis XIV, t. IX, 164.

Mazûm ou Bahader, 7e. sul-

tan de l'Indostan, t. VI, 509.
Méandre, successeur de Polycrate, à Samos, t. II, 237.
Mécène, confident et ministre de l'empereur Auguste, t. IV, 232.
Médée, t. I, 429.
Mèdes (les), antiquités, gouvernement, mœurs, religion: tems fabuleux: tems vrai, t. I, 251 à 257.
Médicis (Marie de), mère de Louis XIII, t. IX, 153.
Médicis (Jean de), gonfalonier, t. X, 80.
Médicis (Come) *idem*, 82.
Médicis (Laurent et Julien de), *idem*, 90.
Médicis (Pierre de), *idem*, 93.
Médicis (Julien de), *idem*, 100.
Médicis (Jules de), *idem*, 102.
Médie (la), t. III, 61.
Mélinde (royaume de), t. VIII, 42.
Mémo [Marc-Antoine], doge de Venise, t. X, 46.
Mendes Protée, roi d'Égypte, t. I, 66.
Mengko, 4e. kan des Mogols, t. VI, 274.
Mer Caspienne, t. I, 252.
Mer Rouge (passage de la), t. I, 160 à 161.
Mérovingiens (rois), t. IX, 2.
Merwan, 10e. calife de l'Arabie, t. VI, 101.
Merwan, 20e. calife de l'Arabie, t. VI, 124.
Messaline, épouse de l'empereur Claude, t. IV, 243.
Messie (le), t. III, 141.
Métellus, général romain, très-distingué, t. IV, 3.
Métiers (corps de) en Toscane, t. X, 69.
Mettchal, un des libérateurs de la Suisse, t. X, 242.
Mexique (nouveau), t. XII, 262.
Mexique (le), t. XII, 136 à 214.
Michel Lebègue, empereur grec, t. V, 244.
Michel, fils de Théophile, empereur grec, t. V, 246.
Michel Paphlagonien, empereur grec, t. V, 261.
Michel Stratiolique, empereur grec, t. V, 265.
Michel Paléogue, Andronic, Paléogue, empereurs grecs, t. V, 292.
Micislas I, roi de Pologne, t. XI, 295.
Micislas III, *idem*, 301.
Michieli (Vital), doge de Venise, t. X, 15.
Michieli II [Vital], doge de Venise, t. X, 16.
Michieli (Dominique), *idem*. t. X, 16.
Midas et Gordien, rois des Phrygiens, t. I, 385 à 388.
Milan (le Milanez), t. IX, 471 à 512.
Milet (ville de), t. II, 112 à 114.
Miltiade, général des Lacédémoniens, t. I, 460.
Minas, roi d'Abyssinie, t. VIII, 83.
Ming, 21e. dynastie chinoise, t. VII, 165.
Minos, roi et législateur de la Crète, t II, 223.
Missène (guerre de), t. II, 112 à 114.

Mithridate, roi de Pont. Il se rend redoutable aux Romains, et les force d'évacuer plusieurs provinces. Le nombre le plus modéré est de 80 mille Romains, qu'il fait massacrer en une seule fois; vaincu par *Sylla*, il est obligé d'accepter la paix aux conditions que ce général lui dicte. Il reprend les armes; et, après des succès partagés, il est vaincu par *Lucullus*, et contraint de fuir: il se retire en Arménie, et refuse les propositions qui lui sont faites par le sénat. *Pompée* s'empare d'une partie de son royaume. Mithridate, caché chez un prince Scythe, reparoît 2 ans après à la tête d'une armée formidable; mais trahi par son fils Pharnaze, voyant tous ses projets échoués, il se donne la mort, t. II, 554.
Moabites (pays et mœurs des), t. I, 84 à 85.
Moavie, 6e. calife de l'Arabie, t. VI, 88.
Moavie, II, 8e. calife de l'Arabie, t. VI, 101.
Mocenigo [Pierre], doge de Venise, t. X, 34.
Mocenigo [Jean], *id.* 34.
Mocenigo [Louis], *id.* 43.
Mocenigo [Louis], doge de Venise [Louis], t. X, 53.
Mocenigo [Sébastien], doge de Venise, t. X, 53.
Mocenigo [Alvisio], doge de Venise, t. X, 54.
Mocenigo [Thomas], doge de Venise, t. X, 27.
Moctafi, 37e. calife de l'Arabie, t. VI, 165.
Moez, calife d'Egypte, t. VII, 449.
Mogols (les), t. VI, 236 à 305.
Mohammed Kodabendé, 4e. Shah de Perse, t. VI, 375.
Mohammed, 5e. sultan des Turcs, t. VI, 217.
Mohammed, Shah, 13e. sultan de l'Indostan, t. VI, 511.
Moïse (sa fin), t. I, 155 à 164.
Moktasi, 51e. calife de l'Arabie, t. VI, 197
Moktader, 38e. calife de l'Arabie, t. VI, 167.
Moktadi, 47e. calife de l'Arabie, t. VI, 193.
Molino [François], doge de Venise, t. X, 50.
Monaco (principauté de) t. X, 149.
Monk, soldat de fortune, parvient au généralat sous Cromwel; après sa mort, il contribue à rétablir sur le trône d'Angleterre, Charles II, t. XII, 14.
Monoëmugi (royaume de) t. VIII, 57.
Monomotapa (empire du), t. VIII, 50 à 57.
Monegarid, doge de Venise, t. X, 55.
Moutaltò, doge de Gênes, t. IX, 355.
Montaser, 31e. calife de l'Arabie, t. VI, 157.
Montezuma, empereur du Mexique, t. XII, 141.
Moro [Christophe], doge de Venise; t. X, 34.
Morisini [Martin], doge de Venise, t. X, 19.

Morisini [Michel], *id.* t. X, 25.
Morosini [Dominique], doge de Venise, t. X, 16.
Morosini [François], doge de Venise, t. X, 52.
Mostadher, 48e. calife de l'Arabie, t. VI, 194.
Mostadi, 53e. calife de l'Arabie, t. VI, 198.
Mostain, 32e. calife, de l'Arabie. VI, 158.
Mostanser, calife d'Egypte, t. VII, 452.
Mostanser, 56e. calife de l'Arabie, t. VI, 202.
Mostarshed, 49e. calife de l'Arabie, t. VI, 195.
Mostasem, 57e. calife de l'Arabie, t. VI, 203.
Mostaujed, 52e. calife de l'Arabie, t. VI, 197.
Mostucfi, 42e. calife de l'Arabie, t. VI, 181.
Motadhed, 36e. calife de l'Arabie, t. VI, 163.
Motamed, 35e. calife de l'Arabie, t. VI, 162.
Motasem Al-, 28e. calife de l'Arabie, t. VI, 150.
Motawkkel, 30e. calife de l'Arabie, t. VI, 151.
Mothadi, 34e. calife de l'Arabie, t. VI, 161.
Motoz, 33e. calife de l'Arabie, t. VI, 159.
Mottaki, 41e. calife de l'Arabie, t. VI, 177.
Moti, 43e. calife de l'Arabie, t. VI, 182.
Monbaze (royaume de), t. VIII, 44.
Mozambique (île de), t. VIII, 47.
Mucius (Cordus), surnommé Scœvola le gauché (trait héroïque de), t. III, 303.
Mulek Shub, 3e. sultan de Turcs, t. VI, 215.
Muley Mahamet, Muley Moluch, Muley Hamet, Muley Abdelmalech, Muley Elwali, Muley Hamed II, Muley Schérif, Muley Archi, Muley Ismaël, rois de Maroc, t. VIII, 216.
Muley Déby Abdelmalech, t. VIII, 225.
Murtzulphe (Alexis), empereur grec, t. V, 285.
Musa Al-Hadi, 24e. calife, t. VI, 135.
Musa Amin, 26e. calife, de l'Arabie, t. VI, 145.
Musa, roi des Maures, t. VIII, 296.
Mustapha, 15e. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 367.
Mustapha II, 22e. sultan *id.* t. VII, 389.
Mycerinus, roi d'Egypte, t. I, 68 à 69.
Mysiens, t. I, 395 à 397.

N.

Naaman (guérison de), t. I, 246 à 248.
Nabis, tyran de Lacédémone, t. II, 54.
Nabuchodonosor, t. I, 246 à 248.
Naillac (Philibert de), gr.

maître de l'ordre de Malthe, t. VIII, 269.
Napi Léon, duc de Milan, t. IV, 481.
Naples et Sicile (royaume de) t. X, 151 à 231.
Narvaez, général portugais, t. X, 181.
Nassau (Adolphe), empereur d'Allemagne, t. X, 330.
Nassau (Philippe de), prince d'Orange. t. X, 448.
Navarre (la), t. VIII, 454 à 466.
Navigateurs, t. XII, 379.
Nazer, 54e. calife de l'Arabie, t. VI, 200.
NéchoPharaon, roi d'Egypte, t. I, 73.
Nègres, t. VIII, 176 à 182.
Négres, t. I, p. 10.
Néron, empereur romain, t. IV, 345 à 385.
Nerva, empereur romain, t. IV, 450 à 454.
Neufchâtel, canton de la Suisse, t. X, 266.
Nicéphore, empereur grec, t. V, 242.
Nicéphore Phocas, *idem*, 254.
Nicéphore Botoniate, *idem*, 271.
Nicolas II, pape, t. IX, 220.
Nicolas III, *idem*, 241.
Nicolas V, *idem*, 262.
Nicolas I et II, souverains des états de Ferrare, Modène, etc. t. IX, 462.
Nil (cataractes du), t. I, 32 et 37.
Ninias, roi des Assyriens, t. I, 227.
Ninus, roi des Assyriens, t. I, 219 à 225.
Nitocris, roi d'Egypte, t. I, 61.
Nitocris, reine des Babyloniens, t. I, 250.
Noé (piété de), son ivresse, sa mort, ses descendans, t. I, 20 à 23.
Noje Moddin, calife d'Egypte, t. VII, 459.
Numides (les), t. V, 353 à 364.

O.

Ochus, ou Darius Nothus, roi des Perses, t. I, 314.
Ochus, *idem*, t. I, 322 à 325.
Octavie, souverain des états de Parme et Plaisance, t. IX, 459.
Octavien, petit neveu de Jules César, absent lors de son assassinat, se rend en diligence à Rome, et fait reconnoître devant le prêteur son acte d'adoption. Protégé par le sénat, il s'oppose aux progrès d'Antoine, et finit par se réconcilier avec lui. Ces deux hommes s'adjoignent Lepide et se partagent entr'eux l'empire. Octave immole à son ressentiment un grand nombre d'illustres romains : il passe en Macédoine, et après des succès décisifs sur Brutus et Cassius, retourne en Italie ; il remporte une

victoire complète sur le fils du grand Pompée. De retour à Rome, il y est comblé d'honneur : il profite de la conduite imprudente d'Antoine pour être autorisé à prendre les armes contre lui : les succès qu'il obtient et la mort de son rival, lui fraye le chemin pour se rendre maître de l'autorité suprême : il reçoit le nom d'empereur et celui d'Auguste, et pourvoit à sa sûreté en créant une garde de 10,000 hommes, appellée Cohorte prétorienne. Sous son règne Rome s'embellit par de beaux édifices. Instruit de la conspiration de Cinna, il a la grandeur d'ame de lui pardonner. Sentant sa fin approcher, il fait reconnoître par le sénat Caïus César Tibérius pour son successeur, et meurt dans un âge fort avancé, t. IV, 155 à 184.

Octay, fils de Jengiz-Kan, 2e. kan des Mégols, t. VI, 261.

Odoard, souverain des états de Parme et Plaisance, t. IX, 459.

OEdipe, t. I, 423.

OEtolie, t. I, 439.

Olaus IV, roi de Danemarck, t. XI, 17.

Olaus VI, *idem*, 39.

Olivarès, 1er. ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, t. VIII 333.

Olympias, mère d'Alexandre; elle fait périr Euridice, et Aridée son époux, et exerce toute sorte de cruautés sur les partisans de *Cassandre* et de *Nicanor*, son frère : poursuivi par *Cassandre*, elle se renferme dans Prydua; après un siège très-opiniâtre, elle est obligée de se rendre à discrétion, et est livrée aux parens de ceux qu'elle avoit fait périr; ils la massacrent, t. II, 339, à 346.

Omar, 8e. calife de l'Arabie, t. VI, 66.

Omar II, 14e. calife de l'Arabie, t. VI, 118.

Ordelafe Falier, doge de Venise, t. X, 15.

Ordogno I, *idem* II, rois d'Espagne, t. VIII, 333.

Orèste, roi de Macédoine, t. II, 263.

Orléans (Philippe d'), régent pendant la minorité de Louis XV, t. IX, 174.

Ormuz (royaume d'), t. VI, 444.

Orode, roi des Parthes, t. III, 176.

Osias, Phacée, Pathan, rois des Juifs, t. I, 206.

Ostracisme, t. I, 470.

Osymandias, roi d'Egypte, t. I, 60.

Othman, 1er. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 323.

Othman II, 16e. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 358.

Othman II, 3e. calife de l'Arabie, t. VI, 78.

Othon, empereur romain, t. IV, 395 à 408.

Othon I, le grand, empereur d'Allemagne, t. X, 297.

Othon II, le sanguinaire, *idem*, 298.

Othon III, l'enfant, *idem*, ibid.
Othon IV, *idem*, 319.
Othon de Bavière, roi de Hongrie, t. X, 391.
Ottocar I et II, rois de Bohême, t. X, 403.
Ottoman (empire), t. VI, 322 à 404.

P.

Palatinat (le), t. X, 430.
Paléologue (Jean), empereur grec, 301.
Palmyre (description de), t. I, 100.
Paoli, général Corse, t. IX, 410.
Paradis terrestre, t. I, 12.
Paraguay (le), t. XII, 269.
Parme et Plaisance (État de), 453 à 460.
Parsondas (aventure de), t. I, 244 à 246.
Partharit, roi des Lombards, t. VI, 14.
Parthes (royaume des), leurs mœurs, t. III, 173 à 193.
Participatio [Ange], doge de Venise, t. X, 6.
Participatio (Justinien), *id.* t. X, *idem.*
Participatio (Jean), *idem*, t. X, *id.*
Participatio (Urse), *idem*, t. X, 8.
Participatio (Jean), *idem*, t. X, *id.*
Participatio (Jean), *idem*, t. X, *id.*
Participatio (Urse), *idem*, t. X, *id.*
Pascal II, pape, t. IX, 226.
Paul I, empereur de Russie, t. XI, 485.
Paul II, pape, t. IX, 264.
Paul III, pape, t. *id.* 273.
Paul IV, pape, t. *id.* 287.
Pèdre (dom), roi de Congo, *Idem* II, t. VIII, 98 et 99.
Pèdre (Dom) Ier, le Cruel, roi d'Espagne, t. VIII, 320.
— *Idem* II, t. *id.* 340.
— *Idem* III, t. *id.* 344.
— *Idem* IV, t. *id.* 346.
Pèdre (Dom), roi de Portugal, t. VIII, 406.
Pégu [le], t. VII, 36 à 44.
Péloponèse (guerre du), t. I, 497 à 512.
Péluse (siége de), t. I, 287.
Pensylvanie, t. XII, 316.
Pepin, surnommé le Bref, roi de France, t. IX, 18.
Perdiccas se déclare protecteur de la famille d'Alexandre et tuteur de ses enfans : ses cruautés : il est assassiné dans sa tente par ses soldats, t. II, 317 à 311.
Perdiccas, roi de Macédoine, t. II, 262.
Perdiccas II, *idem*, t. II, 264.
Pergame (royaume de), t. III, 6 à 19.
Pergame, (ville de), t. I, 396.
Périclès, athénien, t. I, 485 à 500.
— Sa ruine, *idem*, 339.
Perose, roi des Perses, t. III, 201.
Pérou, t. XII, 214 à 360.
Perse [la], t. VI, 310 à 446.

Persée, roi de Macédoine, t. II, 371 à 373.
Persépolis (description de), t. I, 266 à 267.
Perses (les), t. III, 193 à 232.
Perse (description de la), animaux, curiosités et antiquités; gouvernement coutumes, sciences, etc Rois, éducation, mœurs, justice, supplice, jalousie, institution, service militaire, armes, lois, impôts, religion, théisme, theologie, cérémonie, tems fabuleux, tems vrai, t. I, 262 à 283.
Pertinax, empereur romain, t. IV, 495 à 500.
Pesaro (Jean), doge de Venise, t. X, 51.
Pétalisme, loi semblable à l'Ostracisme, employé par les Syracusains, t. II, 128.
Pétrowna (Elizabeth), impératrice de Russie, t. XII, 261 à 268.
Pharamond, roi des Francs, t. V, 491.
Pharnaze, fils et successeur de Mithridate, dépouillé de son royaume par les Romains, commandés par César; il veut, à la tête de quelques troupes, le reprendre, et périt dans un combat, t. II, 558 à 559.
Pharsale (bataille de), t. IV, 134.
Phéniciens (origine des); mœurs et coutumes; arts et sciences, commerce, t. I, 119 à 121.
Philibert I, duc de Savoie, t. IX, 300.
Philibert (Emmanuel), *idem*, t. IX, 312.
Philippe, roi de Macédoine, t. I, 529.
Philippe, roi de Macédoine: ses victoires contre les Athéniens: il répudie Olympias, mère d'Alexandre: ses préparatifs pour porter la guerre en Asie: il est assassiné par Pausanias, t. II, 266 à 284.
Philippe, fils de Démétrius, t. II, 354.
Philippe, empereur romain, t. V, 42.
Philippe, empereur d'Allemagne, t. X, 319.
Philippe Ier, roi de France, t. IX, 50.
Philippe Augste II, *idem*, t. IX, 59.
Philippe le Hardi III, *idem*, t. IX, 67.
Philippe le Bel IV, *idem*, t. IX, 70.
Philippe le Long V, *idem*, t. IX, 74.
Philippe de Valois VI, *idem*, t. IX, 76.
Philippe II, roi d'Espagne, t. VIII, 370.
Philippe III, *idem*, t. VIII, 374.
Philippe IV, *idem*, t. VIII, 379.
Philippe V, *idem*, t. VIII, 389.
Philippe II, III et IV, rois de Portugal, t. VIII, 438.
Philippe II, III, IV et V, rois de Naples, t. X, 222 à 230.
Philippe, duc de Savoie, t. IX, 301.
Philippicus, empereur grec, t. V, 235.
Philippines (îles des), t. VII, 245.

Philistins, mœurs et coutumes, religion, t. I, 103 à 105.
Phocion, général des Athéniens, t. I, 530.
Phocus, empereur grec, t. V, 227.
Phœbus, roi de Navarre, t. IX, 464.
Phraate, roi des Parthes, t. III, 184.
Phrygiens, antiquités, mœurs, coutumes, commerce, religion, t. I, 381 à 384.
Phylopémen, libérateur des Lacédémoniens; sa grandeur d'ame: sa mort, t. II, 69 à 72.
Pie II, pape, t. IX, 263.
Pie III, pape, t. *id.*, 265.
Pie IV, pape, t. *id.*, 275.
Pie V, pape, t. *id.* 278.
Pie VI et VII, papes, t. *id.* 293.
Pierre I, roi de Sicile, t. X, 189.
Pierre, roi de Hongrie, t. X, 389.
Pierre le Grand, empereur de Russie, après avoir manqué de périr dans une conspiration, rentre triomphant dans sa capitale: ses premiers efforts pour réformer les usages grossiers de son peuple; à vingt-cinq ans, il quitte son empire pour voyager; il arrive en Hollande et y acquiert les connoissances les plus étendues. De retour dans ses états, il s'efforce, par tous les moyens possibles, de civiliser ses peuples; il tire une vengeance éclatante des Strélitz, qui s'étoient révoltés pendant son absence, s'occupe des travaux les plus utiles pour la prospérité de ses états. il est battu par le roi de Suède, à la bataille de Nerva; il moissonne d'abondans lauriers à celle de Pultava; il épouse la célèbre Catherine, en récompense des services importans qu'elle lui rend; la condamnation de son fils, prouve sa sévérité: personne ne pouvoit en être à l'abri; jusqu'à ses derniers momens, il cherche à propager dans son vaste empire le goût des arts et l'amour de la gloire, t. XI, 235 à 253.
Pierre II, empereur de Russie, t. XI, 256.
Pierre III, *idem*, 268.
Pierre, duc de Savoie, t. IX, 300.
Piétro (san), un des chefs Corses, t. IX, 439.
Pisani (Louis), doge de Venise, t. X, 53.
Pise (république de), t. X, 127 à 131.
Pisistrate, t. I, 456 à 475.
Pizare (François), conquérant du Pérou, t. XII, 215.
Pizare (Gonsalès), t. XII, 240.
Podibrab (George), roi de Bohême, t. X, 407.
Polani (Pierre), doge de de Venise, t. X, 16.
Pologne (la), t. X I, 286 à 350.
Polycrate, fameux tyran de Samos, t. II, 235.
Pompée, attaché au parti de Sylla, est chargé d'exter-

miner les débris de la faction de Marius, retirés en Asie ; les succès qu'il obtient lui font décerner les honneurs du triomphe ; il passe en Espagne pour combattre Sertorius, et termine avec succès cette guerre. En quatre mois il parvient à soumettre les pirates : il se couvre de gloire dans son expedition en Asie, et fait la conquête de plusieurs royaumes. Les richesses qu'il en rapporte sont incalculables. De retour à Rome, il s'unit à César et Crassus, et partage l'empire avec eux ; il se brouille avec César ; forcé par la rapidité de la marche de son ennemi, il le laisse maître de l'Italie, et passe en Asie : la majorité des sénateurs vient l'y retrouver ; ces deux rivaux se trouvent en présence : après quelques succès balancés de part et d'autre, la bataille de Pharsale décide du sort de ces deux illustres généraux : Pompée y est vaincu et obligé de prendre la fuite ; il s'embarque, passe en Egypte, et est assassiné en mettant le pied sur le rivage, t. III, 75 à 139.

Pompée, fils du grand général de ce nom, après avoir lutté courageusement contre la fortune, périt dans une bataille qu'il perd contre Octavien, t. IV, 220.

Pompélius (Numa), second roi de Rome ; il réforme le calendrier ; institue des colléges de prêtres, rend sacrée la personne du ministre du culte, protège l'agriculture, établit des communautés d'arts et métiers, t. III, 250 à 254.

Pondichéry (ville de), t. VII, 302.

Poniatowski (Stanislas), roi de Pologne, t. XI, 340.

Pont (le), t. II, 531 à 556.

Ponte (Nicolas du), doge de Venise, t. X, 44.

Porsenna, roi des Clusiens, s'arme pour la cause des Tarquins, bat les Romains : effrayé de l'action courageuse de Mutius Scævola, il fait la paix avec eux, t. III, 302.

Portugal (le), t. VIII, 3,4 à 134.

Possessions anglaises et françaises, t. XII, 277.

Présidens des métiers de Toscane, t. X, 70.

Priam, roi de Troie, t. I, 111.

Primislas, roi de Bohême, t. X, 403.

Primislas, roi de Pologne, t. XI, 304.

Priuli (Laurent), doge de Venise, t, X, 41.

Priuli (Jérôme), *id.* t. X 41.

Priuli (Antoine), *id.* t. X, 47.

Probus, empereur romain, t. V, 67.

Prophètes, t. I, 200.

Prusias, roi de Bithynie, t. III, 50.

Prusse (la) ancienne et moderne, t. X, 411 à 427.

Psammétique, roi d'Egypte, t. I, 72 à 73.
Psammétichus, roi d'Egypte, t. I, 78 à 81.
Psammis, roi d'Egypte, t. I, 74.
Ptolémée, un des successeurs d'Alexandre, t. II, 319.
Ptolémée Lagus, roi d'Egypte, t. II, 446 à 451, — Ptolémée Soter, *idem*, t. II, 452 — Philadelphe, *idem*, il est renommé par son habileté dans le gouvernement, comme protecteur des sciences; il meurt jeune, énervé par les plaisirs, t. II, 452 à 357. — *Evergetes*, son fils, amateur des sciences, et de plus littérateur : on n'a que des doutes sur sa mort, dont *Philopator* est soupçonné : il lui succéde Sous son règne, les Juifs sont cruellement persécutés : assassin de son épouse, il périt du même genre de mort, t. II, 457 à 465. — *Epiphanes* : la tutelle de ce jeune prince confiée à Agathocle, qui en abuse, est offerte aux Romains : *Marcus Lepidus* qu'ils choisissent, la remet à Aristomène, qui se conduit bien; son pupile arrivé à 14 ans, l'empoisonne pour se soustraire à ses avis : la crainte d'une guerre qu'il méditoit, est cause de sa mort : ses courtisans l'empoisonnent, t. II, 465 à 467. — *Philométor* juste et humain, prend les Romains pour arbitres des différens qui existent entre Physcon, son frère, et lui Ces républicains n'ayant pu les accorder, ils se livrent des combats dans l'un desquels Physcon est vaincu et pris : Philométor lui rend la liberté; ce prince porte ensuite la guerre en Syrie, et y meurt au sein de la victoire, t. II, 467 à 470. — Physcon lui succéde, et est regardé comme un monstre en tout genre. Il passe pour avoir eu beaucoup d'esprit, et meurt à 73 ans. Lathyre et Alexandre, ses fils, montent tour-à-tour sur le trône, en sont chassés par les intrigues de leur mère, et périssent à peu de distance l'un de l'autre; Alexandre II, frère de Lathyre, épouse sa cousine qui étoit en possession de la couronne, et 19 jours après les nôces, la fait périr : on présume qu'il mourut à Tyr où il s'étoit sauvé avec de grandes richesses : *Ptolémée Aulètes*, batard de Lathyre, monte sur le trône sans difficulté : mais il ne fait qu'y paroître, et, est chassé par les Egyptiens et remplacé par sa fille Bérénice, qui fait étrangler *Seleucus*, son époux, un monstre de difformité et de vice. Aulètes a recours aux Romains : il prodigue ses trésors pour obtenir l'appui de Pompée : il rentre en possession de son royaume et immole sa fille Bérénice

a sa vengeance : il vécut peu-après : il est père de la célèbre Cléopâtre. Aulètes, par testament, engage les Romains à prendre la tutelle de ses enfans. L'exercice en est confié à Pompée, qui, peu de tems après, est assassiné dans les états de son pupille Ptolémée, à l'instigation de Pothin et Achillas, qui intriguent aussi contre César, devenu par la dignité de dictateur, nouveau tuteur des enfans d'Aulètes. César parvient à reconcilier les frères et sœurs, mais pour peu de tems : de nouvelles machinations où la vie de César est exposée, se terminent par une victoire complette ; Cléopâtre monte sur le trône qu'elle consolide par la mort de sa sœur Arsinoé et de son jeune époux : elle prend un empire absolu sur Antoine qui contribue à l'agrandissement de son royaume. Cette reine sait le captiver, et est cause de sa perte ; mais elle ne lui survit pas : ils sont réunis dans le même tombeau, t. II, 470 à 510.

Pulchérie, impératrice, t. V, 203.

Puritain, nom d'une secte en Angleterre, s. XI, 511.

Pygmalion, t. I, 128.

Pyramides, t. I, 35.

Pyrrhus roi d'Epyre, appellé au secours des Syracusains, en devient le chef : il les abandonne pour retourner en Italie, t. II, 183.

Pyrrhus, roi d'Epyre : sa guerre avec les Romains, ses projets de conquêtes ; il quitte l'Italie, et porte la guerre en Sicile : il évacue ce royaume pour conquérir la Macédoine, et périt de la main d'une femme au siége d'Argos, t. III, 28 à 42.

Q.

Quades [les], t. V, 508.

Qublay, 5e. kan des Mogols, t. VI, 277.

R.

Radi, 40e. calife de l'Arabie, t. VI, 174.

Raguse [république de], t. X, 62 à 63.

Rhadamiste enlève le sceptre de l'Arménie à son oncle Mithridate, et le fait étouffer, t. I, 524 à 526.

Ramire (dom), t. VIII, 338.

Ramire III (dom), roi d'Es-

pagne, t. VIII, page 304.
Ramphis, roi d'Egypte, t. I, 67.
Ranuce, souverain des états de Parme et de Plaisance, t. IX, 459.
Rashid, 50e. calife de l'Arabie, t. VI, 196.
Regner, roi de Danemarek, t. XI, 13.
Regulus, consul romain, chargé de continuer la guerre en Afrique, est vaincu par le général Carthaginois, pris, chargé de fers et trainé en captivité : il est envoyé à Rome proposer une négociation : il engage les Romains à continuer la guerre, refuse de rester à Rome, va reprendre ses fers, et périt de la mort la plus cruelle, t. III, 415 à 421.
Religion Indienne, pagodes, culte, ministres, religion de Fô, t, VII, 10 à 28.
Religion chrétienne, t. V, 95.
Renaud I, Renaud, fils de François I, et Hercule Renaud, souverains des états de Ferrare, t. IX, 462.
René d'Anjou, roi de Naples, t. X, 212.
Renier [Paul], t. X, 54.
Rezon, roi des Syriens, t. I, 118.
Rhodes, colosse, religion, habitans, commerce, gouvernement, siège de Rhodes, t. II, 205 à 221.
Richard I, roi d'Angleterre, t. XI, 391.
Richard II, *idem*, 433.
Richard III, *idem*, 456.
Richelieu, évêque de Luçon, ensuite cardinal et premier ministre de Louis XIII, t. IX, 156.
Ricimer, empereur, t. V, 211.
Robert, roi de France, t. IX, 45.
Robert, roi de Naples, t. X, 71.
Robert le Bon et le Sage, roi de Naples, t. X, 193.
Robert, empereur d'Allemagne, t. X, 345.
Robert II et III, rois d'Ecosse, 68 à 70.
Roboam, roi des Juifs, t. I, 198 a 201.
Rodolphe, empereur d'Allemagne, t. X, 317.
Rodolphe II, empereur d'Allemagne, t. X, 368.
Rodolphe, roi de Hongrie, t. X, 395.
Roger, roi de Naples, t. X, 156.
Rois, les 12 rois d'Egypte, t. I, 70 à 72.
Romain le jeune, empereur grec, t. V, 254.
Romain II, *idem*, 260.
Romain (Diogène), *idem*, 268.
Rome, monarchie, t. III, 237.
Rome république, t. III, 292
Rome empire, t. IV, 248,
Rome (prise de) par Alaric, t. V, 187.
Rome religieuse, t. IX, 215 à 294.
Romulus, fondateur de Rome: gouvernement qu'il établit : culte religieux : il bâtit le Capitole, s'unit avec les Sabins, fait un code de loix, veut détruire

l'autorité du sénat, et est assassinée, t. III, 240 à 250.
Rotharis, roi des Lombards, t. VI, 12.
Ruither, célèbre amiral de Hollande, t. X, 469.
Russie, t. XI, 181 à 286.
Rustan, héros persan; t. I, 355.
Ruzzini (Charles), doge de Venise, t. X, 53.

S.

Sabat (reine de), t. II, 196.
Sabines (enlèvement des), t. III, 244.
Saladin, calife d'Egypte, d'Egypte, t. VII, 456.
Salamine (bataille de), t. I, 474.
Salomon, son jugement, t. I, 194 à 199.
Salomon, roi de Hongrie, t. X, 386.
Samarie (siége de), t. I, 204.
Samos, habitans, gouvernement, t. II, 234 à 238.
Samoyèdes (les), t. XI, 184.
Samson, sa force, sa mort, t. I, 184.
Samuel, t. I, 186.
Sanche IV (dom), roi d'Espagne, t. VIII, 319.
Sanche le Grand (dom), roi d'Espagne, *id.* 338.
Sanche Ier (dom), roi de Portugal, t. *id.* 397.
Sanche II, *idem*, 400.
Sanjar, 6e. sultan des Turcs, t. VI, 217.
Sapor I, II, rois des Perses, t. III, 196 à 198.
Sardanapale, rois des Assyriens, t. I, 228 à 230.
Sarédo (Nicolas), doge de de Venise, t. X, 52.
Sarmates [les], t. V, 509.
Saül, sa mort; t. I, 187 à 190.
Savoie (la), t. IX, 295 à 324.
Saysan, 3e. sultan, t. VI, 223.
Saxe (la), t. X, 427.
Schafhouse, un des cantons de la Suisse, t. X, 274.
Scipion, surnommé l'Africain; continence de ce général; il est chargé de porter la guerre en Afrique; combat, vainc, charge Syphax et Sophonisbe de fers, remporte une victoire signalée dans la plaine de Zama, sur les Carthaginois, et leur fait signer un traité humiliant; à son retour à Rome, il reçoit les honneurs du triomphe, est persécuté par Caton le Censeur; se retire à la campagne, et meurt de chagrin, t. III, 452 à 472.
Scipion l'Asiatique, après avoir remporté les victoires les plus signalées sur Antiochus, est exposé aux mêmes persécutions que son frère; condamné à une amende exhorbitante, et traîné en prison; les Romains, par la suite, le dédommagent de cette injustice, t. III, 470 à 473.

Scipion l'Emilien, chargé de réduire Carthage, s'en empare après un siége très-long et très-meurtrier, réduit cette cité en cendres, après en avoir abandonné le pillage à ses troupes, t. III, 489 à 496.
Sébastien (dom), t. VIII, 429.
Séfi I, 10e. shah de Perse, t. VI, 400.
Sejan, favori de Tibère, t. IV, 293.
Sèlim, 9e. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 351.
Seleucus, surnommé *Nicanor*, t. II, 381. — Seleucus Callinicus, t. II, 33). — Seleucus Céraunus, t. II, 339, Seleucus Philopator, t. II, 410.
Sémiramis, reine des Assyriens, t. I, 219 à 223.
Serge IV, pape, t. IX, 217.
Sertorius, un des chefs de la faction de Marius, après les victoires de Sylla, se retire dans son gouvernement d'Espagne, et continue de s'y distinguer par ses talens militaires et ses vertus. Metellus et Pompée sont envoyés pour le combattre : il fait éprouver à ce dernier plusieurs échecs: il demande la révocation de son décret pour licencier ses troupes. Il meurt assassiné par Perpenna, t. IV, 67 à 87.
Sésostris, roi d'Egypte, t. I, 61 à 95.
Sévère, empereur romain, t. IV, 510 à 519.
Sévère [Alexandre], t. V, 22 à 29.
Sforce (et Ludovic Marie), souverains de Milan, t. IX, 506 et 509.
Sforce (Maximilien et François Marie), souverains de Milan, t. *idem*, 510.
Shah-Rahk, 4e. fils de Tamerlan, se trouve, par la mort de Dhasseyn, de Méhémed et Kashid, possesseur de presque tous les états de son père, t. VI, 369.
Shah Ismaël Sophie, 1er. shah de Perse, t. VI, 372.
Shah Séhan, 5e. sultan de Perse, t. VI, 424.
Siam [royaume de], t. VII, 59 à 94.
Sibérie (la), t. XI, 188.
Sicile, t. II, 118 à 205.
Siciliens (origine des), t. II, 119.
Sienne (République de), t. X, 142.
Sierra-Léona (pays de), t. VIII, 170.
Sigisbert, roi de France, t. IX, 15.
Sigismond, empereur d'Allemagne, t. X, 346.
Sigismond Ier, roi de Hongrie, t. X, 386.
Sigismond II, *idem*, 392.
Sigismond (Jean), électeur de Prusse, t. X, 417.
Sigismond, roi de Suède, t. XI, 133.
Sigismond II, roi de Pologne, t. XI, 313.
Sigismond III, *idem*, 323.
Silvie (Dominique), doge de Venise, t. X, 15.
Silvestre II, pape, t. IX, 217.

Simon, prince et pontife des Juifs, t. III, 95.
Siroès, roi des Perses, t. III, 203.
Sixte IV, pape, t. IX, 264.
Sixte V, pape, t. *id.* 285.
Smerdis, le mage, t. I, 292.
Smirne, t. II, 106 à 108.
Sobieski (Jean), roi de Pologne, t. XI, 329.
Sobreslas I, roi de Bohême, t. X, 402.
Sobreslas II, *idem*, ibid.
Socrate, sa mort, t. I, 523 à 526.
Sofala (côte de), t. VIII, 48.
Soleure, un des cantons de la Suisse, t. X, 273.
Soliman, 13e. calife de l'Arabie, t. V, 117.
Soliman I, sultan de la dynastie des Seljucides Roum, t. VI, 221.
Soliman II, 7e. sultan, tome VI, 224.
Soliman, 10e. shah de Perse,
Soliman, 10e. sultan de l'empire Ottoman, t. VII, 357.
Soliman II, 20e. sultan *idem*, t. VII, 378.
Solon, t. I, 443 à 446.
Song, 8e. dynastie chinoise, t. VII, 152.
Song, 19e. dynastie chinoise, t. VII, 172.
Soranzo (Jean), doge de Venise, t. X, 23.
Sosibe, ministre de Ptolémée Philopator, aussi cruel que son maître, 463.
Soui, 12e. dynastie chinoise, t. VII, 154.
Sous, roi de Lacédémone, t. I, 437.
Spartacus, gladiateur Thrace, général des esclaves révoltés, bat plusieurs généraux romains très-expérimentés et est défait par Crassus dans une bataille décisive, t. IV, 88.
Sparte assiégée par Pyrrhus, en proie à diverses factions, t. II, 37 à 49.
Spitignié I, roi de Bohême, t. X, 401.
Spitigne II, *idem*, ibid.
Spinola, noble génois, t. IX, 338.
Sténo (Michel), doge de Venise, 26.
Straton, roi des Phéniciens, t. I, 128 à 130.
Stuart (Marie), reine d'Ecosse, t. XII, 95.
Suantapluc, roi de Bohême, t. X, 402.
Suède [la], t. XI, 89 à 181.
Suénon I, roi de Danemarck, t. XI, 15.
Suénon II, *idem*, 17.
Suercher, roi de Suède, t. XI, 77.
Suèves [les], t. V, 486.
Suisse, t. X, 231 à 284.
Suréna, général des Parthes, détruit entièrement l'armée romaine, commandée par Crassus, t. III, 178.
Susnée, roi d'Abyssinie, t. VIII, 27.
Svelne, roi de Danemarck, t. XI, 24.
Sycione, t. I, 411.
Sylla, aussi adroit négociateur qu'habile général, contribue puissamment à terminer la guerre de Numidie; il se couvre de gloire comme lieutenant de Marius, dans la guerre contre les Cimbres et les Teutons. Les

cruautés de la faction de Marius, le forcent de marcher sur Rome, à la tête de son armée. Par ses soins la tranquillité et l'ordre y sont rétablis ; il s'empare de toute l'autorité. Forcé de céder au parti populaire pour se mettre en surete, il s'embarque avec ses troupes pour l'Orient ; il y fait une guerre heureuse, qu'il se hâte de terminer pour repasser en Italie ; il parvient à débaucher l'armée de Fimbria et celle que lui oppose la faction qui domine à Rome ; il rentre en vainqueur dans cette capitale, après avoir battu le fils de Marius ; il court les plus grands dangers en combattant les Samnites, et soutenu par sa bonne fortune, il vient à bout de les mettre en fuite, après la mort de leur général. Il se venge d'une manière cruelle de tous ceux reconnus pour ses ennemis, se fait nommer dictateur, et décerner les honneurs du triomphe. Après avoir consolidé son autorité, il prend la résolution d'abdiquer. Il se retire à la campagne, et termine sa carrière par une mort que sa débauche hâte, t. IV, 9 à 82.

Syracuse (ville de), elle est assiégée par Marcellus qui s'en empare et soumet la Sicile entière aux Romains. t. II, 198 à 105. — Syracusains (les) en guerre avec les Athéniens, t. II, 130 à 136. — 2e. guerre contre les Carthaginois, t. II, 135 à 152.

Syrie (climat de la), t. I, 107.

Syriens, mœurs et coutumes, religion, arts, sciences et commerce, t. I, 107 à 114.

Sysigambis, mère de Darius, son entrevue avec Alexandre, t. I, 334.

T.

Tacite (Florien), empereur romain, t. V, 65.

Taher, calife d'Egypte, t. VII, 452.

Tamerlan, après la conquête d'un grand nombre d'empires, porte ses armes en Russie, et s'empare des principales places fortes ; il attaque ensuite les hordes de nations errantes ; rentré dans son royaume, il y donne des fêtes les plus brillantes. Sous le prétexte de religion, il envoye ses généraux dans l'Inde : ils y mettent tout à feu et à sang ; il déclare ensuite la guerre à Bajazet, empereur des Turcs, ne pose les armes qu'après avoir battu, fait prisonnier et s'être emparé de ce souverain. Au retour de cette expédition, il fait des préparatifs immenses

pour soumettre les Chinois, et se met en campagne dans la saison la plus rigoureuse. La fatigue le force de s'arrêter; une fièvre ardente qui se déclare termine sa carrière, t. VI, 331 à 359.
Tancrède, roi de Naples, t. X, 168.
Tang, 13e. dynastie chinoise, t. VII, 155.
Tantale, t. I, 390.
Tarquin, t. III, 260.
Tarquin II, surnommé le Superbe, t. III, 280.
Tartares orientaux, t. VII, 109 à 113.
Tartares (les), t. VI, 227 à 236.
Tartares Russes (les), t. VI, 187.
Tat-mur, 12e. kan des Mogols, t. VI, 296.
Tay, 44e. calife de l'Arabie, t. VI, 184.
Tem-Ban-Dumba, reine de Loango, (royaume de), t. XIII, 127.
Terre-Neuve, t. XII, 290.
Thamaps, 2e. shah de Perse, t. VI, 273.
Thamaps Koulikan, gouverneur d'une des provinces de la Perse, rétablit sur le trône le fils de Husseyn. Après la mort de ce jeune prince, il est nommé souverain; son règne est très-glorieux, t. VI, 440 444.
Thémistocle, général athénien, t. I, 468.
Théodora, impératrice grecque, t. V, 264.
Théodore, ou Foedo Alexiowitz empereur de Russie, t. XI, 231.
Théodore, empereur de Russie, t. XI, 206.
Théodoric, roi des Ostrogots, t. V, 518.
Théodorowitz (Michel), empereur de Russie, t XI, 219.
Théodorowitz (Alexis), empereur de Russie, t. XI, 222.
Théodose, très-habile général de Gratien, est associé a l'empire, t. V, 160.
Théodose II, empereur romain, t. V, 194.
Théodose, empereur grec, t. V, 2455.
Théophile, empereur grec, t. V, 244.
Théramène, t. I, p. 518.
Thérèse (Marie), reine de Hongrie, t. X, 397.
Therimbas, roi d'Epire, t. III, 24.
Thermopyles (pas des), t. Ier, 306.
Thésée, t. I, 419 à 422.
Thessalie et Phocide, t. I, 426 à 432.
Thibaut, roi de Navarre, t. VIII, 459.
Thiopolo (Jacques), doge de Venise, t. X, 19.
Thiopolo (Laurent), *idem*, t. X, ibid.
Thomas I, duc de Savoie, t. IX, 300.
Thouan-Témur, 13e. kan Mogols, t. VI, 296.
Thrasibule, libérateur d'Athènes, t. I, 521.
Thrasibule, tyran de Syracuse: il en est chassé II, 126 à 128.

Thrace (la), t. III, 19.
Ti, 9e. dynastie chinoise, t. VII, 152.
Tibère, empereur grec, t. V, 226.
Tibère, 2e. empereur romain, 248 à 325.
Tigrane, roi d'Arménie, est vaincu par Lucullus et Pompée : il se remet entre les mains de ce dernier général, qui lui restitue une partie de son empire. Ce procédé le rend l'ami des Romains; il meurt à l'âge de 85 ans. t. II, 513 à 520.
Timbrée (bataille de), t. I, 284.
Timoléon s'empare de Syracuse, chasse divers tyrans de la Sicile, abdique l'autorité, et, dans sa retraite, est souvent consulté dans les affaires importantes; il meurt universellement regretté, t. II, 164 à 170.
Tin, 7e. dynastie chinoise, t. VII, 151.
Titus, empereur romain, t. IV, 433 à 436.
Togrol Beck, premier sultan des Terres, t. VI, 211.
Togtol, 8e. sultan *idem*, t. *id.*, 418.
Torré (Raphaël de la)*, fameux aventurier Génois, t. IX, 421.
Torré (Tartyr de la), duc Milan, t. IX, 481.
Torré (Philippe de la), duc de Milan, ibid.
Tradonico, (Pierre), doge de Venise, t. X, 6.
Tonquin (royaume de), t. VII, 102 à 109.
Toscane (duché de), t. X, 63 à 127.
Totila, roi des Ostrogoths, t. V, 528.
Trajan, empereur romain, t. IV, 464 à 461.
Treno (Nicolas), doge de Venise, t. X, 34.
Trevisane (Marc-Antoine), doge de Venise, t. X. 34.
Tribuno (Pierre), doge de Venise, t. X, 8.
Tribuns militaires (établissemens à Rome des), t. III, 363.
Tribuns du peuple (création à Rome des), t. III, 316.
Tripoli (royaume de), t. VIII, 250.
Tromp, célèbre amiral Hollandais, t. X, 466.
Tros, fondateur de Troyes, et père d'Anchyse, t. I, 389.
Troye (prise de), t. I, 392 à 394.
Troyens, mœurs, religion, commerce, t. I, 388.
Tsing, 22e. dynastie chinoise, t. VII, 166.
Tullus Servius, gendre de Tarquin, t. III, 368.
Tunis (royaume de), t. VIII, 245.
Turcs (pays des), t. VI, 208 à 226.
Turcs Seljucides, t. VI, 210.
Turdat (Ursc) doge de Venise, t. X, 54.
Turkmans (les), t. VI, 446.
Tut-mur, 12e. kan des Mogols, t. VI, 296.
Tyumr, 6e. kan des Mogols, t. 288.

Tyr, Sidon, Tripoli : description de ces villes, t. I, 123 à 125.
Tyr (prise de), t. I, , 130 à 132.

U.

Uladislas, roi de Bohême, t. X, 407.
Uldaric, roi de Bohême, t. X, 401.
Urbain II, pape, t. IX, 226.
Urbain III, pape, t. *id.*, 233.
Urbain IV, pape, t. *id.* 251.
Urbain V, pape, t. *id.* 251.
Urbain VI, pape, t. *id.* 253.
Urbain VII, pape, . *id.* 286.
Uri-Underval, un des cantons de la Suisse, t. X, 245.
Usbecks (les), t. XI, 318 et 448.
Urséolo I (Pierre), doge de Venise, t. X, 12.
Urséole II (Pierre), *idem*, ibid.
Ursuléo (Othon), *idem*, 13.
Ursuléo, *idem*., t. ibid.

V.

Valais, canton de la Suisse, t. X, 267.
Valdemar I, roi de Danemarck, t. XI, 25.
Valdemar II, *idem*, 26.
Valdemar I, roi de Suède, t. XI, 98.
Valentinien et Valence, empereurs romains, t. V. 144.
Valentinien II, *idem*, 158.
Valentinien III, *idem*, 194.
Valérien, empereur romain, t. V, 45.
Valérius Publicola, consul romain, défait les Veins armés pour la cause des Tarquins, et reçoit les honneurs du triomphe, t. III, 330.
Valier [Bertme], doge de Venise, t. X, 50.
Valier [Silvestre], *idem*, 53.
Valasquez, gouverneur de Cuba, t. X, 137.
Vendales (les), t. V, 484 à 486.
Vendramno [André], doge de Venise, t. X, 34.
Venier [Antoine], doge de Venise, t. X, 26.
Venier [François] *idem*, 41.
Venier [Sébastien], *idem*, 44.
Venise [république de], t. X, 1 à 62.
Vêpres Siciliennes, t. X, 187.
Vespasien, empereur romain, t. IX, 421 à 431.
Véturie, mère de Coriolan, t. III, 333.
Victor II, pape, t. IX, 219.
Villaret [Foulquier de], grand-maître de l'ordre de Malthe, t. V, 265.

Villars [le maréchal de], t. IX, 170.
Villeneuve, grand-maître de l'ordre de Malthe, t. V, 266.
Villiers [Jean de], grand-maître de l'ordre de Malthe, t. V, 265.
Villiers de l'île Adam, *idem*, 274.
Vinceslas, roi de Pologne, t. XI, 304.
Virginie, fille de Virginius, plébéien, est poignardée par son père, pour la soustraire à la prostitution, t. III, 359.
Virginie (la), t. XII, 279.
Visapour [royaume de], t. V25, 5.
Visconti [Jean-Marie et Philippe-Matie], *idem*, 496.
Visconti [Othon, Mathieu, Galéas], ducs de Milan, t. IX, 484.
Vitellius, empereur romain, t. IX, 418 à 421.
Vitigès, roi des Ostrogoths, t. V, 527.
Voléron (loi de), t. III, 341.
Vologès, roi des Parthes, t. III, 189.
Walid, 12e. calife de l'Arabie, t. VII, 111.
Walid II, 17e. calife *idem*, t. VII, 122.
Wathek, 29e. calife *idem*, t. VII, 150.
Wigt [Jean et Corneille], grands pensionnaires de Hollande, t. VII, 468.
Winceslas, empereur d'Allemagne, t. VII, 341.
Winceslas I, roi de Bohême, t. VII, 405.
Winceslas II, III, IV, V, VI, VII, rois de Bohême, t. VII, 401 à 405.
Wladislas I, II, III et IV, rois de Bohême, t. VII, 401 à 405.

X.

Xercès, roi des Perses, t. I, 303 à 311.
Ximénès, archevêque de Tolède, nommé régent pendant l'absence de Charles-Quint, t. VIII, 263.

Y.

Yesid I, 7e. calife de l'Arabie, t. VI, 93.
Yesid II, 15e. *idem*. 120.
Yesid III, 18e. *idem*, 124.
Yesu, 10e. kan des Mogols,
Yvin, 20e. dynastie chinoise, t. VII, 164.

Z.

Zab, roi des Perses, t. I, 356.
Zal-zer (aventure de), t. I, 355.
Zadenghel, roi d'Abyssinie, t. VIII, 25.
Zébina, t. II, 438.
Zeno [Renier], doge de Venise, t. X, 19.
Zénobie, épouse de Rhadamisthe, t. 526.
Zénon, empereur grec, t. V, 216.
Ziani [Sébastien], doge de Venise, t. X, 17.
Ziani [Pierre], *idem*, 19.
Zimiscès [Jean], empereur grec, t. V, 256.
Zimda-Riangola, reine d'Angola, t. VIII, 106.
Zingha, reine d'Angola, t. VIII, 112.
Zocotora [île de], t. III, 462.
Zopire (fidélité de), t. I, 296.
Zoroastre, t. I, 359 à 362.
Zug, un des cantons de la Suisse, t. X, 265.
Zurich, un des cantons de la Suisse, t. X, 250.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Pag.	44,	lign. 25,	proposèrent, *lisez*, préposèrent.
	77,	9,	rapporte, *lis.* apporte.
	122,	1,	odoration, *lis.* adoration.
	229,	20,	en, *lis.* n'en.
	284,	3,	lisoient, *lis.* liroient.
	340,	28,	laisse, *lis.* laissent.
	363,	2,	pouroit, *lis.* pouroient.
	384,	20,	lassifs, *lis.* lascifs.
	496,	7,	se retira, *lis.* se tira.
	507,	10,	emmenèrent, *lis.* emmènent.
	517,	26,	continuèrent, *lis.* continuent.

TOME DEUXIEME.

Pag.	14,	lign. 29,	armée, *lisez*, armé.
	15,	11,	permettez, *lis.* promettez.
	87,	23,	annonçoit, *lis.* annonçoient.
	185,	9,	arrivee, *lis.* arrivé.
	247,	15,	archilope, *lis.* archiloque.
	252,	10,	distinguoient *lis.* distinguoit.
	256,	9,	pouvoit, *lis.* pouvoient.
	334,	27,	après deux, *mettez* cent.
	385,	25,	seroient, *lisez*, seroit.
	399,	10,	appartenoient, *lis.* appartenoit.
	408,	5,	rendoit, *lis.* rendoient.

TOME TROISIEME.

Pag.	66,	lign. 1,	adiabene, *lisez*, abiadène.
	116,	9,	faisoient, *lis.* faisoit.
	121,	23,	s'y trouvoient, *lis.* s'y trouvoit.
	161,	8,	après quarante, *mettez*, mille.
	171,	15,	après cœur, *ajoutez*, neuf.
	255,	19,	étoit, *lis.* seroit.
	456,	22,	corps, *lis.* coups.
	495,	3,	reine, *lis.* reines.

TOME QUATRIEME.

Pag	38,	lign. 11,	en, *lisez*, n'en.
	139,	9,	sur la terre, *lis.* sur la mer.
	276,	10,	distributeurs, *lis.* n'en.

311, 13, incitanus, *lis.* inciiatus.
449, 9, monte, *lis.* monde.

TOME CINQUIEME.

PAG. 75, lign. 19, gardes, *lisez*, grades.
115, 2, décident, *lis.* qui ont décidé.
88, 26, tous ses ports, *lis.* toutes ses portes.
220, 20, partagèrent, *lis.* partagent.
249, 4, condition, *lis.* érudition.
387, 25, yaman, *lis.* yemen.

TOME SIXIEME.

PAG. 14, lign. 17, position, *lisez* portion.
63, 24, il est, *lisez* il fut.
64, 22, obligations, *lis.* oblations.
134, 18, réjouit, *lis.* réjoui.
137, 13, essentiel, *lis.* essentielle.
227, 1, partie, *lis.* patrie.
328, 9, tutélaire, *lis.* titulaire.
450, 7, obtinrent, *lis.* obtiennent.
532, 16, départemens, *lis.* déportemens.

TOME SEPTIÈME.

PAG. 66, lign. 1, forment, *lisez* forment.
90, 4, força, *lis.* forcèrent.
120, 11, détruisit, *lis.* détruit.
287, 23, les rendent, *lis.* les rendant.
461, 20 gouvernoient, *lis.* gouverneroient.

TOME HUITIEME.

PAG. 1, lign. 12, Juive, *lisez*, Judaïque.
88, 19, protestations, *lis.* prostrations.
96, 4, les pluies, *lis.* les plaies.
128, 28, silence, *lis.* licence.
185, 2, chargée, *lis.* chassée.
297, 1, se rendent, *lis.* se rendirent.
314, 29, les vaincus, *lis.* les vaincre.
443, 26, le ministre, *lis.* le ministere.

TOME NEUVIEME.

PAG. 27, lign. 27, ses oncles, *lisez*, son oncle.
111, 7, avoient, *lis.* auroient.

154, 3, quatre ans, *lis.* dix ans.
291, 10, les plus indifférens, *lis.* les moins indifférens.
383, 28, dissipèrent, *lis.* dissipent.
387, 6, se donnent, *lis.* se donnèrent.
402, 9, l'entretinrent, *lis.* l'entretiennent.
507, 15, donnent, *lis.* donnèrent.

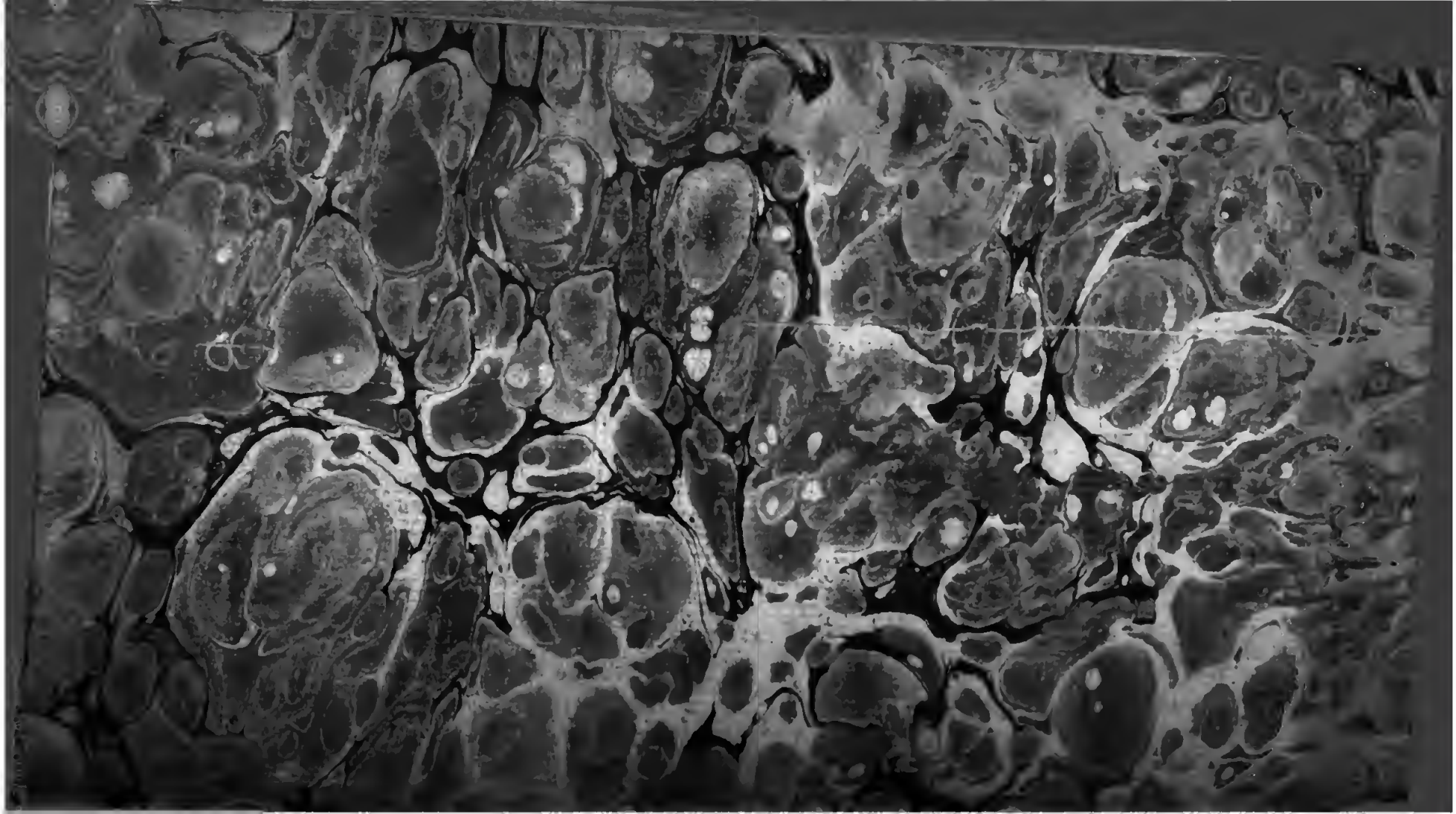
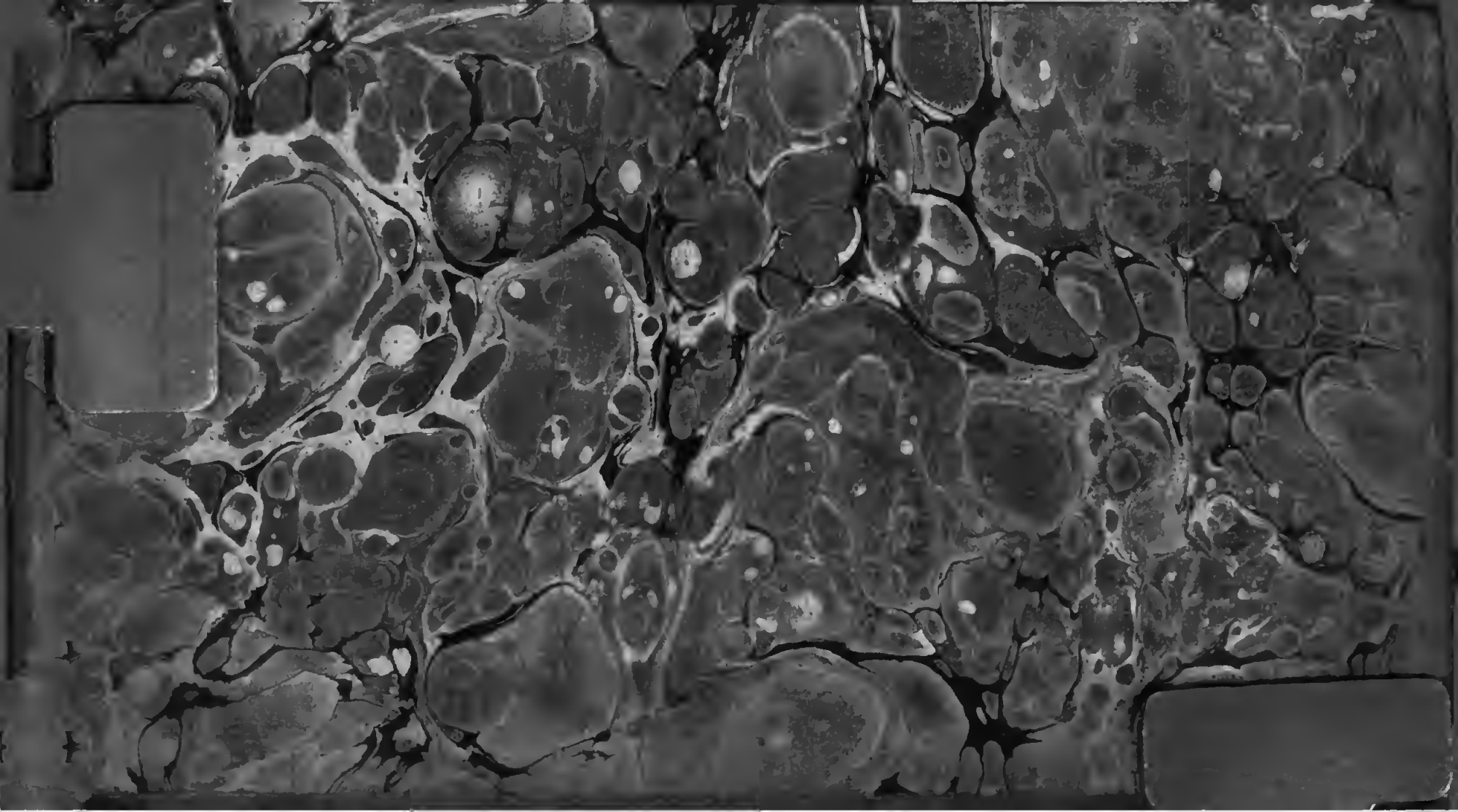
TOME DIXIEME.

PAG. 87, lign. 8, la, *lis.* le.
162, 23, accourut, *lis.* accourt.
125, 19, son père, *lis.* son frère.
180, 28, croisoit, *lis.* croissoit.
288, 14, indirectement, *lis.* indistinctement.
292, 17, simples, *lis.* souples.
299, 9, s'empoisonne, *lis.* l'empoisonne.
358, 1, regardoient, *lis.* regardoit.
387, 18, la, *lis.* se.

TOME ONZIEME.

PAG. 34, lign. 25, fidèle, *lis.* infidèle.
75, 24, conclusion, *lis.* réunion.
197, 29, reprendre, *lis.* répandre.
215, 14, refusa, *lis.* réfuta.
449, 21, fortune, *lis.* infortune.
485, 30, aux catholiques, *lis.* aux non-catholiques.

TOME DOUZIEME.

PAG. 378, Avant-dernier vers, nous-mêmes, *lisez* nous-même.

627538